This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

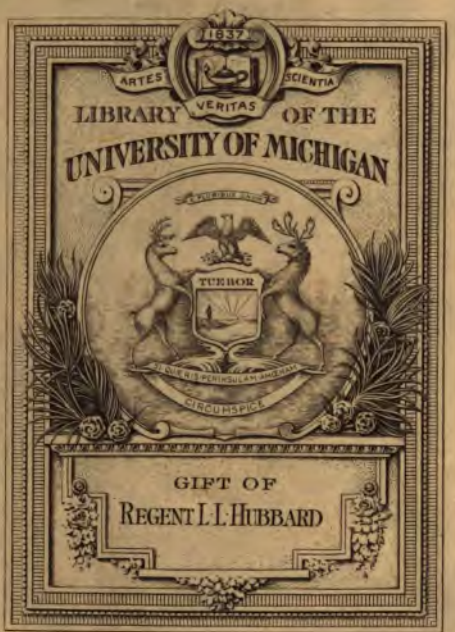
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 401274


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. I. HUBBARD

E
166
.F924

A TRAVERS L'AMÉRIQUE.

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, imp. du Parc.

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR

JULIUS FRŒBEL

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

TOME II

BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS
Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861
Tous droits réservés.

gift
Regent L.L. Hubbard
7-18-28

1,639

CHAPITRE XI.

Voyage de Grenade à la province de Chontales et vers les frontières de Mosquitia. — Los Cocos. — Estero Panaloya et Paso Real. — Régions marécageuses des Jicarales. — Hacienda Masapa. — Embranchement des savanes. — Chaînes parallèles. — Juigalpa. — Opales. — Vestiges que l'on peut attribuer avec quelque probabilité à d'anciens ouvrages de fortification. — Région aurifère. — Aperçu sur le caractère de la nation hispano-américaine. — Continuation du voyage. — Aguilcho. — Mesotype et Heulandit. — Acoyapa. — Oiseaux aquatiques, serpents et scarabées.

Au mois de mai, le docteur B. ayant été envoyé en mission dans la province de Chontalès, j'eus l'occasion de visiter cette province dans la compagnie la plus agréable que je pusse désirer. L'étendue de pays qui porte ce nom, emprunté à une peuplade indienne et sur l'intéressante signification duquel je reviendrai plus tard, comprend tout l'espace qui s'élève des bords N.-E. du lac de Nicaragua jusqu'au plateau du Mosquitia supérieur. Dans cette direction il n'y a pas de délimitation bien positive. Le soi-disant empire mosquite n'a jamais, et à bon droit, été reconnu par le Nicaragua et les derniers émigrants nicaraguiens à la suite de leurs troupeaux, se mêlent aux peuplades indiennes errantes qui se soustraient à l'autorité du gouvernement

de Nicaragua aussi bien qu'à celle du roi Zambo de Bluefield.

Notre groupe de voyageurs se composait du docteur, de mon fils, de moi et d'un domestique.

Nous quittâmes Grenade le 21 en suivant les bords fermes et unis, quoique sablonneux, de la mer et nous dirigeâmes nos montures vers Los Cocos, à environ vingt milles anglais vers le Nord. Nous déjeunâmes, quelques milles plus loin, près d'une hutte du Paso Real, nom sous lequel on désigne la grand'route qui conduit de Grenade vers les provinces septentrionales du pays à travers l'Estero Panaloya.

Cette course, par une belle et fraîche matinée, était très agréable et rassérénait l'âme. Nos chevaux suivaient un sentier rapide qui longeait les bords de l'eau, et à une distance si rapprochée que leurs sabots étaient quelquefois atteints par les vagues et faisaient partir des bandes entières de ces coureurs des bords, montés sur de hautes et fines pattes, d'un beau rouge carminé. A gauche la forêt, des buissons, des éclaircies charmantes du milieu desquelles s'élançait quelque palmier-éventail gigantesque chargé de perroquets babillards, tandis qu'au dessus de nous, au milieu des vapeurs bleues, une *frégata*, dont les mouvements étaient imperceptibles, semblait suspendue dans les airs. Les naturels nomment cet oiseau, ornement des paysages du Nicaragua, Tijereta, à cause de deux longues plumes en forme de ciseaux (Tijera) qui ornent sa queue. Il y en a de deux espèces dans ce pays, probablement les deux genres connus : Tachypetes ou Fregata.

Los Cocos est le nom d'un petit village des côtes, composé seulement de quelques huttes. Ici la route cesse de

suivre les bords de l'eau et pénètre dans l'intérieur de la forêt, peuplée d'innombrables palmiers d'une hauteur prodigieuse et d'arbres dont une partie des racines rampent sur la surface du sol.

En sortant de la forêt nous arrivâmes près de l'Estero Panaloya, une étendue d'eau longue et profonde que l'on peut considérer comme un étroit bras de mer ou bien comme l'embouchure du Rio de Tipitapa. Son nom qui, dans la forme correcte doit se prononcer Panaloyan, est aztèque, d'après Buschmann et signifie lieu de passage, de *pano*, passer. Le nom espagnol de Paso Real, c'est à dire passage de la route royale, est donc presqu'une traduction littérale du vieux nom indien. Devant l'embouchure de l'Estero se trouve une île boisée, nommée l'île des Calebasses.

Après avoir pris notre déjeuner et nous être reposés pendant quelques moments, nous nous disposâmes à traverser l'Estero. Le bateau que l'on emploie à transporter les voyageurs, n'est pas assez grand pour recevoir des chevaux; nos montures durent donc nager à côté du canot et la mienne en particulier se montra si maladroite dans ce genre d'exercice, qu'elle menaça tour à tour de se noyer elle-même ou de submerger le bateau qui nous portait. Nous parvînmes cependant à atteindre sains et saufs l'autre rive et, sans plus de retard, nous continuâmes notre voyage.

La route passait tantôt au milieu de la forêt, tantôt à travers des massifs de jicarales plantés dans un sol argileux que les sécheresses avaient durci et déchiré de profondes crevasses. Entre ces arbres de jicara et des buissons d'acacias, se trouvent de petites cactées à fruits rouges et de forme hémisphérique qui, d'après la nature du sol de cet

endroit, croissent pendant les trois quarts de l'année au milieu d'un tourbier argileux et compacte. De ce côté nous nous rapprochions de la montagne qui s'élance du milieu d'un groupe de collines pierreuses et raides dont la base se perd dans le marais. La roche est un porphyre trachytique et quelquefois bulleux ou amygdalaire.

Cette région marécageuse, parsemée de bouquets de jicarales, s'étend tout le long de la chaîne de montagnes de Chontalès, Matagalpa, et Neu-Segovie et interrompt, pendant la saison des pluies, toutes communications entre les parties supérieures et les contrées inférieures. A certaines places les marais sont permanents ; le voisinage de quelques sources empêchent le desséchement qui, sans cet obstacle, aurait lieu à l'époque des sécheresses. Ces sources et les bourbiers qui les environnent sont le séjour d'une infinité de canards musqués dont quelques-uns ont presque la grandeur de l'oie.

Vers le soir nous atteignîmes la Hacienda Masapa où nous voulions passer la nuit. Elle est placée sur un vaste monticule, en forme de dôme, situé entre les montagnes qui, à cet endroit, commencent à augmenter d'élévation. Ici se trouve, au milieu du lac, le point de départ d'une chaîne de montagnes qui s'étend, dans la direction du bord, au S.-E. et ne se termine qu'à Acoyapa. La Hacienda est dans une situation très pittoresque ; seulement en temps de sécheresse, le terrain aurait grand besoin d'eau, bien que, non loin de là, on rencontre une rivière assez considérable et que l'on dit intarissable. Nous ne pûmes nous procurer le moindre brin de fourrage pour nos chevaux et nous dûmes les faire conduire pendant la nuit à un endroit distant de plusieurs milles et où l'on espérait trouver

de l'herbe. A la nuit tombante, les montagnes des environs produisaient un effet saisissant, au milieu de l'embrasement presque général des savanes qui les entouraient. Avant la saison des pluies on brûle soigneusement l'herbe desséchée qui couvre les prairies et cela pour favoriser sa nouvelle croissance. Sur les flancs des montagnes le gazon est généralement clair-semé, de sorte que les feux que l'on allume dans les savanes n'offrent aucun danger. Malgré cela ils occasionnent souvent de grandes pertes. Des bâtiments de la Hacienda nous vîmes les flammes atteindre et consumer une provision considérable de bois du Brésil.

Le lendemain matin nous n'avions pas parcouru une distance bien grande sur la route qui mène à Juigalpa, quand celle-ci nous conduisit au milieu d'un vallon embrasé. La flamme, qui pourtant avançait toujours, était si peu développée que nos chevaux continuèrent leur chemin sans trop de difficultés. Seulement l'air qu'on respirait dans cette vallée était lourd et on y remarquait une notable élévation de température, même à une distance très considérable. Les arbres et les buissons, que l'on voyait épars, ne semblaient guère souffrir du voisinage de ce sol embrasé. On remarquait, il est vrai, du feuillage noirci par le feu et même grillé, mais le feu ne paraissait pas avoir eu de prise sur les branches ni sur le tronc. Plus tard, en visitant le Texas occidental, je constatai que l'action du feu sur la venue des arbres y est beaucoup plus dévastatrice, car, plusieurs jours après le passage des flammes sur l'herbe de la prairie, on voit encore des troncs d'arbres en combustion.

Nous continuâmes notre marche à travers une vallée comprise entre deux chaînes de montagnes parallèles ; celles de gauche sont généralement plus élevées et à certains

endroits elles ont leur sommet arrondi. Avant d'arriver à Juigalpa, nous vîmes, de l'autre côté de la vallée et à une certaine distance, une montagne, de conformation très extraordinaire, ayant l'apparence d'une terrasse garnie de talus réguliers et semblables aux retranchements des fortifications. Je me demandais si, en réalité, ce n'étaient pas d'anciennes fortifications indiennes et je me fusse volontiers arrêté là pour m'assurer du degré de fondement de mes suppositions, mais une circonstance s'opposa à l'accomplissement de ce désir. Le ciel, chargé de nuages, nous menaçait d'une violente ondée qui éclata, en effet, avant que nous eussions atteint Juigalpa et qui, non seulement, nous mouilla jusqu'aux os, mais encore augmenta considérablement les difficultés de la route montagneuse que nous suivions. En même temps le jour baissait de telle sorte que nous reconnûmes la nécessité de ne pas nous écarter de notre chemin. Des recherches et des études sur la configuration toute exceptionnelle de ces terrains, eussent exigé l'emploi d'une journée entière, dont nous ne pouvions guère disposer pour ce motif. Depuis lors, outre que j'ai trouvé des descriptions d'anciens ouvrages de fortification que l'on trouve dans d'autres parties du centre de l'Amérique, j'ai vu que Fermin Ferrer, préfet du département occidental de l'État de Nicaragua, indique, sur la carte qu'il publia en 1855 (1), des ruines dans le Chontalès entre Acoyapa et San Miguelito, de sorte qu'aujourd'hui je suis convaincu que ce que nous vîmes alors était réellement un ancien travail de défense.

(1) *Geographical Map of the Republic of Nicaragua, by Firmin Ferrer*, 1855. — Sans indication de l'endroit où elle fut publiée. Cette carte est sans valeur.

Le gazon, des buissons et des groupes d'arbres couvrent certaines parties des montagnes de cette contrée, tandis que sur d'autres points elles sont défendues par des forêts impénétrables. Dans les endroits où il avait plu, on voyait déjà pousser l'herbe entre les pierres, et dans les buissons et les prairies noircies par le récent passage des flammes, brillaient de charmantes petites fleurs jaunes ou lilas.

Juigalpa, où nous passâmes la nuit et toute la journée du lendemain, est une petite ville assise dans une situation très pittoresque. La montagne forme un bloc rocheux d'une immense élévation, en grande partie recouvert par la forêt et que l'on aperçoit de très loin, bien que je ne croie pas que son élévation, au dessus du niveau de la mer, dépasse 5,000 pieds. Les terrains qui entourent ces blocs rocheux passent pour être riches en or. Une compagnie, formée des habitants notables de la ville et de quelques personnes considérables de Grenade, avait, depuis quelque temps déjà, fait travailler aux sources du Rio Mico et amassé une quantité importante d'une substance métallique brillante et de couleur jaune, mais personne, jusqu'alors, n'était parvenu à s'assurer que ce fut de l'or. L'un des principaux personnages intéressés dans cette affaire, m'avait engagé à visiter ces mines sur la nature desquelles j'eusse été appelé à donner mon avis; mais, animé du véritable esprit hispano-américain, ce monsieur m'avait fait entendre que cette expédition, entreprise par pur amour de la science, aurait lieu à mes frais et, quand je posai cette condition qu'il me serait fourni un guide, un cheval et deux mulets, il n'insista plus et abandonna subitement son projet. C'est un trait caractéristique de la race hispano-américaine de ne pas attribuer à ses propres efforts les résultats favorables qu'elle obtient, mais

bien à une chance heureuse, comme aussi ils ne recherchent pas en eux-mêmes la cause de bien des insuccès, mais se contentent d'en rejeter la faute sur un caprice du hasard. Les hommes de cette race voient en général le monde avec les yeux d'un joueur. Qu'un étranger aborde dans son pays, descende dans sa maison, et que cet homme, par ses connaissances, devienne pour lui une source de richesses, il ne sera, aux yeux de l'indigène, qu'un instrument de la fortune. Mais que cet homme vienne à se réserver une part quelconque dans les bénéfices, qu'on lui devra tout entiers, c'est poser un acte que l'indigène considère comme s'écartant de tout principe de justice et qu'il qualifiera de vol manifeste. Ils n'admettent même pas que l'homme, qui leur rend de si grands services, leur occasionne les moindres frais, car, quand la fortune veut faire un présent à un de ses privilégiés, il est convenable, selon eux, qu'elle le leur fasse gratis. Tous ceux qui se seront trouvés en rapport d'affaires avec les habitants des contrées hispano-américaines, auront pu voir par eux-mêmes que tel est bien leur manière de penser. Ceci explique la contradiction que chaque voyageur remarque dans ce pays, entre le désir qu'éprouvent ses habitants de voir arriver des étrangers au milieu d'eux et la manière peu bienveillante avec laquelle il les traitent, se plaçant à un point de vue tout différent de celui avec qui ils entrent en rapport. Quant à ce qui concerne les mines d'or de Rio Mico, on m'en offrit une part, à Juigalpa, si je voulais m'engager à y demeurer et à prendre la direction des travaux d'exploitation. Comme ces propositions ne pouvaient, d'aucune façon, me convenir, je ne voulus pas même prendre sur mon séjour le temps qu'il m'eut fallu pour les visiter. Un Américain du Nord, qui se présenta à

moi comme directeur des travaux, m'en apporta quelques fragments à titre d'échantillon. C'était de la pyrite sulfureuse dans des filons de spath calcaire, et cet homme était incapable de faire la différence entre le soufre et l'or! D'après toutes les probabilités il doit pourtant se trouver de l'or en cet endroit; dans cette partie du pays ce n'est pas chose extraordinaire, comme on peut s'en convaincre par cette circonstance que les Caraïbes, leurs voisins, viennent de temps en temps leur vendre des grains d'or contenus dans des tuyaux de plume.

Les affaires du docteur nous retinrent à Juigalpa pendant une journée que j'employai à faire diverses petites excursions. La roche la plus voisine de la ville et qui domine la plaine, est un bloc de porphyre d'un beau vert clair. A sa base coule un ruisseau dans lequel nous vîmes de petits alligators, tout jeunes encore. Nous remarquâmes quelques blocs de pierre qui contenaient des fragments d'opale blanche commune, minéral qu'on rencontre très fréquemment, ainsi que quelques autres zoolithes, dans la roche de cette partie de l'Amérique centrale. Dans les environs de Honduras, il est reconnu que l'on trouve de magnifiques opales en assez grande quantité. Les provinces nicaraguiennes de Chontales et de Matagalpa ont aussi leurs mines précieuses dont on m'indiqua les principales (1). Dans un fourré épais où je dus pénétrer en rampant, je tirai un gros hibou au plumage brun tacheté de blanc. Quand nous fûmes de retour dans notre habitation, nous nous sentîmes envahis par une multitude de petits insectes que nous avions rappor-

(1) Cerro del Diamante, près de la petite ville de Teustépet, Cerro de Martinez, à l'est d'Acoyapa et quelques autres encore.

tés sans doute du bois et qui commençaient à vouloir pénétrer sous la peau. Pendant une demi-heure nous fûmes occupés à nous promener sur le corps un morceau de cire aux places où nous sentions ces petites bêtes, à peine visibles. On appuie fortement la cire à l'endroit où on en aperçoit, et si leur tête n'a pas pénétré trop profondément, ils restent attachés à la cire et on en est débarrassé.

La route de Juigalpa vers Acoyapa nous ramena dans la vallée qui sépare les deux chaînes de montagnes parallèles et que nous avions parcouru les deux jours précédents. Je trouvai sur mon chemin quelques plumes des ailes d'un oiseau de taille extraordinaire, et l'un des indigènes, auquel je les montrai, m'apprit que l'oiseau auquel elles avaient appartenu portait le nom de Aguilucho et qu'il habitait la cime des montagnes. C'est un oiseau de proie d'une force prodigieuse, puisqu'il transporte dans son nid des moutons et des singes de grande taille. Je pris encore quelques informations à ce sujet et tout ce qui précède me fut confirmé par un homme compétent qui ajouta de plus que l'Aguilucho tuait les veaux. Ne serait-ce pas le condor? Plus nous approchions d'Acoyapa, plus la contrée devenait stérile; la chaîne de jonction entre les deux lignes de montagnes gagnait toujours en élévation. Dans le voisinage de la Hacienda Pompoa, qui est à peu près le point intermédiaire entre les deux petites villes, on trouve des masses de trachyporphyre qui contient beaucoup de Heulandit blanc, foliacé et de Mesotype blanc, de forme rayonnée, dans lequel on reconnaissait la configuration bien développée des cristaux. A partir de cet endroit, ce minéral se rencontre fréquemment et les galets blancs de la petite rivière qui passe près de Acoyapa en sont formés. Comme je l'ai dit plus haut,

c'est aussi près de Acoyapa que se termine celle des deux chaînes de montagnes la plus proche de la mer. C'est cette déclinaison de la montagne qui sert à la vallée de débouché vers la mer, et plus bas, sur les bords, se trouve également une surface basse mais raboteuse qui sert de plage.

Acoyapa, ville principale de la province de Chontales, possède, y compris les habitations qui entourent la ville, une population d'environ 2,600 habitants. — Son industrie la plus importante, comme celle de presque toute la province, consiste dans l'élève du bétail. Les mulets, les peaux de bœuf et les fromages sont les éléments du commerce d'exportation de cette contrée. Nous fûmes reçus dans la maison du premier alcade de l'endroit qui se montra pour nous fort aimable et nous parût être un homme intelligent. Il me remit quelques notices très intéressantes sur les Indiens des contrées voisines, notices dont je me propose de communiquer les détails plus loin. Cet endroit, comme d'ailleurs tout l'espace compris entre les chaînes de montagnes, est moins salubre et l'air y est plus chaud que dans le plat pays et les bords de la mer dans le Nicaragua. Le climat des contrées élevées du plateau des montagnes est sans contredit préférable à celui-ci. Acoyapa doit donc être rangé parmi les endroits du Nicaragua dont la situation climatérique est la moins favorable. Nous trouvâmes ici un jeune homme de Costa-Rica qui était malade de la fièvre intermittente et de la dyssenterie. Il souffrait beaucoup de la chaleur. Malgré cela cependant, avec une vie réglée, le climat des vallons de Chontales ne me semblerait pas à craindre, il n'est pas meurtrier.

Buschmann assigne une origine aztèque au nom d'Acoyapa et il croit qu'on peut le traduire par — « Endroit où l'eau se

répand » — de *Atl*, eau et *coyahua*, se répandre. Si cette interprétation est exacte, elle doit se rapporter à certaines inondations de la vallée qui ont lieu après de fortes pluies, car il n'est pas possible que la submersion de ce bassin se prolonge pendant un temps bien long. De l'autre côté de la ville, le vallon est occupé par un jicaral qui, pendant la saison pluvieuse, se change en un marais bourbeux.

La ville est située sur une colline au pied de laquelle coule, à l'ombre des grands arbres, la petite rivière qui traverse la vallée. Pendant la sécheresse la rivière est presqu'à sec et consiste, pour ainsi dire, uniquement en une rangée de trous humides que vient remplir un mince filet d'eau.— A la saison des pluies, au contraire, il semble quelquefois qu'une masse d'eau considérable se détache de ce lit, à en juger par la quantité de galets qu'il rejette et par la force qu'il doit posséder pour élargir, comme il le fait, son lit en creusant les terrains qui le bordent. Il en est de même de tous les cours d'eau de cette contrée montagneuse. On nous désigna la rivière d'Acoyapa sous le nom de Rio Mico, rivière des singes. Il est bon de remarquer qu'un fleuve du même nom, prenant sa source dans la même partie montagneuse de la contrée, traverse le côté opposé de la grande chaîne de montagnes et, dans une direction toute contraire, puisque son apport d'eau sert à former le Bluefield-River, qui a son embouchure sur les bords du Masquitia. Il se peut donc très facilement qu'une faute se glisse dans l'hydrographie de cette contrée et il est nécessaire d'y être rendu attentif pour ne point commettre d'erreur (1).

(1) Fermin Ferrer, sur la carte du Nicaragua dont j'ai déjà parlé, nomme la rivière venant de Acoyapa, Rio Poderoso, dénomination sous laquelle elle est désignée également sur la carte de Squier dans ses *Notes on central America*.

Un petit bassin d'eau, situé au pied de la colline qui sert de base à la ville, était le rendez-vous d'une multitude de hérons blancs et de cigognes énormes, dont le corps est blanc et les ailes noires, ainsi que la tête et le cou. Cette paisible réunion, en cet endroit tranquille et ombreux, dominé par un roc escarpé dont le pied baignait dans une eau claire et limpide, formait un tableau dont l'œil ne pouvait se détacher. Je tirai une de ces cigognes qui mesurait environ quatre pieds de longueur. Les indigènes nomment ces oiseaux Garzon ou Guairon, quoique Garza soit le nom de différentes espèces de hérons. A quelques pas plus loin, je vis un héron posé sur une branche et je lui envoyai aussi un coup de fusil. Ce bel oiseau, que dans ce pays on nomme Garza Morena, avait un plumage d'un beau rose. Les tuyaux des plumes de l'aile étaient rouge carmin et rompaient seuls l'uniformité de la teinte. Le bec n'est pas ovale mais bien rhomboïdal; de couleur tendre, gris-rosé, veiné de bleu. C'est un des plus jolis oiseaux que l'on puisse voir.

Cette contrée montagneuse est très riche en magnifiques coléoptères. Mon fils, qui, depuis notre arrivée dans le Nicaragua s'était occupé de réunir une collection de ces insectes, trouva ici un riche butin, aidé qu'il était par les jeunes gens de la ville. Pendant ces excursions, les compagnons de mon fils lui firent d'étranges récits de serpents vénimeux, d'une taille gigantesque, récits dont leur imagination faisait presque tous les frais. La Chinchintorra, dont

La carte de Squier jointe à son ouvrage sur le Nicaragua, n'indique pas ces lieux, mais elle n'est pas destinée à faire connaître cette contrée, pas plus que celle de Bülow qui porte pour titre : *Carte de l'isthme de Nicaragua et de Panama*, et sur laquelle Juigalpa et Acoyapa sont situés au nord de la grande chaîne de montagnes, alors qu'en réalité ils se trouvent au sud.

on lui raconta des merveilles, était fort probablement un serpent boa. En général, on rencontre peu de serpents véritablement dangereux dans les parties habitées du Nicaragua et on ne peut comparer les dangers auxquels y sont exposés les voyageurs et les habitants du pays à ceux dont on est continuellement menacé dans le Texas, dans les prairies de l'Arkansas, du Kansas et de Nebraska, dans le Rio-Grande et dans plusieurs parties du Mexique, où les serpents à sonnettes font de fréquentes apparitions. A Grenade, on m'apporta un jour un magnifique spécimen du serpent corallin, et une autre fois les dents vénimeuses d'une *culebra tobova* qui, de même que la *vibora de sangre* (1) ou vipère de sang rendent très dangereuse la forêt des bords du fleuve. Cependant, il est rare de trouver de ces animaux à Grenade; à San Juan del Norte, on entend assez fréquemment des récits d'accidents très graves provoqués par des morsures de serpents, mais, dans l'intérieur du pays, c'est chose presqu'inconnue. Par contre, à San-Antonio, dans le Texas, il ne se passe pas d'été qu'on n'ait à déplorer des morts occasionnées par la morsure des serpents, surtout de celui qui séjourne dans les roseaux des bords du fleuve et qu'on nomme serpent mocassin. Pendant la nuit que nous passâmes à Acoyapa, dans la maison de l'Alcade, nous avions laissé ouverte la fenêtre que la lune venait caresser de ses rayons. Tout à coup nous sommes réveillés par un bruit dont nous ne nous rendions pas compte, et nous voyons un très gros serpent qui s'introduisait chez nous en s'enrou-

(1) Je n'ai pas vu ces deux dernières espèces de serpents, et je ne puis donner que leur dénomination familière en langue espagnole : A San Juan de Nicaragua, on en a horriblement peur.

lant autour du treillis. En même temps, nous distinguons une couleuvre qui courait le long de la paroi de notre chambre et qui s'enfuyait sur le toit de la maison voisine. Le serpent se précipita à sa poursuite et un cri perçant de la couleuvre nous apprit l'instant d'après qu'elle était devenue la proie de son ennemi. Ce serpent appartient à l'espèce que l'on nomme Ratonera, serpents à couleuvre et dont on tolère la présence dans les habitations, parce qu'ils détruisent à la fois les couleuvres et les souris.

CHAPITRE XII.

Suite. — Excursion sur les frontières mosquites. — Les bords du plateau. — Coup d'œil en avant et en arrière. — Savanes et pays boisés sur les hauteurs. — Sur l'hydrographie du Bluefield-River. — Une guenon et son petit. — La dernière demeure nicaraguienne. — Sur l'élève du bétail dans les contrées élevées. — Du climat. — Visite aux Wulwas. — Le Ré-King. — Vocabulaire de la langue du Wulwas. — De quel droit leur donne-t-on le nom de Caraïbes puisqu'ils appartiennent à la race des Lencas? — Les Indiens de Lovago proviennent d'un mélange de races. — Noms aztèques dans le Chontales. — La Chontalli. — Mœurs des Wulwas.

Le docteur B*** dut s'arrêter pendant quelques jours à Acoyapa, et je m'empressai d'employer le temps que nous laissait cette circonstance, à une excursion dans les hautes terres. L'Alcade me donna une lettre pour un homme intelligent qui était à la tête de la colonie nicaraguienne chez les Indiens Mosquites, lettre par laquelle il lui demandait de vouloir m'accompagner chez ces derniers. J'engageai, en qualité de guide et de domestique, un jeune garçon qui connaissait le pays et j'entrepris ce voyage, seul avec lui, mes compagnons de route s'arrêtant à Acoyapa.

En nous dirigeant vers le N. N. E., nous traversâmes d'abord une plaine découverte située derrière la ville, puis une certaine étendue de terrains mamelonnés recouverts

d'arbres et de buissons; enfin, nous atteignîmes une vallée traversée par le lit d'un torrent, bordé de grands arbres et encombré de blocs de pierres et de terres éboulées. Il était desséché à l'époque où nous le vîmes, mais pendant la saison des pluies il devient très impétueux. Les eaux avaient roulé des débris de roche porphyritique d'une dureté tout à fait extraordinaire et qui avaient été détachés des rochers avoisinants. Du lit du torrent s'élevaient, à certaines places, des bouquets de bambous et de palmiers nains que les Nicaraguiens nomment *Pijivaye* et les Indiens-Wulwas, *Supa*. Cet arbuste atteint à peine la hauteur de la taille d'un homme, et ses branches ne sont pas plus grosses que le doigt. Il porte une grappe de noix, de la grosseur environ des noix ordinaires; on les mange grillées et on trouve que leur goût ressemble beaucoup à celui des châtaignes. Le versant des montagnes et des collines est pierreux et pourtant recouvert de gazon et de buissons. Ces derniers consistent principalement, dans cette partie du pays comme dans tout le Chontales, en un arbrisseau auquel on donne le nom de Nancite et que l'on rencontre aussi dans l'intérieur des terres, aux environs de Grenade, par exemple. Cet arbriseau est vraiment remarquable dans les montagnes de Chontalès : il est noueux comme le chêne; son écorce est excellente pour le tannage des peaux et les petits fruits rouges qu'il porte en grappes, sont d'un goût aigrelet très agréable; on en fait des confitures. Par ci par là on voyait sur la montagne s'élever un yucca, à la cime ornée d'une couronne formée de feuilles raides et effilées, ressemblant à des épées. En sortant de la vallée, nous gravîmes une montagne escarpée au sommet de laquelle nous trouvâmes une hutte habitée par une famille;

des chèvres et des poulets s'ébattaient tout autour. Plus loin le chemin cotoie un précipice d'une profondeur d'au moins cinq cents pieds d'où s'élevaient les sourds grondements des singes congos qui ressemblent aux rugissements des lions.

Nous avions enfin atteint le sommet le plus élevé de la montagne. Sur la digue de séparation entre le lac de Nicaragua et le Bluefield-River, est bâtie une maison. A mes pieds s'étendait une plaine couverte de monticules boisés, séparés par de petits vallons où se concentraient les eaux qui descendent des collines d'alentour et qui forment là une rivière nommée le Rio Mico (1). On eut dit un parc immense. De loin en loin on voyait, perdue au milieu des savanes, une maison dans le voisinage de laquelle paissaient des chevaux et des bœufs. Une brise rafraîchissante nous arrivait du N. E. Le paysage avait si complétement changé d'aspect que je pus me croire transporté tout à coup à une distance de plus de cent milles. Le contraste était frappant lorsqu'on jetait les regards en arrière. Entre un groupe de montagnes d'une élévation considérable et auquel appartiennent les montagnes rocheuses de Juigalpa au S.-S.-E., à travers la vallée et la plaine qui environne Acoyapa, on a la vue du lac qui se déploie au pied des hautes terres. Précisément en face de l'endroit par lequel on sort de la vallée surgit, comme au dessus d'un miroir, l'île d'Ometèpe, avec les deux pics qui la dominent. Derrière eux, et plus dans le lointain, on aperçoit les collines de l'île de Rivas. Enfin, et tout à l'horizon, se dessinent vaguement les contours des

(1) Il n'est naturellement pas question ici du Rio Mico qui baigne la ville d'Acoyapa, mais bien de celui qui a son embouchure dans le Bluefield-River.

volcans de Costa-Rica, tandis qu'un peu à droite on découvre le Mombacho qui indique le voisinage de Grenade.

Du côté opposé on embrasse du regard les savanes et les terrains accidentés, au milieu desquels un des affluents les plus considérables du Bluefield-River prend son cours vers les basses terres. D'après quelques renseignements pris sur les lieux mêmes, le Rio Mico et du même côté, mais un peu plus bas, le Rio Arama, vont rejoindre le Rio-Siquias et ces trois cours d'eau en se réunissant, forment le Boswaz. Dans le langage des Indiens qui habitent cette contrée, ce dernier nom signifie les trois fleuves, de *bos*, trois et *uass*, eau (1). Je n'ai pas pu éclaircir ce point de savoir si ce Boswaz est le Bluefield-River lui-même ou seulement un de ses affluents. Dans le premier cas, c'est le Siquias, venant de Matagalpa, qui formerait le cours supérieur du fleuve principal. J'ai déjà au chapitre septième de cet ouvrage, discuté la question du lieu où le Bluefield prend sa source et je prétends encore que c'est à Matagalpa et non à Ocotal ou à Neu-Segovie. La forêt que je vis à l'horizon, vers le N., se prolonge, me dit-on, jusqu'aux bords du fleuve. De là il ne faut point conclure pourtant que tout le pays de ce côté, soit envahi par les bois. La plus grande partie du Mosquitia consiste bien plutôt en savanes et c'est seulement le long des cours d'eau et sur les hauteurs que l'on rencontre des bouquets d'arbres qui, dans les régions sablonneuses, consistent surtout en pins. Néanmoins dans la partie de pays où je me trouvais je ne vis aucun arbre de cette essence. Du reste les arbres et les buissons y ont généralement un aspect tout différent de celui qu'ils ont dans l'intérieur des

(1) Boswash, sur les cartes anglaises.

terres. Un arbuste de la famille des bignoniacées, qui se trouvait seul au milieu de la savane, attira mon attention par la remarquable beauté des fleurs roses dont il était littéralement couvert.

Je pus voir, par la suite de mon voyage, combien ce pays possède de sources. Dans un rayon de quelques milles affluent des cours d'eau qui forment une rivière navigable pour les canots des Indiens, de sorte que l'on peut, d'ici, gagner Bluefield par eau, le long des côtes mosquites. Ces sources sont entourées de groupes d'arbres, de buissons et et de bouquets de roseaux, de bambous et de petits palmiers supa. Comme je passais sous un arbre au bord d'une de ces sources, je portai l'épouvante au milieu d'une famille de singes : elle s'enfuit tout entière à l'abri du feuillage épais. Pendant cette fuite précipitée, un petit singe resta en arrière, perché sur une branche si basse que je pouvais facilement l'atteindre du canon de mon fusil. J'arrêtai mon cheval pour examiner cette petite bête qui me regardait d'un air effrayé quand la mère, avec un cri d'angoisse, s'élança de sa cachette pour sauver son petit. Le combat entre l'amour maternel et la peur se trahissait dans tous les mouvements et les gestes de la guenon. D'abord elle faisait un saut en avant, puis un autre en arrière ; elle s'avançait pour reprendre son petit et s'enfuyait plus vite encore sous la feuillée. Plusieurs fois elle avança un bras et, près d'atteindre son petit, elle rencontrait mon regard qui lui ôtait le courage nécessaire à l'exécution de son projet d'enlèvement. Enfin l'amour maternel l'emporta : après quelques efforts désespérés, elle atteignit la petite créature, la prit dans ses bras et l'emporta triomphante.

Je trouvai chez le propriétaire de l'établissement nicara-

guien, auquel je remis la lettre de l'alcade d'Acoyapa, une hospitalité toute amicale et pour laquelle, lorsque je le quittai le lendemain, il ne voulut recevoir qu'un petit présent consistant en poudre à tirer et en plomb. Ici la poudre est très rare et le plomb introuvable. Les Chontales font généralement usage pour la chasse de l'arc et de la flèche qu'ils lancent avec la même dextérité que les Indiens. La petite maison, dans laquelle me reçut don Thomas, était très soigneusement construite en bambous; on s'était également servi de bambous pour confectionner tous les meubles qu'elle contenait, tables, lits, chaises, etc. Le propriétaire, lorsque je me présentai chez lui, était occupé de la fabrication des fromages, industrie à laquelle chacun se livre ici, et il m'offrit, dès mon arrivée, une jatte de crême fraîche, d'un goût exquis. Le fromage nicaraguien est sec et mauvais et pourtant on en prépare et on en consomme une très grande quantité, car ce mets est fort recherché par les habitants du pays. Je ne sais à quoi attribuer la mauvaise qualité de ce produit; dans tous les cas ce n'est pas au lait qu'il faut s'en prendre, car il est excellent non seulement dans les pâturages des montagnes de Chontales mais encore dans les basses terres. Tout l'espace qu'on pouvait embrasser du regard était couvert de troupeaux. J'eusse pu me croire en Suisse si la végétation et la conformation extérieure des montagnes n'avaient présenté un aspect tout différent. Et pourtant le tableau était, dans son genre, aussi beau que n'importe quel paysage des Alpes. Les savanes, dans ces parages, sont toujours verdoyantes, par la raison que l'année n'est pas positivement divisée, comme dans nos climats, en saison de pluie et en saison de sécheresse, ou bien en hiver et en été. Ces contrées jouissent d'une température très douce

et d'une intermittence continuelle de rayons de soleil et de pluie rafraîchissante. Au milieu des prairies se trouvent des ruisseaux et des sources jaillissantes, entourées d'arbres gigantesques qui, à l'heure de midi, procurent au bétail un ombrage salutaire. De la physionomie générale et de la végétation des arbres et des arbustes, on peut conclure qu'ils appartiennent à la classe des dicotylédones. Je ne vis que quelques palmiers goyols isolés dans la prairie.

La journée n'était pas trop avancée pour faire encore une visite à une famille indienne établie dans le voisinage. Don Thomas voulut bien m'accompagner chez elle. Nous avions fait environ trois milles à cheval, quand nous arrivâmes au point où la route traverse le Rio-Mico qui, en cet endroit, roule, sur un lit de porphyre, ses eaux d'une limpidité de cristal. Aussitôt après nous entrâmes dans un inextricable fourré de roseaux et de broussailles. Nous descendîmes de cheval en face d'un sentier presqu'imperceptible tracé au milieu des roseaux. Là nous attachâmes nos montures et, en nous frayant, non sans difficulté, un étroit passage, nous suivîmes le sentier qui, ainsi que devant une forteresse, formait des zigzags à travers les broussailles. Tout-à-coup nous nous trouvâmes en face d'un toit immense abritant huit ou dix Indiens, hommes, femmes et enfants. Notre arrivée surprit visiblement la famille et ma présence, en particulier, semblait lui inspirer de l'inquiétude. Leur bon voisin, don Thomas, s'efforçait de les tranquilliser; de mon côté je faisais tout mon possible pour paraître aimable et j'allai jusqu'à offrir une botte de cigares à une vieille femme qui devait être la grande-mère ou même l'aïeule. Néanmoins je ne réussis pas, surtout chez les vieilles femmes, à faire renaître la sécurité. Au retour, don Thomas me donna l'ex-

plication de ces marques de défiance. On me prenait pour un Anglais de Bluefield envoyé par le roi de Mosquitia avec un mandat de réquisition. Le gouvernement de Bluefield avait, plusieurs fois déjà, lancé dans les contrées supérieures du pays, des agents avec mission d'assujétir à son service, en qualité de bûcherons, les Indiens des peuplades établies dans ces régions et j'étais vaguement soupçonné d'être du nombre de ces agents. Jusqu'alors je ne m'étais pas figuré que l'autorité que les Anglais avaient octroyée au roi mosquite, s'étendît jusque sur ces contrées lointaines, aux confins de la province de Chontales : Mais ces gens se reconnaissaient eux-mêmes sujets du Ré-King, nom qu'ils donnaient au régent de Bluefield, réunissant ainsi en un seul mot les deux expressions qui, en anglais et en espagnol, servent à désigner le roi. J'appris que l'on craignait que le fils du Ré-King (par conséquent le roi actuel, puisque celui-ci est encore un jeune homme), on craignait donc que le roi n'arrivât lui-même à la tête de ses soldats pour requérir ces hommes d'entrer à son service. Donc j'assistais là aux débuts d'un régime despotique et de moyens violents employés pour introduire la civilisation parmi ces peuplades.

Quand nous arrivâmes, tous ces gens étaient nus, mais aussitôt les femmes s'enfuirent et reparurent bientôt après, vêtues d'une sorte de tablier ; les hommes en firent autant, mais avec moins d'empressement. Nous nous trouvâmes alors en présence de la famille réunie sans que la décence eut à en souffrir. Je remarquai, principalement chez les vieillards, que ces gens souffraient ou avaient souffert d'affections de la peau. Leur corps qui, à l'état sain, est d'un brun foncé, était parsemé de taches d'une nuance plus claire, d'où la peau tombait par écailles et il portait des traces d'efflo-

rescences de la peau et des cicatrices d'ulcères. Tous, jeunes et vieux, avaient le corps déformé par un ventre complétement disproportionné. L'expression du visage n'était pas désagréable, bien que celui-ci fût très large et se rapprochât plutôt, pour la forme des traits, du type mongole que les Indiens aztèques et chorotèques de l'intérieur des terres. Si mes souvenirs sont fidèles, leur physionomie a beaucoup de ressemblance avec celle des Indiens du Sud de la Californie que j'ai vus entre le Colorado et les Angeles.

Sous ce toit ouvert brûlait un feu autour duquel grillaient des plantanes et quelques poissons. Ces derniers étaient de l'espèce qu'à Grenade on nomme Guapotes et qui, d'après ce qui précède, semblent aussi se trouver dans le fleuve de Bluefield. Outre ces aliments, je vis encore des provisions de racines de Yucca (Mandiocca), des cannes à sucre, des ananas, des noix de Supa et des Guanavana, un fruit excellent de l'espèce des anones et qui est très rare à Grenade. Il est probable que dans cette contrée on le trouve à l'état sauvage. Ces Indiens cultivent la canne à sucre, la yucca et l'ananas dans les environs de leurs huttes. La pêche se fait au moyen de l'arc et des flèches qui sont, à cet effet, conformées tout particulièrement : les flèches sont longues de six pieds et formées de deux pièces distinctes, rassemblées, dont la première, en roseaux, constitue l'arrière de la flèche, tandis que la seconde, la partie antérieure, est formée d'une baguette de bois poli, très dur. Cette baguette est pourvue d'une pointe aiguë, en fer, de la forme d'une lancette. Quand celle-ci a pénétré dans le corps du poisson, ses mouvements agités séparent les deux parties de la flèche qui demeurent néanmoins réunies au moyen d'un long cordon afin que le roseau surnage et serve à faire retrouver le pois-

son. Les pointes en fer sont de fabrique anglaise et arrivent ici par Bluefield. Le poisson semble être le principal aliment de ces gens et pour le prendre, ils glissent lentement sous la voûte de verdure qui s'étend au dessus du fleuve, avec leurs canots creusés dans un tronc d'arbre. Leur pays pourrait cependant leur procurer une chasse abondante. Le fleuve est peuplé de manatis et dans les fourrés de ses bords se trouvent des tapirs (danda), des cerfs, diverses espèces de lièvres et de caviens. Des oiseaux, du genre des poulets, abondent dans toutes les parties de la prairie.

Mon but principal dans cette excursion était de me procurer un vocabulaire de la langue de cette peuplade. L'homme le plus âgé de la famille qui parlait assez bien l'espagnol, put me satisfaire sous ce rapport. M. Squier, dans son ouvrage très connu sur le Nicaragua (vol. II, p. 324 et 325) a publié le vocabulaire que je lui avais communiqué et a, si je ne me trompe, exprimé l'opinion fort juste à mon avis, que c'était un échantillon de l'ancienne langue chondale d'Ovideo et d'autres auteurs d'une époque plus reculée. A la fin de la préface de cet ouvrage, Squier observe que, d'après des renseignements postérieurs, le spécimen de la langue des Wulwas (Woolwas) que je lui envoyai, appartient plutôt à celle d'une peuplade indienne de la partie supérieure du Bluefield-River. Comme je n'ai pu faire par moi-même les recherches comparatives qui ont motivé cette conclusion et que, d'autre part je ne mets pas en doute la justesse du résultat qu'en a obtenu M. Squier, j'adopte son opinion et je donne le nom de Wulwas à une tribu dont je visitai une famille sur le Rio Mico, tribu parmi laquelle on comptait quatre cents hommes environ en état de porter les armes. Ils ne purent me donner aucune

réponse satisfaisante quand je les questionnai sur le nom de leur tribu. Du reste cette assertion que les mots de mon vocabulaire appartenaient à la langue des Wulwas, n'implique pas inévitablement, comme je le prouverai plus loin, la conséquence que c'est un échantillon de l'ancienne langue des Chondal.

Le vocabulaire suivant diffère de celui publié par Squier en ce que, en regard des mots de la langue de ces Indiens, je mets la traduction allemande, tandis que lorsque je communiquai l'autre à Squier, il était accompagné d'une traduction espagnole. J'y fais, du reste quelques additions. Cette langue contient un *a* qui rend un son sourd, entre celui de l'*a* et de l'*o* et que j'indique de cette façon :

å

Soleil, *Maa.*
Jour, *Maada.*
Étoile, *Maabka.*
Nuit, *Baraka.*
Lune, *Uaigo.*
Feu, *Kuch.*
Eau, *Uass.*
Terre, *Sauo.*
Air, *Uing.*
Sang, *Awassca.*
Montagne, *Asang.*
Homme, *All.*
Femme, *Yall.*
Père, *Papani.*
Mère, *Mamani.*
Fils, *Paunima.*
Fille, *Paucoma.*
Frère, *Uachaini.*
Sœur, *Amini.*
Tête, *Tunni.*
Pied, *Kalni.*
Bras, *Uakalni.*
Yeux, *Miniktaka.*

Nez, *Nagnitak.*
Bouche, *Dinibas.*
Maison, *U.*
Village, *Ualna.*
Plantane, *Uagi.*
Canne à sucre, *Disnak.*
Poisson, *Tabomm.*
Chien, *Sulo.*
Vache, *Sana.*
Lait, *Sanadagósca.*
Cheval, *Pommca*
Le père du fils, *Paunina papani.*
Le fils du père, *Papani paunima.*
Un, *Alaslach.*
Deux, *Muyebu.*
Trois, *Muyebas.*
Quatre, *Muyearunka.*
Cinq, *Muyesinka.*
Six, *Muyedichka.*
Sept, *Muyebackka.*
Huit, *Muyakha.*
Neuf, *Yakkabavo.*
Dix, *Muyhasluy.*

La syllabe *muye* ou *muy* pourrait bien être la syllabe espagnole *muy*, beaucoup. A Acoyapa j'ai très souvent entendu nommer les nombres en supprimant cette syllabe qui, d'après cela, ne semble pas être essentielle.

Ce n'est qu'à grand peine que je parvins à me procurer cet exemple de la conjugaison du verbe être ou demeurer. (Sein ou Stehen). Je ne puis affirmer que ce soit l'un plutôt que l'autre; peut-être aussi réunit-il, comme dans l'espagnol, les deux significations. En présence de la difficulté réelle qu'il y a de se procurer des renseignements bien positifs, je n'ajoute pas une importance bien grande aux exemples de conjugaisons que je parvins à obtenir.

Je suis, *akaralauyang*.
Tu es, *ayalalauga*.
Il est, *alaslauga*.
Nous sommes, *yaralalauka*.
Vous êtes, *laukayalalauka*.
Ils sont, *eauyoada*.

Les Nicaraguiens, habitants des côtes, comprennent parmi les Caraïbes — Caribes, suivant leur prononciation — les Indiens du langage desquels j'ai donné quelques spécimens. D'après toutes les probabilités cette désignation n'est pas exacte. Il est reconnu que les Caraïbes de Honduras et de Mosquitia sont originaires de l'île indienne occidentale de Saint-Vincent et qu'après leur émigration, en l'année 1796, ils s'établirent d'abord dans l'île de Roatan et bientôt après gagnèrent les côtes de Honduras où ils s'accrurent dans des proportions si grandes qu'ils durent se répandre jusque dans les contrées de l'E. de l'Amérique centrale (1). Je ne puis affirmer positivement que les Wulwas ne descen-

(1) Voir Squier : *Notes on central America*. New-York, 1855, p. 212, 217, 378, 381.

dent pas de cette tribu d'Indiens, mais cela me semble peu probable. D'après les développements sur l'ethnographie de ces contrées que Squier a publiés récemment, il ressort au contraire que les Wulwas sont originaires de cette tribu si répandue des Lencas, dont ce voyageur a présenté l'existence sous son véritable jour. Squier s'en rapporte à mon vocabulaire et remarque que, dans la langue des Lencas comme dans celle des Wulwas, le mot *wass* signifie eau ou rivière et est employé de la même façon pour la formation des noms de fleuve. Ainsi *Amacwass* et *Wass-presenia* sont les noms de deux affluents du Patuca.

Le lendemain de mon retour à Acoyapa, le dr B. fut appelé près d'un malade dans le village de Lovago qui, ainsi que celui de Loviguisca, peu distant également, possède une population qui a cessé d'être nomade et qui est depuis longtemps convertie au christianisme. Le dr profita de cette visite pour faire des recherches sur les traces encore existantes de l'idiome indien et je lui donnai mon vocabulaire pour lui servir de terme de comparaison. Le résultat de ces recherches n'est pas sans intérêt au point de vue ethnographique. Le dialecte indien de Lovago n'est plus en usage dans la localité, mais il est encore compris par beaucoup de ses habitants et comme le dr B. leur lisait quelques-uns des mots du vocabulaire des Wulwas du Rio Mico, il se trouva que la plupart de ces mots appartenaient également au langage dont on se sert parmi eux, à Lovago. Voici les mots qu'il ajouta à mon dictionnaire :

Tigre (jaguar) *Nagua.*
Chat, *Nisto.*
Garçon, *Tiguis.*
Fille, *Batanil.*
Canot, *Curring.*
Dormir, *Amaculing.*
Manger, *Tecuting.*

D'après ce qui précède il y a lieu de croire que tout ou partie des Indiens du village de Lovago descendent de la race des Wulwas et, conséquemment, remontent comme ces derniers aux Lencas. Cette supposition semble pourtant être en contradiction avec cette assertion des habitants de Lovago qui affirmèrent au docteur qu'eux-mêmes et les habitants des régions de Camoapan, qui se trouvent au N.-O. à une distance d'environ soixante milles anglais, étaient arrivés là venant de la contrée de Masaya (1). Il n'est pas à présumer qu'à cette donnée se rattache le souvenir d'une migration espagnole dans des temps reculés. Et si cela était, il ne pourrait être ici question que d'un mélange de différentes races indiennes car, non seulement l'uniformité de langage mais encore la conviction populaire, tout porte à croire que les Indiens de Lovago et les Wulwas des hautes terres ne forment qu'un seul et même peuple dont les mœurs furent dépeintes au dr B. par les premiers comme les seuls vestiges existants de leurs mœurs primitives à eux-mêmes. La seule explication possible c'est que les Indiens de Lovago et de plusieurs autres villages limitrophes sont le produit d'un mélange d'Indiens civilisés des basses terres avec des Wulwas ou d'autres races sauvages des hautes terres que les autorités civiles et ecclésiastiques ont rapprochés et réunis à l'époque de l'occupation espagnole

(1) Cette notice sur l'origine des Indiens de Lovago et de Camoapan, venant de la contrée de Masaya, M. Squier la publie d'après une communication verbale que je lui en ai faite à la suite d'un désaccord d'opinion sur les Indiens des hautes terres et M. Buschmann qui, dans ses écrits intéressants sur les noms des lieux aztèques, me fait l'honneur de me désigner sous cette dénomination de « réfugié allemand, » M. Buschmann a partagé cette erreur, bien involontairement sans doute. Cependant on pourra s'assurer, en examinant le texte, que ce n'est pas là une question indifférente quant à ce qui concerne l'ancienne langue chondale et c'est pourquoi je l'ai fait remarquer.

afin de jeter les fondements d'une colonie permanente dans ces contrées.

Il reste à savoir si les colons venus ici de l'intérieur du Nicaragua étaient de race aztèque ou chorotèque. Cette donnée qu'ils étaient originaires de la contrée de Masaya, ne résout pas la question, puisque les deux races habitent côte à côte dans les environs de Masaya. Le grand nombre de noms de lieux aztèques du Chontalès, cités par Buschmann et traduits par lui et particulièrement ceux de cette plaine de Camoapan dont j'ai fait mention plus haut, semblerait confirmer cette première supposition si toutefois ils ne sont pas trop généralement répandus pour pouvoir admettre une explication aussi restreinte de leur origine. Car, à en juger d'après ces noms de lieux. Chontalès, Matagalpa et Neu-Segovie doivent avoir été, pendant un temps assez long de la domination espagnole, au pouvoir d'une nombreuse colonie aztèque et il y a même lieu de supposer, que pendant une certaine période, toute cette région fut soumise au gouvernement aztèque (1).

Ainsi, d'après Buschmann, le nom de Chontalès ou Chondales qui revient si souvent dans l'ethnographie du Mexique et de l'Amérique centrale, est, aussi d'origine aztèque et dans la contrée dont il est ici particulièrement question, il a sans doute servi à désigner les Wulwas et les descendants de la même race.

(1) J'ai déjà démontré que les noms de *Panaloyan* et d'*Acoyapa* sont aztèques et j'ai donné leur signification. Il en est de même de *Camoapan* qui veut dire : dans l'eau des Batates. Les noms de *Comalapa, Mazapa, Tecolostote, Matagalpa, Totogalpa,* sont tous de purs noms aztèques des districts de Chontalès, Matagalpa et de Neu-Segovie et on peut les traduire sans difficulté ni hésitation. *Totogalpa*, par exemple, un nom de Neu-Segovie, signifie littéralement : demeure d'oiseaux.

Chontalli, d'après le même auteur, est un mot aztèque que l'on emploie pour désigner un étranger. Il le compare au βάρβαροι, grec et au *mlétscha*, sancrit. La province de Chontalès serait donc le pays des sauvages. Une contrée montagneuse de l'État de San Salvador, non loin de la ville de ce nom et habitée également par des Aztèques ou des Nahuatlaques porte le même nom.

Il y a, ou au moins il y avait, des peuplades près de Tlascala, dans Oaxaca et Tabasco, appelées aussi Chontalès. A San Salvador, les Chontalès déjà cités plus haut, sont voisins des Nahuatlaques et tout spécialement, selon Scherzer, des Tlascaltèques d'Isalco qui ont un langage commun avec les Pipiles. Dans le Nicaragua enfin, il en est de même. Les Chontalès du Nicaragua étaient les tribus les plus sauvages parmi celles qui, aujourd'hui encore, portent le même nom et si Oviedo et d'autres anciens auteurs ont eu en vue ici une race et une langue distinctes qu'ils désignent sous ce nom, il n'y a aucune raison de croire que ce ne soit pas celle dont le docteur B. a retrouvé les derniers vestiges à Lovago où elle s'est mélangée avec celle des colons soumis à la domination aztèque. On peut la retrouver encore, non mélangée et dans sa pureté primitive, dans la partie supérieure des côtes du Bluefield-River, chez les Wulwas et leurs descendants.

Le dr B. recueillit chez quelques habitants de Lovago de nombreux renseignements sur les mœurs anciennes de cette race, mœurs qui se rapprochent beaucoup de celles des Indiens des hautes terres. A Lovago, dit-on au docteur, les anciennes coutumes ont presqu'entièrement disparu, mais chez les habitants de l'intérieur, il semble qu'elles n'aient subi aucune modification. Chez ceux-là règne encore la poly-

gamie. Un homme possède ordinairement trois femmes il n'en peut avoir plus ; il les entretient séparément et d'ordinaire elles lui donnent beaucoup d'enfants. Ils se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche et cultivent cependant les végétaux que peut produire le sol. Quand un homme veut se marier, il tue un chevreuil qu'il va déposer avec une charge de bois à brûler devant la porte de la fille qu'il a choisie. Si celle-ci accepte le présent, le mariage s'accomplit. Quand le mari ou la femme vient à mourir, l'époux survivant se rase la tête et brûle sa maison. Le mort est enterré avec son argent et pendant un certain temps on porte tous les jours sur sa tombe une portion de bouillie de maïs qu'ils prétendent être chaque jour consommée par lui. Ils ont certains jours de fête annuelle à la célébration desquelles il est défendu à tout étranger et même aux femmes et aux enfants de leur propre race, d'assister. Pendant ces fêtes ils se livrent à des danses accompagnées de cris retentissants et pendant la durée desquelles leur dieu leur tient société. *Bailan con su Dios de ellos*, ils dansent avec leur dieu, me dit l'alcade d'Acoyapo. Ils font également des tours de force et d'adresse en sautant l'un par dessus l'autre. Le sauteur donne un coup sur l'épaule de celui par dessus lequel il va sauter et si le visage de ce dernier ne trahit aucune émotion, il est proclamé un — *hombre valiente* — c'est à dire un homme courageux. De semblables coutumes ne sont plus en usage que parmi les tribus chez lesquelles la civilisation n'a encore fait aucun progrès et si j'ai cité les exemples dont je viens de parler et qui, par eux-mêmes, offrent peu d'intérêt, je ne l'ai fait que pour établir le degré de civilisation auquel elles sont arrivées.

Dans la matinée du 28 nous quittâmes Acoyapa pour

revenir vers Grenade. Nous nous dirigeâmes donc par la voie la plus directe vers la mer où le lieu de débarquement, San Ubaldo, près duquel on a construit une maison, constitue en quelque sorte le port d'Acoyapa. Quelque peu important que soit cet endroit, on en expédie pourtant des quantités considérables de produits de Chontalès pour Grenade et Rivas et on reçoit en retour des fruits, du sucre, du maïs et d'autres produits du bas pays. Nous nous arrêtâmes à la Hacienda de San José dont le propriétaire, un ancien ami du docteur, nous reçut d'une façon tout aimable. Cela nous fut d'autant plus agréable que nous dûmes attendre là jusqu'au 3 juin qu'une occasion se présentât d'aller par eau à Grenade. Nous passions le temps à faire de petites excursions pendant lesquelles nous tirions des pigeons, des perroquets, des pavas et des perdrix. Lors d'une de ces expéditions je tuai un aigle blanc qui portait dans ses serres un perroquet vert de la grande espèce, appelé *lora*. Ce magnifique oiseau de proie était d'un blanc immaculé à l'exception des ailes et de la queue qui étaient d'un gris strié de noir. Atteint par mon coup de feu, il conserva sa proie en tombant mais il s'en dessaisit quand je me précipitai pour m'en emparer au moment de sa chute. Je n'ai jamais rencontré un animal appartenant à la classe des vertébrés qui semblât aussi peu farouche que cet aigle dont je dus enfoncer la poitrine à coups de crosse avant qu'il mourût. Les serres étaient d'une longueur tout exceptionnelle, très minces, fort crochues; les extrémités en étaient fines comme des aiguilles. Les jambes, jusqu'à l'avillon, étaient recouvertes d'un plumage blanc et la peau du pied était d'un jaune pâle. La membrane ciroïde qui lui entourait le bec était couleur orange. Le bec, toutes proportions gardées, était petit,

muni de crocs pointus et fortement recourbés; les dents étaient très courtes. Les yeux, grands et profondément enfoncés dans l'orbite, avaient les reflets éclatants de l'iris jaune orange et une expression d'audace impossible à décrire et un feu qui ne s'éteignit qu'avec le dernier souffle de vie. La tête, fort développée, large comme celle d'un hibou, était garnie sur la partie postérieure d'un bouquet de plumes allongées qui, lorsqu'elles sont hérissées, donnent à cet oiseau un aspect effrayant. Celui que j'avais tué m'apparut tout à coup si beau que je regrettai sincèrement que mon fusil m'eut si bien obéi.

Ce ne fut que le 3 juin qu'une occasion s'offrit de faire le voyage de Grenade par eau. L'hôte qui avait si amicalement pratiqué à notre égard les devoirs de l'hospitalité, voulut nous accompagner jusqu'à San Ubaldo, suivi d'une légion de valets à cheval, poussant devant eux une longue file de bêtes de somme. Ces bêtes portaient des peaux et des fromages qui devaient faire le trajet de Grenade par la même occasion que nous. La route traverse un plateau mamelonné de roche basaltique. Nous mîmes à la voile à quatre heures de l'après-midi et voguâmes toute la nuit au gré des vents, notre équipage ayant trouvé bon d'abandonner le gouvernail et de se livrer aux douceurs du sommeil. Nous débarquâmes à Grenade le lendemain à dix heures du matin et nous eûmes à rassurer nos amis que notre absence prolongée commençait à inquiéter, nos chevaux nous ayant précédés de quatre jours à Grenade.

CHAPITRE XIII.

Préparatifs pour un second voyage à Léon. — Part que prennent les étrangers dans les événements politiques du pays. — Aperçu de l'histoire politique de l'Amérique centrale. — Les serviles et les libéraux. — Fédéralistes, centralistes et séparatistes. — Le clergé, l'influence anglaise et les Indiens, s'alliant aux serviles. — Le choléra. — Décadence de la République fédérale de l'Amérique du centre. — Les Coquimbos. — Nouveaux essais de fédération. — Les partis dans le Nicaragua. — Réconciliation passagère. — Nouvelles causes de troubles. — Deux gouvernements provisoires. — Préliminaires de guerre civile. — *La Canal Company* et la *Accessory transit Company*. — Déclaration des étrangers habitant à Grenade de vouloir rester neutres. — Retour à Léon.

Une étude plus approfondie du pays de Nicaragua avait fortifié l'intention que j'avais eu tout d'abord d'en faire ma nouvelle patrie. Les espérances que j'apportais ne s'étaient, à la vérité, pas réalisées, mais il en était surgi d'autres qui me semblèrent exiger une connaissance plus intime des hommes et des événements. Pour atteindre ce but, un voyage à New-York et tout d'abord une excursion à Léon devenait nécessaire. J'entrepris cette dernière dans le courant du mois d'août. La relation de cette dernière pourra en quelque sorte compléter la description du pays ; mais elle servira surtout

à faire pénétrer le problème politique de la résolution duquel dépendait inévitablement la réalisation de mes projets. En présence des rapports aussi incertains que peu importants qui rattachent entre eux les Etats de l'Amérique centrale, alors que tout intérêt privé ou commercial devient une cause politique et que la politique devient ainsi l'instrument des intérêts des particuliers, il est impossible de s'attacher à une personne ou à une idée de quelque importance sans se trouver bientôt enveloppé dans les déchirements des partis politiques. Et en ceci il en est des étrangers comme des indigènes. Dans ces circonstances, ce sont des paroles vides de sens que celles par lesquelles on engage les étrangers à s'abstenir de toute participation à ces conflits. Quand un des partis fait une opposition avouée à l'établissement des étrangers dans le pays et cherche à l'empêcher en accroissant les difficultés qu'il présente déjà par lui même, tandis que l'autre parti accueille les émigrants avec bienveillance et favorise de tout son pouvoir leur installation parmi eux, il est bien naturel que les étrangers ne se défendent pas d'une préférence très marquée pour les partisans de ce dernier système et qu'ils prennent une part très active aux combats de l'issue desquels dépend le succès de celui des deux partis qui tiendra les rênes du gouvernement. Tel était à cette époque l'état des choses dans le Nicaragua où, comme dans toutes les contrées hispano-américaines, le libéralisme ou l'*illibéralisme* à l'égard des colons étrangers fait partie du programme politique des partis. Aussi, à la suite de quelques tentatives isolées, les intérêts des étrangers se trouvèrent bientôt, de la manière que j'expliquerai plus loin, tellement liés aux dissentiments politiques des gouvernements, qu'il est de fait qu'on aurait eu peine à trouver, à cette époque,

dans tout le Nicaragua, un seul résident étranger de quelque importance qui n'eût été poussé par les circonstances à devenir un partisan, dans le sens plus ou moins absolu du mot.

On pourrait croire que les débats politiques d'un pays petit et faible, si peu avancé sous le rapport intellectuel et si éloigné des centres de civilisation, n'éveillait que très médiocrement l'attention du reste du monde, mais les événements qui, alors, étaient pour mes amis nicaraguiens et pour moi une cause de puissantes préoccupations, ont pris rang, depuis, parmi les événements historiques. Les nouveaux développements apportés au commerce du globe ont eu pour conséquence première d'établir, d'une manière pratique, l'importance géographique de l'Amérique centrale, question qui, jusqu'alors, n'avait été considérée que sous le rapport théorique et au point de vue du canal de jonction entre l'Atlantique et le Pacifique. Cet état de choses a créé une force nouvelle dont disposent les grandes nations qui se partagent le commerce du monde et est de nature à prévenir des conflits qui, dans l'avenir, ne pourront être que difficilement évités malgré le caractère conciliant des négociations actuelles entre l'Angletere et les États-Unis. L'importance naturelle de l'Amérique centrale ne dépend nullement des destinées du projet de canal. La nature, dans bien des endroits, se prêterait admirablement à l'établissement d'un chemin de fer qui relierait les rives des deux océans; aussi avait-il été question d'en établir un de Grenade vers la baie de Fonséca en passant par Léon. Les grands avantages du sol et du climat, qui font de l'Amérique centrale une des contrées les plus privilégiées du monde, facilitent beaucoup les communications et les conditions de l'existence dans ces

régions (1). Pour quiconque joint à la connaissance de ces faits la moindre notion des progrès de certains pays qui avoisinent les bords du Pacifique, il est facile de prévoir que l'Amérique centrale est destinée à jouer un rôle dans l'histoire de la civilisation. S'il y a matière à moquerie il y a certainement aussi matière à compassion dans le spectacle de l'orgueil qui gonfle les ineptes habitants de ce pays en présence du sentiment de sa grande importance. Et on ne peut que déplorer la fatalité qui les a placés à un poste aussi important, poste qui devient une cause inévitable de ruine, si ceux à qui il est confié manquent des qualités nécessaires pour le bien remplir. Il y avait non moins de vérité dans le sentiment qui inspirait le président Laureano Pineda dans un discours d'inauguration qu'il prononça à cette époque, alors qu'il nommait le Nicaragua : « La patrie « commune de toutes les nations de la terre; — contrée « que la divine Providence semble avoir prise sous sa pro- « tection toute spéciale; que la nature, avec le concours « d'hommes éclairés, a destinée à devenir une source de « prospérité et le berceau de la science et de la civilisa- « tion (2). »

(1) M. Thomas Manning, de la maison anglaise Foster et Manning, qui a des représentants à Léon, à Chinandega et à Port-Union, dans un écrit adressé au vicomte Palmerston, nomme Nicaragua : « A picturesque and healthy country..... so desirable a spot in the commercial world to free it from the competition of so adventurous a race as the North Americans. » N° 9, p. 40 des Documentos relativos à la legacion de los estados de Nicaragua y Honduras cerca del gabinete Britanico, sobre el territorio de Mosquitos y puerto de San Juan del Norte. Los publica el senor Don Francisca Castellon, ministro plenipotenciario y Enviado extraordinario de dichos estradas. Granada, 1851 Ce document existe aussi en anglais.

(2) « Grave obligacion habeis contraido de auxiliarme en la ardua cuanto importante empresa de elevar al punto culminante de verdadero progreso y felicidad à la Padria comun de las naciones del globo, a este lugar que pratejio

Puisse ce sentiment être justifié plus tard quand je m'étendrai dans les derniers chapitres de cet ouvrage, sur les événements politiques du Nicaragua et particulièrement de l'Amérique centrale.

Quand, en 1821, les provinces de l'Amérique du centre se séparèrent de l'Espagne, les royalistes de cette partie des colonies espagnoles se virent abandonnés sans aucun moyen de résistance et l'indépendance fut déclarée sans lutte préalable. Quelques-uns des royalistes quittèrent le pays, mais la plupart d'entre eux passèrent au parti de l'indépendance avec la pensée de fonder une monarchie centro-américaine. Il y avait donc encore dans le pays, même après sa séparation d'avec l'Espagne, des royalistes que leurs adversaires, les républicains, qui prenaient le nom de libéraux, désignaient sous celui de serviles. Une lutte animée entre ces deux partis, a continué, avec des tendances locales et variables et sous différents noms, jusqu'aujourd'hui, et les difficultés qu'elle a soulevées sont bien loin d'être aplanies.

Les libéraux se décidèrent pour la république fédérative sur le modèle de celle des États-Unis et fondèrent, sous le nom de république centro-américaine, une fédération comprenant cinq États : Guatemala, San Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica. En 1821, ils lui donnèrent une constitution, ils abolirent l'esclavage, introduisirent un système de tolérance universelle, établirent de nouvelles écoles ou améliorèrent les anciennes et attirèrent par tous les moyens

la Providencia, que designo la naturaleza, y que senalo la mano de la sabiduria humana para ser el vehiculo de la riqueza, el deposito de las ciencas y de la civilisacion. » Discurso inaugural que el supremo Director licensiado Don Laureano-Pineda pronuncio despues de haber prestada juramento y tomado posesion, el dia 5 de Mayo de 1851.

possibles les colons étrangers en favorisant, de tout leur pouvoir, leur établissement parmi eux. On peut dire que l'esprit de Jefferson, qui est le principe de la politique Nord-Américaine, régnait parmi les membres de ce parti et a présidé à sa création. Aussi quand les serviles, désespérant de pouvoir jamais fonder une monarchie centro-américaine, se jetèrent dans les bras de l'empire mexicain à sa naissance et qu'Iturbide envoya une armée à Guatemala, le congrès républicain répondit, le 2 décembre 1822, par un décret d'annexion aux États-Unis.

La prompte chute d'Iturbide écarta cette alternative extrême d'une adjonction soit à l'empire du Mexique, soit à l'union Nord-Américaine. Toutefois, ce fait est remarquable au plus haut point comme trait caractéristique de la haine irréconciliable qui divisait les deux partis.

Les serviles, qui se voyaient en minorité, mettaient tout en œuvre contre les libéraux et leurs institutions républicaines, intrigues et trahisons; ils entretinrent dans les États isolés une agitation et des troubles continuels qui enlevèrent à l'alliance un grand nombre de ses partisans et qui finirent par la dissoudre. En présence de l'opposition du fédéralisme qui formait le noyau du système républicain, les ennemis de la république se déclarèrent tantôt pour la centralisation dans laquelle ils entrevoyaient une monarchie, tantôt pour le séparatisme des États isolés qui devait avoir pour conséquence première la dissolution du pacte d'alliance et la privation pour la république de tout moyen de secours. Quand, plus tard, il devint possible de tromper une partie des fédéralistes à l'aide de ces multiples métamorphoses et de contrecarrer les tentatives de centralisation, en favorisant les idées des séparatistes, il arriva que toutes ces menées n'abou-

tirent qu'à semer la division dans le parti lui-même et à entretenir toutes sortes d'hostilités intestines. Ils conspirèrent avec le clergé du pays, après avoir conspiré avec l'éphémère empereur du Mexique, et quand ils virent qu'ils n'aboutissaient qu'à amener la destitution et l'exil des évêques, suivis d'une excommunication dérisoire, ils finirent par prêter l'oreille aux offres d'acquisition des Anglais et se firent les très humbles serviteurs des arrogants régents de la colonie de Belize et du diplomatique ouvrier qui, dans l'Amérique centrale, faisait la sale besogne du gouvernement anglais; ils opérèrent leur trafic avec l'argent anglais et, comme moyen d'intimidation envers ceux qui voulaient leur résister, ils mirent en avant les menaces de l'Angleterre d'en venir aux moyens violents. Malgré tous ces efforts, l'édifice de la confédération, vacillant il est vrai, se soutenait par l'énergie et la persévérance de Morazan, quand la fatalité vint fournir à ses ennemis un dernier moyen désespéré et, dans l'aveuglement de la colère, ils s'en saisirent avidement. En 1837, le choléra éclata dans l'Amérique centrale et fit surtout des victimes parmi les Indiens du Guatemala. L'agitation que provoqua cette circonstance fut exploitée par le parti servile qui, avec l'aide du clergé, excita parmi les Indiens un soulèvement général, à la tête duquel Carrera parut pour la première fois. Il est vrai que les serviles et le clergé du Guatemala se sont amèrement trompés quand ils ont cru pouvoir employer cet homme et ses hordes d'Indiens au service de leur cause, car bientôt les sujets fussent devenus les seigneurs de leurs maîtres. Néanmoins la fédération était détruite et tout espoir de civilisation de l'Amérique centrale anéanti et tous les efforts, tentés depuis pour rétablir le premier pacte, n'ont amené que

des résultats passagers et insignifiants. Morazan s'était enfui à Chile avec les hommes les plus importants du parti fédéral, mais il en revint bientôt avec l'espoir du rétablissement possible d'une république fédérale et tomba entre les mains des serviles de Costa-Rica qui le fusillèrent. Le vaisseau qui le portait, lui et ses amis, en avril 1842, se nommait *Coquimbos;* c'est ce nom que, depuis lors, on donna aux débris du parti fédéral.

Après la dissolution de la confédération des États centro-américains, diverses tentatives furent encore faites pour la reconstituer d'une manière pacifique et, sans le mouvement contraire imprimé par les agents britanniques dans le Guatemala et Costa-Rica, où l'influence anglaise était toute puissante quand le parti servile dominait et où, par contre, la puissance des serviles se soutenait à l'aide de l'influence anglaise, ce but aurait peut-être été atteint. De tout temps le but évident du gouvernement britannique a été d'entretenir dans l'Amérique centrale toutes sortes de dissentiments, de pousser à l'abrutissement politique, de détruire, dès le principe, tous les éléments qui eussent pu amener une régénération sociale, de faire enfin de ce pays une proie facile, et, en tous cas, d'empêcher le triomphe d'un parti qui eut provoqué l'annexion aux États-Unis. Depuis le dernier traité de paix, cependant, l'Angleterre semble être poussée par l'attitude des puissances étrangères à changer de politique et à adopter le système des États américains. En présence de l'état de choses qui a existé jusqu'à présent et de la politique extérieure des États-Unis, il n'y avait pas pour l'Amérique centrale le moindre espoir de régénération, bien qu'à San Salvador, Nicaragua et Honduras, on retrouvât encore quelques vestiges de l'ancien esprit fédéraliste.

Ces trois États ont tenté à différentes reprises, de rétablir la confédération républicaine, mais Guatemala et Costa-Rica ne leur vinrent en aide que par de fausses et déloyales protestations. Les réunions de plénipotentiaires que l'on convoqua dans ce but, en 1842 à Chinandega dans le Nicaragua, en 1846 à Sonsonate dans San Salvador et en 1847 à Nacaome dans le Honduras, n'eurent d'autre résultat qu'une convention d'amicales relations entre les trois États du centre.

Tel état l'état des choses lorsqu'en 1848, sous l'administration du président Polk, les États-Unis envoyèrent M. Hise comme chargé d'affaires à Guatemala avec instruction de saisir la première occasion favorable pour tâcher d'obtenir un nouveau traité d'alliance entre les États qui avaient formé autrefois la république unie centro-américaine. M. Squier, le successeur de M. Hise, reçut les mêmes instructions lorsqu'il fut envoyé par le président Taylor dans l'Amérique centrale où il arriva en juillet 1849. Sous son influence le Nicaragua prit l'initiative d'une nouvelle tentative de rapprochement, projet qui fut accueilli très favorablement à San Salvador et à Honduras. Les chargés de pouvoir des trois États du centre se réunirent en conséquence à Léon le 1er novembre 1849 (Guatemala et Costa-Rica s'étaient abstenus) et jetèrent les premiers fondements d'une constitution fédérale qui fut signée le 8 novembre 1849, unanimement ratifiée par les trois États et enfin publiée le 16 décembre 1849 dans le *Correo del Istmo*. En vertu de cette constitution, les délégués des États fédérés s'assemblèrent à Chinandega en décembre 1850 et choisirent pour président de la nouvelle confédération Don José Barrundia, l'ex-président de l'ancienne république de

l'Amérique centrale et qui avait contribué à fonder la nouvelle ; ils désignèrent aussi les représentants chargés d'assister au congrès général convoqué pour le mois de novembre 1851.

Des agitations politiques que l'on excitait sans cesse à l'époque de mon séjour dans ce pays ne pouvaient avoir d'autre but que d'empêcher la réunion de ce congrès et, par conséquent, la consolidation du nouveau gouvernement. Pour obtenir ce résultat, les intrigues anglaises se combinaient avec les intérêts du parti des serviles, surtout dans le Nicaragua où l'influence anglaise avait conquis le plus de partisans. Cette opposition était d'autant plus active qu'il s'agissait en même temps de contrecarrer les desseins de la Canal-Company dont la réussite amenait inévitablement dans ces contrées le triomphe de l'influence nord-américaine. J'expliquerai plus loin ce qui advint de toutes ces menées comme aussi le conflit qui se produisit bientôt en raison du double but de l'intérêt anglais, conflit qui devait nécessairement amener dans la lutte des partis une confusion au milieu de laquelle il n'était possible de se reconnaître qu'à ceux qui avaient été initiés à cette suite d'événements.

Dans le Nicaragua, comme dans les autres États centro-américains, le caractère local se reflète sur les différents partis. Dans le principe ils n'étaient divisés qu'en serviles et en libéraux, mais les événements politiques leur ont imprimé une couleur particulière. Bientôt on nomma les serviles, timbucos et les libéraux, calandracas (1). En

(1) La signification de ces deux mots est restée incompréhensible pour moi, mais je suppose que celle du dernier vient de *calandra*, alouette des champs, d'après quoi on pourrait traduire *calandraca* par bande de gens sans feu ni lieu.

1849, les timbucos de Grenade et de Rivas, en suscitant l'insurrection à la tête de laquelle se mit le chef de brigands Samoza, essayèrent, comme l'avaient fait avant eux les serviles de Guatemala, de se servir des Indiens contre leurs ennemis politiques, les calandracas, aux mains desquels était alors le pouvoir. Mais quand Samoza voulut jouer le rôle de Carrera et que, plus oublieux que ce dernier des égards qu'il devait à ses protecteurs, il sembla même ne plus vouloir épargner les timbucos, ceux-ci, frappés d'épouvante et de crainte, provoquèrent un rapprochement des partis et furent obligés de demander secours à leurs adversaires politiques. Le général Munoz marcha sur Léon, battit le ramassis de la ville de Rivas, et s'empara de son chef Samoza qu'il fit exécuter. Ainsi non seulement la paix mais encore la bonne intelligence était rétablie dans le pays quand j'arrivai dans le Nicaragua à la fin de l'année 1850. Cette situation favorable devait être consolidée par la nomination d'un nouveau président ou plutôt d'un nouveau directeur du gouvernement, titre sous lequel on désigne le chef de l'État dans le Nicaragua. Le choix était tombé sur M. Pineda, un homme modéré et rempli de mérite, appartenant au parti des timbucos mais agréé par celui des Calandracas.

Mais bientôt la discorde s'introduisit de nouveau entre les partis, amenée d'une part par des ressentiments non encore apaisés et d'autre part par les machinations des Anglais dont j'ai déjà indiqué le but.

Parmi les hommes qui faisaient obstacle aux vues des timbucos, il faut placer en première ligne le général Munoz dont j'ai dépeint déjà le caractère et les tendances. Chose étrange, ce même homme était haï des Anglais autant que

de ceux qui, dans tout le Nicaragua, s'étaient déclarés leurs adversaires et faisaient opposition à leurs violences et à leurs abus de pouvoir. Il trouva de nouveaux antagonistes parmi les administrateurs de la Canal-Company quand, après que celle-ci eut envoyé à Londres MM. J. L. White et Cornelius Vanderbilt qui ne reçurent des capitalistes de cette ville qu'un accueil très peu favorable, il prit la résolution de se décharger des graves obligations qui incombaient à ceux qui avaient souscrit le Canal-Contract sans, bien entendu, renoncer aux avantages auxquels celui-ci leur donnait droit. Pour parvenir à ses fins il ajouta, de concert avec le gouvernement, des dispositions supplémentaires au contrat primitif. Les calandracas et Munoz, leur chef le plus influent, n'eussent jamais donné leur approbation à ce plan, d'abord parce qu'ils professaient des opinions plus droites en matière d'économie politique, ensuite parce que leur patriotisme était plus énergique et plus solide et enfin parce que la route de Virgin-Bay à San Juan del Sur (nommée par les Transit-Road) et que l'on avait le projet de construire d'après les propositions de la Compagnie, n'eut procuré aucun avantage à la partie N. O. du Nicaragua qui était le véritable siége du parti des Calandracas. Comme général en chef des troupes, de la discipline desquelles on lui était seul redevable, il était trop puissant pour que pendant un crise politique, on put ignorer son opinion; de sorte que presque tous les partisans de la Canal-Company devenaient les adversaires du général, tandis que les adversaires de la Compagnie devenaient ses amis. Cet état de choses était de nature à amener des conflits dans le pays et il eut pour conséquence première que le parti anglais chercha d'abord à renverser Munoz, puis, par un

revirement soudain, voulut le soutenir et enfin présida à sa chute.

Peu après l'arrivée au pouvoir de Pineda, des plaintes s'élevèrent contre le général que l'on accusait de conspirer contre le gouvernement. La législature, où les timbucos avaient une forte majorité, enleva à Munoz beaucoup de ses moyens d'influence, puis l'engagea à donner sa démission et finit, sous le premier prétexte venu, par le mettre en jugement. D'après ce qu'il déclara lui-même, son arrestation avait été résolue pour le 5 août, mais dans la nuit du 3 au 4, le président Pineda et les hommes qui composaient son ministère, furent, au milieu de l'obscurité et du silence le plus profond, réveillés dans leurs maisons, mis à cheval et conduits à la frontière sous bonne escorte. A la tête du mouvement se trouvaient un grand nombre de bourgeois qui, par manière d'adhésion, avaient inscrit leur nom au bas d'un « Pronunciamiento. » Le conseil municipal de Léon adhéra à ce programme révolutionnaire; Munoz reprit le commandement des troupes et on nomma le sénateur Justo Abaunza, directeur provisoire du gouvernement. Pendant le cours de ces événements les membres de la législature s'étaient rassemblés à Managua. Le mouvement révolutionnaire qui avait éclaté à Léon avait été provoqué tout autant contre la législature que contre l'administration. Quand le corps législatif apprit ce qui venait de se passer à Léon, sur les conseils de M. J. White, l'agent de la Canal-Company, ils nommèrent de leur côté un directeur provisoire du gouvernement et choisirent en cette qualité M. José del Montenegro, après quoi, et toujours sur le conseil de M. White, ils transférèrent leur siége à Grenade où ils étaient directement placés sous l'influence de la

Canal-Company et de son agent. Chacun des directeurs provisoires composa un cabinet. Montenegro donna à Fruto Chamorro le commandement des troupes que l'on cherchait à concentrer à Grenade. Lorsque je voulus aller à Léon, deux partis se partageaient le pouvoir dans ce pays; l'un avait son siége à Grenade, l'autre à Léon et tous deux se préparaient à la guerre civile.

Peu de temps avant l'explosion de toutes ces machinations, M. J. L. White était venu de New-York à Nicaragua en qualité d'agent de la Canal-Company et avait insisté auprès du gouvernement de M. Pineda pour obtenir les dispositions supplémentaires au contrat dont j'ai déjà parlé plus haut et en conséquence duquel les intérêts de la compagnie devaient être divisés de telle sorte qu'une partie des avantages immédiats devaient échoir en retour de l'accomplissement de quelques conditions faciles et que la compagnie put très aisément se débarrasser de l'autre partie de ses obligations qui, en retour de bénéfices problématiques et en tous cas très longs à réaliser, entraînaient avec eux des charges très lourdes. M. White fit même cette proposition que toutes les personnes qui constituaient la Canal-Company formassent, sous le nom de Accessory Transit Company, une seconde compagnie indépendante pour la construction d'une route simple sur l'isthme de Rivas. Cette œuvre qui avait toute chance de succès et qui devait être confiée aux ressources financières et aux capacités techniques d'un homme éclairé du Nicaragua, jouirait de tous les avantages extraordinaires promis à ces mêmes personnes en qualité d'actionnaires de la Canal-Company, mais seulement à la condition expresse que le canal serait construit. Parmi ces avantages on comptait en première ligne le monopole de la

navigation à vapeur sur toutes les eaux de l'intérieur du Nicaragua et l'hésitation des spéculateurs de New-York provenait uniquement de ce que, pour l'érection de la route de transit, cet avantage n'était concédé que pour un nombre d'années plus restreint que celui qui était promis à la compagnie du Canal pourvu que celle-ci mit sérieusement la main à l'œuvre et achevât le canal dans le plus bref délai possible.

Pinada était un homme d'un patriotisme trop intelligent pour prêter la main à de semblables projets, mais dès qu'il eût été renversé et que la moitié du pays se fut confié à Montenegro, un homme âgé et maladif et pour qui c'était une lourde charge de conduire les affaires politiques au milieu des inquiétudes et des agitations d'une révolution, White eut beau jeu. L'agent des spéculateurs de New-York s'empressa de venir à Grenade où il se fit connaître publiquement comme chef de partisans; il promit de l'or, des armes et des troupes pour se défendre contre les Calandracas de Léon qui étaient en marche sous les ordres de Munoz et par qui on s'attendait chaque jour à être attaqué; comme il saisissait adroitement l'occasion d'appuyer ses raisonnements de quelque présent, il parvint à conclure le contrat tant désiré le 14 août 1851 et le 19 du même mois il en obtint la ratification de l'*Asamblea* (1). Telle fut l'origine de la Accessory Transit Company qui, depuis ce jour jusqu'aux premiers mois de 1856, conserva le monopole du

(1) L'Asamblea de Grenade hésitait à donner sa sanction à ce projet et dans la matinée même du 19 il y avait encore une majorité qui faisait opposition, lorsqu'un Américain du Sud, demeurant à Grenade, reçut une somme d'argent très considérable pour corrompre l'assemblée et dans l'après-dîner le contrat était ratifié.

commerce de transit sur la route nicaraguienne de la Californie, non seulement entre San Juan del Norte et San Juan del Sur, mais encore entre New-York et San Francisco. A cette époque, et grâce à l'influence de Walker, le gouvernement nicaraguien lui retira sa concession et confisqua les propriétés qu'elle avait acquises dans le pays.

Peu de jours avant la conclusion de son traité, et pour donner plus d'importance à ses négociations, M. White provoqua une réunion de tous les étrangers habitant Grenade, dans l'intention d'amener ceux-ci à devenir d'actifs partisans des timbucos. Cette tentative avorta complétement parce que chaque résident étranger reconnût dès l'abord que l'accaparement de tous les monopoles par la compagnie, était une opération qui ne pouvait manquer de nuire énormément à ses propres intérêts. Trois ou quatre personnes seulement répondirent à l'appel de l'agent de la Canal-Company. Le gouvernement grenadin, en présence de cette attitude des étrangers, commença par exiger d'eux qu'ils déposassent les armes, mais, peu après, changeant d'avis, il les plaça dans l'alternative de prendre du service militaire ou de quitter le pays. Tel était l'état des choses à Grenade quand le dr S. qui, à cette époque occupait incontestablement le premier rang parmi les étrangers résidant dans cette ville, les convoqua de son côté en assemblée générale. Presque tous les étrangers présents à Grenade, et parmi eux des Nord-Américains, des Allemands, des Français, des Italiens, répondirent à son invitation, déclarèrent, de commun accord, vouloir conserver leur neutralité au milieu des discordes de la guerre civile et firent connaître leur résolution inébranlable de ne pas se laisser enlever leurs armes, de ne pas se soumettre au service militaire, de ne pas quit-

ter le pays et de repousser la violence par la violence. Séance tenante on nomma un comité de sûreté, nous nous organisâmes militairement et voilà comment il se fit que je me trouvai, bien malgré moi, engagé dans les embarras d'une révolution et même entraîné au premier plan car, à l'assemblée générale, je fus nommé secrétaire et chargé de rédiger la déclaration de neutralité. Cette déclaration, d'ailleurs, était faite en termes positifs quoique très mesurés et commençait par l'expression de la profonde tristesse que nous faisait éprouver la révolution qui venait d'éclater et le bouleversement de tout le pays. Un fait caractéristique fut l'ombrage que cette phrase causa aux Italiens soumis à l'influence du général Reta, connu pour la part qu'il avait prise aux événements de la guerre civile qui avait, quelque temps auparavant désolé les Etats de la Plata. Le lendemain de la réunion ils se retirèrent. Notre manifeste devait être imprimé à Grenade mais le gouvernement en défendit l'impression.

Tout ceci se passait les 17 et 18 août; le 17, le contrat de la Accessory Transit Company fut ratifié par l'Asamblea et le 20 mourait Montenegro, le directeur provisoire. A partir de ce moment les affaires s'embrouillèrent chaque jour davantage. D'un côté on parlait de l'arrivée des adversaires de Léon qui devaient attaquer la ville et d'autre part on annonçait que le général Guardiola, surnommé le tigre de Honduras, accourait au secours des habitants de Grenade. De suite on vit des barricades s'élever dans les rues. Un fermier allemand arbora au dessus de la porte de sa maison un drapeau noir, rouge et or qui avait été apporté d'Allemagne, soit dans l'intention d'abriter à l'ombre de son toit un reste de patriotisme languissant sous l'ardent soleil des

tropiques, soit dans le but de placer sous la protection du drapeau allemand, la navigation du lac de Nicaragua. Qui le croira en Allemagne? Le déploiement de nos couleurs nationales éveilla un sentiment de pleine confiance chez quelques vieilles dames de Grenade et bientôt les cassettes et les bahuts contenant les trésors des senoras furent apportés chez le fermier qui, pourvu que ses relations publiques n'en souffrissent pas, s'accommodait fort bien de jouer en secret, vis-à-vis de ces personnes, le rôle d'un bienfaisant protecteur.

C'est dans ces circonstances que le 21 août vers le soir, muni de bonnes armes et accompagné d'un jeune Allemand M. A. qui avait entrepris de me conduire à Léon, j'enfourchai, devant ma demeure, un cheval leste et vigoureux. Dans l'état du pays ce voyage ne semblait pas exempt de dangers. A peine étions-nous en selle que le son du tambour retentit dans la rue et qu'on publia à haute voix un ordre du commandement militaire qui défendait à toute personne non munie d'une permission spéciale et d'un passeport personnel de quitter la ville. Nous enfonçâmes l'éperon dans les flancs de nos bêtes et nous nous dirigeâmes au grand galop vers l'extrémité de la ville que bientôt nous eûmes dépassée. Nous ne lâchâmes la bride que lorsque nous fûmes arrivés en vue de Masaya.

CHAPITRE XIV.

Voyage à Léon. — Managua. — El general del ejercito. — Rencontre suspecte dans la forêt. — Ouragan à Pueblo Nuevo. — Jésus-Christ est le meilleur paratonnerre. — L'aigle de la science et de la vertu. — Arrivée à Léon. — Attitude des Anglais. — Le général Munoz. — Unas operaciones muy militares. — Le projet du chemin de fer du Dr S. — Protestations contre le traité de l'Accessory Transit Company. — Mission diplomatique à Washington. — Le chargé d'affaires des États-Unis se trouve dans une position embarrassante et le consul général anglais dans une position inconvenante. — Je prends un dernier congé du général Munoz. — Ses dernières destinées et sa mort. — Mon départ de Léon. — Compagnie suspecte; incident heureux. — Fruto Chamorro; le rôle qu'il joua plus tard dans l'histoire de son pays. — Sa mort. — La guerre civile de 1854. — Retour à Grenade.

Pour défendre Grenade contre une invasion des calandracas de Léon, les timbucos avaient fait occuper Managua par une garnison de près de deux cents hommes. Chamorro lui-même s'était transporté sur les lieux et de là dirigeait le mouvement de concentration de la force armée. Aussi pûmes-nous voir sur la route, entre Grenade et Masaya, un va et vient de troupes par lesquelles nous craignîmes un instant d'être arrêtés. Néanmoins à la nuit tombante nous atteignîmes Masaya, sans que notre sécurité ait été le moins du monde troublée. Le lendemain au point du jour nous étions en selle et nous allâmes déjeuner à Managua. Comme

nous nous disposions à repartir, apparut à la porte d'entrée un homme de taille assez peu élevée, mais très vigoureux, en jaquette de maison et en bonnet de nuit, tandis que derrière lui s'avançait un officier traînant un long sabre qui résonnait sur le pavé. Nous vîmes de suite qu'on allait nous interroger et peut-être même nous visiter. Je n'avais sur moi rien de suspect, sinon la déclaration des étrangers de vouloir rester neutres, mais nous risquions en tous cas d'être renvoyés à Grenade. Aux questions qui nous furent adressées, nous repondîmes que nous étions d'honnêtes marchands voyageant pour leurs affaires et allant vers Chinandega. L'homme au bonnet de nuit fixa sur moi un regard perçant mais se décida pourtant à ne point apporter d'obstacle à notre départ. Je reconnus en lui l'ancien préfet de Rivas, Fruto Chamorro avec lequel j'avais discuté assez vivement, quelques mois auparavant, au sujet de l'opportunité qu'il y avait de favoriser l'établissement des colons étrangers. Aussitôt qu'il se fut éloigné je m'informai à l'hôtelier du nom de ce monsieur. « *El general del ejercito*, » me répondit-il. « Le général en chef de l'armée. » Don Fruto était général, je l'ai déjà dit et à la tête d'une *armée* de 150 hommes, levés contre Munoz. Lors de notre première entrevue, il m'avait prédit la chute prochaine de celui-ci. Je suis convaincu qu'il m'avait reconnu et qu'il s'était fort bien aperçu que je trahissais la vérité lorsque je prétendais être un négociant allant à Chinandega pour ses affaires.

Nous avions enfin dépassé la ligne des Grenadins et devions nous attendre à rencontrer bientôt nos amis de Léon. De ce côté nous pouvions poursuivre notre voyage sans inquiétudes, quoique cependant, les troubles et l'agita-

tion eussent eu leur conséquence ordinaire, c'est à dire avaient enlevé toute sécurité aux communications. Dans les guerres civiles des États centro-américains, les partis en lutte emploient tous les moyens possibles pour augmenter, dans leurs rangs, le nombre des hommes en état de porter les armes. Pour échapper à ce genre de service militaire, la presque totalité de la population mâle s'enfuit dans les bois. Quelques-uns, presque enrôlés déjà, désertent, soit pour passer au parti ennemi, soit pour s'exempter entièrement du service. De cette façon le pays est infesté de vagabonds dont plusieurs sont amenés par la nécessité, si déjà ils n'y étaient portés d'avance par leur inclination naturelle, à se livrer au pillage et à dresser leurs embuscades sur le grand chemin. Je me trouvais dans les bois que traverse la route qui mène de Managua à Matéares; j'avais pris un peu d'avance sur mon compagnon et je cherchais le meilleur moyen d'éviter un marais qui se trouvait précisément au milieu du chemin quand, d'un fourré épais, s'élancèrent deux jeunes hommes, armés tous deux d'un pistolet et d'une hachette. Le bourbier d'un côté et les arbres de l'autre ne laissaient aucune issue par laquelle je pusse espérer m'échapper. J'avais sur M. A. une avance si forte qu'il était inutile de chercher à me faire entendre de lui. Il ne me restait donc d'autre parti que de prendre également à la main un des pistolets dont étaient garnies mes fontes, de ne point perdre de vue ces deux individus et de continuer ma route. Voyant qu'ils reculaient de quelques pas pour me livrer passage et sans échanger un seul mot avec eux, je donnai un coup d'éperon à ma monture, je franchis l'obstacle puis je fis faire volte-face à mon cheval pour donner à M. A. le temps de me rejoindre. Quand ces braves s'aper-

çurent que j'attendais quelqu'un ils trouvèrent bon de s'éclipser dans les profondeurs de la forêt. Le général Munoz auquel je fis part de cette rencontre à Léon, me demanda pour quelle raison je n'avais pas brûlé la cervelle à ces garnements. « Qu'ont à faire dans la forêt ces mau- « vais drôles, les armes à la main, » s'écria-t-il, quand je lui fis observer qu'ils ne m'avaient pas attaqué. On doit reconnaître qu'entre autres services rendus à la cause publique par le général Munoz, il sut débarrasser le pays des brigands dont il était infesté et il s'attribuait volontiers, à lui et à ses soldats, qu'il maintenait dans une discipline très sévère, la sécurité des personnes et le respect de la propriété qui en réalité avait régné partout pendant la dernière période de calme. Aussi se fondait-il sur ce résultat pour prouver la nécessité d'établir une armée permanente. A peine eût-il résigné ses fonctions que des plaintes générales s'élevèrent sur le peu de sûreté des routes et les dangers dont étaient environnées les habitations isolées.

Le lendemain, comme nous venions d'arriver à Pueblo-Nuevo, il y éclata une de ces épouvantables tempêtes qui ne sont pas rares, pendant la saison des pluies, dans cette partie occidentale du pays. L'E. et l'O. du Nicaragua, et vraisemblablement de toute l'Amérique centrale diffèrent beaucoup entre eux sous ce rapport. Vers le N., tout le long de la côte occidentale du continent jusqu'à la presqu'île californienne, les tempêtes sont d'une violence extrême. Mazatlan, par exemple, entre autres points des côtes, est cité pour la fréquence et la violence des ouragans qui y sévissent, tandis qu'à San-Francisco les tempêtes sont chose presqu'inconnues. Nous pûmes nous féliciter de la chance heureuse que nous avions eue d'avoir atteint un abri

avant le déchaînement de l'ouragan. Nous étions aveuglés par les éclairs et les coups de tonnerre nous assourdissaient. C'était un fracas épouvantable qui ne laissait pas que de vous remplir d'un sentiment de terreur. La pluie tombait avec une telle abondance que l'on devait craindre un nouveau déluge, aussi, après un très court espace de temps, toutes les gorges, les ravins, les fossés étaient-ils transformés en torrents furieux. La maison dans laquelle nous avions cherché un abri était habitée par une veuve et ses deux filles. Au moment de notre arrivée la curiosité avait attiré le curé de l'endroit et maintenant que les coups de foudre ébranlaient les géants de la forêt voisine et que les éclairs se succédaient avec une effrayante rapidité, les pauvres femmes terrifiées cherchaient à se rassurer par la présence de leur pasteur. Ce fut pour celui-ci, qui était un homme encore fort jeune, une occasion qu'il saisit avidement de mettre en lumière ses connaissances et de se montrer à nous sous son aspect le plus favorable. « Je ne puis pas, nous dit-il, supporter l'électricité » et il se noua un mouchoir autour de la tête. « Quand j'étais un petit garçon, j'avais très peur de « l'éclair et tout autant du tonnerre, mais depuis lors j'ai « étudié la philosophie. » Un coup de tonnerre épouvantable. « *Ave Maria sanctissima* » et le professeur nous appris que les corps célestes sont à une élévation trop grande au dessus de la surface du globe pour pouvoir jamais nous atteindre en tombant. « Maintenant je n'ai « plus aucune peur. » Un nouveau coup. « *Jesu Christo!* « *my mejor pararaya!* Jésus-Christ! mon meilleur para- « tonnerre! » Le premier coup qui retentit ensuite entraîna le pauvre abbé dans une place obscure où déjà les femmes s'étaient enfuies et aussi longtemps que dura la

tempête nous les entendîmes réciter des prières à haute voix; mais à peine se fut-elle dissipée et qu'on n'entendit plus que les grondements sourds et lointains de la foudre, que le philosophique pasteur des âmes rentra avant les femmes, maintenant rassurées, et nous raconta qu'il souffrait beaucoup d'une extrême sensibilité nerveuse excitée surtout à l'approche de l'orage. Puis il appela un petit garçon « Juan, lui dit-il, cours chez ma mère et dis-lui « qu'il n'y a pas le moindre danger. »

Pendant que nous attendions que les eaux se fussent un peu retirées et que la rue et les chemins fussent rendus à la circulation, le bon abbé eut tout le loisir de nous édifier sur ses connaissances en d'autres branches de la science. Il tira de sa poche un petit livre anglais en faisant d'incroyables efforts pour nous persuader qu'il savait le lire. Un endroit du livre l'embarrassa un peu et il me demanda une explication sur le mot *sir* et sur la valeur qu'il a lorsqu'on adresse la parole à quelqu'un, explication que je lui donnai aussitôt. « Je comprends, me répondit-il; en Angleterre « il y a une aristocratie, dans le Nicaragua vous ne trouve- « rez rien de semblable. Ici il n'y a d'autre noblesse que « celle de la science et de la vertu. » « *En Nicaragua no « hay otra nobleza que de la ciencia y de la virtu!* »

Comme nous traversions à cheval la place du marché à Léon, nous rencontrâmes un Anglais de ma connaissance qui résidait dans cette ville; il accourut vers nous et nous arrêta pour me demander des nouvelles de Grenade. On en était ici complétement dépourvu depuis longtemps; les événements que j'avais à leur raconter avaient donc beaucoup d'intérêt pour eux. Montenegro était mort et la législature avait ratifié le traité du gouvernement avec la Accessory

Transit Company. « Les scélérats! s'écria-t-il, mais le « général va leur donner une leçon, il les châtiera! C'est « l'homme qu'il faut dans ces circonstances! C'est un « fameux gaillard! Et il recevra de l'argent! Certes nous « ne l'en laisserons pas manquer! Qu'il marche sur Gre- « nade! qu'il les punisse sévèrement! »

Jusqu'alors le général Munoz n'avait pas été en grande faveur auprès des Anglais. Je vis cette fois que le vent avait tourné en sa faveur mais, malheureusement pour le général, ce vent ne fut guère stable. Il est avéré que dans cette circonstance les ressources lui ont manqué pour entreprendre une marche sur Grenade et que les promesses des Anglais, je ne sais pour quelle raison, n'ont pas été tenues.

Quant au général lui-même, s'il fut jamais un grand militaire, sa force doit avoir résidé bien plus dans la théorie que dans la pratique. Je m'empressai de lui faire visite et naturellement ses premières questions portèrent sur les troubles, sur la position de ses adversaires et sur les forces dont ils disposaient. Quand je lui appris que les Grenadins concentraient leurs forces sur Managua, il observa finement et d'un air triomphant : *Aqui puedo yo hacer unas operaciones muy militares.* « Là je pourrai faire quelques opérations stratégiques remarquables. » Alors il m'expliqua comment il pourrait s'embarquer lui et ses troupes à Realejo, débarquer à San Juan del Sur, marcher sur l'isthme et tomber à l'improviste sur Grenade du côté du lac; ou bien traverser le lac de Managua, aborder à Tipitapa, s'embarquer de nouveau sur l'Estero Panaloya et prendre Grenade par surprise. Il m'exposa encore divers autres plans stratégiques qui témoignaient du degré de science militaire qu'il possédait mais qui tous étaient impraticables, par

l'excellente raison que le général ne disposait d'aucun vaisseau à Realejo, ni de bateaux sur les lacs de Managua et de Nicaragua.

Au nombre des affaires que j'avais à négocier avec le général, je plaçais en première ligne une promesse formelle que j'étais chargé d'obtenir de lui, dans la prévision du triomphe de son parti, au sujet d'une concession demandée par le dr S., pour la construction d'un chemin de fer de Grenade à l'océan Pacifique en passant près de Léon. J'atteignis mon but, mais les événements prirent dans la suite une tournure telle que cette promesse devint inutile. Munoz avait une opinion très juste et très arrêtée sur l'accaparement de tous les monopoles par des compagnies étrangères. Il admettait que l'État de Nicaragua renonçât à des droits et priviléges extraordinaires en vue de favoriser une œuvre colossale et destinée à avoir du retentissement dans le monde entier, comme le canal projeté promettait de le devenir; mais, d'autre part, il était d'avis que l'abandon des droits et des priviléges octroyés à la compagnie d'une manière aussi extraordinaire, constituait une trahison envers les intérêts du pays et il accusait de ce chef, et non sans raison, le parti prépondérant à Grenade pour avoir conclu le traité avec l'Accessory Transit Company. Cette opinion était partagée par tout le parti dominant à Léon. Aussi, dès que l'on apprit à Léon que M. White s'était, pour ses opérations, adressé, non sans espoir de succès, à la fraction des législateurs qui, précisément, appartenaient en grande partie à cette province, le gouvernement de Léon rédigea, le 22 août, une protestation, en forme de lettre, adressée d'abord à M. White et ensuite à M. Cornelius Vanderbilt, à New-York. Cette protestation, qui expose la conduite de la Tran-

sit-Company pendant les diverses phases de la guerre civile du Nicaragua et qui explique les faits qui amenèrent la révocation de son contrat, mérite d'être rapportée, sauf quelques abréviations. En voici les termes :

Léon, vendredi 22 août 1851.

« Il est parvenu à la connaissance du gouvernement provisoire de l'État de Nicaragua que, — tandis que le pays est déchiré par des divisions politiques et qu'il n'existe aucune autorité légalement constituée mais que le peuple, faisant usage de son droit naturel, a dû prendre lui-même soin de ses propres affaires en les confiant à une autorité provisoirement établie, vous avez entrepris, de concert avec les représentants d'un gouvernement dépossédé de ses pouvoirs, de conclure un traité qui apporterait des changements au contrat existant entre ce gouvernement et l'American Atlantic and Pacific Ship Canal Company. Quelle que soit l'opinion que vous ayiez à cet égard, votre qualité d'étranger et de représentant d'une compagnie étrangère vous enlève le droit de décider la question de savoir laquelle des différentes autorités qui représentent aujourd'hui les partis en lutte, est l'autorité légitime et cette même qualité vous impose l'obligation d'attendre la décision qui vous fera connaître avec qui vous devez entrer en négociation. Suivre une ligne de conduite différente aurait pour conséquence de compromettre les intérêts de la Compagnie du Canal et de les faire dépendre du dénouement de la lutte entre les partis. Vous n'avez aucune autorisation pour négocier avec ces agents dont le pouvoir est contesté par une très grande partie de la nation.

« C'est pourquoi le gouvernement provisoire, au nom

des droits et des intérêts dévolus à l'État de Nicaragua, en vertu du traité pour la construction, à travers l'isthme, d'une ligne de communication entre les deux océans, proteste solennellement contre toute convention que vous pourriez conclure ou que vous auriez déjà conclue avec les agents désignés plus haut et qui apporterait le moindre changement aux clauses du traité et aux dispositions supplémentaires. Le gouvernement proteste d'autant plus que par votre conduite, qui poussait à la révolte la population de Grenade, vous êtes déchu de vos droits de neutre et vous avez perdu la qualité nécessaire pour remplir les fonctions d'agent de la Canal-Company.

« Le gouvernement provisoire verra s'établir avec satisfaction une communauté d'intérêts entre la Compagnie susnommée et ses États, mais seulement quand la paix y sera rétablie et quand le gouvernement aura recouvré le caractère d'autorité indispensable pour assumer la responsabilité d'entreprises aussi importantes. Jusque là toutes négociations seront regardées comme illégales et non avenues.

« Sur l'ordre du directeur provisoire j'ai l'honneur de vous faire cette communication et de vous prier, etc.

« Le secrétaire des résidents étrangers faisant partie du gouvernement provisoire.

« J. ESTANISLAS GONZALEZ. »

L'original de cette lettre en langue espagnole est enveloppé dans cet amas de phrases ampoulées qui distingue tous les documents des pays hispano-américains ; en le traduisant ici j'ai cherché, tout en le débarrassant de ce fatras

inutile, de lui conserver son sens exact et le lecteur conviendra que la protestation du gouvernement provisoire de Léon est claire et compréhensible.

Un manifeste, dans le même sens et daté du 25 août, fut envoyé au gouvernement des États-Unis et remis par moi-même, lors de mon arrivée dans ce pays, au secrétaire d'État Daniel Webster.

La position internationale de la Canal Company, position compliquée d'importantes raisons d'État, ne permît pas qu'on fit la moindre opposition à cette publication.

Quand le gouvernement provisoire de Léon apprit que je me rendais aux États-Unis, on me demanda si je voudrais me charger d'exposer au secrétaire d'État, à Washington, la situation intérieure du Nicaragua dans ses rapports d'intérêt avec la Canal Company. J'étais chargé en même temps de publier, dans un des principaux journaux de New-York, la protestation dont j'étais porteur. Le Nicaragua avait conservé à Washington un chargé d'affaires près du gouvernement, dans la personne de M. Marcoleta; mais, au milieu du désordre des événements qui se succédaient dans les provinces centro-américaines, celui-ci ne savait plus quels intérêts il devait servir alors que l'état actuel des choses faisait de lui, non pas le représentant du Nicaragua, mais bien celui du gouvernement fédéral des trois États du Nicaragua, de San Salvador et de Honduras. M. Marcoleta, espagnol de naissance, qui ne connaissait point le Nicaragua, fit preuve, dans la conversation que nous eûmes ensemble, lorsque j'allai le voir dès mon arrivée à New-York, d'une ignorance absolue de la situation du pays qu'il était chargé de représenter. « Que dois-je faire? me disait-il. Je « reçois de Léon des ordres qui, le lendemain, sont contra-

« riés par ceux que je reçois de Grenade! » Et en réalité il n'avait d'ordre à recevoir de personne, si ce n'est du gouvernement fédéral à Chinandega.

Quand de semblables événements se passent dans un État centro-américain en pleine désorganisation, celui-ci cesse d'être intéressant et ne mérite plus de fixer l'attention. Ce qui me reste à raconter à ce sujet a peut-être plus de chance d'être remarqué par le lecteur européen.

Pendant les derniers jours de mon séjour à Léon je vis le nouveau chargé d'affaires des États-Unis, M. Kerr, accrédité par le gouvernement de Washington près de l'État de Nicaragua et qui était arrivé dans le pays pendant le mois de juillet. A Washington, non plus, on n'était au courant de la situation et l'on ignorait que les trois États de Nicaragua, San Salvador et Honduras avaient arrêté les rapports diplomatiques de leurs représentants respectifs et avaient décidé qu'un agent diplomatique, représentant le gouvernement fédéral, serait seul envoyé à Chinandega. La position de M. Kerr était donc très fausse et l'opiniâtreté qu'il mettait à ne pas vouloir accepter, comme accomplis, des événements désormais historiques, en aggravait encore les difficultés. Cette ignoranee des affaires était d'autant plus singulière que, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, les tentatives en faveur d'une nouvelle confédération des États centro-américains avaient leur origine à Washington et que, du temps de M. Squier, on avait dressé un rapport sur les progrès qu'avaient fait faire à la chose publique les essais de reconstitution qu'avait tentés ce diplomate. Je fus redevable à l'obligeance de M. Guerrero, l'un des membres du gouvernement provisoire, qu'à cette époque j'eus l'heureuse chance de rencontrer à Léon, de la communication de tous les

documents, publiés ou inédits, se rapportant à ces événements et d'après lesquels je publiai, dans la *Tribune*, de New-York, l'écrit dont personne encore, aux États-Unis, n'avait connaissance et auquel ces documents servirent de pièces justificatives. En voici la teneur :

Le projet de constitution fédérale élaboré par les plénipotentiaires des trois États de Honduras, Nicaragua et San Salvador, savoir Felipe Jauregui pour Honduras, Gregorio Juares pour Nicaragua et Augustin Morales pour San Salvador fut achevé et signé par eux le 8 novembre 1849 et communiqué aux États qu'ils représentaient pour en obtenir la ratification. Il reçut la sanction de Honduras, de Nicaragua et de San Salvador puis fut communiqué aux deux États de Costa-Rica et Guatemala avec demande d'adhésion.

Le gouvernement fédéral, ayant pour premier président, M. José Barrundia fut installé le 9 janvier 1851 et notification de ces faits fut donnée à tous les agents diplomatiques des gouvernements étrangers résidant dans les États de l'Amérique centrale.

Comme cette constitution fédérale centralise les relations diplomatiques des États confédérés, ceux-ci déférèrent leurs affaires pendantes au gouvernement fédéral. La législature du Nicaragua, le 31 mai, prit l'initiative de cette mesure et la notifia, le 4 juin, aux États avec lesquels le Nicaragua avait été jusque là en rapports diplomatiques. Par une nouvelle communication du 10 juin, le Nicaragua fait connaître au gouvernement fédéral qu'il a effectivement rompu toutes relations diplomatiques avec les États étrangers et accrédite, en qualité de chargé d'affaires de la confédération près du gouvernement de Washington, M. Marcoleta qui avait, jusqu'alors rempli les fonctions de chargé d'affaires du Nicaragua.

Tel était l'état des choses au mois de juillet, lorsqu'arriva M. Kerr qu'on invita, à Léon, à présenter ses lettres de créances au gouvernement fédéral. La conduite qu'il tint après cette injonction confirme ce qu'on avait prévu depuis longtemps, c'est à dire que l'administration des États-Unis était dans une grande ignorance des événements de l'Amérique centrale et que, de plus, elle faisait preuve de mauvais vouloir et d'une certaine tendance à favoriser les intérêts de l'Angleterre, tendance qui fut, du reste, souvent et ouvertement reprochée à M. Webster, secrétaire d'État. Dans le fait, cette prétendue ignorance que l'on affecta si longtemps à l'endroit du traité d'alliance entre les États centro-américains, alliance à laquelle l'appui des États-Unis eut prêté incontestablement un caractère de stabilité qui lui eut été fort avantageux, rappelle involontairement l'attitude que conserva dans cette circonstance le consul anglais, Frédéric Chatfield. Ce dernier épisode, aussi instructif qu'intéressant, de l'histoire de l'Amérique centrale, mérite d'être rapporté. Don Pablo Buitrago, le ministre des affaires étrangères de la confédération centro-américaine, adressa à cet agent anglais la lettre suivante :

Représentation nationale de l'Amérique centrale.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Chinandega, 21 janvier 1851.

A monsieur F. Chatfield, consul général de Sa Majesté Britannique, etc.

Monsieur.

« Après que les États de Nicaragua, de Honduras et de San Salvador eurent conclu, selon la forme voulue et selon

les vœux librement exprimés par leurs populations, un traité d'alliance signé le 8 novembre, traité qui réunissait en un seul et même tout leurs destinées politiques et eurent donné à leur gouvernement le titre de — « représentation nationale de l'Amérique centrale » — celui-ci fut solennellement établi en cette ville, le 9 du même mois. La constitution fédérale porte expressément que les affaires internationales et extérieures des États confédérés, seront déférées à la représentation nationale et le président, en qualité de chef du pouvoir exécutif, a chargé le soussigné de vous annoncer qu'à l'avenir toutes les affaires extérieures des États susnommés seront soumises aux représentants de ce même pouvoir. Tout en obéissant à ces instructions, j'ai l'honneur de vous adresser en même temps tous les décrets concernant cette nouvelle organisation.

« Veuillez recevoir, etc.

« PABLO BUITRAGO. »

Comme cette communication resta sans réponse, le 22 mai, M. Chatfield en reçut une seconde copie à la réception de laquelle il adressa à M. Buitrago la note suivante :

Confidentiel.

A monsieur Pablo Buitrago, etc., à Léon.

Légation britannique de Guatemala, 13 *juin* 1851.

Monsieur,

« J'ai reçu la communication que vous m'avez adressée en janvier, puis en dernier lieu en juin en qualité de secrétaire de la représentation nationale et si je n'ai pas répondu

dès la première fois, c'est que je ne puis reconnaître un gouvernement qui n'offre point les conditions d'existence politique requises mais dont, au contraire, on a lieu d'attendre un concours d'anomalies et de contradictions qui pourrait amener une interruption dans le cours des rapports internationaux. De même, il serait surprenant que je donnasse une apparence de sanction à une œuvre tout à fait impopulaire et discréditée à laquelle les inspirations de mauvais goût de l'un de ses membres ont imprimé un caractère d'extravagance qui enveloppe bien injustement, je veux le croire, les autres membres de la représentation nationale dans son odieuse réputation (1). Je ne suis pas l'ennemi des Américains du centre à ce point de consentir à prêter un appui même indirect à une institution anormale, ne se soutenant que grâce aux énormes sacrifices que s'impose le peuple en sa faveur et qui ne donnera jamais aucun dédommagement pour tous les frais qu'aura coûtés la politicomanie de M. Barrundia. Et je suis si dénué d'amour propre que j'ai laissé se former, contre la puissance anglaise, une ligue

(1) Telles sont les expressions dont se sert M. Chatfield pour désigner le Président du gouvernement fédéral de l'Amérique centrale ,M. Jose Barrundia. Le lecteur auquel les personnages sont inconnus doit en conclure que cet homme est une sorte de monstre. M. Barrundia, au contraire, est un des hommes les plus distingués de l'Amérique centrale. Il fut, comme je l'ai déjà fait remarquer, le premier président de l'ancienne République-Unie centro-américaine, puis gouverneur de Guatemala et juge à la haute-cour. Il est le traducteur du *Codex de Livingston* et c'est à lui qu'on doit son introduction, à l'époque de la fédération. C'est également à lui qu'on doit la loi sur l'*habeas corpus*, l'institution du jury, un système perfectionné d'enseignement et la tolérance religieuse. Mais précisément à cause de cela il était haï par tout le parti des serviles et M. Chatfield, lui-même, ne semble guère l'aimer. Il est vrai que Barrundia fut toujours l'adversaire des empiètements de l'Angleterre sur l'empire mosquite chez lequel M. Chatfield paraît avoir rencontré « les conditions d'existence politique exigibles » qui, à son avis, manqueraient à une république fédérale régénérée.

que je ne qualifierai pas comme elle mérite de l'être; ligue dont le principal instigateur se vante publiquement d'être le chef, sans qu'aucun des autres membres de la réunion fédérale, ne fut-ce que par égard pour sa dignité personnelle, songe à s'opposer à d'aussi ridicules prétentions qui compromettent la droiture de jugement de toute l'assemblée (1). En reconnaissant ici avoir reçu votre seconde communication, je n'ai d'autre but que de vous témoigner personnellement à vous et non à la charge dont vous êtes revêtu, mes sentiments de considération. Je n'ai manqué aucune occasion de rendre justice à la droiture de vos intentions et à l'étendue de vos connaissances, bien que l'attitude du gouvernement que vous représentiez eut manqué maintes fois de vous placer dans une position hostile vis-à-vis de la Grande Bretagne. Aujourd'hui encore je me plais à croire que, donnant libre carrière à vos opinions propres et envisageant sérieusement et de bonne foi les intérêts du

(1) La teneur de l'art. 13 du traité d'alliance fera comprendre ce que l'on entend par ces mots · ligue contre le gouvernement britannique. Cet article porte : Les États contractants ne reconnaissent ni l'existence de ce que l'on se plaît à nommer la monarchie mosquite, ni les droits que celle-ci s'arroge sur le port de San Juan et le territoire y attenant, droits que l'Angleterre semble vouloir garantir; ils revendiquent au contraire la souveraineté sur tout le territoire qui avant l'indépendance, constituait la capitainerie générale de Guatemala. Ces mêmes États reconnaissent la nécessité de défendre, de concert avec les autres gouvernements de l'Amérique centrale et celui de l'Amérique du Nord, la politique des peuplades du Nouveau-Monde, contre toute influence étrangère. On ne peut nier que cet article, et particulièrement sa seconde partie, dans laquelle on pose en principe la doctrine que dans les États-Unis on nomme Monroe-Doctrin, soit légèrement empreint de cet esprit de don quichottisme dont la vie et les œuvres des peuples hispano-américains ne sont jamais exempts. Du reste si cette déclaration de trois États isolés, abandonnés à eux-mêmes, de vouloir se défendre contre l'influence européenne est ridicule, M. Chatfield l'est bien plus encore en attribuant à une partie de ces trois mêmes États, le pouvoir d'organiser une : ligue contre le gouvernement britannique.

Nicaragua, vous avez dû déplorer en maintes circonstances de ne pouvoir suivre de préférence une ligne de conduite où le juste et l'injuste soient plus positivement définis. Cette conviction me laisse l'espoir que quelle que soit la position que vous occupiez par la suite, vous emploierez votre influence à rendre aux choses leur véritable caractère et particulièrement en ce qui regarde le gouvernement que je représente; peut-être un jour pourrez-vous, d'une façon plus efficace que n'importe qui, contribuer au rétablissement de l'harmonie dans les rapports diplomatiques « rétablissement qui ne serait que le précurseur du retour de la bonne intelligence et de la paix. » J'ai l'honneur de vous prier encore une fois de ne voir dans ma réponse qu'un témoignage de considération toute personnelle et une preuve de mon désir de continuer les relations amicales qui ont toujours existé entre nous.

« Veuillez, etc.

« FEDERICO CHATFIELD. »

A la réception de cette note (1), son exéquatur fut

(1) En présence du ton incroyable de cette pièce, on pourrait douter de la fidélité de la traduction, j'y joins donc l'original en espagnol :

Lettre du consul général anglais Frederick Chatfield à M. Pablo Buitrago, ministre des affaires étrangères de la Représentation nationale de l'Amérique centrale.

« Confidencial. Sr D. Pablo Buitrago, etc., etc. Leon, Legacion de S. M. B., Guatemala, 13 de junio 1851. Mui Senor mio. He recibido las comunicaciones que U. se ha servido dirijirme con fecha de Enera y de 22 de Mayo, come Secretario de la Representacion Nacional; y si omiti contestar a la primera, es por que no me es dado reconocer un Gobierno que no presenta las acostumbradas condiciones de existencia politica, y muy al contrario ofrece anomalias y contradicciones que pudieran interrumpir el curso de las relaciones internacionales. Por otra parte pareceria muy estruno, que yo diera con mi firma

retiré à M. Chatfield; c'était la seule réponse qu'il put attendre à une semblable communication. Cette décision fut prise le 24 juillet et notifiée aux États fédérés.

Après cette longue digression, je revins à mon séjour à Léon.

Le 26 août mes affaires étaient terminées. Assez tard dans la soirée, le général Munoz vint me faire visite à mon hôtel et m'apporta un paquet de dépêches du gouvernement

una especie de sancion a una obra impopular, enteramente desacreditada, y a la cual las inspiraciones estrafalarias de uno de sue miembros han comunicado un verdadero caracter de frenesi y locura, que espone a los demas individuos de la Representacion Nacional a participar injustamente de su detestable reputacion. Ni soi enemigo de los centro-americanos para prestarme a aprobar, aun indirectamente, una institucion anormal, cu a existencia, prolongada indefinitamente por grandes sacrificios de parte de los pueblos, no compensa de ningun modo, y con ninguna medida util, los gastos considerables que se hacen para alimentas la politicomenia del Sr Barrundia, ni soi tan desnudo de amor propio, que deje pasar, sin calificarla como merece, una especie de liga contra el Gobierno ingles, liga que su principal autor hace alarde de encabezar, sin que ningun miembro de la Dieta, en obsequio de su propia dignidad, se atreva a combatir de frente pretensiones ridiculos que comprometen el buen juicio del cuerpo entero. Al darme ahora por entendido de la segunda communication, no tengo otro objeto que el de manifestar a U. mi consideracion a su persona, no al empleo de que se halla investido. Nunca he dejado de hacer a U la justicia que merece por sus buenos intenciones y sus conocimientos, a pesar de que las circumstancias de la administracion a que pertenecio le hayan colocado en una situacion casi hostil a la Gran Bretana. Me complazco aun en creer, que cediendo a sus propias inspiraciones, y sobre todo demasiado ilustrado para desconocer el interes bien entendido de Nicaragua, U. habra sentido en muchas ocasiones no poder seguir otra linea de conducta mas conforme à la justicia y al derecho. Esta persuacion me hace esperar, que en cualquiera posicion en que U. esté colocado. U. se servira de merecido influjo para hacer considerar las cosas bajo su verdadero aspecto, particularmente con respecto al Gobierno a quien represento; y que U. contribuira quiza mas eficazmente que nadie a facilitar cualquier arreglo que tienda a la paz y buena armonia. No vea U. pues en mi contestacion otra intencion, que las de manifestar a U. mi aprecio personal, y de corresponder amiscosamente a las relationes ya antiguas que existen entre los dos. Tengo el honor de ser su muy atento seguro servidor.

« FEDERICO CHATFIELD. »

provisoire de Léon et du gouvernement fédéral de l'Amérique centrale. Comme M. Kerr m'avait également confié les siennes, je me trouvai être dépositaire d'une notable partie des documents politiques destinés à fixer le sort de ce pays. Ce fut la dernière fois que je vis le général qui était devenu de plus en plus mon ami et mon protecteur. « Faites, me dit-il, pour le Nicaragua tout ce qui vous sera « possible et revenez-nous bientôt. Le Nicaragua à son « tour fera pour vous tout ce qui dépendra de lui. » Peu après mon arrivée à New-York, la nouvelle de la prise de Léon se répandit à Grenade, suivie immédiatement de celle de l'incarcération puis du bannissement du général car de ses « *Operaciones muy militares* » aucune n'avait été menée à bonne fin. Quand plus tard la paix fut rétablie dans le pays, Fruto Chamorro, qui était alors directeur des États, le rappela, quoiqu'il fut son ennemi, au commandement des troupes. Si les faits m'ont été racontés sous leur véritable jour, Munoz n'a pas justifié en cette circonstance la confiance qu'on avait placée en lui car, lorsque se manifestèrent, au commencement de l'année 1854, les premières agitations qui devaient se convertir en cette meurtrière guerre civile qui dévasta le pays jusqu'aujourd'hui, le général embrassa le parti de Castellon que le peuple de Léon avait placé à la tête d'un gouvernement provisoire. Dans cette position Munoz faisait partie des chefs des calandracas et en cette qualité il répondit à l'appel de Walker et des Américains du Nord, conduite qu'un homme désespéré, comme il l'était alors, pouvait seul tenir. Donc, quand Walker, lors de sa première attaque contre Rivas, eut été abandonné par le corps de troupes indigènes qu'il commandait, on accusa Munoz de trahison envers les Américains du Nord

dont la position, dès ce moment déjà, était fort menacée. Sur ces entrefaites, le gouvernement de Léon fut assailli par un corps expéditionnaire venant de Honduras et commandé, si mes souvenirs sont exacts, par Guardiola. Munoz marcha contre lui, le battit et le dispersa complétement, mais il succomba dans la mêlée. Sa mort le lava ainsi du reproche de trahison envers le parti libéral qu'on lui avait adressé à plusieurs reprises. Dans tous les cas, et malgré quelques faiblesses regrettables, il mérite une place honorable parmi les hommes qui se signalèrent pendant cette période de l'histoire centro-américaine.

Le 27 août, dès le point du jour, je quittai Léon avec mon compagnon de voyage. Quand, le soir précédent, le général me remit ses dépêches, ce qui eut lieu sous le péristyle de l'hôtel, je vis, dans l'éloignement, un homme qui semblait nous observer; quelques instants après, il se rapprocha de moi et voulut me faire parler au sujet des papiers qui m'avaient été confiés. Ces diverses circonstances m'inquiétèrent aussi, au moment du départ, je ne pus m'empêcher d'observer à mon compagnon que je croyais avoir de bonnes raisons de rester sur la défensive pendant tout le voyage. A peine avions-nous dépassé Léon et atteint la lisière de la forêt que deux hommes à cheval se joignirent à nous sans que nous pussions nous en débarrasser. Nos montures étaient beaucoup meilleures que les leurs et nous parcourûmes en moins de trois heures les 24 milles anglais qui séparent Léon de Pueblo Nuevo. Au risque de crever les leurs, ces deux hommes ne nous laissèrent prendre aucune avance sur eux et, tandis que nous déjeunions à Pueblo Nuevo et faisions reposer nos chevaux, ils nous devancèrent dans la forêt après s'être arrêtés très peu de

temps dans le village. Lorsqu'à notre tour nous arrivâmes dans la forêt qui occupe tout l'intervalle qui sépare Pueblo Nuevo de Nagarote, ils nous assurèrent que dans l'entre-temps ils avaient été dans ce dernier endroit. Dès lors nous avions la presque conviction que l'on nous préparait un guet-apens dans l'intention probable de nous enlever nos dépêches qui devaient avoir une incontestable importance pour ceux de Grenade qui avaient des partisans à Léon. Tout en poursuivant notre chemin à travers la forêt, avec la plus grande circonspection et la main sur nos armes, nous abandonnâmes la grand'route et nous nous engageâmes, sans nous en douter, dans un chemin détourné qui conduit au bord du lac de Managua. Quand nous nous en aperçûmes, nous reconnûmes en même temps que, malgré un détour, il nous mènerait à Matéares où nous comptions passer la nuit, ce qui fit que nous nous résignâmes très facilement à nous être égarés d'autant plus que nous avions la perspective d'être délivrés d'un danger réel ou imaginaire. J'eus, en outre, l'occasion de voir la partie supérieure du lac, spectacle qui nous dédommagea amplement de nos inquiétudes et de la perte de temps. En sortant du bois nous nous trouvâmes en face du Momotombo du sommet duquel s'élevait une légère colonne de fumée.

Nous atteignîmes sans autre accident le village de Matéares. Cette fois je fus infidèle à ma bonne grosse hôtesse d'autrefois et je choisis un autre gîte. Le hasard voulut que Dona Juana se trouvât en visite dans la maison où je venais d'entrer et à peine m'étais-je installé, qu'improvisant une petite comédie badine, elle s'avança vers moi, jouant le rôle d'une beauté espagnole remplie d'indignation contre un amant infidèle, et souleva l'hilarité générale de tous les

voisins et amis présents en m'appliquant sur la joue un formidable soufflet.

A Managua nous fûmes de nouveau interrogés par le « *general del ejercito* » en bonnet de nuit, suivi de son adjudant au sabre traînant. Cette fois je fus encore bien plus embarrassé que la première. Par prudence, j'avais empaqueté mes papiers officiels, je les avait scellés et adressés à Daniel Webster. Don Fruto Chamorro, toutefois, se conduisit en cette circonstance aussi convenablement que lors de notre première rencontre. Cet homme, qu'en 1854 la maladie ou plutôt les inquiétudes et les soucis inhérents à la conduite d'une guerre civile désespérée, avaient complétement abattu, était doué d'une certaine bonté et d'un caractère honorable. Je crois qu'il était rempli des meilleures intentions à l'égard de sa patrie, et, avec sa grande fermeté de caractère et sa probité irréprochable, il fut parvenu à produire un grand bien dans le Nicaragua si le génie des affaires et un coup d'œil politique plus sûr ne lui eussent fait défaut. Une certaine étroitesse de vues fit de lui un nativiste. Sous sa direction le principe d'opposition aux étrangers se développa de plus en plus dans le parti des timbucos. Ce principe, déjà du temps de Pineda, avait commencé à trouver des adeptes parmi les membres de la législature, à tel point qu'on dût retirer un projet de loi destiné à faciliter aux étrangers l'acquisition des propriétés foncières. Mais à sa mort, le parti des calandracas fit adopter le système contraire et cela d'une façon éclatante en faisant appel aux Américains du Nord. Dans cette tragédie de la décadence des Hispano-Américains de l'Amérique centrale, Fruto Chamorro joua un rôle qui ne laisse pas que d'inspirer de l'intérêt. En fait d'énergie il surpassa à un

haut degré son adversaire, le général Munoz, et tandis que celui-ci donnait audience en manteau chamarré et s'occupait, en théorie, d'opérations stratégiques, Chamorro, peu de temps après mon départ, vint le surprendre, le fit prisonnier et l'emmena à Léon. Quelques années après il était parvenu à se faire considérer comme l'arbitre des destinées politiques du Nicaragua. Dans les meilleures intentions, sans doute, il travailla activement à obtenir la dictature qui devint à Léon le signal du soulèvement de 1854 à la tête duquel parut Castellon, l'envoyé des États centro-américains près du gouvernement britannique, un vieillard chargé d'années. Chamorro, à cette occasion, marcha pour la seconde fois sur Léon ; mais les chances de la guerre ne lui furent point favorables ; il fut battu par les Léoniens et poursuivi jusqu'à Grenade que ceux-ci occupèrent pendant plusieurs mois. Les deux tiers de la ville furent détruits pendant cette occupation. Le succès finit cependant par redevenir favorable aux Grenadins qui n'avaient reculé que jusqu'à la place de leur marché et les Léoniens durent abandonner la ville sans avoir pu s'en rendre complétement maîtres. La mort de Chamorro et l'apparition de Walker et de ses Américains vint changer la face des événements.

Sans autre fâcheuse rencontre, je revins le 28 août à Grenade, où je trouvai la circulation interrompue dans toutes les rues par les barricades.

CHAPITRE XV.

Retour à New-York. — Les schooners du Dr S. — Navigation pénible sur le lac, plus pénible encore sur le fleuve. — San Juan. — Le capitaine Shepherd. — *That country is all mine.* — La Havane. — Changement de climat. — Arrivée à New-York. — *Have you made money in that country?* — Projet de retour au Nicaragua abandonné.

Le 2 septembre je m'embarquai avec mon fils sur un des petits schooners que le dr S. avait fait construire à Grenade et avec lesquels il fit, pendant quelque temps et non sans succès, concurrence à la « Canal and Transit Company. » A chaque traversée ses bâtiments étaient encombrés de passagers californiens. Plus tard le gouvernement grenadin, pour des raisons politiques fondées ou prétendues telles, les confisqua à son profit. Le dr S., un homme d'un mérite peu ordinaire et qui possède des qualités remarquables, a été enveloppé, surtout après mon départ, dans une longue suite de désagréments et de tracasseries qui le firent renoncer au séjour de ce pays. C'était un chef de parti prudent quoique hardi et en même temps l'adversaire le plus éclairé de la puissante « Canal and Transit Company. » Plus d'une fois son attitude énergique et courageuse ne laissa pas que de l'exposer à des dangers sérieux.

Notre navigation sur le lac ne fut pas des plus agréable; le petit bâtiment manquait de ballast et chaque coup de vent menaçait de le coucher sur le côté; en même temps les vagues montaient jusque sur le pont et je dus passer la première nuit tout entière au milieu d'une humidité qui me glaçait jusqu'aux os. Le courant allait contre le vent si bien que la traversée jusqu'à San Carlos dura près de trois jours.

En descendant le fleuve le voyage fut plus pénible encore. Je le fis, en compagnie de vingt et un Californiens, sur un de ces bâtiments indigènes que j'ai déjà décrits lorsque je remontai le fleuve. L'équipage et les passagers le remplissaient si bien, qu'on mesura exactement à chacun de nous la place dont il avait besoin pour s'asseoir et, comme le fond de la pirogue était beaucoup trop bas pour que nos pieds pussent l'atteindre, nos jambes se balançaient dans l'espace. Cette circonstance produisit chez la plupart d'entre nous un grand gonflement des pieds. Pour procurer un peu plus de place à mon fils, je cherchai et je finis par trouver un endroit que personne n'avait jugé digne d'être occupé et qui, au milieu des circonstances actuelles, offrait quelques commodités qui n'étaient pas à dédaigner. En descendant le fleuve les matelots ne rament que peu ou point, mais laissent voguer le bâtiment au gré du courant. Les rames sont posées en travers de la barque qu'elles dépassent des deux côtés, puis on les y attache solidement. Je m'étendis sur trois de ces rames de manière à ce que ma tête reposât sur la première, le milieu du corps sur la seconde et les jambes sur la troisième. De cette façon je passai la nuit à côté du bateau, suspendu entre le ciel et l'eau. Dans la suite de mes voyages, je dus me contenter souvent de gîtes bien peu attrayants mais, à part les peaux de bœufs bourrées de grandes pièces

de monnaie mexicaine qui me servirent de couche, je n'en eus jamais de plus incommode que celui que me procurèrent les trois bouts de rames suspendus au dessus de l'eau.

San Juan del Norte que je revoyais après une absence de dix mois, s'était considérablement augmenté pendant cet intervalle. La perspective n'avait rien gagné à ce changement car là où les Américains du nord élèvent, le long des rues projetées, les barraques en planches qui, dans ce cas, représentent des maisons, tout point de vue pittoresque du paysage doit nécessairement être sacrifié au principe de l'utilité des planches. A cette époque pourtant, la ville promettait un rapide épanouissement et malgré les querelles auxquelles donnèrent lieu la possession de son territoire et la continuation de la guerre civile, elle aurait tenu ses promesses si, à la suite d'un fait qui marque parmi les actes les plus ignobles et en même temps les plus ridicules qui signalèrent la présence au pouvoir du président Pierce, elle n'eut été détruite de fond en comble. Les pertes que firent éprouver à la ville ce temps d'arrêt et les circonstances défavorables qui furent la conséquence inévitable des événements de l'intérieur, seront difficilement compensées surtout si le projet de construction d'un chemin de fer à travers l'État de Honduras se réalise quelque jour.

Avant de prendre définitivement congé de l'Amérique centrale, je veux encore mentionner un personnage dont je fis la connaissance pendant ce même séjour à San Juan : je veux parler du capitaine Samuel Shepherd, ce célèbre anglais dont les prétentions personnelles sur une grande partie du royaume de Mosquitia, ou plutôt encore sur la moitié du territoire nicaraguien furent, sous le nom de Shepherd Claim, rappelées en maintes circonstances. (Voir le chap. II

de ce livre.) L'acquisition réelle ou imaginaire d'une partie des titres confirmant ces droits fut la base des spéculations et des opérations mal conseillées du colonel Kinney, opérations qui avaient pour but d'arriver à l'annexion aux États-Unis, du royaume de Mosquitia, un État à esclaves. Certains membres du gouvernement de Washington et quelques personnes influentes de la Transit Company semblent avoir, dans le principe, favorisé un projet qu'elles furent les premières à abandonner après; le gouvernement aussi bien que la compagnie en devint l'adversaire. Quand, après cela, Kinney fit mine de vouloir jouer, au milieu des événements du Nicaragua le rôle du rival de Walker et que cette tentative échoua comme les autres, l'aventureuse spéculation tomba. Le capitaine Shepherd, lorsque je le vis à San Juan en 1851, devait déjà, si je ne me trompe, être un homme d'environ quatre-vingts ans; cependant, quoiqu'il eut presque perdu la vue et qu'une chute récente lui eut brisé plusieurs côtes, il survivait en lui une grande force vitale qui faisait encore remarquer cet homme si singulièrement favorisé par la nature. Il me raconta que depuis sa jeunesse il avait vécu sur la côte Mosquite et qu'il n'avait jamais été sérieusement malade; il prétendait qu'en général ce pays jouit d'une salubrité parfaite. La renommée lui attribue une quantité extraordinaire d'enfants provenant de femmes de races différentes. Je ne sais si cette réputation, qui n'est point considérée ici comme déshonorante, est méritée ou non. L'un de ses fils qu'il me présenta était un mulâtre et une de ses filles, que je vis également pendant notre entretien, paraissait, par son origine, appartenir à trois races différentes. Quand je lui dis que j'avais voyagé sur le Rio Mico, il fit de grands gestes exclamatifs et s'écria : « That

country is all mine. — Tout ce pays m'appartient! » Il me communiqua aussi la lettre qu'il avait écrite récemment à lord Palmerston et la réponse qu'il en avait reçu. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard de la question de Mosquitia et du Shepherd-Claim, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Shepherd fut une de ces personnalités auxquelles on doit accorder de la sympathie et qui ne disparaissent pas de la scène du monde sans y laisser des souvenirs et des traces de leur existence.

Le 12 septembre je m'embarquai à bord du Falcon, bateau-poste, nord-américain, en partance pour New-York. Un trajet de quatre jours nous conduisit à la Havane et cinq jours après nous atteignions New-York. Lorsque j'appris que nous serions obligés de séjourner dans le port de la Havane depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à neuf heures du matin, je regrettai vivement de ne pas m'être muni des permissions indispensables à ceux qui veulent débarquer. La récente expédition de Lopez avait été suivie d'un redoublement de sévérité de la police envers les étrangers, de sorte que je me résignai à ne point visiter la ville. Tout à coup j'entendis prononcer mon nom par un Havanais qui venait d'arriver à notre bord et j'eus le plaisir de retrouver en lui une de mes connaissances de New-York qui, depuis, avait élu domicile dans ce pays. M. K. entreprit alors de me conduire avec lui à terre et de me faire surmonter les difficultés que la police pourrait opposer à ce dessein. C'est à cette heureuse rencontre que je dus quelques-unes des heures les plus agréables que j'ai passées pendant mes longs voyages. Un concert sous les palmiers, devant le palais du capitaine général, exposés aux tièdes brises d'une nuit havanaise; puis une visite à une élégante

confiserie à laquelle le ciel étoilé servait de dôme; enfin le matin, au point du jour, une promenade autour de la ville, tels furent les plaisirs que M. K. eut l'obligeance de me procurer et qui me laissèrent une impression très vive quoique rapide, des charmes de ce beau pays, trop connu du reste pour que j'aie besoin d'en faire une nouvelle description.

De la dernière partie de mon voyage jusqu'à New-York, il ne me reste rien à dire, sinon qu'à la hauteur du Cap Hatteras, on remarque un changement subit de la température, changement qui devient très sensible et très désagréable quand on n'est muni que d'une garde-robe centro-américaine. Aussi j'étais transi et grelottant de froid lorsque nous arrivâmes à New-York, le 21 septembre.

Le médecin de la quarantaine à Staten-Island, mort depuis, et que je comptais au nombre de mes amis de New-York, fut le premier d'entr'eux que je revis à mon retour. « M. Froebel! I am happy to see you! have you made « money in that country? — Combien je suis heureux de « vous revoir! Avez-vous fait beaucoup d'argent dans ce « pays? » Tel fut le salut caractéristique dont il m'accueillit lorsqu'en visitant le vaisseau il m'eut aperçu. Le lecteur qui aura eu la constance de suivre mon récit, peut se figurer quelle fut ma réponse.

J'avais apporté des lettres de crédit pour une maison de New-York qui, depuis quelque temps, était en relations d'affaires avec Chagres et San Juan de Nicaragua. La firme avait disparu lorsque je voulus en faire usage pour la première fois. Une des premières postes m'apporta la nouvelle de la chute de Munoz et de ses amis, et aussi quelques lettres

particulières qui me firent renoncer à retourner dans ce pays.

Ce ne fut qu'en 1855, en revenant de la Californie, que je me retrouvai sur l'isthme nicaraguien. Quand, dans la suite de mon récit, je serai parvenu à cette époque, je donnerai la continuation de l'histoire de ce pays.

LIVRE III.

SECOND SÉJOUR A NEW-YORK. — ÉTUDES SUR LE DOMAINE DE LA POLITIQUE AMÉRICAINE ET DU SOCIALISME AMÉRICAIN.

CHAPITRE I.

De la part que prit l'auteur aux publications allemandes de l'Amérique. — Philosophie des partis. — L'opposition normale des partis n'est pas du ressort de la théorie, mais bien de la pratique de la vie publique. — Exceptions à cette règle; crises des partis. — Opposition constante des partis. — Du courant opposé de la volonté populaire. — Les deux partis principaux aux États-Unis. — Leurs diverses dénominations pendant les différentes époques. — Démonstrations caractéristiques. — Contraste entre la politique intérieure et la politique extérieure.

Peu de temps après mon retour de Nicaragua, on me proposa de faire partie de la rédaction d'un journal allemand de fondation récente et portant pour titre : *Gazette universelle de New-York*. Ce journal, qui depuis a cessé de paraître, était l'organe du parti whig, et comme la grande majorité de la population allemande des États-Unis à cette époque (et peut-être encore aujourd'hui, mais je ne puis l'affirmer) appartenait au soi-disant parti démocratique, l'accueil favorable que je fis à cette proposition fut considéré, par plusieurs de ses membres, comme une sorte d'apostasie, à tel point que la femme de mon cordonnier me déclara qu'elle n'eut pas attendu cela de ma part.

Depuis cette époque, les affaires des partis se sont engagées dans une de ces crises décisives que l'influence de

quelqu'importante question pratique leur fait subir de temps en temps. Pendant ces crises, quand la question pendante, comme actuellement celle de l'extension ou de la limitation de l'esclavage ressortit, en tout ou en partie, non de la pratique, mais de la théorie politique, le choix du parti devient pour chaque citoyen une affaire de morale comme, dans les circonstances actuelles, il prend pour beaucoup d'entre eux l'importance d'une question religieuse. Dans les circonstances ordinaires pourtant, lorsqu'une question aussi épineuse est du domaine de l'économie politique comme de celui de la pratique, il serait ridicule d'attacher une idée de morale au choix que l'on pourrait faire d'un parti plutôt que d'un autre. Dans l'état normal de la vie politique, ici comme chez tout autre peuple libre, les partis ne sont pas divisés quant au but fondamental qu'ils veulent atteindre, mais plutôt quant au choix des moyens à employer pour y parvenir; conséquemment, non par une opposition théorique, mais bien par une opposition pratique ou de méthode. — Mais le but de la vie des nations, comme celui des individus, étant soumis à de continuelles vicissitudes et de même la conquête de ce but, basée sur le principe de l'association, nécessite une opposition constante; cette opposition ne portant point sur la fin, mais seulement sur les moyens, ne peut être dans les partis l'origine de divisions dont une raison d'intérêt public n'ait le pouvoir de rapprocher les éléments. Même dans les partis qui, comme en Europe, représentent les formes de gouvernement les plus opposées, la monarchie absolue et la république démocratique, cette opposition ne touche point au fond, mais seulement à la forme. Le but principal d'un gouvernement, ce but auquel sont subordonnés chacun de ses buts spéciaux

et accidentels, est le progrès qui peut être favorisé sous toutes les formes de gouvernement et si, sous certains rapports, une forme de gouvernement semble faciliter les moyens d'atteindre ce but, sous d'autres rapports c'est le contraire qui se produira. Quand, à un moment donné, une question surgit, qui met inévitablement en jeu les intérêts moraux et matériels du genre humain tout entier, comme en ce moment la question de l'esclavage aux États-Unis, cette question domine la situation et les éléments les plus importants et les plus éclairés des partis qui, dans des circonstances normales, s'étaient fait de l'opposition, abdiquent tout esprit de contradiction et ne font qu'un avec la majorité pour emporter la situation. C'est dans ces circonstances anormales que se produisent les mutations parmi les représentants des partis, changements qui d'ordinaire entraînent avec eux celui des dénominations de ces mêmes partis. Selon que la méthode politique de l'un ou de l'autre de ces mêmes partis semble conduire plus directement et plus sûrement au but, ce parti deviendra le point de ralliement des éléments qui travaillent à la conquête de ce but et les masses suivront l'impulsion donnée. C'est ainsi que se produisent dans les majorités ces brusques revirements d'opinion qui font l'étonnement de quelques esclaves de la routine et du parti pris. Maintenant dès que la question qui a provoqué de semblables révolutions dans les partis organisés a été résolue, les partis reviennent nécessairement à leur opposition fondamentale et méthodique, opposition qui constitue le fond de tous les rapports et de tous les caractères humains et donne aux opinions en présence une autorité et une influence morale identiques. Des accusations réciproques d'apostasie dans les partis sont donc

l'indice certain d'une mauvaise situation politique ou bien de l'état anormal et maladif du corps politique.

On remarque dans les différentes organisations des États deux tendances opposées dans la volonté politique. L'une d'elles a pour principe fondamental l'obligation morale pour la société de se soumettre à un pouvoir qui soit un; l'autre confère également à chaque individu le droit de volonté et cherche à produire, par une entente, un accord général de la pluralité et de la diversité, une unité puissante. La première tendance part de l'unité vers la pluralité, la seconde de la pluralité vers l'unité; la première se dirige en quelque sorte de haut en bas, la seconde de bas en haut.

Si l'histoire démontre que la première de ces deux tendances doit, pour atteindre son but, fonder l'autorité souveraine sur des droits surnaturels, et si l'on rejette ces prétentions du droit public monarchique et aristocratique en lui refusant les bases qu'il exige, on ne peut cependant pas en conclure que le mouvement social partant d'en haut, de l'unité vers la pluralité, ne soit pas aussi nécessaire et aussi fondé dans la nature humaine que le mouvement opposé. L'État doit sauvegarder les intérêts des individus, mais ces intérêts sont de deux sortes : les uns sont, d'après leur nature, individuels; les autres, originairement se rattachent à l'humanité en général; ces deux sortes d'intérêts ne peuvent être sauvegardés et maintenus en équilibre que par une entente mutuelle et par la défense continue de leurs droits. Tout ce qui assure ou protége l'existence de l'État et son progrès social, par conséquent ce qui est reconnu comme une condition de l'existence, de la force, de la morale et du développement national fait partie de la seconde catégorie.

De ces deux catégories d'intérêts sociaux ressort pour la chose publique, et comme condition indispensable d'une existence politique bien organisée, la nécessité d'un double système de mouvement politique, en quelque sorte une double circulation du sang moral dans les corps constitués, un flux de vouloir populaire qui s'élance des individus vers le gouvernement et un flux de volonté gouvernementale qui descend du gouvernemeut vers les individus.

De nombreuses dispositions dans la Constitution des États-Unis correspondent à cette juste appréciation de la nature de la vie politique et témoignent de la profonde science politique des hommes qui ont fondé l'Union.

Les rapports réciproques entre les partisans de ces deux tendances, dans les agitations tumultueuses de la vie politique, explique les luttes perpétuelles des parties et il est évident que l'élément fondamental de ces luttes, malgré la différence dans la manière dont elles se produisent, est le même, aux États-Unis, que celui qui a remué si profondément et agite encore la vie des peuples européens. Ces luttes et ces oscillations ne sont pas d'anormales, mais bien de normales révélations d'une existence politique bien et vigoureusement constituée. Une seule faute dans l'organisation politique des peuples suffit pour déranger l'équilibre des rapports mutuels entre les deux courants de volonté opposés et les partis qui les représentent.

La tendance populaire dans la politique des États-Unis, tendance qui révèle de la manière la plus évidente le caractère de la vie américaine : Son individualisme et sa politique privée, l'enseignement et la souveraineté de l'individu et ses conséquences formulées par l'existence du squatter et du flibustier, cette tendance est représentée par le parti qui,

à l'époque de la séparation d'avec la mère-patrie, prit le nom de Whig, puis celui d'antifédéraliste, plus tard celui de républicain et enfin adopta la dénomination de démocrate sous laquelle on le désigne encore aujourd'hui.

Le parti représentant la tendance gouvernementale et qui, pendant cette première période, apparaît sous le nom de Tories, prit, après la guerre de l'Indépendance, le nom de fédéraliste (1) et, depuis 1836 celui de Whig; il porte aujourd'hui le nom de parti républicain, adoptant ainsi, pour la seconde fois, celui qui servit autrefois à désigner le parti opposé. Les symptômes caractéristiques de cette tendance appartiennent à la politique la plus savante et signalent les efforts que l'on déploie pour atteindre, par la voie gouvernementale, un but moral et d'intérêt national, but que le parti démocratique ne veut obtenir que pour les individus, ou au moins que pour les États isolés de l'Union.

Dès que les États-Unis se furent constitués, le parti, qui porte aujourd'hui le nom de parti démocratique, a soutenu le principe élémentaire du républicanisme, la liberté individuelle et le soi-disant gouvernement autonomique, tandis que les Whigs, (dans le sens de la nomenclature qui avait cours pendant la dernière période) dès ce moment aussi, ont travaillé à surmonter les obstacles qui s'opposent à l'établissement d'un gouvernement grand, puissant et réalisant de grands progrès. Si le parti Whig (sous le nom de Tories qu'il portait alors) s'est, par cette raison, opposé systématiquement

(1) Les fédéralistes et les anti-fédéralistes furent aux États-Unis ce que furent les centralistes et les fédéralistes dans les luttes de la colonie espagnole et ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Cette dénomination de fédéralistes devrait, aux États-Unis, renfermer une accusation de tendances centralistes, alors que les anti-fédéralistes travaillent à conquérir la souveraineté pour les colonies isolées.

pendant la première période de son existence, à une séparation violente d'avec la mère-patrie, plus tard il est devenu aussi complétement républicain que le parti adverse, et je suis convaincu que maintenant il mérite mieux que l'autre le nom de républicain qu'il a nouvellement adopté. Car, tandis que l'Union, sous l'influence des idées politiques du parti que l'on nomme aujourd'hui républicain, est devenu une véritable *res publica*, le parti, qui autrefois était désigné sous le nom de parti républicain et qui aujourd'hui est le parti démocratique, tend violemment à sacrifier l'intérêt général de la nation à l'intérêt particulier des individus.

De cette divergence dans la tendanee politique, résulte inévitablement entre les deux partis une grande diversité d'appréciation, quant à la nature et aux destinées d'un gouvernement. Tandis que le parti démocratique ne voit dans le gouvernement qu'une réunion d'individus appelés à protéger leurs intérêts privés, le parti whig ou républicain reconnaît en lui une institution dont le but est de favoriser le progrès social au point de vue moral, intellectuel et matériel. Si l'on veut combattre cette appréciation caractéristique et qu'on la trouve doctrinaire, je pourrais produire les témoignages des partis en question qui en attesteront la justesse. Pour ce qui concerne le parti démocratique, j'aurai occasion de le faire dans un des chapitres suivants.

Cette diversité dans la manière de penser quant à la tâche d'un gouvernement, fait infailliblement naître une double interprétation de la Constitution, quant aux importantes questions des progrès qui, aux États-Unis, peuvent se présenter à la discussion. De même que les différentes sectes religieuses interprètent à leur point de vue certains passages de la Bible, les divers partis politiques interprètent

d'une manière différente certaines dispositions de la Constitution. C'est ainsi que l'autorité du Congrès sur les Territoires est depuis longtemps une des questions les plus gravement discutées. Le Congrès a-t-il le droit d'imposer des lois à une colonie établie sur un nouveau territoire? peut-il interdire l'établissement d'institutions politiques et sociales, telles que l'esclavage et la polygamie? La profession de foi du parti républicain d'aujourd'hui répond affirmativement à cette question et en fait en quelque sorte un devoir au gouvernement. La profession de foi des démocrates, au contraire, nie énergiquement ce droit. La doctrine ultra-démocratique qui confère aux colons d'un territoire le droit souverain, *avant même qu'ils aient établi un gouvernement*, de se donner des lois à leur convenance, cette doctrine anarchique, qui concède des droits souverains là où l'existence essentielle de la souveraineté, l'existence d'un gouvernement, fait complétement défaut, a pris le nom de *Squatter-Souveraineté*. On voit que là la souveraineté est transférée à l'individu en même temps qu'on conteste au gouvernement la suprématie sur le territoire national. De cette manière l'individu accapare le droit souverain sur le pays dont il prend possession, et cette dénomination de Squatter exprime le sens d'une prise de possession en vertu d'une autorité privée. On peut conclure d'après ce qui précède de la corrélation qui existe entre cette doctrine et l'institution des flibustiers qui, avec celle des Squatters (1), constitue la politique intérieure et extérieure de l'ultra-démocratie américaine.

(1) Lors des élections présidentielles, le candidat des démocrates était James Buchanan. On appelait ironiquement ses partisans : *Buchaneers* (Boucaniers).

Cette opposition caractéristique et universelle a pour conséquence naturelle une conduite contradictoire de la part des partis nord-américains dans la politique extérieure. Tous les efforts du parti whig, maintenant le parti républicain, doivent, en cherchant à élargir le cercle d'activité du gouvernement, être dirigés sur la nécessité d'une concentration de territoire, dont une trop vaste extension rendrait leur système impraticable. Ce parti devient par cela même l'adversaire naturel de toute expédition des flibustiers, de toute conquête violente et de toute annexion, et il est le véritable soutien de la politique qui a la neutralité pour principe fondamental. Le parti démocratique, au contraire, pour lequel l'Union n'est rien qu'une vaste agrégation d'individus souverains avec ses dépendances en hommes et en bêtes, pour lesquels aussi le principe élémentaire de la liberté démocratique est une philosophie très commode; ce parti peut annexer la moitié du monde sans que l'application de son système éprouve le moindre obstacle (1).

Il n'est pas nécessaire d'être doué d'un sens bien profond en matière politique pour se rendre compte que les deux tendances politiques représentées par ces deux grands partis se complètent mutuellement et que chacun d'eux, abandonné à lui-même, préparerait la chute de la république. Ceci deviendra plus évident encore après les considérations qu'a fait naître l'apparition de quelques partis extrêmes et auxquelles nous consacrons les chapitres suivants.

(1) Le lecteur allemand qui veut suivre la marche des partis nord-américains dans les spécialités de la politique positive, ne peut trouver de meilleur guide que le petit écrit de Frédéric Kapp : *La question de l'esclavage aux États-Unis*. Goettingue et New-York, 1854. Le VIIIe chapitre particulièrement, p. 103, est exclusivement consacré à ce sujet.

CHAPITRE II.

Erreurs et dégénérescence du système démocratique. — Dangers de la politique d'annexion : dissolution, démembrement, ou domination militaire. — Développement doctrinaire du système de l'esclavage comme conséquence naturelle des tendances ultra-démocratiques. — L'esclavage considéré comme une soi-disant résolution du problème social. — Chacun des deux partis américains est légèrement entaché de socialisme. — La société sous la domination de l'individu souverain. — M. Stephen Pearl Andrews et M. Josiah Warren.

Pour prouver ce qui adviendrait aux États-Unis des deux tendances politiques abandonnées à elles-mêmes, je ferai d'abord remarquer un fait qui, tout en étant une conséquence rigoureuse du système démocratique, semble pourtant être en contradiction avec l'opinion que j'ai exprimée sur ce système. Le parti démocratique, à titre de parti des annexionistes et des flibustiers, est, en fait de politique étrangère, le plus entreprenant. Ce système doit donc finir par vouloir l'accroissement de la force militaire et cet accroissement, conduisant nécessairement au centralisme et augmentant l'influence du pouvoir exécutif, fait naître des tendances diamétralement opposées aux tendances premières du système. Ce serait en effet un exemple tout nouveau dans l'histoire qu'ici l'ultra-démocratie n'amenât point la disso-

lution de l'Etat ou la domination militaire. Car, que se passera-t-il? Le système démocratique admettant dans le sein de l'Union des institutions sociales du caractère le plus opposé et renonçant en principe au bénéfice du lien qu'imposerait positivement la formation d'une société plus grande et plus morale au milieu de la nation, qui peut prévoir jusqu'où ira l'extension de l'Union, jusqu'à quel point elle sera envahie par des éléments divers, continuellement renouvelés et n'arrivera-t-il pas un moment où la force brutale seule sera assez puissante pour contenir ces éléments? Il ne manque pas de précédents qui démontrent que, dès maintenant déjà, le besoin de ces moyens de défense se fait sentir dans l'Union. Qu'il s'agisse maintenant d'annexer le Mexique, les États du Centre, Cuba, Haïti et toutes les îles indiennes occidentales, le parti démocratique se ralliera à ce projet, et pourtant la connaissance la plus superficielle des événements doit donner la conviction que ces contrées ne pourront jamais être conquises, quelle que soit la puissance qui le tente, qu'avec le concours de la force armée et que cette conquête nécessitera indispensablement la création d'une forte armée permanente. A l'exemple des cantons autrefois assujettis de la Suisse, ces possessions devraient être maintenues dans un état de dépendance constante. L'appareil militaire que cette situation rendrait indispensable serait en désaccord complet avec l'esprit politique dominant aux États-Unis et finirait par amener le renversement de leurs institutions si une dissolution de l'Union qui, dans ces circonstances, devrait être considérée comme un moyen de salut, ne venait sauver la liberté. De sorte que ces tendances exagérées d'englobement général, bien loin de rendre le monde universellement républicain, comme semblent

l'espérer encore quelques naïfs démocrates européens, auraient plutôt, comme conséquence dernière, soit la dissolution de l'Union, soit sa transformation en despotisme militaire ou bien encore un système mixte participant à la fois de ces deux situations.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul point au sujet duquel l'opinion démocratique aux États-Unis soit en contradiction avec elle-même. La théorie de l'esclavage qui domine dans les États méridionaux est encore une conséquence naturelle de l'ultra-démocratie américaine; notez que je ne parle pas de l'esclavage comme d'un fait historique, mais que je le considère comme un héritage légué à la République par le régime colonial et dont on peut ne vouloir rendre aucun parti responsable. L'abolition de l'esclavage dans le Nord ne fut relativement pas un très grand sacrifice tandis que, d'après ma conviction, elle ne serait dans le Sud qu'un acte inconsidéré. Toutefois la démocratie des États du Sud qui forme le noyau, l'âme, l'esprit du parti démocratique de l'Union, ne s'est pas seulement abstenue de faire quoi que ce soit pour rendre cette institution plus humaine, pour développer la race noire dans le sens du progrès moderne; elle n'a pas seulement travaillé à donner à cette institution la plus grande extension possible, mais elle a aussi la gloire d'avoir inventé une théorie d'après laquelle l'esclavage est considéré comme une institution divine et comme le dernier mal de la sagesse politique. Et ce résultat est dû à l'ultra-démocratie dont la nature essentielle renferme les tendances les plus contradictoires. Dans quelques chapitres du premier livre j'ai déjà effleuré ce sujet et j'y reviens d'un point de départ tout opposé. Les conséquences du système ultra-démocratique sont, sous un triple rapport, en contradiction

ouverte avec ses principes. Premièrement, malgré le précepte par excellence de l'égalité démocratique, la société, dans certains cas et en raison des circonstances ethnologiques, climatériques ou économiques, est obligée d'exclure de la communauté de droits certaines classes de la société pour lesquelles le dogme démocratique devrait avoir force de loi. « Tous les hommes sont égaux, dit cette démocratie, excepté naturellement les nègres et les prolétaires blancs. » La restriction renfermée dans cette seconde phrase avait toujours été sous-entendue, mais, comme doctrine ouvertement émise, elle est nouvelle et appartient à la théorie extrême au moyen de laquelle la démocratie oligarchique du Sud cherche à rester maîtresse du champ de bataille. De plus longs développements ne sont point nécessaires pour constater que cette démocratie est devenue une véritable oligarchie. Secondement, le principe de la liberté démocratique poussé jusqu'à l'extrême, fera substituer la force au droit attendu que la mise hors la sphère de l'égalité implique la mise hors la sphère du droit et que celle-ci ne pourra être maintenue que par la force. Et cette force, dans sa forme la plus brutale, se dresse en face de chaque ennemi qui pourrait s'élever contre le système de l'injustice pour le menacer et le combattre. Avec la liberté de la presse et du langage et la liberté de l'enseignement de la philosophie morale, le système de l'esclavage ne pourrait se soutenir pendant un quart de siècle, de sorte que ces droits, dont la jouissance peut seule légitimer la république, ces droits doivent céder devant la force. Il n'est donc pas étonnant qu'en fin de compte le sentiment du droit et celui de la force se confondent dans certains esprits et que des gens qui se font gloire d'appartenir aux classes les plus éclairées

de la société, se vantent d'avoir commis des actions brutales et qu'on les loue pour les avoir commises, tandis que ces mêmes faits soulèveraient dans tout autre pays la réprobation la plus générale. Il n'est pas étonnant que l'on arrive à considérer très sérieusement et de bonne foi, les rapports du maître et de l'esclave comme un droit de propriété parfaitement légitime. Troisièmement, on voit un parti qui se trouve en contradiction ouverte avec chacun des principes généraux dont il procède et qui, par opposition au parti adverse, sera fatalement amené à constituer en théorie les principes les plus contraires au système sur lequel repose son organisation primitive. C'est ainsi que se forme la doctrine du système de l'esclavage. Les sophismes démocratiques partant de cette contre-vérité : que le principe moral de l'égalité peut devenir un fait historique, aboutissent à ce mensonge : que le fait historique de l'inégalité devrait finir par devenir un principe moral. Le renversement produit par la fausse application de certaines théories donne naissance à cette monstreuse doctrine de la démocratie conservatrice du principe de l'esclavage, doctrine qui considère l'esclavage comme une institution normale et que quelques-uns de ses partisans vont même jusqu'à proclamer une institution divine. Les partisans de cette doctrine, avec l'impudence qu'ils puisent dans la satisfaction d'avoir érigé leur brutalité en principe, en sont venus à ce point, aux États-Unis, qu'ils considèrent l'esclavage de la classe des travailleurs, abstraction faite de la question de race, comme la seule solution raisonnable de la grande question sociale (1).

(1) Certains journaux du Sud ont exprimé récemment cette opinion catégorique en quelques mots et le parallèle entre l'esclavage et le socialisme moderne a été fort goûté dans les États méridionaux de l'Union. On peut se ren-

Nous en sommes arrivés à l'époque où la démocratie américaine a atteint le point culminant du ridicule le plus odieux qu'il lui était donné d'atteindre dans ses plus regrettables égarements.

Le système de l'individualisme, d'où découlent toutes ces diverses doctrines, n'a jamais été exprimé d'une manière plus précise et en même temps plus caractéristique pour l'esprit américain, que dans un écrit de M. Stephen Pearl Andrews, un homme dont j'ai déjà parlé lors de mon séjour à Washington et dont le nom se trouvera, par la suite, mêlé plusieurs fois aux tentatives des sectes socialistes. Ce sera un point à éclaircir que celui de savoir si l'opinion exprimée dans cet écrit sur « la souveraineté de l'individu (1) » a un rapport quelconque avec la politique positive du parti démocratique; je ne parle pas seulement de l'action des partis, mais aussi de ses tendances et les opinions de M. Andrews appartiennent aux tendances démocratiques et en sont la conséquence la plus raisonnable. Chacun des deux partis principaux qui dominent en Amérique est entaché de socialisme. En pratique, cela est sans importance aucune, mais en théorie, cela est d'autant plus instructif que cette teinte de socialisme représente la pensée fondamentale du parti dans son acception la plus intime. Ainsi,

seigner sur la nécessité de rendre général l'esclavage des travailleurs, soit dans le *Richmond enquirer*, soit dans le *Charlston standard*. Je citerai un passage de la première de ces publications qui est l'organe du démocratisme le plus pur, où il déclare que l'esclavage fait partie de ses principes essentiels.

On lit dans le *Richmond enquirer* du 13 juin 1856 : « The democrats of « the south cannot rely on the grounds of apology and excuse for slavery; for « they seek, not merely to retain it where it is, but to extend it where it is « unknown. »

(1) The true constitution of government in the sovereignty of the individual. By Stephen Pearl Andrews.

tandis que le socialisme des whigs cherche le salut de l'humanité dans l'association et l'organisation, le socialisme du parti démocratique prétend l'obtenir par la souveraineté de l'individu et par son isolement. Quoique le cours des idées de la philosophie américaine soit peu nouveau, attendu que déjà l'attention de l'Europe a été attirée sur l'idéal d'une société sans gouvernement et sur « l'individu et ses propriétés, » néanmoins la réalisation pratique de ces idées que nous rencontrons ici est loin d'être dépourvue d'intérêt, en ce que l'Américain, loin de se perdre dans une longue dialectique critique, n'est disposé à s'entretenir que de ce qu'il regarde comme applicable aux États-Unis et ce qui pourrait recevoir immédiatement un essai d'application dans la colonie individualiste de « Modern Times » à Long-Island. Les idées que Max Sterner exprime en allemand avec le langage obscur de la métaphysique et que Proudhon professe dans sa brillante critique française, Andrews nous les communique dans la prose pratique de l'Américain et l'homme qui, à la lecture des productions anarchistes de l'Europe, a senti ses idées devenir de plus en plus obscures et désordonnées, pourra, quand il aura pris connaissance des écrits des anarchistes américains, admirer leur lucidité.

Les opinions politiques de M. Andrews ont pour point de départ ce principe : Non seulement la religion, mais encore la moralité d'un homme ne regarde point les autres hommes, à moins qu'elles ne deviennent pour ceux-ci la cause d'un dommage réel et direct. De ce principe découle naturellement l'abandon à l'esprit d'entreprise et à la concurrence privée, tout ce qui est actuellement du domaine du gouvernement. Comme, dans bien des États, l'enseigne-

ment en tout ou en partie, les constructions de routes, les postes sont l'objet de concessions, il devrait en être de même de l'administration de la justice, de la guerre et, en un mot, de tous les intérêts de la société. Le service des postes, dit M. Andrews, est aujourd'hui déjà mieux desservi par les compagnies-express que par l'administration des États-Unis. S'il eut écrit son livre quelques années plus tard, il eut pu démontrer la supériorité de la justice privée sur celle du gouvernement par l'exemple des comités de vigilance de San-Francisco. Et que sont les entreprises des modernes flibustiers anglo-américains, sinon la guerre sous la forme d'expéditions privées? L'administration des finances, aujourd'hui une des affaires les plus importantes d'un gouvernement, n'a plus de raison d'être en présence de cette conversion d'un État en société citoyenne, car il est bien naturel que chacune de ces entreprises partielles se fasse aux frais de celui qui en prend l'initiative. Non seulement le gouvernement dans l'acception que ce mot a eue jusqu'aujourd'hui, cessera d'exister mais encore l'empire de la majorité prendra fin. Celui à qui il en prendra envie, adoptera telle ou telle coutume, établira telle ou telle affaire publique, se mettra à la tête de n'importe quelle entreprise nationale et, à volonté, on pourra s'adjoindre à lui ou seulement participer au bénéfice de son initiative. Ceux auxquels cela ne plaira point s'abstiendront simplement et laisseront, aux autres, liberté pleine et entière. M. Andrews admet, en cas de nécessité, une administration centrale des affaires nationales réunies, comme une entreprise ouverte à la concurrence privée, comme une banque, une compagnie d'assurances, une agence. J'ai trouvé ce simple exposé des doctrines ultra-démocratiques

suffisamment instructif pour vouloir en donner connaissance au lecteur européen.

Je ne connais aucun de nos ultra-démocrates européens qui ait exprimé une opinion aussi précise sur l'état de l'anarchie—la société sans gouvernement—que M. Andrews et si la réalisation de ses vues était impossible dans le reste du monde, encore est-il que cette tendance jouerait encore un rôle important dans les événements politiques des États-Unis. Cette tendance donnera à l'observateur étranger la clef de différentes manifestations de la vie politique américaine. Les actes des Squatters, les entreprises des flibustiers, la justice de Lynch, la défense personnelle armée et par dessus tout le jugement bienveillant porté sur toutes ces anomalies par l'opinion publique comme par la justice des pays régulièrement établie, voilà de ces manifestations qui tuent les théories ultra-démocratiques du genre de celle de M. Andrews qui, certes, est loin d'accorder son approbation à la manière dont on les interprète et dont on les met en pratique.

La doctrine d'Andrews fut attaquée par Josiah Warren dans l'exposé de son système pédagogique dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Ce système pédagogique complète la doctrine de l'individualisme dont Andrews est partisan. D'après sa manière de voir l'histoire du progrès est un combat perpétuel entre l'individu et l'état de choses établi. Selon lui, l'individu est créé par Dieu tandis que l'organisation du monde est l'ouvrage des hommes. Il va de soi, d'après cela, que l'individu a raison contre les institutions et il ne reste plus qu'à s'étonner que, Dieu aidant, il ne parvienne point à les renverser. Néanmoins ce qu'il y a de malheureux pour le pauvre individu c'est qu'à peine s'est-il

débarrassé d'une de ces désagréables institutions, qu'il se retrouve en présence d'une autre qui renaît. Dans le langage sobre, modéré de l'Américain le caractère de naïveté de cette manière d'envisager le monde, ressort plus clairement que dans les sophismes des anarchistes européens qui n'en sont pas plus philosophiques pour affecter un grand fonds de philosophie. Des deux parts ils n'ont pas saisi que l'individu doit créer des institutions parce que l'opposition entre lui et elles est une nécessité morale, nécessité qui ne peut en quelque sorte être satisfaite que par la pression exercée par les institutions sur l'individu. Une société dont les institutions et les formes ne seraient point en opposition sensible avec nous, ne répondrait point, si elle était possible, aux exigences de notre bonheur; elle n'est donc point un idéal. Dans un certain sens, une condition indispensable du bonheur de l'homme est de se sentir gouverné ce qui explique le facile succès d'un usurpateur après une époque de licence politique et sociale.

CHAPITRE III.

Les partis américains et l'émigration européenne. — Popularité du parti démocratique. — Manifeste de ce parti. — Ignorance politique et fausses prévisions. — Sympathies pour la rudesse. — Les erreurs et les dégénérescences du parti whig sont de nature ultra-gouvernementale. — Opposition des citoyens étrangers. — Les variations dans la tendance des partis constituent la loi du progrès politique.— Le parti républicain représentant actuellement le progrès et les Alemands.

Malgré la dégénérescence et les vicissitudes des tendances démocratiques dans les États-Unis et peut-être à cause de cela même, on doit, toutes réflexions faites, trouver tout naturel que la grande majorité des citoyens d'origine allemande et principalement de l'immigration européenne penche en faveur du parti démocratique.

D'abord on ne doit point perdre de vue que le parti whig a aussi ses aberrations et ses erreurs et que, comme il entre dans ses principes de poser des limites à l'immigration et à la liberté morale de l'individu au moyen de l'action gouvernementale, il est évident que les actes de ce parti touchent plus immédiatement les émigrants que les excès de la liberté individuelle auxquels conduisent inévitablement les tendances du parti opposé, excès auxquels ce parti trouve assez son compte.

Cette monstrueuse doctrine : que l'esclavage de la classe des travailleurs en général est la seule solution possible de la question sociale, semble menacer les travailleurs libres, émigrés, d'un sort cent fois plus funeste que celui qui les avait portés à s'expatrier ; mais un abîme sépare de sa réalisation une théorie aussi opposée à l'esprit du temps ; le danger n'est donc pas sérieux et, en réalité, une semblable théorie ne peut être que l'expression irréfléchie des têtes exaltées et hardies de ceux qui, en l'absence d'hommes d'un talent sérieux, se trouvent momentanément à la tête de la presse dans le Sud.

On le verra bien, plus tard, chaque lieue carrée de territoire nouveau où l'on tolèrera l'esclavage, est une partie de territoire que l'on enlève au travailleur émigré pour le choix de son nouvel établissement ; par là même on l'éloigne des circonstances avantageuses dont il eut pu profiter pour son installation. Il est vrai que les États-Unis ont encore aujourd'hui une étendue assez considérable pour que cette considération ne soit pas d'un très grand poids.

La grande majorité des émigrants ne se dirige pas vers le sud, mais bien vers le nord de l'Union ; ils fuient les États-Unis où l'esclavage est en pratique pour se reporter vers les États libres. Une faible partie d'entr'eux a dû admettre, dès le principe, l'institution de l'esclavage, sinon elle aurait suivi la direction prise par la majorité. Cela provient de ce que ces émigrants se trouvent à un niveau moral et intellectuel tellement bas qu'ils ne peuvent, en connaissance de cause, opter pour l'un ou l'autre parti ; ou bien encore (comme c'est le cas actuellement pour une grande partie de la population allemande des États à esclaves) parce qu'ils sont retenus par la crainte, malheureusement trop fondée,

que leur inspirent les propriétaires d'esclaves et qu'ils n'osent pas se déclarer en faveur d'une opinion politique diamétralement opposée aux intérêts de ces derniers. De sorte qu'en ce moment, toute libre manifestation d'opinion et même le libre droit de suffrage est interdit dans les quinze États à esclaves.

Voilà les raisons pour lesquelles les colons des États méridionaux ne font pas d'opposition au parti politique dans lequel se concentrent les intérêts des possesseurs d'esclaves. La grande majorité des émigrants qui ont choisi les États du nord pour leur nouvelle patrie se trouve placée à une trop grande distance de l'aristocratie du parti démocratique qui a son siége dans les États à esclaves, pour que le spectacle de cette dernière puisse l'offusquer tandis qu'il n'en est pas de même de ses rapports avec l'aristocratie whig des États libres. A ce point de vue les citoyens étrangers établis dans les États du nord, se trouvent dans la même situation que les indigènes des classes inférieures de cette partie de l'Union. A ces considérations, il faut ajouter que les émigrés du continent européen, aussi bien que les Irlandais, retrouvent dans l'aristocratie whig cet esprit puritain qui domine dans la Nouvelle Angleterre et que, dans leur ancienne patrie, ils avaient déjà appris à détester.

La Tribune de New-York, un des principaux journaux des États-Unis, qui, à côté de certains préjugés dont est entaché le système whig, représente une des tendances les plus nobles et les plus éclairées de ce parti et qui est à la tête du grand mouvement qui s'opère dans le parti républicain contre l'esclavage, mouvement qui caractérise la dernière métamorphose de ce parti, *la Tribune*, dis-je, a publié dernièrement un article sur la question de savoir comment il

s'est fait que la *clique* des propriétaires d'esclaves qui constitue une des aristocraties les mieux caractérisées, a su se donner la réputation de professer les principes les plus démocratiques. Cet article est instructif pour le lecteur européen, je veux donc en citer quelques passages (1).

« Bien que, dès le principe, les États libres de l'Union, dit-il, aient devancé les États à esclaves sous le rapport de la civilisation et de ce qui constitue la force politique, il est de fait que les détenteurs d'esclaves se sont emparés du contrôle politique du pays et que depuis ils l'ont conservé. Comment s'est-il fait que les hommes puissants et éclairés du nord qui sont naturellement destinés à devenir les guides de la politique de leur pays, aient permis à une classe comme celle des possesseurs d'esclaves qui, à leur égard, leur est notoirement inférieure, d'empiéter sur leurs droits? Voilà une question fort intéressante, riche d'enseignements, mais facile à résoudre. Les hommes éminents du nord ont négligé de s'assurer le suffrage des masses et, par conséquent, la vraie possession de l'influence dont ils disposaient et de la position qu'ils occupaient du temps de Washington. Les propriétaires d'esclaves, au contraire, tandis qu'ils se sont toujours posés en adversaires des principes démocratiques sur lesquels repose notre existence nationale depuis notre affranchissement de l'Angleterre, ces propriétaires, sous la conduite de Jefferson, se mirent à défendre énergiquement ces mêmes principes qu'ils étaient bien loin de vouloir introduire et mettre en pratique dans leurs propres États, mais qu'ils soutenaient vaillamment dans le nord par opposition à l'aristocratie de ces États. De cette façon

(1) *New-York Daily Tribune.* Aug. 25-1856.

ils se créèrent un parti chez le peuple du nord qui, en reconnaissance de la protection qui lui avait été accordée contre sa propre aristocratie, se montra tout disposé à abandonner la direction des affaires nationales à l'aristocratie du sud. Le peuple du nord était poursuivi par l'influence immédiate du fantôme de son aristocratie, tandis que l'influence pernicieuse des membres de l'aristocratie, propriétaire d'esclaves, sur le développement des États du sud, comme sur l'amélioration générale de l'Union, échappait à son appréciation. Voilà le secret de la prépondérance politique des possesseurs d'esclaves qui, depuis plus d'un demi-siècle, exercent sur le pays une forte pression, pression que le parti républicain cherche aujourd'hui à détruire. Il est fort heureux que tant des anciens chefs de parti, comme les Hunt, les Barnard, les Granger, les Choattes, Everett, Winthrop et toute cette classe d'hommes politiques du nord, s'abtiennent de s'occuper des affaires du parti républicain. Il serait bien plus heureux encore qu'ils voulussent dénigrer et mépriser ce parti. Tandis qu'ils se sont pendant si longtemps disputé, eux, les aristocrates du nord, et ceux du sud, la direction des affaires nationales, ils se voient forcés, aujourd'hui que toute popularité leur fait défaut, de devenir les très humbles serviteurs de leurs adversaires et de se contenter des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Le parti républicain n'a pas besoin de ces hommes, il les abandonne volontiers au parti des propriétaires d'esclaves ou bien encore aux Know-Nothings, et il s'estime fort heureux d'ouvrir ses rangs aux anciens et véritables démocrates du nord qui les remplacent très avantageusement. »

Cet écrit permet au lecteur de voir clair dans les affaires

des partis aux États-Unis et particulièrement dans la manière dont le parti républicain s'est constitué (sur la base du système whig, réformé et amélioré) comme point de ralliement de tous les éléments progressistes des deux anciens camps politiques, à l'exclusion de l'aristocratie et du peuple.

J'examinerai cette idée avec plus de loisir dans la suite; pour le moment j'en reviens à mes observations sur les rapports qui existent entre l'immigratton allemande et les partis américains. Dans cette classe il existe des tendances sympathiques au parti démocratique, tendances qui tirent leur origine d'Europe. Sur les masses qui, dequis 1849, ont émigré d'Allemagne aux États-Unis le nom seul de la démocratie à une influence magique. On sait la puissance de ce nom aux États-Unis. L'immigration allemande qui, surtout depuis cette année-là, est presqu'entièrement composée d'individus appartenant aux classes populaires, noyau du parti démocratique en Allemagne pendant les années révolutionnaires de 48 et de 49, se retrouve en présence de deux partis dont l'un prend le nom de parti démocratique. Il est évident toutefois que les émigrés allemands doivent finir par s'apercevoir qu'il s'agit d'un côté d'obtenir le triomphe de la liberté et de l'égalité, et de l'autre celui de la tyrannie et de l'oppression, et sans pour cela qu'ils subissent une influence fâcheuse ou qu'ils obéissent à une mauvaise impulsion. D'ailleurs cette impulsion, pour ce qui regarde le parti républicain, ne leur a point fait défaut Un espoir des plus extravagants et des plus trompeurs est encore venu donner plus de créance à ces idées erronées. Le parti démocratique a la réputation d'être plus enclin que le parti adverse à s'immiscer dans les affaires des autres pays et de moins craindre la guerre. De temps en temps un sénateur

démocrate, courbé sous le poids des ans, prononce un discours belliqueux, quelques diplomates démocrates se réunissent à Ostende dans une conférence qui menace d'ébranler les monarchies européennes; « Poséidon Pierce (nom sous lequel un naïf voyageur allemand désigne le président le plus incapable qui se soit jamais trouvé à la tête du gouvernement des États-Unis), Pierce secoue son trident; » et il se trouve aux États-Unis des démocrates allemands assez bons pour croire que ce qui n'ont pu faire Hecker et Struve, pourrait être mené à bonne fin par le moyen d'une intervention armée en faveur de la république allemande, intervention qui devrait avoir lieu à un moment propice et qui, par cela même, nécessiterait la présence continue aux affaires du parti démocratique. Si outre tout cela, Buchanan pouvait être nommé président!.... Buchanan qui a assisté à la conférence d'Ostende! Puis on en revient aux projets d'annexion générale, sujet qui fut traité dans un livre que publia, il y a quelques années en anglais un démocrate allemand. En attendant, l'action de l'administration actuelle dans le domaine de la politique étrangère, se borne à la destruction de Greytown, petite ville privée de moyens de défense, au profit d'une compagnie d'actionnaires intrigants et Pierre Soulé, qui n'a pas réussi à annexer Cuba, Pierre Soulé se prépare à tenter dans le Nicaragua le rétablissement de l'esclavage!

Il me reste à faire une observation et, quelque malsonnante qu'elle puisse paraître, je ne puis m'abstenir de la faire. La démocratie américaine a produit des œuvres avortées et dégénérées, mais la démocratie européenne en a produit bien plus encore et, quelle que soit la différence qui existe entre le caractère sauvage de ces deux démocra-

ties, toujours est-il que la seconde croit pouvoir pousser beaucoup plus loin ses manifestations pupulacières en faveur de la liberté. La sympathie pour la grossièreté a donc aussi sa part dans la nuance d'opinion dont il est question ici : c'est précisément ce qui empêchait le pauvre Heine, dans sa recherche d'un monde meilleur,

« De voguer vers l'Amérique. »

Là il aurait trouvé une classe de gens, parmi lesquels le poète rencontrera probablement quelques lecteurs, mais qui appartiennent à ce parti qui fait profession de brutalité et de sauvagerie, instincts dont ne sont point exempts leurs membres du Congrès les plus ardents.

On voit que cette observation ne porte point sur la grande masse des émigrants qui ne peut, dès l'abord et au milieu d'un entourage nouveau, opter pour telle règle de morale plutôt que pour telle autre. Je parle plutôt de ces gens qui se posent en conseillers et en organes d'un parti, gens qui auraient assez d'intelligence pour faire un bon choix, mais qui ont le mauvais goût de croire que l'Union est destinée à devenir « la grande étable de la liberté » comme l'a prédit Heine, et que leur mission à eux, « dont les instincts de cannibales » sont, toujours d'après Heine, si agréablement éveillés, est de veiller à ce que le pays ne vienne point à faillir à sa mission. Il y a des gens qui se figurent que cette mission civilisatrice est dévolue aux Allemands de l'Amérique.

Malgré tout, je suis bien éloigné de vouloir affirmer qu'il n'existe des deux côtés de fort bonnes raisons qui militent en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Je pars

de ce principe, dont j'ai prouvé la justesse par l'examen du caractère fondamental des partis, que leur maintien est également indispensable pour assurer l'existence politique de l'État. Si cette assertion est fondée, il doit aussi exister pour l'émigration allemande d'autres motifs que ceux de l'incompétence ou de la sympathie qu'elle éprouve pour les traits caractéristiques les moins dignes d'admiration du parti démocratique, qui la déterminent à se ranger sous son drapeau. Chaque classe d'un peuple a ses intérêts particuliers, parfaitement justifiés et que chaque parti favorise plus ou moins. Pour ce qui regarde les intérêts des citoyens émigrés, ils sont mieux garantis par le système démocratique que par celui des whigs. Certains errements de ce dernier parti viendront appuyer ce que j'avance, errements qui sont la conséquence inévitable de ce système, comme l'esclavage est devenu celle du système démocratique. Si les tendances ultra-individualistes ont abouti à la dégénérescence du système démocratique, on peut attribuer la dégénérescence du système whig aux tendances ultra-gouvernementales qui, comme loi de morale, doivent peser particulièrement sur les citoyens étrangers au même titre que les desseins des nativistes et des *know-nothings* qui sont dirigés contre eux. Que les étrangers fassent donc à ce parti une vive opposition, chacun doit s'y attendre. Néanmoins il ne s'ensuit pas, qu'en présence d'un intérêt particulier, relatif et d'un ordre secondaire, ils aient le droit de perdre de vue l'intérêt général qui, dans chaque circonstance de quelque importance morale ou politique, réclame l'appui de chaque citoyen raisonnable en faveur du parti, quel que soit d'ailleurs le but vers lequel il tende, qui travaille pour le plus grand bien du pays. Et il en est certes ainsi lorsqu'il

s'agit de la défense du pays contre un ennemi menaçant tel que l'esclavage, le plus dangereux des ennemis intérieurs. Il est reconnu que la véritable loi du progrès dans la vie politique commande, aux divers partis, de se plier aux nécessités qui surgissent des circonstances de sorte, selon les circonstances aussi, qu'ils attirent alternativement la majorité des adhérents. La situation qui est faite au pays, dans le moment actuel par suite du choix à faire d'un nouveau président, expliquera parfaitement ma proposition. Le système républicain est le développement du système whig qui se produit avec le programme de l'abolition de l'esclavage, question qui, par son importance, rejette toutes les autres dans l'ombre. Ceux d'entre les anciens whigs qui sont trop bornés, trop sots, trop présomptueux ou qui ne voient pas assez juste pour adhérer à ce programme, ont été abandonnés par ses auteurs, mais ils porteront pendant quelque temps encore leur ancien nom jusqu'à ce que le parti s'éteigne avec eux. D'autre part les membres du parti démocratique qui ont assez d'intelligence pour comprendre le péril qui menace le pays et assez d'énergie pour vouloir le conjurer, se convertissent au parti républicain. Les Allemands ont fait justice de l'opinion qui voulait voir une trahison dans cette conversion. Récemment encore, nombre de ces émigrés, dans une de leurs réunions, se sont déclarés en faveur du parti républicain et ont adopté M. Frémont pour candidat à la présidence, en faisant connaître en même temps que chacun d'entre eux appartiendrait à ce parti et le soutiendrait aussi longtemps qu'il restera fidèle aux principes qu'il a proclamés. C'est là un très grand progrès à signaler parmi les Allemands des États-Unis. En 1849, lorsque j'arrivai à New-York, je priai un notable

citoyen allemand qui pendant de longues années avait fait partie des agents que le parti démocratique employait dans les manœuvres électorales pour s'assurer les suffrages des Allemands, je le priai de me faire connaître les principes de ce parti. « Je vous répondrai, me dit-il, ce que l'on me « répondit à moi-même lorsque, étant encore novice comme « vous, je demandai ce qu'était un démocrate : C'est celui « qui vote la liste démocratique. — *He who votes the demo-* « *cratic ticket, is a democrat* (1). » Les choses n'en sont plus là aujourd'hui! L'action salutaire de la crise politique actuelle s'est fait ressentir dans la masse des membres de l'immigration allemande et comme cette partie de la population, quel que soit d'ailleurs l'élu au siége présidentiel, aura largement contribué aux efforts tentés en vue de l'intérêt général, ce mouvement aura été pour elle un enseignement d'où résultera certainement un grand progrès politique.

(1) Sous l'empire de pareils principes, il n'est pas étonnant que les émigrés se soient attirés, de la part de leurs seigneurs et maîtres, le titre très honorable de bétail à voix.

CHAPITRE IV.

Les tendances ultra-gouvernementales du système whig examinées de près. — Les lois de tempérance, de l'observance du dimanche et le système du Know-Nothings. — Le vin et la bière envisagés au point de vue de la politique germano-américaine. — La question de la tempérance considérée comme question de progrès. — La sobriété et l'intempérance comme idéal des différentes périodes et des différentes formes de développement. — Dangers inséparables d'une législation établissant un système régulier d'abstinence physique et intellectuelle. — Charlatanisme moral et politique. — Penchant des luthériens et des catholiques à jouir de la vie, en conflit avec le rigorisme puritain. — Le Know-Nothingisme, ses tendances et son but.

Les tendances politiques qui sont le plus antipathiques aux Allemands des États-Unis et auxquelles il faut une opposition constante, sont incontestablement celles qui trouvent leur expression dans les lois de tempérance, de l'observance du dimanche et des *know-nothings*. Pour ce qui est de ces dernières c'est tout naturel et pour les autres c'est encore très compréhensible.

Toutes ces tendances les Allemands en font remonter l'origine au parti whig ce qui n'est pas invraisemblable, dans le sens qui autorise à imputer au parti démocratique l'extension de l'esclavage et sa consolidation. Un propriétaire d'esclaves ou un apologiste de l'esclavage ne doit

point indispensablement appartenir au parti démocratique, de même que ceux qui voudraient établir des lois ordonnant la pratique de l'abstinence physique et intellectuelle et poser des bornes à l'affluence d'éléments populaires étrangers professant des habitudes différentes, ne sont point toujours des membres du parti whig. Mais si l'homme lui-même n'appartient pas toujours à ce parti, son opinion appartient au système qui le gouverne. Tous les hommes ne font pas profession de logique, et quand ils ne se rendent pas bien compte à eux-mêmes, de la nuance à laquelle ils appartiennent, leur opinion ne peut briser l'enchaînement des éléments d'un système politique et de ses tendances.

Si l'éditeur d'un journal germano-américain, qui se ferait l'organe du parti whig, doit renoncer à une popularité bien étendue, un article de journal écrit en faveur d'une loi de tempérance et conséquemment contre le vin et la bière, serait considéré comme une véritable trahison envers la bonne cause, son auteur serait convaincu du crime d'aristocratie et son action équivaudrait à un suicide moral. Je ne suis point allé aussi loin dans mes tendances réactionnaires lors de ma collaboration aux journaux allemands de l'Amérique et cependant j'ai plus d'une fois songé qu'il se pourrait que ce ne soit point par un pur effet du hasard que l'on remarque que dans certains pays la consommation du vin, de la bière, la danse, la musique, les réjouissances sont en raison inverse du degré de liberté et d'éducation politique. Ceux qui croient qu'il est de la nature de la république de procurer une plus grande somme d'amusement que la monarchie, caressent une bien dangereuse erreur, dangereuse pour la monarchie autant que pour la république et pour ceux qui l'entretiennent. En ma qualité de journa-

liste, je me gardai bien de laisser éclore les pensées qui surgirent dans mon esprit en cette occurrence. J'écrivis au contraire quelques articles en faveur du vin et de la bière, dans lesquels je citai le dr Luther et plusieurs auteurs allemands. Il en résulta immédiatement un revirement complet dans l'opinion de mes compatriotes au sujet de la part que j'avais prise autrefois à la rédaction du journal whig et le mari de la femme de mon cordonnier daigna me sourire de nouveau. Qu'il me soit permis de donner un conseil très important à tout novice qui voudrait embrasser la profession de journaliste allemand-américain : s'il se trouve qu'il a à dire des choses qui ne seront point goûtées du public ou qu'il s'aperçoit d'ailleurs qu'il n'est pas dans ses bonnes grâces, qu'il ne néglige point de publier de temps en temps un article sur les boissons alcooliques dans le genre suivant :

« Autrefois l'Allemagne était composée de trois empires, « celui de l'eau-de-vie, celui du vin et celui de la bière. « Petit à petit le premier a été absorbé par le dernier; les « deux autres se sont réunis amicalement et la situation « politique, amenée par la fusion, est appelée l'unité alle- « mande. »

Une semblable discussion des intérêts nationaux lui assurera la faveur du public jusque-là chancelante et son auteur aura la satisfaction de voir ses paroles reproduites, de l'Atlantique au Pacifique, du Texas aux frontières du Canada, par le parti populaire de la presse allemande.

La question de la tempérance, nom sous lequel on désigne ici la loi par laquelle on voudrait interdire l'usage des boissons alcooliques, mérite d'ailleurs d'être sérieusement discutée, plus sérieusement que je n'ai pu le faire ici, aidé

seulement du souvenir des notions acquises pendant ma courte carrière de journaliste. Cette question, par son passage du domaine de la théorie dans celui de la réalité, me semble avoir acquis une importance majeure et être devenue une question de principe de la morale politique et de l'esthétique sociale. Comme partisan d'une nouvelle période de progrès encore à son début, période pendant laquelle il ne s'agira plus de se jouer, comme des enfants, d'un idéal devenu réalité, ni de laisser aller, comme des adolescents, son imagination aux rêvasseries qu'inspire l'idéal considéré en lui-même, mais bien pendant laquelle il sera du devoir de tout homme raisonnable de travailler à obtenir la réalisation de l'idéal, je prends bien positivement parti contre les spiritueux et je prétends que les jouissances idéalistes que procure leur absorption — la poésie de la bouteille — est une cause de démoralisation plus active que l'ivresse purement matérielle à laquelle se livrent des populations moins civilisées. L'important dans la question dont il s'agit, n'est pas l'action ou l'influence physique, mais bien les conséquences morales et esthétiques de l'ivresse. Pour les Grecs, l'ivresse était un moyen d'augmenter la jouissance; le chrétien, lui, y cherche l'oubli d'une triste réalité. Quant à nous, qui essayons sérieusement et par tous les moyens raisonnables de produire une belle et noble réalité, nous ne pouvons plus vouloir faire usage d'un tel moyen. Pendant une longue période de malheurs, alors que l'humanité désespérait de pouvoir réaliser des pensées grandes et nobles, nous nous sommes habitués à considérer toute disposition poétique de l'esprit comme de l'ivresse et, dans le sens inverse de l'ivresse, quelqu'ignoble qu'elle puisse être, comme une situation poétique. D'un autre

côté, comme nous avons appris à employer le mot d'ivresse pour désigner la plus noble disposition d'esprit, nous nous servons aussi des mots de sobriété, d'abstinence, de modération pour désigner toute situation que les plus nobles facultés de l'âme ont abandonnée à l'action pratique du simple bon sens. Mais cette manière de parler et la façon d'envisager les choses dont elle est la conséquence, nous font perdre de vue que l'ivresse physique n'est que le pont aux ânes qui nous sert à passer par dessus le bourbier de notre incapacité morale et que le passage de l'abstinence à l'ivresse de l'âme ne signifie rien que le passage de la réalité, telle que nos efforts tendent à la faire, dans un monde idéal dont notre imagination cherche à se persuader l'existence. L'ivresse, en tant que principe de morale et d'esthétique, degré auquel l'ont élevée quelques auteurs allemands, est le symptôme du développement d'un système que menace d'envahir le monde, système d'après lequel l'idéalité n'a pas d'autre moyen de s'accorder satisfaction qu'en se trompant elle-même. Il viendra cependant un temps où la glorification de la bouteille et de son contenu sera considérée comme un anachronisme aussi absurde que le serait aujourd'hui une pipe ou un cigare dans la bouche d'une statue grecque. Il est bien certain que les liqueurs alcooliques, par leur influence physique et morale, jouent un grand rôle dans l'histoire d'une nation. Le même rôle est réservé au café, au thé, au tabac. Quoique contraire à l'esthétique dans chacune des formes dont on en fait usage, le tabac, de même que toute jouissance factice, n'a pas laissé que de contribuer à dompter la nature sauvage. Cependant si, aujourd'hui, nous sourions quand nous nous représentons par la pensée un cercle de guerriers indiens autour duquel

circule le calumet de la paix, au milieu d'un religieux silence et pour célébrer la conclusion d'un nouveau traité d'alliance, nos descendants, à leur tour, ne riront-ils pas, et à bon droit, à l'idée que leurs pères, encore au bas degré de la civilisation, nourrissaient ce préjugé que la coupe doit circuler et le champagne pétiller pour produire une disposition d'esprit en rapport avec un événement important de la vie publique ou privée, pour entretenir cette disposition et la symboliser.

Les efforts tentés pour la suppression de l'usage des liqueurs alcooliques font, à mon avis, partie de l'histoire du progrès et les émigrés européens, surtout les Allemands qui habitent les États-Unis, sont dans une profonde erreur s'ils ne se rendent pas compte que leur opposition à ces tendances, a un caractère réactionnaire incontestable.

On doit, d'un autre côté, pour des raisons de politique pratique, critiquer les tentatives que l'on fait pour donner force de loi aux desseins des membres des sociétés de tempérance. Non qu'une semblable législation serait moins justifiée que celle qui défend les maisons de jeu et oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école, mais parce que cela serait contraire au but que l'on veut atteindre, que le pouvoir législatif fasse de son droit un usage autre que ne le prévoyaient ceux qui le lui ont conféré, en exerçant ce droit dans le domaine épineux de la diététique physique et morale. Le droit de faire des lois et l'intelligence de faire un bon usage de ce droit sont deux choses tout à fait distinctes. C'est ici précisément que se trouve le point de départ des erreurs ultra-gouvernementales du système whig qui ne recule pas devant l'idée de la réunion d'un congrès

destiné à régulariser la diète nationale, alors qu'il est évident qu'une semblable proposition ne peut être que le fait de quelques fractions du parti. L'intervention du congrès serait, du reste, de très peu d'importance dans la question, si tant est que cette question puisse être résolue législativement; elle sera toujours aussi d'une mise en pratique très difficile, car, comment défendre dans les États de l'Union le débit de matières dont l'introduction est permise, de sorte que l'interdiction des spiritueux ne pourra porter que sur ceux fabriqués à l'intérieur. Quand on considère l'influence que quelques individus isolés conquièrent si facilement sur les masses dans une démocratie, surtout quand il s'agit de questions sur lesquelles il est impossible que les masses portent par elles-mêmes un jugement; quand on sait combien les populations des États-Unis, en particulier, sont portées à se laisser duper par tout ce qui est du domaine du charlatanisme physique ou moral; quand on connaît la position influente, qu'à l'aide de ces singulières manies, se font dans ce pays des sectaires politiques et socialistes, individus qui, avec leur morale diététique, vont quelquefois si loin qu'ils se font un scrupule de recevoir le sang du Christ sous la forme du vin et demandent qu'on le remplace par du jus de fruits; on finit par comprendre que l'homme sensé ait plus peur de certains réformateurs que des abus et même des vices qu'ils censurent et que l'ivrogne lui-même se moque de l'apôtre de la modération et lui crie : « Eh quoi! tu veux me réformer! mais « tout ivre que je suis, je suis encore plus raisonnable que « toi à jeun! »

Parmi les plus extravagantes dans ce genre, il faut citer l'idée d'une réforme radicale du régime comme moyen cer-

tain de purifier la nature humaine de tout mal et d'amener une organisation harmonieuse de la société. Cette idée des *Health Reformers* a quelque rapport avec le fourriérisme. Je reviendrai sur ce sujet dans un des chapitres suivants. Ici je me bornerai à dire que l'opposition des citoyens allemands a été le plus grand obstacle à l'abolition des liqueurs alcooliques et le lecteur européen le comprendra quand je lui aurai dit que récemment, dans une réunion nombreuse provoquée en faveur de Frémont, le candidat du parti républicain au siége présidentiel, une société d'Allemands fit son apparition avec cette devise : « Point de tempérance ! »

Les lois sur l'observance du dimanche se trouvent avoir beaucoup de rapports avec les lois de tempérance et les citoyens allemands s'opposent à leur application comme à celle de ces dernières. Je crois leurs droits moins fondés dans ce cas que dans l'autre. La législation se trouve ici incontestablement dans le cercle de ses attributions et je ne sais ce que l'on pourrait trouver à redire contre l'utile imposition d'une loi ordonnant le maintien d'un jour consacré au repos, à la vie intellectuelle et au sentiment si, au lieu d'invoquer en faveur de son adoption, des motifs religieux ou plutôt cléricaux qui ne peuvent s'appliquer à tous les citoyens d'un pays et qui, aux yeux de plusieurs d'entr'eux, n'ont aucun poids, on appuyait cette mesure sur des raisons politiques et sociales. Une sage législation qui partirait uniquement de ce point de vue ne pourrait avoir qu'une influence bienfaisante sur le peuple et y faire de l'opposition serait le fait d'hommes peu civilisés, grossiers et incapables de sentir la nécessité de consacrer un jour de la semaine à la vie de l'âme

sur laquelle cette interruption de travail aurait une action aussi salutaire que celle des vêtements frais sur le corps de l'homme.

Si l'on retourne au point de départ historique, on voit le rigorisme puritain des calvinistes, qui dès le principe ont prêché le retour à la morale et à la religion, se trouver en conflit, au sujet de l'opposition des étrangers aux lois de tempérance et de l'observance du dimanche, avec la légèreté du catholicisme et le caractère lourd et pesant du luthérianisme qui, tout récemment, a développé en système l'idéalisation du matérialisme, la glorification de la soif, de l'appétit, du tabac et de la musique, idéalisation sur laquelle le peuple allemand a fondé tant d'espérances. Je ne veux point combattre cette chimère, je désirerais seulement que ceux qui l'entretiennent soient bien convaincus qu'avec de pareilles mœurs on ne fonde point une république et que surtout on ne la maintient pas. Le lyrique est loin d'être le poétique époux qui convient à la république et les mœurs douces que les Allemands ont importées de leur ancienne et monarchique patrie, peuvent devenir dangereuses. Par leur nature les Allemands sont disposés à prendre les mœurs du peuple. Le prolétariat que, jusqu'aujourd'hui on rencontre partout, n'a pas le moyen de pratiquer ces mœurs; les classes élevées, et celles-là on les retrouve aussi encore partout, ont trop bon goût pour se contenter de pareilles jouissances ou du moins elles affectent de les dédaigner et possèdent les moyens de s'en procurer de plus raffinées. Cette partie de la population des États-Unis, qui est d'origine anglo-saxonne, a eu, jusqu'à présent, le bonheur de conserver intactes, inaltérées, ses mœurs dans toutes les classes de la société, de sorte qu'elles

ne diffèrent que sous le rapport du degré et non sous celui du genre d'éducation et cette uniformité soulève en faveur du principe de la vie républicaine une foule de raisons qui pourraient faire naître des appréhensions pour la durée de la république. Elle seule, au milieu des révolutions qui se produisent d'une manière non interrompue dans la situation politique et sociale, donne la possibilité de défendre son opinion avec quelque garantie de sécurité. Toutefois les mœurs exceptionnelles d'une classe du peuple, distincte des mœurs introduites par les Allemands, trouble cette uniformité. Tandis qu'au milieu de *la nation* ou bien du *peuple*, dans le sens politique, et *d'un peuple* dans le sens socialiste, ils établissent une ligne de démarcation entre certaines classes et celle que, dans les États monarchiques d'Europe, on est convenu d'appeler *le peuple*, ils distinguent encore une certaine classe dans ce peuple, au dessus de laquelle ils établissent aussi une sorte d'aristocratie, distinctions qui, dans le principe, ont un caractère socialiste qu'elles dépouillent infailliblement avec le temps pour revêtir un caractère politique. Je ne crois pas me tromper en prédisant que cette situation provoquera, dans les États-Unis, des déchirements intérieurs dont le mouvement des know-nothings n'a été qu'un faible précurseur. Dans le know-nothingisme se concentrent tous les éléments de la réaction contre l'invasion de l'élément étranger, des mœurs, des opinions, des tendances d'esprit qui sont, pour le système whig, autant d'obstacles qui l'empêchent d'atteindre ses fins. Le principe fondamental du système whig est de prétendre que l'histoire de la fondation des États-Unis est terminée tandis que, selon le système démocratique, elle n'a point encore eu de conclusion ce qui conserve à la vie intérieure de

l'Amérique, son perpétuel caractère de colonie. C'est à ce point de vue que le know-nothingisme doit être apprécié, si son importance historique, incontestable aujourd'hui, doit devenir l'objet d'une appréciation. Le chapitre suivant sera consacré à un examen détaillé de cette doctrine.

CHAPITRE V.

Les Know-Nothings et leurs tendances. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse sur l'uniformité républicaine des mœurs. — Les différentes nuances de langage des Allemands et la langue anglaise. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse en raison de l'extension de territoire qu'elle nécessite. — L'action du prolétariat grandit. — Opposition des intérêts du Nord et du Sud. — Éléments et force active du know-nothingisme. — Dissolution de la coalition. — Erreur constitutive du mouvement.

Si l'on prend la peine de soumettre à un examen impartial les tentatives qui prennent leur source dans le Know Nothingisme, on arrive sous plus d'un rapport, à un résultat bien différent de celui obtenu par les citoyens étrangers, blessés dans leurs intérêts et leur amour propre.

Une opposition modérée de l'américanisme à base anglo-saxonne, contre l'envahissement trop considérable d'éléments étrangers, est en soi chose fort naturelle, et pour autant que cette opposition reste dans les bornes légales et ne veuille point avoir d'effets rétroactifs, ne cherche point enfin à aller trop loin, on ne peut en attendre que d'utiles résultats.

D'abord il est à remarquer qu'il n'est avantageux, ni pour les États-Unis eux-mêmes, ni pour la liberté et la civi-

lisation, de voir la population de l'Union subir un accroissement trop rapide par le fait de l'immigration car, dans ce cas, il ne reste pas assez de temps pour imposer à ces masses hétérogènes une organisation uniforme, et cette absence d'uniformité ne peut que devenir la source de déchirements intérieurs. L'Européen est persuadé, et parfois avec raison, qu'avec lui il a amené une civilisation plus avancée, d'où il conclut que l'affluence des émigrants ne peut être que fort avantageuse pour le pays. En cela il oublie que dans ce cas-ci il ne s'agit point du degré, mais bien du genre de civilisation; il oublie aussi qu'en Europe les différentes classes de la société étant séparées par un abîme, pour un émigrant qui peut se vanter d'être au dessus du niveau de la civilisation nord-américaine, il en arrive cent autres qui se trouvent incontestablement au dessous de ce même niveau, précisément parce que ce degré de civilisation n'existe pas en Europe. Il en sera autrement aussi longtemps que l'émigration ne dépassera pas certaines limites au delà desquelles l'esprit américain ne pourrait plus avoir d'autorité sur les masses. Les éléments distingués de civilisation que l'émigration apporte avec elle, en nombre restreint, sauront se faire valoir par eux-mêmes, car la civilisation a un caractère cosmopolite et on ne vous demande point ici si vous êtes Allemand ou Français. Il n'est donc pas nécessaire que ces éléments s'américanisent. Quant à la civilisation qui est moins avancée et qui en donne la preuve en portant partout son extrait de naissance en forme d'étendard, celle-là ne peut que gagner à s'américaniser. Si quelqu'Européen se sent blessé dans son amour-propre national par ces observations, qu'il veuille bien prendre la peine de comparer, dans l'étendue des États-Unis, aux champs ou à la ville,

deux familles d'émigrés dont l'une aura conservé dans sa vie domestique l'organisation européenne, tandis que l'autre aura donné à son ménage la forme américaine et il sera obligé de reconnaître à la dernière une incontestable supériorité. On dira peut-être que je ne prends ici que l'apparence extérieure et que pour juger du mérite d'un homme, il faut pouvoir apprécier son éducation. Je n'admets cette observation que dans un sens très restreint, là, par exemple, où des circonstances étrangères ont empêché l'homme de s'entourer d'une manière conforme au degré d'éducation acquise; mais là où la négligence extérieure est une conséquence des goûts, je ne pourrai jamais m'empêcher de conclure à un grand désordre intérieur. Du reste, la chose ne se borne point à cela, car ce n'est pas la vie privée qui est ici en question, mais bien les intérêts de la république. Ceux-ci réclament de la civilisation qu'elle se manifeste sous une forme extérieure. En Europe, où chaque membre de la société est noté selon son état et la classe à laquelle il appartient, et où l'on connaît le degré de culture que l'on doit nécessairement avoir atteint pour parvenir à une certaine position, obtenir certains emploi, acquérir certains titres, on ne juge pas un homme sur ces signes extérieurs. Mais ici, il y a absence totale de toute autre base d'appréciation et les formes extérieures, si elles ne disent point ce qu'est un homme, annoncent au moins ce qu'il a la prétention de paraître, et cette prétention acquiert ici une importance essentielle et très significative. La république repose, non sur l'égalité, mais sur la prétention à l'égalité; on peut donc en quelque sorte affirmer qu'elle repose sur une certaine uniformité dans le genre de vie. Celui qui ne témoigne point, par les apparences extérieures, l'organisation de sa

maison, ses mœurs et son langage, d'une certaine prétention à l'égalité, celui-là prouve qu'il y a chez lui absence totale du point d'honneur politique et par conséquent d'esprit républicain. J'en appelle à tout Américain éclairé qui affirmera certainement que j'ai exprimé ici l'opinion dominante en Amérique. Je voyageais un jour sur le bateau à vapeur *Cortez* de San Francisco à New-York, en compagnie d'un magistrat californien : « Quel homme commun ce doit être, me dit-il, que celui qui prend passage dans la seconde cajute quand ses moyens lui permettaient, comme c'est le cas pour ces gens-là, de payer une première place. Mais aussi ils ne sont pas nés Américains ! » Telle est, exprimée par un seul mot, la manière de voir des Américains à ce sujet, manière de voir qui restera la même aussi longtemps que le régime républicain.

A la question des mœurs se rattache celle du langage à propos de laquelle je dois reprendre un à un tous mes arguments. Sur les milliers d'individus qui appartiennent à l'émigration allemande, il s'en trouve à peine un qui parle un allemand digne d'être conservé. Parmi le petit nombre d'entr'eux qui savent parler purement leur langue maternelle et qui ont le sentiment national assez développé pour en faire habituellement usage, parce que tous connaissent l'anglais, ou bien ils l'apprennent et le font apprendre à leurs enfants, tout en conservant l'usage de la langue allemande. En général, ce serait un bienfait pour l'humanité, qu'il fut épargné au Nouveau Monde de s'enrichir de ces dialectes qui révèlent à première audition combien les populations qui les parlent, sont arriérées sous le rapport national et politique. L'adoption de la langue anglaise serait, pour la grande majorité de l'émigration allemande, non

seulement un progrès moral, mais encore un progrès intellectuel et esthétique, attendu qu'elle ferait disparaître l'aveugle amour-propre du clocher, pour le remplacer par le noble sentiment d'orgueil du citoyen, fier d'appartenir à une grande société. « Et que deviendront notre littérature, notre philosophie allemande, demanderont quelques lecteurs indignés? » Comme si les centaines de mille individus qui émigrent d'Allemagne, sans savoir un mot de pur allemand, comptaient parmi eux beaucoup de lecteurs de Lessing, de Kant, de Schiller et de Gœthe, de Schelling et de Hegel, de Jean-Paul et de Heine! Quand ces masses d'émigrants auront désappris le jargon inintelligible qu'ils ont l'audace de nommer de l'allemand, on pourra espérer de voir notablement s'augmenter le nombre des Américains qui éprouvent de l'inclination pour l'étude de la langue de ces poètes et de ces penseurs.

Un second danger que présente l'affluence trop rapide et trop considérable des étrangers, est l'influence qu'elle exerce sur l'extension du territoire des États-Unis; ce sont naturellement les propriétaires d'esclaves, dont elles favorisent les intérêts, qui poursuivent les annexions. Il serait d'autant plus fâcheux que l'accroissement trop prompt de la population contribuât à hâter la discussion de la grande question de l'agrandissement et pourtant, d'après la nature des choses, il est hors de doute que ce résultat sera inévitablement atteint. Néanmoins, toutes les annexions, bien qu'accomplies en vue des intérêts des propriétaires d'esclaves, comme celle, par exemple, des provinces mexicaines, réunies aujourd'hui aux États-Unis, ne tournent pas toujours à l'avantage de ces propriétaires. Dans d'autres cas on emploie les colons blancs libres : il est indifférent que ceux-ci

arrivent directement d'Europe ou bien que, ainsi que cela se pratique dans l'Orégon, ce soient des Américains indigènes, car ces derniers n'eussent point abandonné les anciens territoires si l'émigration européenne n'avait comblé les lacunes produites par leur départ. Mais si les citoyens des États à esclaves émigrent vers un territoire ou un état nouvellement annexé, ils doivent aussi être remplacés par quelqu'un chez eux; ils doivent se défaire de leurs propriétés et trouver des amateurs qui les leur reprennent. Si, dans les États à esclaves, ces derniers se trouvent d'ordinaire être des Américains indigènes, ils doivent de leur côté avoir vendu leurs biens autre part. Il se produit continuellement de nouveaux vides qui sont trop grands et se succèdent trop rapidement pour qu'ils puissent être comblés par la voie naturelle de l'accroissement de la population, et c'est donc à l'émigration qu'il appartient de maintenir l'équilibre. Aussi, plus les émigrants affluent rapidement, plus les propriétés territoriales changent de possesseurs, moins il faut de temps pour peupler de nouveaux domaines et d'autant plus lucratives deviennent les spéculations, les entreprises, les projets de toutes sortes; d'autant plus séduisantes sont les promesses chimériques et les fourberies déguisées; un champ plus large est offert aux chicanes, aux juges corrompus, aux jurés sans conscience; en un mot, plus la démoralisation, conséquence naturelle de ces extensions de territoire et du développement de l'immigration, s'avance d'un pas rapide et qui menace de tout envahir. Récemment un journal américain publiait un article qui contenait cette réflexion : « Les nouveaux territoires sont toujours le point de ralliement des brigands, des meurtriers, des joueurs, des escrocs, des charlatans, des désespérés, qui sont à bout de

ressources. » S'il en est ainsi, cette longue suite d'annexions qui se succèdent sans relâche, de conquêtes de nouveaux territoires, fera bientôt des pays limotrophes, une serre destinée à la culture de cette plante vénéneuse. Je parle surtout des annexions de nouvelles portions de territoires. C'est là que l'on trouve la meilleure occasion d'acquérir, à peu de frais, d'immenses étendues de terrain qui, plus tard, divisées en parcelles, rapportent des millions au spéculateur heureux. La spéculation d'ailleurs est combinée d'avance, car elle est le grand ressort de la haute politique. Quelle démoralisation, quelle habitude profonde de la tromperie et de la violence dans la politique étrangère ! Le système des flibustiers de l'Amérique septentrionale, bien qu'il soit généralement pratiqué par les indigènes, deviendrait impossible parce qu'il n'aurait plus aucune raison d'être, si l'affluence trop rapide et trop considérable des immigrants ne lui fournissait des éléments.

Un troisième point est l'influence décisive de l'immigration sur les deux systèmes de travail en usage, le travail libre et le travail forcé des esclaves. De la façon dont les choses se sont passées jusqu'à présent, l'immigration, bien qu'elle se soit dirigée de préférence vers les États libres et peut-être précisément à cause de cela, aura exercé une influence fâcheuse sur le travail libre au profit de l'esclavage. Ceci est un des points les plus importants de la question. La majorité des émigrants se compose de ce qu'en Europe on est convenu d'appeler le prolétariat. L'affluence en masse de ces individus dans les États-Unis, fait nécessairement subir une baisse à la rémunération du travail, fait descendre l'ouvrier indigène à une position économique et sociale inférieure, contribue à creuser davantage l'abîme

qui sépare l'ouvrier du capitaliste et concouru à amener la société du Nord, basée sur le principe de la dignité du travail libre, à établir une distinction dans ses rangs, à l'exemple de la société européenne divisée en bourgeoisie et en prolétariat. C'est sur ce fait que s'étaie l'influence des propriétaires d'esclaves sur la politique du Nord. Les Oligarques du Sud, comme je l'ai déjà dit dans un chapitre précédent, ont su tirer bon parti de cette circonstance en se mettant à la tête du parti démocratique : par ce moyen ils se sont attiré les suffrages de la masse du peuple du Nord et ont enlevé, aux aristocrates du Nord, les chefs de la bourgeoisie, leur influence politique. La noblese du Sud (tel est le caractère intime de cette lutte), prend parti pour les prolétaires du Nord contre les bourgeois du Nord et arrive, de cette manière, à les dominer. John Randolph disait, non sans raison en plein Congrès, aux Américains du Nord : « Nous vous dominons, non par nos esclaves noirs mais par vos esclaves blancs. » Dans le Sud même, une immigration en masse d'Européens ne serait point sans danger pour l'oligarchie; mais un petit nombre d'entre eux prend seul cette direction et là il vient plutôt augmenter le nombre des propriétaires d'esclaves que celui des prolétaires blancs tandis que, jusqu'aujourd'hui, chaque centaine de mille d'émigrants européens qui afflue dans les États du Nord, en appuyant la résistance du parti démocratique et en prenant parti contre les bourgeois du Nord, s'en va augmenter, d'autant de voix, le chiffre de l'influence de la noblesse du Sud.

Il a donc été bien facile à la *démocratie* du Sud de se déclarer en faveur des étrangers et de l'immigration dans le mouvement know-nothingistes et de faire aux whigs du

Nord un grief de leur *nativisme*. Cependant les citoyens d'origine allemande finissent par ouvrir les yeux sur la partie qui se jouait et à laquelle ils ont si longtemps servi d'enjeu et pour leur faire voir clair il a fallu leur montrer les atrocités commises dans le Kansas, le terrorisme des propriétaires d'esclaves dans les États méridionaux et leur brutalité dans les assemblées du Congrès et enfin les faire assister à la crise qu'a dû traverser le pays pour le choix d'un nouveau président. Maintenant si, dans d'autres circonstances, ils emploient avec modération et avec une intelligence politique suffisante les connaissances qu'ils ont acquises, il pourra se faire que, lors d'un nouveau mouvement nativiste qui, selon toute apparence, ne sera pas longtemps avant de se produire, le Sud devienne leur antagoniste et le Nord leur défenseur.

Le lecteur impartial pourra se convaincre, par cet exposé des intérêts politiques qui se rattachent à la question de l'immigration, que le nativisme américain n'est pas une nuance d'opinion qui manque de fondement et de justification. En dehors du nativisme, le know-nothingisme professe encore l'intolérance puritaine et il s'arrête à préconiser le choix des mœurs austères à l'exclusion des mœurs frivoles, je ne puis lui contester certains droits à cet égard. Une autre question est de savoir si le know-nothingisme émane de sources aussi raisonnables et aussi exemptes de préjugés et s'il est toujours resté dans des bornes convenables : cette question, qui n'a du reste ici qu'une importance très secondaire, me semble devoir être résolue négativement.

Dans le sens pratique, le know-nothingisme est une combinaison des tendances suivantes :

1° Le principe fondamental de ce système est la réaction

naturelle contre l'invasion d'éléments étrangers qui rendent impossible l'adoption, pour la vie américaine, d'un système politique, social, religieux même. La jalousie de métier des travailleurs américains, des coureurs de place, des petits agents d'affaires, donne aux partisans de cette doctrine une majorité d'un ordre inférieur, sous le rapport moral, mais très important comme nombre;

2° A cette réaction nativiste, qui avait ses racines dans le parti whig et trouvait son appui dans le Nord dont elle favorisait les intérêts, venaient se joindre des tentatives de réforme morale et politique qui, sous bien des rapports eussent été fort opportunes mais déjà la sottise et l'injustice commençaient à imputer, uniquement à l'immigration, la démoralisation progressive de l'Amérique;

3° Nombre de ceux qui dirigeaient le mouvement étaient de ces politiques du Nord habitués à ne voir dans les citoyens naturalisés que les aveugles satellites d'un parti, gouverné par l'oligarchie du Sud et cherchant à présent à secouer ce joug ;

4° Tout en prétendant le contraire, l'oligarchie du Sud se mettait à la tête d'une partie du mouvement afin de pouvoir déguiser, sous la sonorité des phrases patriotiques et à l'aide de la poussière nationale jetée aux yeux de ceux qui se laissaient faire, ses plans secrets d'agrandissement;

5° De là l'action de forces ennemies, agissant dans un sens contraire et ayant recours aux mêmes moyens pour atteindre des buts opposés et, plus il est question d'union, plus les uns regardent le Nord et les autres le Sud;

6° Quelques fous honnêtes croient encore, malgré tout, qu'il s'agit du salut de la patrie et que l'Union, menacée

par les intérêts divergents du Nord et du Sud, ne peut être consolidée que par le « parti national ; »

7° Comme le temps approche de mettre en pratique tout ce vain appareil, la machine se détraque dans ses parties essentielles, les intérêts opposés se combattent, la majorité des know-nothings abandonne, sinon définitivement du moins pour un temps, ses sottises et ses marottes et passe au parti républicain dont le but est la limitation de l'esclavage et l'affranchissement des États septentrionaux de la domination des États du midi. D'un autre côté les know-nothings du Sud, qui conservent quelques adhérents dans le Nord, continuent à défendre le système de l'esclavage et ils continueront à le faire tant que les circonstances le permettront.

De tous ces motifs le premier seul mérite une critique qui portera d'ailleurs sur toute la doctrine et sur les rapports du parti whig avec le nativisme.

Le parti whig mu par des considérations qui ressortent nécessairement de son système politique, considère l'histoire de la constitution des États-Unis comme terminée ou, du moins, il travaille à en hâter le dénouement, tandis que, d'après le système démocratique, c'est encore une question pendante. « La grande œuvre de la création de ces États « est maintenant terminée, il ne s'agit plus que de la per- « fectionner. » Voilà la profession de foi du parti whig. « Jusqu'à présent cette œuvre de création n'est que le point de départ d'un développement, qui intéressera le monde entier mais dont personne ne peut prévoir l'issue et dont la marche doit être confiée à l'instinct du peuple. » Voilà la réponse du parti démocratique. Franchement cette réponse n'est qu'en partie conforme à la vérité. Elle exprime

bien l'opinion sincère des masses démocratiques du Nord, mais les meneurs du parti démocratique dans le Sud poursuivent en secret le but particulier et savent très adroitement utiliser l'instinct du peuple pour l'accomplissement de leurs desseins. L'opinion des nativistes du parti whig se trouve en quelque sorte justifiée par l'adresse même avec laquelle les oligarques du Sud ont su s'assurer le concours du peuple et ne craignent pas de recourir à la tromperie. Je sais qu'il existe des fractions très éclairées du parti whig qui sont fort éloignées de ces tendances nativistes; elles ne diffèrent pourtant des autres que par leur foi plus vive en la puissance assimilatrice du bon esprit dont est animée la grande Union américaine, foi fort honorable pour ceux qui la professent, mais qui n'en restera pas moins, très probablement une illusion.

Les tendances gouvernementales du système whig ont, d'après leur nature des sources très différentes, l'une matérielle et l'autre toute spirituelle; dans celle-ci se retrouvent d'anciens vestiges encore existants de l'esprit théocratique des puritains et de leur esprit aristocratique, populaire et religieux, semblable à celui du judaïsme; l'autre puise sa raison d'être dans l'économie des intérêts industriels du Nord en conflit avec ceux de l'agriculture méridionale. Ainsi le droit d'octroi symbolise l'économie nationale telle que la comprennent les whigs, tandis que la liberté du commerce est proclamée par les démocrates.

L'œuvre de la constitution des États-Unis est terminée, cela signifie : le principe intellectuelle de l'existence de cette grande communauté est posé; le principe matériel qui doit présider à son entier développement est établi; l'espace de développement qui doit se produire est

déterminé et il ne s'agit plus que de travailler à son perfectionnement pour en faire un chef d'œuvre politique : telle est la pensée fondamentale du nativisme et il faut convenir que si ce point de départ était vrai, on devrait sous bien des rapports respecter cette doctrine. Ce serait alors réellement le fait d'une politique sage de n'admettre les éléments étrangers que dans certaines proportions, sous certaines conditions et après avoir obtenu une garantie quelconque de leur complète assimilation, mesures qui, dans ma conviction, amèneraient une notable diminution dans l'affluence des émigrés et l'abandon de ces projets constants d'extension de territoire.

Mais cette proposition, dans son acception générale, est erronée. Il est de fait que l'œuvre de la fondation des États-Unis est loin, et cela par des motifs intérieurs et extérieurs, d'avoir atteint son entier développement ; ses nationaux, même les plus anciens, conservent cette empreinte qui fait partout reconnaître le colon, l'immigré. Le principe spirituel est donc bien loin d'être posé et fait plus que jamais l'objet d'un doute, plus encore pour l'Américain que pour l'étranger. Les matériaux ne sont point encore concédés, ni l'étendue définitivement délimitée parce que de graves questions qui touchent aux destinées d'États voisins sont encore pendantes et que ce ne serait pas pour la première fois qu'un pays se verrait forcé de faire une conquête et cela presque malgré lui. En un mot le principe fondamental du nativisme devance inconsidérément l'histoire, de sorte qu'on peut, à plus d'un titre, qualifier ce système de système précurseur. Un appui énergique et une défense intelligente des intérêts du développement de la civilisation, question sur la solution de laquelle se fonde l'espoir de

l'humanité, voilà le cercle dans lequel doit se produire et se borner l'action du parti whig.

Le principe spirituel de la vie américaine n'est point posé et ne peut l'avoir été, attendu qu'il est impossible d'adopter le système religieux et social qui régit le Nouveau Monde et qui est déjà bien près de tomber en décadence, pas plus que celui à l'établissement duquel l'histoire du monde entier nous fait tendre mais qui, jusqu'à présent, n'a encore réussi à se faire admettre nulle part. La grande lutte de principes qui agite le monde n'est point encore non plus terminée ici où l'arène est plus favorable qu'en Europe au triomphe des idées nouvelles, une foule d'obstacles qui subsistent là ayant été écartés ici. C'est là la différence essentielle; toutefois la supériorité de l'Amérique appartient incontestablement au genre négatif. La liberté elle-même n'est qu'un sentiment négatif qui consiste dans l'aplanissement de tous les obstacles. Elle est la condition indispensable de tout progrès solide et utile, néanmoins elle n'est pas le progrès lui-même mais bien un germe qui attend son complet développement. La tolérance religieuse n'est encore qu'un principe négatif. Libre développement des idées religieuses, à la vérité, mais quelles sont les idées qui se développent? Nous ne le savons pas plus que nous ne savons quel emploi on fera dans la suite de la liberté politique illimitée.

C'est un fait historique que, de toutes les doctrines c'est celle des calvinistes qui a le plus contribué à la fondation de la moderne république. L'humanité avait besoin de ce pont pour passer de la tutelle où la maintenait le catholicisme, à une indépendance absolue. La réforme luthérienne, dans le domaine de la théorie favorisait les mêmes tendances, mais en pratique l'église luthérienne se montra

incapable de fonder le self-government. C'est à ce but qu'est parvenu le calvinisme et c'est là la raison de son importance historique qu'en travaillant à constituer une théocratie républicaine, il fit de l'homme le représentant de la volonté de Dieu. La réforme luthérienne conduit à la souveraineté de la raison humaine et la réforme calviniste à celle de la volonté de l'homme et tandis que de la première surgit la philosophie émancipée de la religion, la seconde érige le républicanisme en religion.

Il s'ensuit que si le calvinisme a pu fonder la république moderne, il n'est pas apte à produire son entier perfectionnement attendu que la liberté de la volonté, sans la liberté du jugement, n'amènera jamais le progrès sous une forme nouvelle.

Mais comme le concours d'action des différentes tendances qui procèdent des deux grands centres religieux du protestantisme doit être acquis à la sûreté de la marche de la civilisation, l'influence des tendances progressistes, qui émanent d'autres doctrines, ne doit point non plus être négligée. De même que les différentes nations et les différentes races doivent concourir au perfectionnement physique de l'organisme humain, de même les différentes communions qui se sont produites sous la forme de nouveaux systèmes religieux, doivent réunir tous leurs efforts pour contribuer au perfectionnement de l'organisme moral. Qui pourrait méconnaître l'influence que les juifs ont exercés sur les progrès des peuples européens? Là où il leur était permis de prendre l'initiative, ils furent toujours les premiers à travailler en faveur de la liberté et de la lumière et, jusqu'aujourd'hui le pur déisme judaïque forme un des éléments importants de la civilisation générale.

L'église catholique est considérée depuis longtemps comme un obstacle par ceux qui aspirent à la liberté matérielle et intellectuelle, et il faudrait être tout à fait ignorant de l'histoire pour méconnaître que le caractère du papisme et du jésuitisme est l'ennemi de la liberté et un ennemi menaçant. Cependant, sur ce point encore, il ne faut point émettre un jugement exclusif et partial. Le catholicisme aussi, apporte, dans la grande combinaison spirituelle qui doit produire, sous la garantie de la liberté, une forme nouvelle de civilisation, ses éléments indispensables; car elle possède, en commun avec une autre église chrétienne, l'esprit poétique et artistique ainsi que cette tendance humanitaire qui embrasse l'humanité tout entière dans ses différentes races, et ces deux religions sont aussi étrangères, l'une que l'autre, aux spécifiques anglo-américains. Les églises protestantes, aux États-Unis, peuvent se permettre de se diviser selon les races et les conditions, osent assigner au nègre un endroit spécial dans le temple de la prière ou en fermer la porte au prolétaire. Sous ce rapport, au moins, l'église catholique n'a point oublié le principe humanitaire qui forme la base du christianisme. Dans ses temples au moins, il demeure établi que, devant Dieu, l'homme noir ou rouge est l'égal du blanc et que le mendiant est le frère du puissant de la terre. Quelqu'aristocratique qu'elle soit dans son système d'autorité, elle reste accessible à tous et quiconque se réfugie sous sa protection peut être assuré que, pour elle, la question de race n'a aucune influence et qu'elle ne lui contestera point le même degré de dignité humaine qu'à tous ses coreligionnaires.

Toutefois si, dans cette combinaison de tous les éléments

progressistes, nous faisons entrer les principales nuances d'opinions religieuses et cléricales, ce qui nous mènera infailliblement à la maxime négative de la tolérance, nous devrons finir par nous demander : « Où est le principe spirituel positif de la vie américaine si on ne peut-le trouver ni dans la politique, ni dans la religion ? »

A cette question il y a une réponse qui en dit plus que celles qu'on se plaît à faire à cette question : La nouvelle forme de progrès sera caractérisée par la croyance dans la réalisation de l'idéal et cette réalisation aura lieu par le travail humain. Ainsi le travail, cette force active au service du perfectionnement moral et matériel du monde, force qui n'agit avec le même degré d'énergie qu'en Amérique, le travail est le principe de la vie américaine. Mais cette force active n'est-elle point une force aveugle aussi longtemps que nous ne savons point quelle est la situation la plus désirable, afin de pouvoir nous la procurer par notre travail ? — Le travail, comme toute possession, n'est qu'un moyen. — Mais quelle est la fin à laquelle on doit parvenir par ce moyen ? — Qui la connaît, ou plutôt, fût-on jamais d'accord sur cette fin ? » Nous sommes tous les pionniers d'une nouvelle civilisation, nous ont dit bien souvent des Américains. « Fort bien, leur répondons-nous, mais alors ne vous posez point en pontifes d'une religion primordiale auxquels serait dévolue la garde d'anciens temples. — Vous êtes les pionniers, vous avez trouvé un chantier, vous avez adopté l'idée commune qu'une grande œuvre doit être entreprise, œuvre qui deviendra le monument des conceptions hardies de la génération actuelle ; vous avez débarrassé la place, mais le monde entier doit concourir à votre entreprise. Voulez-vous abandonner lâchement votre œuvre non

terminée, comme ceux qui jadis voulaient construire la tour de Babel? Trouvez-vous aujourd'hui que l'entreprise soit téméraire ou bien l'affluence des aides étrangers vous effraie-t-elle? Prenez courage! Les temps sont passés où chaque peuple avait ses Dieux à soi et où les langues, au lieu de se fondre en une seule, en étaient arrivées à une confusion générale. Ce à quoi ne parvinrent pas les Adamites des époques les plus reculées, vos descendants y parviendront pendant le XIXe siècle et si cela n'a pas lieu par la volonté des nativistes, cela aura lieu malgré eux. Nous aussi, quoique nous ne soyions pas anglo-saxons, nous croyons à la *manifest destiny* et, ajouterons-nous pour les nativistes, la *manifest destiny* croit aussi en nous.

Ceci est la seule réponse digne que les immigrés et les citoyens étrangers puissent faire au parti nativiste américain.

CHAPITRE VI.

De l'empire du socialisme américain. — Un cercle d'hommes intéressants; singulières tentatives. — La souveraineté de l'individu dans la société. — Transformation complète du monde par la réforme diététique. — L'américanisme, mécontent de lui-même, érige ses contraires en idéal. — L'impuissance des esprits et de la machine centrifuge. — La divinité au point de vue de l'utilité. — Épigones transatlantiques du docteur Faust. — L'apprentissage de l'humanité. — Le cours de la jouissance, le cours de la prière et le cours du travail. — L'étude et la sorcellerie. — Fâcheux retour vers les tendances helléniques.

La part que je pris aux travaux de la presse germano-américaine pendant les neuf ou dix mois qui précédèrent l'élection d'un président en 1852, me permit d'apprécier d'une manière très précise le grand progrès accompli dans le sens politique des citoyens d'origine allemande pendant la peu glorieuse période administrative du président Pierce, période néfaste pendant laquelle les relations intérieures ont été bien près de subir une crise des plus dangereuses. Il est intéressant de voir les citoyens allemands chercher à surmonter les obstacles qui les séparent des positions honorables qui doivent surgir de cette situation politique exceptionnelle, positions à la portée desquelles ils se trouvent

maintenant et dont ils prendront possession pendant ce grand mouvement électoral qui agite l'Union.

A cette époque l'élection d'un président était un événement politique d'une importance moins décisive. On remarquait moins alors chez les démocrates cette absence et ce dédain de culture qui mène à l'abrutissement et les whigs ne pouvaient pas encore leur opposer ces vives lumières qui étaient le résultat d'études approfondies et qui eurent pour conséquence la première métamorphose du parti, la création du parti républicain devenu bientôt un parti puissant. Le journal à la rédaction duquel je participais à cette époque ne pouvait avoir d'autre mission que de soutenir les principes généraux ou les mesures particulières de son parti, ainsi que son candidat au siége présidentiel. Mais, dès avant l'élection, j'en avais abandonné la rédaction, démarche qui m'évita de prendre part à une sorte de campagne électorale peu agréable, attendu que je n'éprouvais pas plus de sympathie pour les partis en présence que pour leurs candidats.

Pour le moment je bornerai à ceci mes dissertations sur la politique américaine et j'invite mes lecteurs, avant que je les conduise jusque sur les côtes californiennes à travers les sauvages solitudes de l'extrême occident, à pénétrer avec moi pendant quelque temps dans la sphère de la vie sociale à New-York où je désire lui montrer quelques-unes des nuances caractéristiques de l'opinion.

A cette époque je fus présenté à un petit cercle de personnes distinguées sous plusieurs rapports et qui s'intéressaient d'une façon très efficace à tout ce qui est noble et beau. Cette réunion comptait parmi ses membres un certain nombre de femmes qui se sentaient une vocation

décidée pour la science, la littérature et les arts. Une famille, qui faisait profession de tendances aux réformes sociales, occupait le centre de ce cercle. Le mari et la femme écrivaient pour propager leurs idées et avaient formé une sorte d'école pour les jeunes gens des deux sexes auxquels ils enseignaient la philosophie morale et toutes les sciences indispensables à une bonne éducation. Leur jeune fille étudiait la peinture.

Un ton excellent régnait dans ce cercle où la conversation était tour à tour sérieuse et gaie et où les arts et la science, la politique et la religion, les questions de philosophie ou de goût étaient alternativement discutées avec liberté et franchise et souvent avec esprit; chacun conservait, durant ces discussions, de l'empire sur soi-même et, chose extraordinaire, la liberté morale de l'individu était respectée même à l'égard de ceux qui avançaient les idées les plus extravagantes. En réalité « la liberté individuelle » dans la forme que l'interprétation de M. Andrews lui a donnée, constituait le symbole de foi politique et sociale qui régissait la vie de ce cercle et qui le maintenait à la hauteur d'un goût parfait, malgré une foule d'excentricités qu'on ne rencontre qu'en Amérique, unies à un degré aussi élevé de culture intellectuelle.

Les éléments de l'atmosphère intellectuelle dans laquelle s'agitait ce cercle étaient néanmoins d'une nature fort singulière. Schwedenborg et Fourier étaient les deux apôtres de l'Évangile dont on attendait ici le salut. Josiah Warren et Stephen Pearl Andrews, dont j'ai déjà parlé à mes lecteurs, étaient en quelque sorte les précurseurs de cette nouvelle doctrine à laquelle ils apportèrent de nouveaux développements. Dans l'intérieur du cercle cette doctrine était

devenue un système de morale qui étendait son influence sur toutes les faces de la vie de chacun de ses membres.

La souveraineté individuelle était le point central pratique du système. Mais pour qu'une réunion d'individus souverains puisse former une société harmonieuse et cultivée, ces individus doivent nécessairement être nobles et bons. Le fait que la grande majorité des hommes ne répond pas à cette condition indispensable parce qu'ils ne possèdent pas les qualités requises pour la constitution d'une société harmonieuse et cultivée, doit être attribuée à l'insanité physique de la génération actuelle, insanité qui est la conséquence d'une diététique vicieuse. Voilà donc quel doit être le point de départ de toutes les améliorations de l'espèce humaine. Toute tentative de réforme doit porter tout d'abord sur le mode d'alimentation. Mes amis américains étaient donc les réformateurs de la santé et se soumettaient, dans ce but, au régime sévère des végétaux et de l'eau. Les viandes, les boissons spiritueuses et narcotiques, le tabac, les épiceries, les médecines, dans quelque maladie que ce soit, tout cela était proscrit par eux et ils attendaient de ce régime inoffensif des effets immédiats et décisifs. Un jour qu'il était question d'un peintre, j'entendis une dame de ce cercle payer un large tribut d'admiration à son talent, « mais, ajouta-t-elle, il est déplorable que l'in-
« fluence de la fumée de tabac se fasse sentir dans ses com-
« positions. »

Parmi les espérances qui se rattachaient à la réforme de la diététique, celle que l'on choyait le plus était de voir, par suite de l'abstinence de la viande, disparaître tout penchant à l'emportement, toute ambition, toute jalousie, toutes les querelles, en un mot tous les vices. La liberté régnerait

de plein droit quand, par des causes diététiques, la tyrannie aurait cessé d'exister. La guerre cessera nécessairement quand les hommes aimeront véritablement la liberté. Le conflit des passions sera terminé et la question théorétique de l'amour libre sera résolue quand la jalousie et les mauvais désirs auront été extirpés. A l'esprit violent et ambitieux des Anglo-Saxons carnivores, ces réformateurs opposaient, comme idéal, la douceur des mœurs et la patience de l'Indien qui se nourrit de riz. L'américanisme, mécontent de lui-même, se rapproche par là de son antithèse subjective. Plus tard je ferai connaître à mes lecteurs une seconde nuance d'opinion par laquelle il tend à se rapprocher de son antithèse objective et si la première de ces tendances cherche son idéal parmi les Indiens, la seconde le trouve chez les Chinois (1).

Animés de ces principes qui révèlent l'opposition que l'américanisme se fait à lui-même, il n'est pas étonnant que mes amis n'étaient nullement à la recherche d'un expédient qui dispensât l'homme de l'obligation du travail.

C'est précisément à cette époque que les esprits frappeurs et les tables tournantes étaient vivement discutés aux États-Unis. Cette nouvelle croyance fut adoptée par ces singuliers réformateurs, mais les esprits ne furent point reconnus comme êtres spirituels mais seulement comme êtres matériels, appréciation qui s'étendit à la nature de l'âme de l'homme.

La découverte des esprits gratteurs et frappeurs était, de même que les métamorphoses du papillon, une question d'histoire naturelle et on me demanda comment je pourrais

(1) Comparez le 2e chap. du IVe livre, vol. 2, où un Américain mécontent propose comme l'idéal politique le plus élevé : « l'organisation patriarcale du Céleste Empire. »

jamais justifier cette assertion, que l'existence d'êtres invisibles et impalpables et pourtant naturels et matériels, était une impossibilité? Mes arguments contre le supra-naturalisme furent prodigués en pure perte. De même que nos jeunes naturalistes allemands de l'école athée ou panthéiste revendiquent l'esprit pour la matière, de même mes amis spiritualistes revendiquaient la matière pour l'esprit et leur opinion à cet égard était aussi ancrée que leur croyance au grand serpent de mer.

Il ne faut point, en outre, perdre de vue que certaines tendances qu'en Allemagne on enveloppe sous la dénomination de mysticisme et d'idées rétrogrades et arriérées sont considérées, aux États-Unis, comme des manifestations du progrès. Quiconque, en Allemagne, parle de la croyance aux esprits, a en vue de prouver l'existence d'un monde surnaturel; mais quiconque émet cette opinion en Amérique, est en voie de prouver la non-existence d'un monde surnaturel. Or, comme cette conviction forme le point central du système réaliste de morale à l'adoption duquel pousse activement l'humanité tout entière, — système de morale qui voit dans le travail la réalisation de l'idéal humain, — ce n'est qu'une manifestation très logique de la vie américaine de rencontrer ce mysticisme dans lequel se confondent l'imagination et la réalité. Cette superstition forme le point intermédiaire entre deux grandes opinions et deux importantes périodes de culture chez des hommes sincèrement dévoués au progrès. Elle leur sert de transition pour passer du domaine de la chimère dans celui de la réalité, tandis que les mystiques européens prennent la voie contraire.

Et pourtant on doit reconnaître dans cette singulière disposition des esprits, le fait de l'américanisme désertant sa

propre cause, puisqu'il s'occupe à remplacer le travail par la magie.

Une conversation que j'eus à cette époque à Philadelphie avec un des partisans de cette tendance d'esprit, animé de ces mêmes convictions, ne me laissa plus de doute à ce sujet. « Comment est-il possible, lui demandai-je, que des hommes intelligents et raisonnables comme vous et nos amis de New-York, puissent soutenir de semblables opinions? »
« Je vais vous dire, me répondit-il, ce que je pense à cet
« égard. J'ai rompu avec les espérances du catholicisme;
« je ne crois plus à la vie future; mes intérêts se bornent à
« cette vie. Si pourtant je n'étais convaincu que le monde
« doit se perfectionner, et si je n'espérais voir cette amélio-
« ration de l'état de choses actuel, aujourd'hui même je
« mettrais fin à mon existence. Une complète régénération
« de la nature humaine, qui ne peut être obtenue que par
« les réformes sanitaires, est devenue indispensable. Nous
« avons besoin d'un climat différent, climat que les hommes
« doivent se créer eux-mêmes. Il nous faut pour arriver à
« cela, une intelligence, des lumières, que les esprits seuls
« peuvent nous procurer. Nous avons besoin pour l'entre-
« prise de cette œuvre gigantesque qui doit délivrer l'huma-
« nité des entraves qui gênent sa liberté, d'une force gra-
« tuite et les esprits, seuls, peuvent nous la fournir. »

A qui ces paroles ne rappelleront-elles pas celles-ci :

Es möchte kein hund so længer leben! —
Drum' hab' ich mich der magie ergeben.

Du reste, le problème de la force gratuite occupait mes amis de différentes manières, Tandis que quelques-uns

d'entr'eux se bornaient à admettre les services des esprits frappeurs qui s'offraient spontanément comme les gnomes des temps anciens, d'autres s'occupaient, dans le même but, à découvrir le mouvement perpétuel au moyen de la construction d'une machine qu'ils nommaient machine centrifuge. Cette machine était destinée à obtenir un surcroît de force au moyen duquel tout problème de mécanique pourrait être résolu à l'avenir. Il est à remarquer, que pour ce cas, on n'avait demandé le concours d'aucun esprit, mais bien celui d'un mécanicien qui avait déjà consacré à ce problème beaucoup de temps, beaucoup d'adresse et beaucoup d'argent. Ce mécanicien, pendant que j'assistais à une de ces expériences, finit par observer qu'il avait obtenu, non une force mécanique, mais bien une force dynamique, une force qui, à la vérité opère dans toute la nature, mais qui jusque-là ne s'était point encore manifestée par elle-même, « et, ajouta-t-il, ce à quoi vous autres philosophes allemands, vous vous contentez de méditer, nous autres, Américains pratiques, nous le réalisons. Et le Dieu de vos panthéistes est-il autre chose que ma force centrifuge ! »

Le lecteur voit que, pas plus par ce moyen que par l'intervention des esprits, la transformation du monde ne s'accomplira pas des causes naturelles. Il y a plus, c'est que l'inventeur de la machine centrifuge est le plus audacieux de tous les magiciens, lui qui ne recule pas devant la pensée d'atteler l'esprit humain à son char. La divinité elle-même n'apparaît au téméraire utilitaire du Nouveau Monde qu'au point de vue de l'utilité. Jamais la pensée américaine n'avait été poussée jusque-là !

Je prie mes lecteurs de croire que j'ai indiqué les nuances

d'opinion avec une exactitude scrupuleuse et reproduit les paroles que j'ai entendu prononcer très sérieusement et avec une ferme conviction par des hommes qui, en dehors de ce cercle d'idées, sont intelligents et pleins de raison.

Quant à mon avis sur cette question, le voici : je ne connais point d'égarement de l'esprit humain, plus instructif pour l'observateur que celui qu'indiquent ces tentatives et ces espérances de réforme qui, dans un sens, cherchent à devancer la période progressiste encore à son début, tandis que dans un autre, elles demeurent si déplorablement arriérées. Ces réformateurs américains sont, dans le fait, les épigones transatlantiques du vieux docteur Faust. Fils d'une autre génération, ils se produisent sur la scène du monde d'où vient de disparaître leur honorable devancier, au troisième acte de la pièce qui représente l'apprentissage de l'humanité. Notre génération a déjà terminé deux cours d'éducation, et en a récemment commencé un troisième. « Apprends à jouir » était le précepte du premier, « apprends le renoncement et la prière, » celui du second et enfin, celui du troisième est : « apprends à travailler! » Quoiqu'il arrive, le temps viendra où toutes ces études voudront être mises en pratique. De temps en temps, toutefois, l'impatience gagne l'écolier et il pense avec regret à ses jeunes années où la vie avait moins d'exigences et donnait plus de contentement, et il songe à la possibilité de sauter par dessus le dernier cours et d'abandonner sans retour son école; mais il est plus difficile encore de rétrograder que de fuir. Pour arriver à jouir en toute liberté, il faut passer par la nécessité du travail. Que reste-t-il à faire? Voilà la perplexité dans laquelle se trouve la moyenne bourgeoisie. Entre la prière et le travail, l'étude tient le milieu. Qu'est-ce

que l'étude sinon une prière que l'on fait sous la forme du travail? Ne mène-t-elle pas directement au but? à la liberté, à la jouissance? C'était une tentative maladroite! Ne la poursuis pas alors et accomplis ton travail au moyen de la prière. Le travail accompli au moyen de la prière, voilà la magie, et si quelque chose doit procurer la jouissance et la liberté, c'est bien lui. Trompeuse illusion! La possession de la belle Hélène ne peut suffire pendant longtemps au bonheur de Faust. Le travail, qui n'est pas véritablement un travail, procure des jouissances qui ne sont point des jouissancas réelles. Une vie stable, ordonnée selon les maximes de l'utilité, est la seule issue possible. Le travail véritable, une utile énergie d'action, ne doivent plus être négligés. Gœthe les considère très sérieusement comme la conclusion des cours, la fin de l'apprentissage, la suprême sagesse. Heine, qui a incontestablement réussi à s'échapper de l'école, Heine se moque de l'institution tout entière : il déclare que le travail ne mène à rien, fait de son docteur un charlatan et lui fait prendre, en tunique pourpre tramée d'or, portant des pilules et des pots d'opiat qu'il vend argent comptant, bien entendu, la direction des enfers.

L'épigone transatlantique du docteur commence où celui-ci a cessé, à la charlatanerie, au *Humbug*. L'un vend des pilules, des opiats, des mixtures, tandis que l'autre enseigne que toute médecine est un poison, et réforme le monde au moyen de l'eau et des végétaux. De là il retourne en arrière, il s'égare dans l'étude et dans la magie, il invente la machine centrifuge et se soumet aux esprits frappeurs et gratteurs. Il prend possession de la force gratuite, de la force qui ne coûte rien. Enfin, il fonde la société sur le principe

de l'amour libre, et fut revenu insensiblement par cette pente au régime qui gouvernait les Grecs, si la police de New-York n'était venue y mettre bon ordre.

Ce qui advint de tout ceci, je vais le raconter succintement au lecteur dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE VII.

Une visite chez les légumistes. — Commencement de régénération morale et rechute dans le péché. — Visite à la colonie individualiste de *Modern Times*. — Second essai de conversion; circonstance fatale. — Un animal fétide qui apparaît comme le *Deus ex Machinâ*. — Destinée de mes amis les réformateurs. — La Société de l'amour libre et la police de New-York. — Polémique de la presse de New-York. — La souveraineté de l'individu et la morale coercitive.

Quand arriva le printemps, la famille de réformateurs, au milieu de laquelle j'ai déjà introduit mes lecteurs, s'installa à la campagne. Mes amis avaient loué une maison spacieuse pour y établir leur traitement à l'eau et pour y enseigner en même temps les connaissanees nécessaires au salut du corps et de l'âme, de la morale individualiste et de l'harmonie sociale. Cette maison était située sur le sommet d'une colline et dominait le paysage tout parsemé d'habitations, de champs, de prairies et de bois. J'acceptai l'invitation d'aller passer quelques jours avec eux. L'air tiède du printemps m'avait engagé à abandonner mes vêtements d'hiver; cependant une brise très fraîche s'éleva pendant mon voyage et bientôt je me sentis transpercé par le froid. Néanmoins je supportai cette contrariété avec courage et je

me mis à caresser l'agréable perspective de trouver en arrivant un bon feu de cheminée et un dîner bien chaud qui réparerait mes forces. Folles illusions, hélas ! bientôt déçues ! En conséquence du régime physique et moral auquel mes amis s'étaient astreints et qu'ils suivaient avec une exactitude scrupuleuse, les portes et les fenêtres demeuraient ouvertes dans leur maison. Un frais courant transperçait le corps et pénétrait l'âme. C'était là leur but, car l'âme aussi devait être rafraîchie et purifiée de l'influence corruptrice d'un séjour prolongé à la ville.

On sonna pour le dîner. Je ne puis dire qu'il manquât de variété dans les mets : de la bouillie de farine, de la bouillie de gruau, de la bouillie de riz, de la bouillie de maïs, des laitues, des puddings, etc., le tout cuit au naturel, sans épices ou adoucissant. Ces mets étaient servis en partie tièdes et en partie froids et présentaient une telle diversité que j'eusse dû pouvoir m'en contenter, si déjà je n'avais eu le palais blasé par l'habitude d'une nourriture différente. Je pus me convaincre de l'héroïsme qui était nécessaire pour ne point reculer devant l'application de ce système de réforme et l'admiration que j'avais déjà vouée à mes amis se changea en vénération, lorsque j'eus reconnu leur persévérance.

Après le dîner nous retournâmes respirer l'air frais entre deux portes ouvertes : je ne l'avais pas trouvé plus pur sur le sommet des Alpes. Le souper fut naturellement plus simple que le dîner, mais composé tout aussi rigoureusement selon les règles du régime établi. Une conversation très agréable suivit ensuite, puis je me retirai et passai la nuit sous une couverture légère. Le lendemain matin, mon déjeuner composé d'eau fraîche, coupée de lait froid, me mit

dans une disposition d'esprit toute pastorale. Je sentis se répandre en moi un tel parfum d'innocence que l'on n'eût jamais pu croire que j'appartenais à cette race qui supporte les conséquences de la faute originelle. Avec ce régime — j'eus l'occasion de le reconnaître — on peut sans danger proclamer la souveraineté de l'individu et la liberté dans l'amour, et en le suivant, seulement pendant quelques mois, on pourrait être assuré d'obtenir une complète régénération. Je sentais néanmoins qu'il faudrait une énergie morale beaucoup plus grande que celle dont j'étais doué pour renoncer complétement à mes mauvaises habitudes et dès le troisième jour je m'envolai vers New-York. J'entrai chez le premier restaurateur que je rencontrai, je mangeai deux beefsteaks, accompagnés d'une bouteille de vin, puis je me mis à fumer un excellent regalia en prenant ma tasse de café et ce n'est qu'alors que je me sentis dans mes dispositions habituelles, dispositions pernicieuses, peut-être, mais qui m'étaient devenues chères.

Mes amis tentèrent une seconde fois de me convertir et de me gagner à la cause de la régénération du monde, mais cette fois le hasard se mit de la partie pour s'opposer à la réussite de leurs projets. Josiah Warren et Stephen Vearl Andrews avaient fondé à Long Island la colonie individualiste de *Modern Times*. Quelques semaines après la visite dont j'ai parlé plus haut, on projeta, au cercle qui avait bien voulu m'accueillir, d'aller en compagnie visiter cette colonie et l'on m'invita à être de cette excursion.

Warren et Andrews avaient choisi, pour l'établissement de leurs prosélytes, un très mauvais pays pour prouver, d'après ce qu'on m'en dit, qu'un tel pays pouvait être transformé en jardin par les soins d'une société gouvernée

d'après leurs principes. Je regrette beaucoup de n'avoir jamais eu l'occasion de m'informer du sort qu'avait eu cette colonie dans la suite. Les personnes, établies là, étaient véritablement animées des meilleures intentions et le plus haut degré de liberté, en fait de morale et de manière de vivre, proclamé comme principe fondamental dans cette colonie, ne pouvait que favoriser le succès de cette entreprise. Car, quoi qu'on puisse dire du système de l'indépendance absolue, de l'ultra-individualisme appliqué à une société ancienne, nombreuse, cultivée et compliquée, c'est sous l'empire de ces maximes que les sociétés nouvelles peuvent prospérer avec cette rapidité et cette vigueur que l'on ne connaît nulle part ailleurs qu'aux États-Unis. Ces colons semblaient doués généralement de capacités intellectuelles moyennes et n'avaient jamais eu, surtout en dernier lieu, à se louer des faveurs de la fortune; la plupart d'entre eux s'étaient bâti leur maison eux-mêmes. L'activité, l'ordre et la propreté régnaient parmi eux et promettaient de donner bientôt à leur village un aspect riant. Plusieurs de ces colons étaient très commodément et agréablement installés; quelques-uns étaient mariés, d'autres célibataires, d'autres, enfin, avaient contracté des unions illégitimes, ce qui était considéré par eux comme une affaire de morale individuelle qui n'intéresse personne.

Nous fîmes une visite à M. Josiah Warren auquel, malgré l'opinion que je puis avoir sur ces idées de réforme, je ne saurais refuser le tribut de respectueuse estime que mérite quiconque agit avec une conviction énergique et sincère. J'avais eu autrefois un entretien avec lui sur la situation de l'art dans une société professant ses idées. Il prétendait que, dès l'enfance, les jeunes gens devaient s'habituer à se

suffire à eux-mêmes. Le lecteur se rappellera ce que j'ai rapporté au commencement de ce livre du système d'éducation que M. Warren employait pour sa petite fille. J'avançai que, pour arriver à la perfection dans les sciences et dans les arts, il faut aux jeunes gens plus d'années que celles pendant lesquelles ils ne peuvent encore rien pour leur existence matérielle. Il contesta ce principe et me cita comme preuve à l'appui, le talent musical de ses fils. C'était l'occasion de produire ce talent et de nous le faire apprécier. M. Warren et ses deux fils organisèrent donc un petit concert en notre honneur. M. Warren jouait du violoncelle et ses fils du violon. Les larmes coulaient en abondance des yeux de cet excellent homme pendant l'exécution des morceaux. Je ne sais si la musique l'attendrissait à ce point ou si la joie que lui procurait le talent de ses enfants, lui causait cette grande émotion. Je ne pus qu'envier une disposition de l'âme qui permettait d'éprouver de la jouissance et de l'émotion à l'audition de morceaux d'une exécution musicale aussi simple et aussi élémentaire.

Tout ce que je vis et entendis m'inspira d'abord un sentiment de pitié, pitié qui finit par se changer en blâme. J'avais été entouré par quelques dames qui s'étaient ingéniées à me convertir à leurs doctrines. Pour échapper à ces poursuites, je fis une excursion au dehors. Autour de la colonie, la contrée était couverte d'une forêt de pins rabougris. Arrivé à une certaine distance, je m'assis au pied d'un arbre et je m'étais laissé absorber par mes pensées, lorsque j'entendis un bruit qui m'arracha à mes réflexions. Comme je me retournais pour me rendre compte de sa nature, je vis derrière moi un petit animal un peu plus grand qu'un chat, au pelage rayé longitudinalement et à la queue dres-

sée en buisson. Ma présence sembla le mettre en grande colère et il ne parut pas le moins du monde disposé à fuir; lorsque je me mis sur pied, il fit entendre un grondement particulier et fit mine de s'élancer sur moi, mais déjà j'avais saisi un bâton pour châtier l'insolente bête. Au même instant, tout l'air qui m'environnait fut infecté d'une odeur détestable; consterné, je voulus fuir, mais à ma grande horreur je m'aperçus que ce parfum pestilentiel s'exhalait de mes habits, de mon visage, de ma barbe, de mes cheveux. Il ne pouvait rien m'arriver de plus désagréable. Je m'élançai furieux sur mon ennemi que je terrassai d'un coup de bâton. Ce n'est pas le seul animal fétide contre lequel je soutins un combat avec des armes aussi inégales. Par la suite, ces luttes se présentèrent dans le domaine de la morale, mais chaque fois ces rencontres influèrent sur ma destinée. En tout cas, les dames renoncèrent cette fois à toute nouvelle tentative de conversion. Avant que j'eusse atteint la maison, je vis tout le monde prendre la fuite. Mes amis déplorèrent amèrement ma mauvaise chance et me donnèrent de loin les moyens de réparer cet accident. Comme l'eau, le savon et l'eau de Cologne avaient été inutilement prodigués, il ne me restait qu'à essayer de deux remèdes suprêmes de désinfection : enterrer mes vêtements pendant quelques semaines ou bien les exposer à la fumée pendant quelques heures; je m'arrêtai, pour cause, à ce dernier parti. Un voisin me prêta obligeamment un habillement complet; on alluma, devant la maison, un grand feu que l'on entretint, avec du bois vert, aussi longtemps qu'il fut nécessaire, tandis que mes vêtements étaient suspendus par dessus à une perche très élevée. Mes amis suivaient des yeux et avec un grand intérêt, les résultats de

l'opération. De temps en temps je m'avançais de manière à ce que la fumée passât à travers ma barbe et mes cheveux, excellent moyen de désinfection, je puis l'affirmer. L'odeur de créosote que j'exhalai bientôt, était un parfum délicieux en comparaison de celui qu'il avait remplacé. Je dus cependant renoncer à rejoindre la société et le dernier espoir de salut fut perdu pour moi, attendu que le soir même je repris la route de New-York et, qu'au milieu des prairies du Kansas, où on se nourrit de filets de buffle, cuits sur des excréments de buffle desséchés et embrasés, j'eus bientôt oublié la secte des légumistes.

Environ un an et demi après, en revenant de Mexico, je m'informai à New-York de ces réformateurs et aussi des individualistes de *Modern-Times*. Pour ce qui touche ces derniers, je n'ai rien pu en apprendre. Quant à l'établissement où l'on suivait le traitement à l'eau froide et à l'académie, il s'était opéré parmi les sectaires une réaction contre les nouvelles doctrines, réaction qui, après un certain scandale public, avait amené une complète dissolution de la société.

Je quittai de nouveau New-York pour n'y revenir que deux ans plus tard, au retour de mon voyage de Californie. Les journaux soutenaient une polémique très vive au sujet d'une société qui avait pris le nom de « Société de l'Amour libre » (*free-love-league*), et au sujet de l'intervention de la police dans les affaires de cette société. Cette entreprise, qui émanait d'Andrews, avait pour but de fonder une secte socialiste qui reconnut ce principe : « Chaque femme a le droit de choisir le père de ses enfants » — Ce principe est une conséquence toute naturelle de la souveraineté individuelle, et Andrews n'a rien fait autre que de déduire des consé-

quences pratiques de ce système. Quelques journaux, avides de scandale, firent connaître que cette secte avait des réunions hebdomadaires dans Broadway, auxquelles on pouvait assister moyennant une rétribution de 25 cents; on comprend dès lors que quelques personnes qui ne se sentaient que trop disposées à adopter ces théories, aient pu être induites en erreur et se figurer que ces réunions avaient pour but de faciliter le choix que chacun avait le droit de faire. C'était une profonde erreur. D'après ce que j'ai appris de bonne source, les mœurs étaient respectées et les convenances rigoureusement observées dans ces réunions; elles étaient consacrées en partie à des leçons instructives, en partie à d'innocentes récréations. Inutile de dire, toutefois, que ces instructions portaient sur la théorie morale d'après laquelle cette secte se gouvernait. Quoi qu'il en soit, la publicité que l'on donna à cette affaire, attira vers le local des réunions, une foule de curieux et en même temps les défenseurs officiels de la morale publique, — les employés de la police — qui y opérèrent au hasard quelques arrestations. Comme on ne put, néanmoins, produire aucun chef d'accusation, on dut remettre les prisonniers en liberté le lendemain matin, et la police reçut une sévère réprimande. La discussion publique qui s'établit à ce sujet dans les journaux de New-York, reposait sur un intérêt de principe. *La Tribune*, en opposition à la doctrine de cette secte, — que la morale, aussi longtemps qu'elle ne devient pas, pour un individu déterminé, l'occasion d'un préjudice bien défini, est, comme la religion, une affaire essentiellement privée, dans laquelle ni l'État, ni la société ne doivent intervenir, — avança qu'une morale coërcitive était nécessaire, — (*compulsory morality*). Par cette déclaration, *la Tribune* demeurait fidèle aux prin-

cipes whigs qu'elle avait toujours professés et à la position qu'elle occupe comme organe principal de l'opinion qui tend à faire admettre le système de la tempérance. Mais comme la Société de l'Amour libre tire son origine des tendances fourriéristes et a été protégée par des fourriéristes notables, comme Prisbane, et que *la Tribune*, au su de tout le monde, est un enfant avoué du fourriérisme, bien qu'un enfant qui s'est affranchi de la tutelle paternelle, on peut observer dans cette discussion, la manifestation de deux nuances d'opinion, en opposition absolue, bien qu'émanant d'une même école socialiste. C'est la même opposition qui existe entre le système du parti whig et celui du parti démocratique.

LIVRE IV.

VOYAGE PAR TERRE DE NEW-YORK VERS LE NORD DU MEXIQUE, SÉJOUR A CHIHUAHUA ET RETOUR PAR LE TEXAS.

CHAPITRE I.

Causes du voyage. — Le commerce vers Chihuahua. — De New-York à la frontière de Missouri. — Voyage en chemin de fer et aspect du pays entre New-York et le lac Érié. — Cincinnati. — Physionomies germano-américaines. — Un homme peu avancé. — Démocratie et dialectes populaires. — Sur l'Ohio, le Mississipi et le Missouri. — Philosophie de l'ouest. — Dangers que présentent les bateaux à vapeur. — Weyne City. — Indépendence.

L'ami lecteur se rappelle peut-être qu'avant mon voyage à Nicaragua, je cherchais une occasion de visiter les contrées les plus reculées à l'Ouest de l'Amérique du Nord. Je briguai alors une place auprès de la commission formée pour régler les frontières mexicaines; n'ayant pu atteindre mon but, mes idées prirent une autre direction et je formai le projet d'un voyage au Nicaragua. Néanmoins, au printemps de 1852, après avoir cessé de prendre part à la rédaction du *Journal universel de New-York*, alors que le séjour de cette ville ne paraissait me promettre aucun avantage matériel ou spirituel, je fis la connaissance de M. Samuel Kaufmann, de la maison de commerce H. Mayer et Cie, en relations d'affaires avec Chihuahua. Il me proposa d'accompagner de Missouri à Chihuahua un transport de marchandises appartenant à la maison. Les contrées sauvages

qui se trouvent à l'intérieur de l'Amérique du Nord, sont encore traversées par des Indiens et sont si peu sûres et si inhospitalières qu'on ne peut les parcourir que par troupes nombreuses. Aussi celui qui n'a pas les moyens d'équiper lui-même une expédition, doit-il se joindre à une caravane quelconque. L'occasion qui s'offrait à moi, se présentait dans des conditions si agréables et si avantageuses, que je n'hésitai pas à la saisir. Notre caravane, dont le point de départ était fixé à Independence, sur le Missouri, devait se composer de dix-huit à vingt chariots attelés chacun de six mulets, du nombre nécessaire de bêtes non chargées destinées à servir de relais et un personnel requis de charretiers et de muletiers. Elle devait être conduite par le second intéressé lui-même, M. H. Mayer, qui avait déjà plusieurs fois fait le voyage.

L'État de Chihuahua, de tous les États mexicains le plus éloigné d'un port de mer, a reçu, pendant un certain temps, la plus grande partie des marchandises que le commerce lui amène, par la route de Santé-Fé, dans l'intérieur des États-Unis. En examinant simplement la distance sur la carte du pays, on trouvera cela difficile à comprendre, mais on s'explique ce fait en se rendant compte des circonstances particulières dans lesquelles il se produit. La merveilleuse facilité de transport sur les chemins de fer, les canaux et les fleuves sillonnés de bateaux à vapeur, dans les États-Unis, de New-York au Missouri; les grandes routes, naturellement bonnes qui traversent les prairies à l'Est du Missouri; le peu de frais d'un voyage sur ces routes où la nourriture des bêtes de somme coûte peu ou ne coûte rien; la hardiesse, l'esprit entreprenant, l'habile administration de tout ce qui a rapport aux moyens de transport, qualités

qu'on trouve à un si haut degré chez les peuples des États-Unis; enfin l'histoire de l'origine de ce commerce qui s'abouche avec les colporteurs des contrées limitrophes et trafique avec les Indiens, tous ces motifs ont fait préférer pour quelque temps une route presqu'aussi longue que la distance qui sépare Chihuahua du port le plus proche, à celle qui traversait les difficiles passages des montagnes du Mexique. Depuis que le Texas s'est peuplé de plus en plus et qu'il est devenu possible aux négociants de s'y pourvoir de bêtes de somme et de provisions, ces rapports commerciaux ont changé; les Américains du Nord ont commencé à préférer à la route du Missouri, celle bien moins longue qui traverse le Texas. Le gouvernement mexicain de Santa-Anna, s'est efforcé, en élevant les droits d'entrée, d'apporter des entraves au commerce des frontières avec les États-Unis. Tandis qu'une indulgente facilité présidait à l'entrée des marchandises par les ports du pays, on apportait la plus inexorable rigueur à leur entrée par les frontières de terre, de sorte que des marchandises, venant du Sud, à Chihuahua par le Mexique, pouvaient se vendre à meilleur compte que celles qui, arrivant soit de Missouri, soit du Texas, passaient la frontière à El Paso. Néanmoins, lorsque, il y a quatre ou cinq ans, j'entrepris ce voyage, le transport de marchandises que j'accompagnai prit encore la plus longue des routes possible. Les marchandises furent dirigées jusqu'au Missouri par chemin de fer et par bateaux à vapeur; à Weyne-City, près d'Independence, elles furent chargées sur des chariots et partirent pour New-Mexico; elles descendirent le cours du Rio Grande jusqu'à El Paso où elles passèrent la frontière et d'où elles gagnèrent Chihuahua. El Paso était alors, sur toute la ligne de fron-

tière de Chihuahua, la seule ville où il y eut un bureau de douanes. Depuis on en a établi un second à Presidio del Norte, situé plus au Sud sur le Rio Grande; c'est ce qui a rendu la route du Texas si avantageuse.

Ces entreprises commerciales, à travers l'intérieur du continent, sont inévitablement entourées de grands dangers, tant pour les personnes que pour les biens; il faut beaucoup de courage personnel pour les diriger et non moins de courage pour supporter toutes les fatigues et les privations qui les accompagnent. Ce qui étonnera surtout le public allemand, c'est que des juifs allemands jouent dans ce commerce un rôle important et font preuve à l'occasion d'un caractère courageux et vaillant qu'on n'est pas habitué à accorder, en Europe et principalement en Allemagne, au peuple juif. Ce fait, comme tant d'autres, prouve qu'on ne peut conclure de ce que sont des hommes dans des conditions défavorables à ce qu'ils seront, quand ils se trouveront dans des conditions meilleures.

Le 16 juin au matin, je quittai New-York en compagnie de M. H. Mayer. Le bateau à vapeur nous transporta par le North-River à Jersey-City où nous prîmes place dans un waggon d'un convoi qui était sur le point de partir pour Dunkerke, sur le lac Érié. Le chemin qui y conduit est construit avec l'insouciante témérité et la légèreté dont les Américains du Nord sont seuls capables. Nous volions sur des rails négligemment posés, au bord de précipices escarpés ou sous des angles de rochers qui s'avançaient sur la voie, dans un pays montagneux et couvert de forêts. L'air était étouffant et le mouvement continuel et les cahots du waggon, joints à la poussière et à la chaleur, nous faisaient éprouver une grande fatigue. Le pays avait un aspect qui était cepen-

dant de nature à faire oublier la fatigue. Pendant quelque temps le chemin suit le sommet d'une montagne et le regard plonge, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans de profondes vallées boisées. La contrée devient de plus en plus belle de la Delaware jusqu'au lac Érié. La voie traverse alors de vertes plaines, sillonnées de clairs ruisseaux et sur lesquelles se projette l'ombre des arbres qui couronnent les hauteurs ; le vert sombre des sapins et le blanc éclatant du pin sauvage se mêlent au beau vert des chênes, des érables, des Robinia et des autres arbres à feuilles. Çà et là, dans les prairies et les clairières, se trouvent de nouvelles maisons, tantôt disséminées une à une, tantôt rangées par groupes qui indiquent le premier tracé des rues de villes nouvelles. Partout on aperçoit une nature riche et une activité infatigable.

La dernière partie du chemin se fit pendant la nuit. Sans nous arrêter, nous nous embarquâmes à Dunkerke, sur le lac Érié, pour Cleveland.

L'air de la nuit était calme sur le lac et d'une fraîcheur agréable. Le lendemain matin nous voguions à peu de distance de la terre, le long du rivage. Celui-ci est plat et couvert de forêts échancrées de fréquentes éclaircies où l'on voit poindre de loin en loin quelques habitations. La plupart des fermes de cette contrée sont situées à une certaine distance du rivage et on ne peut les apercevoir du lac. Le matinée était encore peu avancée lorsque j'arrivai à Cleveland.

La position de cette ville sur la haute rive du lac Érié est célèbre. Le point où nous avions débarqué aussi bien que l'heure du départ du train, ne nous permirent pas d'en prendre une vue. A peine sortis du bateau à vapeur nous

montions en waggon et quelques minutes après la ville était loin de nos regards et nous traversions, sans nous arrêter un seul instant, les forêts de l'Ohio.

Dans ce trajet on a l'occasion d'admirer toute la beauté de la végétation dans l'Amérique du Nord. L'aspect des masses, la forme, les nuances, les couleurs, varient à l'infini et produisent surtout les effets les plus merveilleux; les ormes surtout, hauts, élancés, au feuillage épais quoique léger et gracieux, y atteignent une beauté remarquable.

Une malheureuse circonstance ne me permit pas d'admirer toute la ligne de l'Ohio que j'aurais pu découvrir du chemin de fer. Deux convois qui s'étaient rencontrés peu de temps avant notre arrivée, interceptaient le passage entre La Grange et Wellington. Les débris qui gisaient sur la route nous donnaient un exemple frappant de la puissance terrible de la vapeur. Ils formaient un monceau élevé de fragments informes de toutes espèces, de waggons à moitié pulvérisés. Je ne pus apprendre si on avait à déplorer la mort de quelque personne; les voyageurs qui se trouvaient dans notre train ne parlaient que du retard désagréable que cet accident nous faisait éprouver, pour le reste on s'en occupait peu. Nous ne pouvions attendre qu'on eut enlevé les débris, nous dûmes donc descendre de convoi et aller attendre à Wellington, qui se trouvait à une petite distance, un train venant de Cincinnati, train qui devait changer de voyageurs avec le nôtre et nous conduire à Cincinnati. Sur ces entrefaites, un orage terrible vint à éclater, la pluie tombait à verse et les voyageurs durent s'entasser dans une salle étroite, la seule place où l'on put trouver un abri. Le reste du trajet se fit au milieu de la nuit et lors-

qu'au point du jour, nous arrivâmes à Cincinnati la pluie continuait à tomber.

Nous fûmes obligés de nous arrêter quatre jours dans cette ville, car nous avions non seulement à expédier plusieurs affaires relatives à notre voyage, mais encore M. M. avait l'intention de s'y marier en toute hâte. Aux États-Unis on conclut une affaire de l'espèce avec toutes les formalités préliminaires, dans l'espace d'une demi-heure. Y employer toute une journée ce serait perdre son temps. La dame devait faire avec nous le long et pénible voyage de Chihuahua, et pouvait ainsi prétendre avec raison à quelques jours de repos. Ce séjour me fournit une excellente occasion de parcourir la ville et ses alentours. Du haut de la montagne contre laquelle s'appuie la ville, on a une vue magnifique, d'où l'on découvre la ville entière, la vallée de l'Ohio et les collines qui l'entourent. Ce paysage rappelle, jusqu'à un certain point, les contrées arrosées par le Neckar. Les environs de Cincinnati sont pourtant bien plus étendus et leur végétation, d'un caractère méridional, est beaucoup plus luxuriante. Les troncs vigoureux des ormes s'élancent des ombres épaisses des arbres situés sur les bords de l'Ohio et donnent à la petite ville de Covington un aspect vraiment aristocratique. La ville de Cincinnati, aux édifices admirablement situés, s'adosse au flanc de la montagne sur laquelle je me trouvais, s'élève jusqu'au sommet et étend ses bras entre les petites collines qui coupent la vallée principale. Les hauteurs sont plus remarquables de ce côté que celles qui regardent vers Kentucky; tandis que là elles sont couvertes de forêts, ici on n'aperçoit que des bosquets isolés, s'élevant sur un sol gazonné ou groupés autour des maisons de campagne qui occupent les plus beaux points. Ces coteaux

semblent créés pour la culture de la vigne, et les vignes qu'on y voit réellement complètent l'aspect plus européen qui, me semble-t-il, distingue Cincinnati des autres villes de l'Amérique.

Un très grand nombre d'Allemands, surtout de la partie catholique de l'Allemagne méridionale, habitent de l'autre côté du canal qui s'étend au pied de la montagne et entoure la ville. Tout ce que je pus voir et entendre de ces gens, était fait pour produire une impression d'autant plus décourageante, que ceux qui la provoquaient n'étaient plus dans la pauvreté et dans la misère, bien que la pauvreté et la misère aient dû être pour beaucoup dans les causes premières de la trivialité et de la dépravation de ces êtres. Devant une maison dont la superbe situation était digne d'envie, on voyait assis un groupe d'hommes et de femmes : les hommes, avaient l'air de paysans souabes, nés dans un des coins les plus pauvres et les plus obscurs, où l'on a soin que les gens restent simples d'esprit, et cependant sur leur visage brillait un rayon de la finesse américaine, comme si une main étrangère s'était plû à l'y graver pour servir de contraste; les femmes semblaient avoir été tirées des bas-fonds d'un sale faubourg et placées tout à coup sur ces joyeuses hauteurs, au brillant soleil de l'Amérique; leur aspect était sombre, hideux et mauvais. En passant j'entendis ces gens parler, dans le dialecte le plus effroyable qui soit jamais sorti d'une bouche allemande et dont la patrie doit se trouver quelque part entre la Bavière et la Souabe, d'un attentat horrible qu'un père aurait commis sur sa fille. On comprendra aisément mon découragement en songeant au milieu dans lequel je me trouvais : au dessus de ma tête un splendide soleil, à mes pieds, la luxuriante vallée

de l'Ohio, avec ses belles collines, son fleuve, la ville et à mes côtés, ces hommes libres, plus libres que le roi auquel ils étaient soumis et plongés dans un profond abrutissement, dans une ignoble dépravation ! Cherchez l'Américain natif le plus sauvage, et vous ne trouverez pas d'exemple d'hommes aussi ravalés.

En descendant la côte, je rencontrai trois jeunes garçons et j'entendis l'un d'eux prononcer les paroles suivantes accompagnées de gestes animés : « Qu'on ait de l'argent, qu'on n'en aie pas, qu'on n'aie rien du tout ou qu'on ait des dettes, tout cela revient au même dans le pays. » C'était apparemment un homme déjà fait aux coutumes du pays et qui faisait la leçon à un paysan encore ignorant. Le dernier soir qui précéda mon départ de New-York j'y entendis, dans un dialecte un peu différent, donner un avis semblable : « Voyez-vous, disait un passant à son compagnon, dans ce pays-ci vous pouvez injurier et outrager tant que vous le voulez, mais il faut bien vous garder de citer de nom propre. »

Ce n'est que lorsqu'on les entend à l'étranger qu'on peut se faire une idée de la trivialité des dialectes provinciaux pour lesquels on a éprouvé pendant un certain temps, un intérêt si romantique, trivialité qui n'a d'égale que celle avec laquelle on envisage et on exprime les choses, et qui est la conséquence nécessaire de la grossièreté des dialectes. L'extirpation des patois provinciaux fait partie des moyens nécessaires pour amener en Allemagne une situation politique plus satisfaisante. En faisant cette remarque, je n'ai pas du tout en vue l'unité de l'Allemagne car, non seulement des dialectes provinciaux, mais encore des langues différentes ne sont pas un obstacle à l'unité politique, — il est inutile de le démontrer. Il s'agit ici de tout autre chose,

il s'agit de la possibilité d'une vie politique à laquelle toute la masse du peuple prendrait part avec des droits égaux. De la possibilité d'une pareille vie, naît la supposition de l'usage universel d'une langue littéraire par opposition avec les idiomes naturels. Ainsi, toutes les conséquences révolutionnaires qui ont été tirées en Europe de la rivalité des langues, sont déjà réactionnaires de leur nature en tant, que cette rivalité ne s'exerce que sur la manière naturelle de s'exprimer de la langue mère, comme en Hongrie, par exemple. Il en est de même des costumes nationaux et provinciaux. L'amour du peuple pour les expressions locales ne peut lui être d'une plus grande utilité que son goût pour les costumes nationaux. Ainsi, lorsque nos jeunes paysans allemands et nos paysannes de la Souabe ou de la Bavière, arrivent en Amérique, leur costume national, si beau qu'il semble en Allemagne, fait ici une impression triste et plaisante en même temps et à nous, comme aux Américains, il paraît vulgaire et de mauvais goût (*mean*). Il est positif que chaque Américain ne parle pas élégamment et que chaque Américain ne s'habille pas avec goût; mais chaque Américain parle — bien ou mal — la même langue anglaise, une langue qui s'élève bien au dessus de la rude simplicité d'un patois; et chaque Américain aussi s'habille d'après le même style. S'il fait des fautes dans sa langue, nous les comparons aux trous de ses habits. Malgré ses trous, la coupe de cet habit est celle d'un habit de gentleman, et malgré les fautes dont il l'émaille, cette langue est pourtant celle dans laquelle un Webster ou un Clay a prononcé ses discours. Le bûcheron dans les forêts des Alleghanies, comme le charretier sur la route de Santa-Fé, ont la même grammaire que le président de l'Union et que la reine d'Angleterre. La

simple nature est partout locale et individuelle, tandis que ce que nous appelons civilisation est une manière de vivre plus élevée. A l'aide de cette civilisation, on arrivera à produire l'unité de l'espèce humaine, unité qui n'est pas un fait spontané, et de l'inégalité de circonstances sans valeur naîtra l'égalité de l'espèce humaine, égalité qui n'est pas davantage un fait spontané et naturel. L'amour des idiomes et des costumes nationaux prend donc maintenant parti pour la nature contre la civilisation et doit donc être considéré comme contraire à la civilisation. On a vanté la richesse des idiomes pour désigner des rapports concrets : on ne peut contester qu'ils ne peuvent contribuer beaucoup à enrichir les langues cultivées pendant une certaine période de leur développement, mais on ne peut en tenir aucune conséquence sur les avantages absolus des idiomes. L'homme non civilisé est riche en expressions pour désigner des rapports concrets, et pauvre en expressions pour désigner des rapports abstraits. La haute civilisation évite de peindre trop minutieusement les rapports concrets, comme elle évite une accentuation trop vive et des gestes trop animés; comme la science, dans ses sphères les plus élevées, évite tout ce qui est trop individuel. Aussi ne peut-on pas songer au développement universel d'une civilisation politique chez un peuple qui affectionne les dialectes provinciaux et les costumes locaux. Quel désordre n'ont pas produit pendant les dix dernières années, les démagogues et les révolutionnaires de l'Europe, en présentant le peuple comme une masse soumise simplement, comme toute végétation, aux lois de la nature et pourtant, dans la société moderne, il est tout à fait impossible de le considérer comme tel !

Nous quittâmes Cincinnati, le 23 dans l'après-dînée. Le

temps était pluvieux et nous obligea à rester dans la cabine du bateau à vapeur sur lequel nous avions pris passage pour Louisville. Vers le soir je me promenai pendant quelques instants sur le pont. Le vaisseau, comme tous les bateaux à vapeur de l'Ouest, est une de ces constructions grandes et élégantes, mais maigres à travers la légère charpente desquelles chaque mouvement de l'eau et de la machine se fait sentir. A chaque pas les planches du pont fléchissaient et le mouvement des flots du fleuve se propageait dans toutes les parties du vaisseau, en pliant et en faisant trembler tout son bois. Lorsqu'on regardait par dessus le pont sur lequel on reconnaissait parfaitement les mouvements ascendants et descendans de l'eau, on croyait à chaque instant voir toutes les parties de la construction se détacher et se disjoindre.

Le lendemain matin nous arrivâmes à Louisville que je parcourus pendant la journée. Je n'ai rien à en dire si ce n'est que j'y admirai la splendide végétation des arbres. Le jour suivant nous nous embarquions pour Saint-Louis. C'était le 25 juin et il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de dire qu'en déjeunant dans la chambre de l'auberge nous avions un bon feu de cheminée. Plus tard, dans la journée il fit assez chaud au soleil, mais l'air resta froid.

Nous voyageâmes toute la journée entre deux rangées de collines boisées que coupaient parfois des veines horizontales de pierre calcaire. De temps en temps nous passions devant une localité naissante, composée de quelques habitations éparses ou bien devant un bâtiment isolé qu'entouraient quelques terrains cultivés. En général pourtant les deux rives étaient boisées. Des chênes, des ormes, quelques pins, autant que je pouvais m'en rendre compte du pont du vapeur, me parurent être les essences dominantes. Le len-

demain, les rives étaient plates et couvertes d'un bois de peupliers pins, au dessous de l'embouchure du Wabash, sur le côté gauche, de nouvelles collines s'élevèrent qui s'étendirent jusque près de l'embouchure du Tennesee, où est situé Paduca. Sur tout l'Ohio je ne remarquai pas d'autre animal qu'un grand héron d'un gris foncé, quelques vautours et plusieurs petites mouettes. Nous atteignîmes Cairo le soir, après le coucher du soleil puis nous entrâmes dans le Mississipi.

Pendant la traversée j'entendis de loin un dialogue entre deux de mes compagnons de voyage, l'un un fermier de Kentucky, l'autre un prédicateur méthodiste d'Indiana. La conversation roula d'abord sur la navigation à vapeur puis passa à la navigation aérienne; de là le fermier, un petit vieillard, à l'air mordant, au front chauve, avec quelques mèches de cheveux blancs derrière les oreilles, en arriva au vol des anges et des esprits. « J'ai appris, disait le prédicateur, que l'on a découvert dernièrement une machine qui, ainsi que le vol de l'aigle dans les airs, devait être élevée et dirigée au moyen de l'électricité. » « Quelle est votre opinion, monsieur, sur l'âme des hommes après la mort, lui demanda le petit fermier. » « Croyez-vous aussi qu'elle pourrait se transporter avec une vitesse extraordinaire d'un lieu à un autre? » « Très certainement qu'elles le pourront, répondit le prédicateur avec l'accent d'une conviction très absolue. » « Bon! reprit le fermier. Il y a pourtant, quant aux anges, une difficulté qui m'embarrasse et au sujet de laquelle je voudrais connaître votre manière de voir. Vous conviendrez qu'un esprit ne peut être sur deux points à la fois : maintenant si Dieu envoie les anges sur la terre pour le service des hommes et leur

donne une mission, ils devront lui rapporter leurs informations et prendre des nouvelles instructions, je demande qu'elle sera la vitesse avec laquelle ils pourront le faire, car s'ils doivent aider les hommes et s'ils doivent d'abord s'envoler pour prendre des instructions cela pourrait durer trop longtemps et le secours arriver trop tard. » Le prédicateur prétendit que ce scrupule était inutile et il fit remarquer que les esprits peuvent recevoir des instructions en chaque lieu où ils se trouvent, parce qu'ils sont partout « dans l'atmosphère spirituelle » qui les réunit au seigneur; mais le petit fermier paraissait se complaire dans ses difficultés de casuiste et être peu satisfait de cette manière de voir.

A cet endroit la conversation à laquelle un troisième personnage venait de prendre part prit une autre direction et eut pour objet les esprits frappeurs et gratteurs et la demoiselle Fox de Rochester. Les trois interlocuteurs étaient tous trois incrédules au sujet du bruit produit par les esprits frappeurs.

Le fermier disait qu'il aurait foi en la jeune dame si elle ne se faisait pas payer en espèces. Il regardait, par conséquent, les bruits produits par ses esprits comme une spéculation pour gagner de l'argent. « Quant à la spéculation principale, elle doit encore arriver, ajouta le prédicateur qui paraissait expert dans la matière. On écrira un livre contenant la collection des révélations faites par les esprits, on le donnera pour un livre saint et on retirera beaucoup d'argent du produit de sa vente. » Il paraissait indisposé contre les esprits non officiels et il fit cette remarque toute naturelle que le bruit des coups et des grattements des esprits ne pouvait se produire qu'en vertu des lois de la

nature. « Ces esprits frappeurs, fit observer le fermier, ont déjà occasionné plusieurs malheurs. Dans l'hôpital des fous à Kentucky, se trouvent quinze jeunes filles que cette évocation d'esprit a rendues folles. Une d'elles, entre autres, reçut une prétendue lettre d'un esprit dans laquelle on l'invitait à écrire à ses parents décédés qui lui répondaient aussitôt, s'ils étaient devenus bien heureux. La jeune fille obtempéra à cet ordre, ne reçut aucune réponse, en tira la conclusion que ses parents étaient damnés et s'en affligea tant qu'elle en perdit la tête. » « Je ne pourrai dire si les esprits existent réellement ou non, » objecta le troisième personnage du ton sec d'un homme pratique « toutefois, dans l'affirmation, je n'en verrai nullement l'utilité. » Tous tombèrent d'accord en cela avec lui et la conversation s'arrêta là. Ces personnages n'approuvaient certes pas le projet de prendre les esprits frappeurs et gratteurs au service de l'espèce humaine, comme les anciens Coboldes, et de résoudre ainsi le problème d'une force motrice gratuite, problème dont on s'occupait alors à New-York et à Philadelphie.

Je songe maintenant que j'ai oublié de relater un entretien que j'eus à Philadelphie avec un savant rabbin au sujet de l'origine divine de la loi mosaïque. Après avoir fait ressortir la pureté du monothéisme juif en comparaison de la doctrine chrétienne de la Trinité, il continua en ces termes : « Moïse n'ayant pas fait de grands voyages et nombre de contrées, aujourd'hui connues, n'étant pas découvertes de son temps, ne pouvait conséquemment pas avoir de connaissance très étendue en histoire naturelle. Néanmoins sa loi, qui permet de manger la chair des animaux qui ont la corne du pied fendus et qui ruminent,

défend de manger de celle de quatre sortes d'animaux qui ne possèdent que l'une des deux conditions requises, savoir : le chameau qui rumine mais qui n'a pas la corne du pied fendus, et le lièvre, le lapin et le porc qui ont la corne du pied fendue, mais qui ne ruminent pas. Depuis ce temps la science a fait des progrès extraordinaires; on a découvert des milliers d'animaux dans le Nouveau Monde et dans les îles, mais en dehors de ces quatre espèces animaux on n'en a découvert aucun qui ait les mêmes caractères. Quel homme donc, dans l'état où se trouvait alors la science, aurait osé affirmer qu'il n'y avait plus sur toute la terre un seul animal qui pût être assimilé à ces quatre derniers? Dieu seul pouvait le savoir, lui qui a créé les animaux! »
Une des personnes présentes qui avait suivi ma conversation avec le rabbin, fit timidement l'observation qu'on pourrait peut-être encore citer le porc-épic, mais le théologien juif répliqua que l'objection n'était pas nouvelle et avait déjà était réduite à néant par le célèbre Buffon. « Buffon, dit-il, a minutieusement examiné le fait et a reconnu que le porc-épic était compris dans la famille du porc. » Peut-être aussi l'argument du savant rabbin n'était-il pas tout à fait nouveau. Quant à moi je le trouvai aussi étonnant que les scrupules du fermier casuiste au sujet de la vitesse des anges.

Le lendemain notre route traversait une partie de la belle vallée du Mississipi. Les collines ou Bluffs, comme on les appelle ici, s'avancent, tantôt à droite, tantôt à gauche, jusqu'au bord du fleuve et leurs flancs escarpés, d'où s'élançaient de grands quartiers de rocs, donnait un certain caractère à la campagne où coulait le fleuve.

Nous arrivâmes pendant la nuit à Saint-Louis où nous

nous arrêtâmes deux jours. Des affaires relatives à l'équipement de notre caravane nous prirent une grande partie de ce temps déjà si court. Il me resta quelques heures, à la vérité, pour aller rendre visite à ceux de mes amis habitant cette ville et pour faire quelques connaissances, très précieuses pour moi, pour ce qui est de la ville et de ses environs, j'en ai vu si peu cette fois-ci, aussi bien que dans une visite postérieure tout aussi courte, que je ne puis rien ajouter à ce qu'on sait généralement sur Saint-Louis.

Le 30 nous nous embarquions pour Weyne-City, petite localité de quelques maisons qu'on peut considérer comme le port d'Indépendence. Partis vers midi de Saint-Louis, nous arrivâmes peu de temps après à l'embouchure du Missouri, dont l'eau épaisse et chargée d'une argile jaunâtre, tranchait vivement sur les flots limpides du Mississipi. Cette différence se remarque encore après que les deux fleuves se sont réunis et coulent dans un seul lit et cela jusque très loin en dessous de Saint-Louis et presque jusqu'à l'embouchure de l'Ohio ; peu après les flots du Mississipi lui-même prennent cette couleur glaiseuse. A mesure que nous entrions plus avant dans le Missouri, notre vaisseau avait à vaincre un courant beaucoup plus fort. A l'endroit où les deux fleuves se réunissent, leurs rives sont élevées et forment des collines inclinées.

Vers le soir, nous arrivâmes à un point où la rive orientale du Missouri nous présentait une belle côte boisée au pied de laquelle se trouvait un banc assez étendu, formé de couches horizontales de pierres calcaires. Des chênes, des tabinia, destilleuls, des ormes, des platanes, des buissons de toute espèce, ombragent ce banc de rochers, au pied duquel jaillissent de nombreuses sources. Quelques misérables bloc-

khaus disséminés s'y trouvent aussi, habités par des Français de l'ancienne colonie du Missouri, dont les terrains cultivés se trouvent probablement de l'autre côté des collines car, du fleuve, on ne peut apercevoir aucune trace de défrichement.

Un orage força notre vaisseau à aborder pendant la nuit. Les deux rives sont élevées et boisées et couvertes de peupliers, de platanes et de taillis de saule; l'eau mine les rives, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et fait tomber dans ses flots, les vieux arbres qui la bordent. Il se produit alors des bancs de sable qui forment de nouvelles rives, bientôt recouvertes de jeunes plants de peupliers, de platanes et de saules, tellement serrés que de loin on croirait voir un champ de blé d'une belle venue plutôt qu'une jeune forêt. Ces lambeaux de forêts, en se formant sur des points différents du cours du fleuve et en se groupant souvent en grandes masses, donnent à la contrée avoisinante un aspect des plus variés.

Nous passâmes dans la matinée du 2 juin, devant Jefferson City, la capitale du Missouri : c'est une petite localité qui s'étend sur la rive élevée, crevassée de ravines et dépouillée de ses arbres. La *State-House*, grand bâtiment construit en pierres, avec un péristyle demi circulaire et avec une tour surmontée d'une coupole, se trouve juste au dessus du fleuve, sur une verte colline, à la base des rochers. Pendant la nuit nous aperçûmes Boonville, le matin Glascow et plus tard Brunswick. Miami possède la plus belle situation que j'ai vu sur le fleuve; elle s'élève sur une colline escarpée, à la pente assez raide vers le fleuve, recouverte de prairies et plantée de chênes. Le lendemain, avant d'atteindre Lexington, nous vîmes, sur un banc de sable,

une bande d'oies sauvages qui voulurent lutter de vitesse avec notre vapeur. C'était vraiment plaisant de voir ces stupides animaux faire tous leurs efforts pour ne pas se laisser distancer par notre navire qui ne pouvait avancer que très lentement, le courant était très fort en cet endroit. Lexington s'étend jusqu'au pied du fleuve sur une colline qui contient de la houille en abondance, de sorte que chaque habitant peut se creuser sa houillère derrière sa propre maison. Sur la rive se trouvaient encore les débris d'un vapeur qui avait fait explosion quelques mois auparavant. Lors de cet accident, le corps du capitaine fut lancé contre un des ormes qui bordent le fleuve et plusieurs centaines de personnes perdirent la vie. Il est heureux qu'on n'ait pas ici l'habitude de placer des monuments dans les lieux signalés par une catastrophe, comme on le fait au Mexique dans les endroits où un assassinat a été commis, car, sans cela, on aurait toujours, sur les bateaux à vapeur et sur les convois des États-Unis, ces *memento mori* devant les yeux.

Le Missouri fait ici une courbe rapide et la navigation y est difficile. De grands bancs de sable mettent obstacle à son cours sur la rive convexe et plate, tandis que, sur la rive concave et élevée, il est tellement obstrué de troncs d'arbres (*snags*) enfoncés dans la vase, qu'il est difficile à un *boat* de s'y frayer un chemin. Quelques milles plus loin, en dessous de l'embouchure de la Fishing River, plus bas que Sibley, l'ancien fort Osage, nous touchâmes un *snag* et une de nos roues y resta accrochée. Le vaisseau craqua et se coucha sur le flanc ; l'eau fit irruption sur le pont inférieur et éteignit le feu allumé sous la chaudière toute disloquée ; des caisses, des tonneaux, une quantité de meubles qui composaient en partie le chargement, tombèrent à l'eau et sui-

virent le courant avec tout notre bois à brûler. Sur ces entrefaites le bateau s'était dégagé mais, poussé de côté et d'autre en descendant le fleuve, il risquait de s'empêtrer parmi d'autres *snags* et d'être brisé par le travers. Il parvint pourtant à atteindre le rivage et à aborder. Lorsque le *boat* s'était couché sur le flanc, on servait précisément le souper; les tables furent renversées; les plats et les assiettes, les bouteilles et les tasses, tout notre menu, gisaient à terre et il nous fallut attendre jusqu'à onze heures, avant qu'on put préparer un nouveau souper. Le sangfroid des Américains, non seulement des hommes mais encore des femmes, est vraiment exemplaire dans de telles circonstances et remédie à bien des accidents que le défaut de soins occasionne mal à propos : le danger imminent où nous nous étions trouvés n'interrompit pas même la joyeuse conversation des dames qui s'étaient pressées dans la galerie de l'arrière. Après un travail de six heures, le *boat* fut de nouveau en état de continuer sa route, ce qui se fit en plein clair de lune. Nous avions encore un dangereux trajet de quatre à cinq milles à faire à travers d'innombrables *snags*, avant d'arriver, vers une heure de la nuit, dans une eau plus navigable et plus sûre.

Vers le matin, le ciel était pur et un vent si vif soufflait dans la direction contraire que le *boat* qui, sans cela avait déjà assez de peine à remonter le fleuve, ne put presque plus avancer. Malgré cela nous arrivâmes vers midi à Weyne City où nous débarquâmes.

Sur le fleuve, l'air avait été d'une fraîcheur assez agréable, mais à terre il régnait une chaleur étouffante ce qui, paraît-il, est assez l'ordinaire à Weyne City. Vers le soir arriva d'Indépendence une voiture qui nous conduisit à

cette première station de notre voyage. La distance est de quatre milles par l'intérieur des terres. Un chemin abominable descend la colline opposée au fleuve mais sur la hauteur se trouve une route passable jusqu'à la ville. C'était sur cette route que se déroulait pour moi la perspective d'un voyage d'environ quinze cents milles anglais.

CHAPITRE II.

Halte à Indépendence. — Places-frontières du Missouri. — Caravane de négociants et d'émigrants. — Matériel de transport. — Méthodistes du Sud et du Nord. — Croyances nègres. — Police des mœurs et indulgence. — Singularité de la vie religieuse aux États-Unis. — Singularité au point de vue historico-politique. — Le matérialisme transcendental. — Malcontents américains. — L'avenir sans passé et le passé sans avenir. — Un meurtre politique. — Préparatifs de départ. — Au delà des frontières de la civilisation.

Indépendence est une petite ville qui a tout à fait le cachet d'une place-frontière et d'un point de départ pour les expéditions. A dix ou douze milles de cette ville se trouvent les dernières fermes, sur la lisière de la grande prairie et à quelques journées de marche plus avant, la route de l'Orégon se sépare de celle de New-Mexico et de Chihuahua. De grands chantiers de charrons et d'immenses cours encombrées de chariots de transport, peints en rouge et en bleu, entourent la ville; toutes les affaires se traitent en raison des besoins des caravanes de commerce et d'émigrants qui partent d'ici, ainsi que de quelques autres stations du Missouri, pour New-Mexico, Utah, la Californie et l'Orégon. A certaines époques de l'année, la ville prend un aspect

animé que lui donnent ses relations avec ces contrées éloignées. Au printemps précédent le nombre des émigrants pour la Californie qui se rassemblèrent ici était énorme; la ville, entourée de campements en plein air, ressemblait à un immense champ de foire. La saison propre à ce voyage était maintenant passée et l'hiver ne permettait plus de traverser le lac Salé. Pour nombre d'émigrants, cependant, qui avaient l'intention de passer la mauvaise saison chez les Mormons, il était temps encore de se mettre en route et quant au commerce avec Santa-Fé et Mexico, il n'est pas même interrompu en hiver, quelque difficile et dangereuse que soit la route à travers les prairies. Indépendence avait autrefois exclusivement le commerce par les « *plains* » — c'est ainsi qu'on appelle les grandes plaines de l'Ouest, — mais, à l'époque de mon voyage, Wesport, situé à une distance de douze milles en avant du Missouri, lui faisait une rude concurrence. Plus haut encore, on remarque sur le fleuve Fort Leavenworth, Weston, Saint-Joseph et Council Bluffs, stations de départ des émigrants pour la Californie, l'Utah et l'Orégon; les Mormons possèdent en outre, vis-à-vis de Saint-Joseph, d'où ils ont l'habitude de partir pour leurs possessions vers la nouvelle Jérusalem, sur le grand lac Salé. Je ne puis dire quels changements ont été apportés à cet état de choses. Depuis, avec les vastes étendues de terre qui se trouvent à l'E. de l'État du Missouri et où les blancs ne pouvaient s'établir à cause de la domination indienne, on a formé les deux territoires du Kansas et de Nebraska sur lesquels se sont élevées de nombreuses localités. Toute la première partie du voyage que je vais raconter a eu pour théâtre le Kansas actuel. Cette contrée, depuis qu'elle a servi de champ aux luttes des abolitionistes et

de leurs adversaires, a vu se reporter sur elle une attention et un intérêt, auxquels personne ne songeait alors.

Il y a, pour retourner à Indépendence, une malle-poste qui part tous les mois d'ici pour Santa-Fé; elle ne prend pas seulement des lettres, des journaux et des colis mais encore des voyageurs auxquels elle fournit la nourriture pendant la route. Le passage, nourriture comprise, coûte 150 dollars. Une voiture semblable quitte tous les mois Westport pour aller à la ville du lac Salé. On ajoute à la malle principale autant de voitures supplémentaires qu'il en est besoin. Chacune est attelée de quatre mulets et on chasse devant soi une certaine quantité de bêtes non chargées pour servir de relais. Les voyageurs sont naturellement toujours bien armés, mais ils seraient rarement assez forts pour résister à une attaque sérieuse des Indiens si ceux-ci, aussi longtemps qu'ils sont en paix avec le gouvernement, ne respectaient pas trop une malle placée sous sa protection. C'est ce qui rend de pareilles attaques très rares et presqu'exceptionnelles.

Nous nous trouvions donc alors dans une de ces villes qui, situées au bord d'un désert ou d'une steppe, sont comparables à un port. Maintenant encore, malgré les colonies des Kansas, la place a conservé le même caractère. On a appelé le chameau, le vaisseau du désert : aussi longtemps que les chameaux introduits au Texas par le gouvernement des États-Unis, ne se seront pas assez multipliés pour jouer un rôle semblable dans le Nouveau Monde, on devra donner au chariot de transport le nom de vaisseau de la prairie. Le chariot de transport, à la vérité, traîné par des mulets est au chariot attelé de bœufs, ce qu'est le vaisseau à vapeur au vaisseau à voiles. Les attelages de mulets sont préfé-

rables aux attelages de bœufs, le mulet supportant plus aisément que le bœuf la chaleur et le manque d'eau. D'un autre côté les mulets sont trois fois aussi chers que les bœufs et constituent une propriété qui court de grands risques sur le territoire indien. Rarement les Indiens enlèvent des bœufs tandis que le vol d'un cheval ou d'un mulet passe chez eux pour une action grande et honorable. Le grand commerce de bêtes de trait des deux espèces, pour les nombreuses caravanes qui se dirigent vers l'Est, a naturellement beaucoup contribué à donner une forte impulsion à l'élève du bétail dans l'État de Missouri. Les mulets élevés ici se distinguent par leur beauté, leur taille et leur vigueur : les petits mulets mexicains leur sont cependant supérieurs par leur vivacité et par la facilité avec laquelle ils supportent toutes les privations. Néanmoins les premiers trouvent toujours des acheteurs, même à Mexico, où on les recherche surtout pour les attelages. C'est ce qui fait que les caravanes du négoce, qui voyagent entre la frontière du Missouri et celle du Mexique septentrional, ne ramènent en général qu'une partie de leurs mulets. Pour ce qui est des bêtes de trait qui vont en Californie, dans l'Orégon et dans l'Utah, il est fort rare d'en voir revenir dans l'Ouest. Une partie périt naturellement en route. Les proportions de mortalité sont plus grandes pour les bœufs que pour les mulets, en partie parce que les premiers supportent moins bien la fatigue, en partie parce qu'étant d'une moindre valeur, on les traite plus mal. Les voyages à travers les prairies entraînent, tout bien compté, une perte très notable d'animaux, sans compter l'exportation pour l'Orégon et la Californie.

Je dus m'arrêter à Indépendence, depuis le 5 juillet jusqu'au 17 août, parce que notre caravane, avant de pouvoir

partir, devait attendre l'arrivée de différents envois de marchandises de New-York et acheter un certain nombre de mulets. Dès le commencement de mon séjour en cette ville, je fus témoin de la manière aussi inhumaine que stupide dont on traite ici les bêtes de somme. Les charretiers, à la vérité, ne se distinguent nulle part par une très grande sensibilité et on doit la rechercher moins que partout ailleurs, là où les fatigues de l'homme approchent souvent de celles de la bête. Je croyais déjà avoir vu ce qu'il y a de pire dans l'espèce à la vue des chariots de bœufs du Nicaragua, mais ce que je vis ici, au beau milieu de la ville, surpasse les coups de lance des charretiers du Nicaragua, bien que souvent leurs animaux soient couverts de sang et laissent sur la route des traces rougeâtres. Un bœuf d'un attelage de huit couples, déjà épuisé pour avoir gravi depuis le Missouri, une montée des plus rudes et longue de quatre milles, s'abattit devant la porte de la maison où j'étais assis. Malgré tous les coups de pieds et autres moyens employés par les charretiers, il fut impossible au pauvre animal, étranglé qu'il était par le joug, de se remettre sur ses jambes. On tourna alors sa queue en une longue spirale, puis on la tira par le bout de façon que la spirale devenait de plus en plus étroite et que la queue menaçait de se briser. Raffinement inutile ! Pour lui faire comprendre la nécessité de se relever, on marcha sur les naseaux de la pauvre créature, déjà à moitié étouffée et qui gisait sur la route, le museau en terre, respirant et soufflant à grands traits. Comme tout cela ne servait à rien on dut procéder à l'emploi de moyens plus sérieux. On versa quelques pincées de poudre sous le museau de l'animal et on y mit le feu : l'effet fut magique mais se produisit surtout sur le

camarade de joug de l'infortuné. Celui-ci fit les bonds les plus incroyables, se mit à trépigner avec les quatre pieds sur le corps de son voisin et menaçait de lui rompre la nuque en lui tordant la tête avec le joug. Après tous ces efforts infructueux et tous ces tourments sans but, on se décida seulement à ôter le joug à l'animal et à lui jeter un seau d'eau froide ; alors le bœuf essaya lentement de se dresser sur ses jambes chancelantes. Dès qu'il y eut réussi, il tenta de faire un bond furieux contre le plus proche de ses bourreaux, mais malheureusement il ne put y parvenir ; on l'ôta de l'attelage et il mourut le lendemain.

Dans une petite ville comme Indépendence, dont la population ne s'intéresse qu'à la vie des affaires, vie toujours monotone, malgré sa croissance et sa décroissance périodiques, il est fort ennuyeux de faire un long séjour. Cet ennui atteint inévitablement celui qui est peu ou point initié à cette vie et même, dans la saison-morte, celui qui y est complétement initié. Je sais que je juge ici la question en Européen, car l'Américain paraît être aussi insensible au tourment de l'ennui que l'Indien à celui de la douleur. Notez que je ne veux point ici faire l'apologie de certaines jouissances qu'on prise tant en Europe ni de maintes occupations inutiles à l'aide desquelles on tue le temps dans l'ancien monde : non seulement il ne doit y avoir aucune jouissance à mener une vie dans laquelle on passe périodiquement une partie du temps à ne rien faire ou du moins à faire quelque chose qui revient, à peu de chose près, à ne rien faire, mais encore une pareille vie doit être très nuisible tant au physique qu'au moral.

Indépendence, avec sa banlieue, comptait alors 4,000 habitants qui entretenaient sept églises. Il y avait ici non

seulement des méthodistes méridionaux mais encore des méthodistes septentrionaux qui se servaient tous des textes de la Bible à propos de l'esclavage, les uns pour le défendre, les autres pour l'attaquer. Ces derniers n'acceptent pas dans leurs rangs de possesseurs d'esclaves qui sont tous enrôlés parmi les méthodistes du Sud. « C'est Dieu lui-même qui veut que les noirs soient esclaves, disait ici un nègre à son auditoire et en ma présence. — Nous devons supporter notre sort, mais dans l'autre vie nous serons blancs et libres. » Voici ce que me raconta un Allemand que je rencontrai ici : Les noirs croient que les nègres damnés deviennent singes après leur mort, mais, s'ils se conduisent bien en leur qualité de singe, ils reviennent de nouveau au grade de nègre et enfin ils peuvent encore atteindre à la béatitude éternelle qui consiste pour eux à devenir blancs, à recevoir des ailes, et ainsi de suite. Je ne sais si le clergé chrétien entretient de pareilles idées, mais c'est fort présumable. Je ne pourrais dire quelle est actuellement, dans le Missouri, la situation d'une secte qui exclut de son sein tout possesseur d'esclaves; les luttes qui ont eu lieu dans le Kansas pour la possession de ce territoire doivent pourtant, jusqu'à un certain point, rendre cette position délicate. On parlait beaucoup à Indépendence de la discipline sévère des méthodistes : Une jeune dame avait été bannie de l'église pour avoir dansé un dimanche et un jeune homme avait reçu un avertissement parce qu'il était allé à un cercle. L'église toutefois, comme on me l'assura, donne de grandes facilités pour pécher, c'est à dire qu'elle vous octroie la permission de sortir de la communion pendant un certain temps, autorisation qui est largement mise à profit par ceux qui veulent goûter une bonne fois de tous les plaisirs du

monde. On peut comparer ceci aux indulgences que prodigue l'église catholique et c'est pour l'histoire un intéressant exemple qui prouve qu'en cherchant à établir des principes trop sévères on ne peut manquer d'en arriver à des compromis.

Comme je suis sur le chapitre de la religion, je vais parler ici d'un livre curieux qui me tomba entre les mains à Indépendence et que j'ai parcouru faute d'une autre lecture. Cet ouvrage contient la confession, les vues religieuses et la justification du sieur Warder Cresson, de Philadelphie qui fut d'abord quaker, puis schaker, ensuite millerite et alla enfin en pèlerinage à Jérusalem, où il embrassa le judaïsme. A son retour, sa famille le fit attraire en justice pour qu'il fut déclaré fou et mis dans une maison de santé. M. Cresson commença alors un procès désespéré et le gagna. Ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'état mental de cet homme, c'est la réunion du fanatisme le plus effrené et du réalisme le plus prosaïque. Il prétend avoir compris à la lettre chaque phrase de l'ancien testament. Le verset « heureux sont ceux qui cheminent sur la route de Jérusalem, » renferme pour lui l'ordre d'abandonner sur le champ à Philadelphie, sa famille et tous ses intérêts à leur propre sort, et de se mettre en marche pour Jérusalem par le plus court chemin. Il conseille à chacun de faire de même et donne, à la fin de son livre, les notes ci-dessous pour la commodité de tous ceux qui suivront son conseil : « De Philadelphie à Jérusalem 21 1/4 jours ; — 1re classe, 190 dollars 75 cents ; 2e classe, 135 dollars 50 cents (1). » Pendant l'année 1854,

(1) The Key of David. David is the true Messiah, etc., etc. Also reasons for bekoming a Jew, with a revision of the late law suit for lunacy on that account. By Warden Cresson. Philadelphia. 5612.

qui est maintenant écoulée, devait, d'après M. Cresson, commencer le règne de Dieu; chaque homme, méritant devant le seigneur, devait recevoir sa part d'héritage à Jérusalem, et la crainte de perdre cette part paraît avoir été le mobile principal du voyage du père Cresson. Ce fait mit en évidence le caractère réaliste des idées qui ont poussé cet homme singulier à embrasser le judaïsme.

Je fis aussi à Indépendance la connaissance d'un homme qui, en son genre et sur un autre terrain, ne le cédait en rien pour la singularité à M. Warder Cresson. M***, qui passe dans l'État de Missouri, simplement pour un original et qui occupe une position très honorable, a, pour un Américain du Nord, les idées les plus extravagantes sur la vie et les rapports politiques. Il considère la civilisation américaine comme la civilisation primitive de l'humanité, et il s'ingénie à faire connaître cette belle découverte au monde entier. Cette civilisation, prétend-il, a dégénéré en Amérique, mais se retrouve encore, sans altération, en Chine. Aussi le salut de l'Amérique doit-il venir de la Chine, salut qui consiste dans l'introduction du « mode gouvernemental chinois, » c'est à dire de la démocratie patriarcale du céleste empire. La vie politique des États-Unis est entrée en pleine voie de démoralisation sous les influences européennes, et la forme du gouvernement chinois renferme seule les éléments d'une régénération. Voilà pourquoi le chemin de fer, vers l'océan Pacifique, a une si grande importance parce qu'il introduira le commerce chinois dans tout le continent américain. Tout ce que l'on dit contre la Chine n'est que calomnie, et une calomnie propagée à dessein comme celles qu'on exprime en Europe contre les États-Unis.

Le lecteur se sent peut-être fatigué du récit de tant de folies; je suis pourtant d'avis que quelquefois la folie est plus instructive que la sagesse. M***, avec son chemin de fer jusqu'à l'océan Pacifique et sa régénération par la forme gouvernementale chinoise: M. Warder Cresson, avec son royaume de Dieu et son héritage à Jérusalem; les spiritualistes, qui demandent le salut du monde à la force gratuite des esprits frappeurs et gratteurs; les *Vegetarians*, qui veulent produire un changement essentiel dans la nature de l'homme, tous ces personnages ont des rapports entr'eux et sont l'expression de ce mécontentement que fait naître l'état actuel de la terre, dont on ne se console même plus par l'espérance d'une autre vie, car l'héritage de M. Cresson est prosaïque et enfanté par un esprit réaliste. C'est, contrairement à ce qu'a fait le christianisme, transporter l'autre vie dans celle-ci. C'est le matérialisme transcendental de l'Amérique septentrionale qui ressort dans tout ceci. Une formidable quantité d'amour-propre américain vient encore s'y ajouter et, chez M***, ce sentiment s'allie au mécontentement général sur la marche des affaires aux États-Unis. Ces diverses causes produisent une certaine espèce de *malcontents* américains assez nombreux et qui ont grossi les rangs des Know-nothings. Il y a des caractères qui, en cherchant à créer une nationalité américaine forcée, nous rappellent nos anciens *Deutschthümler* à la longue chevelure. — Nous autres Allemands, disaient ces derniers, nous sommes le premier peuple du monde; à la vérité notre position actuelle est assez mauvaise, mais nos prédécesseurs, quels hommes c'étaient! Nous autres Américains, disent ceux-ci, nous sommes le premier peuple du monde; à la vérité notre position actuelle est assez mauvaise, mais nos descen-

dants, ce seront des hommes! — Mais comme les orgueilleux fils d'Hermann, fiers de leur ancêtre, voyaient qu'un beau passé ne sert à rien sans un bel avenir et se préparaient, par tous les moyens possibles, à cet avenir, de même, les orgueilleux fils de l'Oncle Sam, fiers de leur avenir, paraissent être de l'avis qu'un bel avenir n'a de valeur que s'il s'appuie sur un beau passé, et ils cherchent, dans ce but, à baser, sur la domination indienne, la certitude d'une ancienne civilisation américaine. « *We want the prestige of antiquity*, me disait M***, *but we have it! See the indian mounds in our west!* » Le rusé fondateur de la secte des Mormons, en faisant jouer un rôle si important aux Indiens de l'Amérique, dans l'histoire sainte qu'il a inventée, a compté sur cette tendance de l'esprit américain, tendance qui n'est pas particulière aux États-Unis, mais que partagent encore les contrées hispano-américaines. On veut s'émanciper de la tutelle politique, spirituelle et historique de l'Europe, et on s'imagine pouvoir atteindre ce but en niant l'origine, tant physique que morale de l'Amérique. C'est encore pour la même raison que les Mexicains, lorsqu'ils se furent séparés de l'Espagne, prirent le nom de fils de Montezuma-hijos de Montezuma. Combien d'altérations n'a-t-on peut-être pas introduit de cette manière, aux premiers temps du genre humain, dans l'histoire de plus d'un peuple!

Pendant mon séjour à Indépendence, il se commit à Weyne City, un meurtre politique. Pareil fait n'a pas grande importance dans cette partie de la terre, mais il mérite d'être raconté au lecteur européen. Il y eut, le 22 juillet, à Weyne City, une assemblée du peuple dans laquelle les candidats aux siéges législatifs de l'État de Missouri prononcèrent des discours. Comme on ne voulait pas laisser

parler le candidat démocratique, celui-ci déclara qu'en tous cas il ferait entendre son discours, qu'il ne conseillait à qui que ce soit de l'interrompre, et qu'il avait assez de pistolets en poche pour leur vingt quatre personnes. Alors prit naissance une dispute entre un parent de cet homme et un autre bourgeois, dispute dans laquelle celui-ci reçut du premier un coup de couteau mortel. L'assassin fut arrêté et conduit à Indépendence. Comme il était d'une famille considérée, on le laissa échapper, mais le lendemain on l'arrêta de nouveau, vraisemblablement parce qu'on s'était convaincu entretemps qu'il valait mieux pour lui affronter les chances d'un procès que de fuir, vu qu'en pareil cas on a rarement une forte peine à attendre.

Cependant nos marchandises étaient arrivées peu à peu, les chariots et tout l'attirail étaient prêts pour le voyage. On engagea donc les charretiers et les muletiers nécessaires. Pour ces derniers, dont la tâche consiste à chasser derrière les chariots les mulets non chargés et de servir d'aide en faisant paître et boire tout le troupeau, et en rattrapant au moyen du lazzo (laso) les animaux isolés, on choisit des Mexicains qu'on peut toujours trouver ici. Les Américains du nord apprennent rarement à manier le lazzo d'une main sûre et avec adresse, tandis que les Mexicains ne deviennent presque jamais de bons voituriers. Les Allemands, lorsqu'ils se présentaient comme charretiers, étaient toujours renvoyés par M. M. ; ils n'ont pas ordinairement la patience et l'expérience nécessaires dans ces longs et dangereux voyages. Parmi ceux qui ne furent pas admis, se trouvait un jeune homme qui, pour prouver son aptitude à conduire les mulets, dit qu'il avait été chamelier et que, comme tel, il avait fait le voyage par terre de Calcuta à Saint-Péters-

bourg. Il paraissait être juif et originaire des provinces des côtes occidentales de la Russie; il parlait l'allemand pour sa langue maternelle. Un Portugais, qui s'offrait comme roulier, ne trouva également pas grâce devant M. M. Pour la table des autorités de notre caravane, autorités qui se composaient de M. M. et de son épouse, d'un jeune parent que je nommerai Robert, du chef du train et de moi, on prit comme cuisinier, un Lorrain qui se vantait d'avoir été maître coq sur un bateau à vapeur et de pouvoir, outre les mets américains, préparer les boulettes (knodel) bavaroises. Quand, dans la suite, on reconnut qu'il ne possédait réellement que ce dernier art et encore à un degré de perfection très modeste, il s'excusa du mensonge auquel il devait son admission, en disant qu'il n'avait eu qu'à porter du bois à la cuisine du vapeur. C'était pourtant un garçon qui apprenait de bon cœur, et comme je m'étais donné à tâche de faire son éducation culinaire, il nous devint à la fin très utile.

Nos chariots, chargés à Weyne City pendant la première semaine d'août, furent traînés par des attelages de bœufs dans la prairie où nos troupeaux de mulets avaient été en pâturage sous la garde de nos gens mexicains. Le 17 août, je suivis le train avec M. M., son épouse et notre ami Robert; lorsque nous rejoignîmes la caravane, elle venait de franchir la frontière de l'État de Missouri et était entrée dans la contrée qui appartenait encore alors au grand territoire indien, à l'est des États-Unis et qui maintenant est ouverte aux établissements des blancs, sous le nom de territoire du Kansas.

CHAPITRE III.

La caravane, sa disposition et son ordre de marche. — Chariots; chargements; choses nécessaires au voyage. — Commandement et hommes du train. — Anglo-Américains et Mexicains. — Hommes et animaux. — La Nina et la Laïs. — Respect pour une bête anglo-saxonne. — Critique de l'habitude de jurer et des charretiers anglo-américains. — Aristocrates, mésalliance, parvenus et canaille dans le genre animal. — Le premier attelage; domptage de bêtes de trait sauvages. — Le Corral. — Ordre de voyage; routes de la prairie. — Le camp. Veilles de nuit et galanterie des voituriers. — Récréations astronomiques et musicales. — Charmes dangereux de la nature sauvage.

Avant d'inviter le lecteur à m'accompagner en esprit dans le long voyage du Missouri à Chihuahua, je dois chercher à lui donner une idée générale de la disposition et de la mise en mouvement d'une caravane dans sa marche à travers les terres sauvages de l'Ouest du continent américain.

Les chariots portent ordinairement un poids de cinq à six mille livres et sont attelés de cinq couples d'animaux, lorsque, comme les nôtres, ils sont traînés par des mulets. Un seul roulier les conduit, tantôt assis sur le limonier, tantôt marchant à leurs côtés. Dans les endroits difficiles, l'un vient au secours de l'autre; quelquefois on doit doubler

les attelages, c'est à dire que les trois ou quatre premiers couples d'un chariot sont attachés, à tour de rôle, au chariot suivant, lorsque le train doit gravir une montagne ou franchir un marais. On voit alors fréquemment huit à dix hommes occupés à un seul chariot. Comme la caravane doit toujours rester réunie, elle ne peut souvent, en pareilles circonstances, faire que quelques milles anglais par jour. J'aurai à parler plus loin dans un cas qui se présenta, où il fallut quatorze jours d'efforts assidus pour faire parcourir, à vingt six chariots, une distance de douze milles anglais. Dans d'autres contrées, la route qui traverse les prairies est si bonne, qu'on peut faire de septante à quatre-vingts milles en vingt-quatre heures lorsque le manque d'eau, comme cela se présente ordinairement dans ces régions, nous forçait à le faire. J'en donnerai aussi des exemples.

Les chariots sont d'une structure extraordinairement solide et il est presqu'impossible de croire au poids qu'ils peuvent supporter. Ce dont ils souffrent le plus, c'est de la sécheresse de l'air dès qu'on arrive dans les hauts parages de l'est. Il faut alors arroser les roues d'eau aussi souvent qu'on en a l'occasion. Mais, à moins d'un malheur imprévu, un habile voiturier doit pouvoir conduire, sans encombre, son chariot à travers le continent tout entier. Malgré cela une caravane emporte toujours avec elle une immense provision de pièces de rechange pour tout ce qui constitue le matériel du train; ainsi un timon cassé, un essieu, un ressort, un collier hors d'usage, une chaîne brisée, peuvent être remplacés de suite.

On doit aussi emporter des fers pour les mulets qui, cependant, sont généralement assez mal ferrés. Des outils

de charron, des pelles et des pioches pour frayer la route en cas de besoin, des crics, des leviers, des pinces, des haches et des hachettes pour tailler le bois, sont également des ustensiles indispensables.

Les provisions de bouche consistent en farine, lard, fèves sèches, café et sucre. On ne donne pas de liqueurs alcooliques pendant ces voyages si ce n'est dans des circonstances exceptionnelles ou à la suite de grandes privations et lorsque le chef de la caravane se croit obligé d'ouvrir son saint des saints pour donner des forces à ses hommes. Du reste on n'emporte d'eau-de-vie que comme médicament. Le café, au contraire, est un article indispensable; on le boit deux fois par jour en quantités incroyables. L'effet rafraîchissant et fortifiant de cette liqueur est extraordinaire et se produit en tous temps, qu'on ait fait de grands efforts, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou que l'air soit sec. Les fèves sèches donnent un aliment supérieur; ce sont les *frigoles* indispensables des Mexicains et de tous les autres hispano-américains; mais tout dépend de l'espèce et de la manière de les préparer. On les cuit à l'eau jusqu'à ce qu'elles se soient amollies et qu'une partie du liquide se soit évaporé. Alors on le jette dans une poêle avec de la graisse et du sel, on les fait griller et le mets le plus savoureux et le plus nourrissant qu'un voyageur affamé puisse désirer est prêt. On sait que ce plat ne manque jamais de paraître sur les tables les plus recherchées du Mexique où il termine toujours le dîner et précède le dessert. Pour développer toutes ses qualités, il faut se servir d'une eau pure et douce. Le jus renferme les parties les plus nourrissantes et, de fait, souvent en revenant au feu du campement, affamé, gelé, épuisé par une veille de nuit, je puisais dans le chaudron

de cette sauce que je buvais avec plaisir et que je trouvais aussi bonne et aussi fortifiante qu'une tasse de bouillon.

On cuit journellement du pain dans le lieu de campement et on le mange d'ordinaire tout chaud. Quant à la table des principaux de notre caravane, au nombre desquels j'avais l'honneur d'être compté, nous emportions avec nous une foule de mets délicats et recherchés. Nous avions des viandes conservées, des légumes fins, tels que des choux-fleurs et des asperges, des huîtres, des homards, des sardines à l'huile, de bons jambons, des pickels, des fruits confits, du thé, du chocolat, du claret et du champagne.

Pour tout dire c'était à la présence d'une dame dans la caravane que nous étions redevables de ce luxe de friandises. Pourtant les maîtres d'un pareil train ont l'habitude d'emporter avec eux quelques-uns de ces articles. On aime surtout les sardines et leur consommation est si grande dans les prairies qu'on n'a qu'à suivre les boîtes de fer blanc vide qui jonchent la terre, pour arriver infailliblement d'Indépendence à Santa-Fé. Il va de soi que la caravane emporte avec elle une provision suffisante d'armes et de munitions. Chaque voiturier doit posséder une arme à feu en bon état, soit carabine, fusil ou mousquet et il doit toujours l'avoir sous la main. Plusieurs ont en outre des pistolets. Moi-même j'étais armé de deux revolvers à six coups, du calibre adopté dans l'armée et d'un fusil double, de sorte que j'avais toujours quatorze coups à ma disposition. M. M. et notre chef de train étaient armés de la même manière.

La caravane emporte aussi avec elle des souliers, des habits, des chapeaux, des couteaux, du tabac et d'autres objets d'un usage journalier. Le propriétaire, ou bien le

chef du train se charge, déjà le plus souvent au point de départ, de la fourniture des articles que les gens emploient pour leur équipement; aussi ouvre-t-on à chaque roulier ou muletier un certain crédit sur son salaire futur. On élève alors beaucoup les prix, et non sans raison, car ce système entraîne des pertes inévitables. Comme la plus grande partie de ces objets est consommée pendant la route et que le salaire d'un homme n'est que de 12 à 20 dollars par mois, il ne lui reste ordinairement lorsqu'il est arrivé au but, que les moyens de mener joyeuse vie pendant quelques jours, ainsi qu'un matelot qui débarque au port; après quoi il doit chercher un nouveau service, soit pour retourner par la même route, soit pour en suivre une autre qui le conduise plus loin. C'est ainsi que sur les chemins des prairies et dans les places extrêmes d'expédition et de commerce, il se trouve une population particulière de charretiers et de muletiers, population qu'on ne peut comparer qu'aux matelots en pleine mer et dans les ports. Celui qui circule dans ces régions, rencontrera toujours, de temps en temps, les mêmes individus, errant dans les environs, comme les matelots sans engagement, errent dans les environs d'un port; il les rencontrera, dis-je, tantôt à Indépendance, tantôt à Westport sur le Missouri, à Santa-Fé, à El Paso sur le Rio Grande, à Chihuahua dans le Mexique septentrional, à San Antonio dans le Texas, à Los Angeles en Californie ou dans la ville des Mormons sur le grand lac Salé.

Celui qui donne les ordres dans une caravane, c'est le chef du train (*wagon master*, appelé par les Mexicains *major domo*). Le propriétaire, lorsqu'il n'a pas lui-même le commandement entre les mains et qu'il accompagne la cara-

vane, se comporte à l'égard du chef de train comme un subrécargue à l'égard du capitaine de vaisseau. Il en était ainsi dans notre convoi : quelque peu satisfait que fut M. M. de son chef de train, il se refusait pourtant à un empiétement décisif dans le commandement. Assez souvent, au contraire, ce dernier cherchait à le charger de la responsabilité d'une décision. Cet homme était Anglo-Américain de naissance, mais je n'ai jamais vu personne de plus nonchalant ni de plus mou ; cependant il avait déjà plusieurs fois fait le voyage. La nuit, lorsque nous souffrions du froid, on le voyait se glisser le matin, tout transi, de ses huit ou dix couvertures de laine, tandis qu'une seule paire nous suffisait et il fallait le réveiller au moins trois fois avant de le décider à se lever pour une veille. Il existe pourtant un préjugé général qui fait regarder l'Anglo-Américain comme seul capable d'être chef de train. Ce qu'il y a de vrai c'est que, lorsque les gens de la caravane sont Anglo-Américains, un chef de train d'une autre nation trouvera difficilement à les diriger ; mais si les hommes sont Mexicains, un Allemand, versé dans la langue et expert dans l'art de conduire les chariots, remplira parfaitement ces fonctions. Lorsqu'on a des Anglo-Américains mêlés à des Mexicains, les rixes sont fréquentes ; ces derniers échapperont rarement à un mauvais traitement de la part des premiers. Il est très difficile d'extirper chez les Américains la croyance une fois reçue, qu'un homme d'un teint plus foncé puisse avoir les mêmes droits qu'eux. « *Shoot him ! hang him ! whip him !* » Tire sur lui ! pends-le ! donne-lui le fouet ! Voilà les exclamations qui, à chaque petite faute d'un Mexicain, sortent de la bouche de ses camarades Anglo-Américains. « *I niver killed a white man,* » je n'ai jamais tué d'homme blanc,

telle est l'excuse de ces derniers lorsqu'on les accuse d'un meurtre. Pourtant ces préventions de race se trouvent souvent mitigées et font place à un sentiment plus humain, chez les Anglo-Américains qui ont longtemps vécu à Mexico et cette transition est le fruit ordinaire du commerce avec des femmes mexicaines. Ainsi les mauvaises mœurs même des places frontières mexicaines ont une influence humanisante. On voit ici de quelle manière la civilisation de l'espèce humaine suit ses voies merveilleuses!

Pour ce qui concerne le roulage, on doit donner, sans restriction, la préférence aux Anglo-Américains, tandis que les Mexicains sont les seuls gens à employer comme muletiers (*muleros*). Les fonctions de ces derniers consistent à conduire les animaux de rechange, à prendre au lazzo les bêtes de trait qu'on doit atteler, etc. On prend des Irlanlandais, quelquefois des Écossais et des Anglais pour remplacer les Anglo-Américains; parfois aussi des Allemands qui ont avec les Mexicains des rapports assez amiables. Les Allemands ont, comme charretiers, le défaut de manquer de sangfroid, de s'irriter et de devenir, dans les fatigues et les privations, d'une humeur massacrante, dont l'expression retombe souvent sur les bêtes de somme. Ces faiblesses se présentent rarement chez l'Anglo-Américain qui, d'ordinaire, reste calme dans ses accès de violence et méprise les plaintes, les cris et l'emportement de l'Allemand. A l'heure du danger, le Mexicain ne fait preuve que du courage passif du fatalisme quoique, souvent, ce peuple ait donné des exemples d'un courage héroïque, mais il souffre avec indifférence, souvent même avec sérénité, des fatigues de ses privations portées à un degré incroyale. J'ai souvent vu nos Mexicains, affamés et mouillés jusqu'aux os, couchés dans

la boue sous le chariot, faire passer le temps en causant gaîment et en chantant. Ils sont cruels envers les bêtes de somme et de trait, en leur ordonnant souvent l'impossible; mais ils comprennent leur caractère, particulièrement celui du mulet et ils obtiennent souvent par la ruse et les caresses, ce qu'un Anglo-Américain, essaye en vain d'atteindre par la violence. Pendant que le dernier se tourmente inutilement et qu'il ne peut parvenir à mettre le mors à un mulet revêche, le Mexicain le regarde avec pitié et mépris : « *Estos hombres son barbaros, no saben nada!* » Ces hommes sont des barbares qui ne savent rien faire, me disait un Mexicain en pareille circonstance. Nous avions un petit mulet, plein de feu, qui devint plus tard l'idole de tout l'équipage et reçut le nom calin de *la nina*, l'enfant. Cette bête avait résisté à toutes les tentatives qu'un grand et robuste Kentuckien faisait pour le dompter. Pedro ne put regarder plus longtemps ce manége. « Laisse-moi faire! » dit-il à l'autre, en lui arrachant de la main le bout de la corde dont le nœud entourait le cou de l'animal. Il laissa quelques secondes de repos à la créature tremblante et toute surexcitée. Puis il s'en approcha lentement et doucement, lui passa la main sur le dos, le gratta au cou, derrière les oreilles, et l'apaisa avec des paroles douces et caressantes. « *O nina — o mulita — mulita bonita.* » O mon enfant—mon petit mulet—mon mulet chéri, lui disait-il avec une douce inflexion de voix. En même temps il tirait doucement la bride par dessus la tête, et lui mettait, sans difficulté, le mors à la bouche. Je me souviens d'un autre mulet que son maître, un charretier mexicain, avait baptisé du nom classique de Laïs. La Laïs était en aussi grande faveur auprès de l'ami Léandre que la Nina auprès de l'ami Pedro. Une

fois pourtant, je le vis dans une colère indescriptible contre l'animal. Tremblant de fureur, il le menaça du gros bout du manche de son fouet, « *O si fueras mejicana!* » O si tu étais seulement un animal mexicain, murmurait-il à demi-voix entre ses dents, en laissant retomber le bras. Il n'osait pas, le Mexicain, s'attaquer à une bête anglo-saxonne. De même que les charretiers et muletiers mexicains se distinguent des Anglo-Américains par la patience, le contentement et la bonne humeur, de même ils s'en distinguent à un degré très marqué, par des mœurs meilleures. Ils ne jurent point, car la répétition continuelle d'un mot inconvenant de la langue espagnole, ne peut pas être comparée à l'incroyable répertoire de jurons des charretiers anglo-américains.

Un Allemand est généralement trop raisonnable pour ne voir dans un juron qu'une grossièreté sans importance. Ce n'est ni la religion, ni la morale mais l'éducation et le bon goût qui défendent les jurons à des hommes éclairés. Pour admettre que ce soit un péché, il faut avant prouver qu'un juron a un sens et peut produire des effets quelconques. En Amérique, et même en Angleterre, il y a des gens qui sont de cet avis. On trouvera probablement à peine un homme en Allemagne qui attache plus d'importance à — « que le diable t'emporte » — qu'à ce vœu, « qu'une souris te morde, » et, dans ce cas, je suis du même avis qu'un Allemand. J'ai la conviction de nuire aussi peu à mon cheval en jurant contre lui que de lui être peu utile en le bénissant. Je dois pourtant avouer que je ressentais souvent un frisson parcourir mon corps lorsque, à un endroit difficile de la route, alors que nos chariots restaient sans avancer, lorsque, dis-je, j'entendais, au milieu du fracas de vingt ou de trente fouets américains, les jurons suivants renchérir les uns sur les

autres, en sortant de la bouche de vingt ou de trente charretiers américains : God damn you ! what are you doing ?— God damn your soul ! — what are you about ? — God damn your old soul ! — God damn your heart ! — God damn your old heart ! — God damn your old crazy heart ! — God damn your old crazy soul to hell ! — Bien que les pauvres bêtes doivent avoir assez d'intelligence pour savoir que, ne participant pas au péché mortel elles n'ont pas d'enfer à craindre, elles font néanmoins une mine si piteuse et si désespérée qu'elle attendrirait le cœur le plus dur, sauf celui d'un charretier américain. Je demandai à un de nos Mexicains qui était tout fier d'avoir appris assez d'anglais pour pouvoir lancer un de ces jurons avec une prononciation parfaite, s'il savait ce qu'il disait. « Non, monsieur, me répondit-il, asi dicen los Americanos, » ainsi disent les Américains. Je lui traduisis alors ces paroles : « Jesu Christo ! s'écria-t-il en faisant le signe de la croix, je ne savais pas cela. » Depuis je ne l'ai plus jamais entendu répéter ces mots.

Qu'il me soit permis maintenant de passer des charretiers et des muletiers aux mulets qui sont, dans beaucoup de cas, plus intéressants que les premiers. Le caractère de ces animaux remarquables offre un vaste champ aux observations du psychologue : je ne me sers de cette expression ni légèrement, ni ironiquement. De même que l'homme a une âme, de même les animaux en ont une et on ne peut, je crois, l'étudier nulle part avec plus d'intérêt que chez le mulet.

L'un des traits les plus saillants du caractère du mulet, c'est son aversion pour l'âne et son orgueil chaque fois qu'il est mis en rapport avec le cheval, sentiments que l'âne lui

rend avec vivacité et le cheval avec indifférence. Il arrive parfois qu'un âne, poussé par la vanité particulière à sa race, se fourvoie dans un troupeau de mulets : il est alors fort probable que ses orgueilleux cousins le rendront boiteux s'ils ne le tuent point. Un cheval, au contraire, obtient dans un troupeau de mulets la place d'honneur. Les mulets se pressent autour de lui, suivent ses mouvements et rivalisent d'empressement à se trouver le plus près possible de leur parent de haut parage. On utilise cette particularité de caractère pour tenir rassemblés les troupeaux de mulets en marche ou dans les pâturages : on place auprès d'eux une jument qui est appelée la jument à clochette — *the bell mare* — parce qu'elle porte une clochette et par les Mexicains — *la yegua madre* — la jument-mère. Comme un homme conduit, nuit et jour, cet animal par la bride, on est maître en même temps de tout le troupeau qui ne s'éloigne pas de cette reine. C'est pourquoi il est très difficile de diviser le troupeau ou d'en séparer des animaux isolés. L'homme qui conduit la jument a l'ordre, en cas d'une attaque des Indiens, de s'élancer sur le dos de la bête et de fuir vers le lieu de campement des chariots; le troupeau l'y suivra immanquablement. Si même les Indiens parvenaient à détacher du troupeau un certain nombre d'animaux, il leur serait très difficile de les faire avancer. A chaque instant ils voudront rebrousser chemin et l'on aura ainsi la possibilité de rattraper les voleurs et de leur enlever de nouveau les animaux. S'il y a plusieurs chevaux dans un troupeau, il est à craindre qu'il ne se divise; aussi, dans des trains semblables, on ne laisse pas les chevaux de selle sans harnais et on les tient toujours attachés à la longe. Les chevaux, bien qu'ils restent en troupeau avec des animaux de leur espèce, gardent trop

bien leur supériorité et leur indépendance vis-à-vis des mulets, pour rester longtemps en leur compagnie.

Un grand troupeau de mulets contient aussi, ordinairement, quelqu'individu ultra-démocratique qui en est arrivé au sentiment de la dignité naturelle des animaux et de leurs droits de naissance et qui fait preuve en conséquence d'une certaine individualité. De pareils mulets, lorsqu'ils ont la conscience de n'appartenir que pour moitié à la race des ânes et de leur être beaucoup supérieurs, ne sont plus à employer. Leur élévation morale a eu pour effet de développer une propriété aux dépens de l'autre. Nous avions un mulet blanc qui se détachait régulièrement du troupeau lorsqu'on attelait. Lorsqu'on menait le troupeau, hors du pâturage, au lieu du campement des chariots, où on s'emparait des animaux au moyen du lazzo le mulet blanc avançait jusque près de l'entrée, mais arrivé là, il faisait subitement un bond de côté, fuyait à une distance d'environ un demi-mille d'où il observait le camp avec une attention soutenue jusqu'à ce que le train se mit en marche; alors il venait, d'un air naïf, se placer au milieu des animaux de relais. De temps à autre, pour le dompter, on le faisait poursuivre par deux Mexicains montés sur des chevaux rapides et on le condamnait à rester toute une journée sous le harnais. Mais la perte de temps et la fatigue des chevaux de selle étaient si grandes que le lendemain matin on se départissait de nouveau de cette rigueur. L'animal obtint ainsi que sa volonté fut faite et pendant que ses confrères devaient faire un rude travail, il fit, lui, un voyage d'agrément du Missouri à Chihuahua.

Un homme instruit de Mexico me raconta le pendant de ce fait : Il y avait, dans un couvent, six mulets dont cha-

cun était, tour à tour, employé pendant un jour de la semaine, à un certain travail. Un de ces animaux connaissait son jour et il s'efforçait régulièrement, le matin de ce jour, de tenir fermée la porte de la cour en s'appuyant contre elle de tout son arrière-train, afin que le domestique ne pût pas entrer pour le conduire au travail.

Il est presqu'impossible de décrire le spectacle que présentent quelques centaines de mulets, attelés pour la première fois après avoir, jusque-là, erré à l'état sauvage et n'avoir jamais senti de mors dans la bouche, ni de harnais sur le dos. Les chariots sont disposés de façon à former à peu près les trois quarts d'un cercle, tandis que le dernier quart reste ouvert pour servir d'entrée à l'intérieur de ce camp de chariots. Les espaces intermédiaires sont fermés par des cordes qui s'étendent d'une roue à l'autre. On fait pénétrer dans l'intérieur le troupeau de mulets puis on barre, à l'aide de cordes, la grande entrée elle-même et on y poste une couple d'hommes armés de fouets pour repousser les animaux qui tenteraient de sauter par dessus la corde ou de se glisser par dessous. Les Mexicains appellent *corral* ces camps de chariots qui servent aussi bien à prendre les animaux qu'à se préserver des Indiens. Ce mot de *corral*, dont les Anglo-Américains ont fait *carrel*, désigne généralement une cour ou un espace clos dans lequel on tient des bestiaux.

Qu'on se figure maintenant deux à trois cents mulets, pressés dans cet espace et au milieu d'eux dix à quinze hommes s'efforçant de jeter le lazzo sur chaque animal après l'autre, de lui mettre le mors et de le conduire à l'extérieur, à sa place devant le chariot, où il doit être harnaché et attelé. Dans une caravane de vingt à trente chariots, le

soin de se rendre maître des animaux prend la plus grande partie de la journée, de sorte qu'il reste peu de temps pour la marche. Les mulets connaissent bien le dangereux lazzo et cherchent de toutes les façons possible à lui échapper. Le troupeau, en masse compacte, se porte d'un côté du corral à l'autre, les têtes tournées vers l'intérieur du groupe et cachées aussi bien que possible. Des animaux isolés fourrent leur tête sous un chariot ou entre les roues, de manière que le lazzo, dans son vol, ne puisse atteindre son vrai but. D'autres sont plus raffinés. Ils restent là, debout, immobiles et paraissant tendre patiemment la nuque au lazzo. L'œil seulement, regardant d'un air hypocritement résigné mais en même temps ardemment fixé sur l'homme armé du lazzo, laisse soupçonner quelque mauvais tour. Le Mexicain fait tournoyer son lazzo au dessus de la tête; le lazzo va s'abattre, en sifflant, sur son but avec autant de précision que la flèche décochée de l'arc; l'animal reste comme cloué à sa place, mais un petit mouvement de côté de sa tête fait frapper le lazzo à faux.

Il arrive un moment pourtant où ces stratagèmes ne peuvent plus les sauver et où chaque animal après l'autre sent le lazzo entourer son cou. Quelle frénésie ne déploie-t-il pas alors en entraînant, d'une extrémité du corral à l'autre, l'homme qui tient le bout de la longe. Un second et un troisième muletier viennent au secours de celui-ci; on entend le râle de l'animal étranglé par le lazzo, dominant tout le tumulte de cette scène sauvage. Enfin on réussit à passer la longe entre les rais d'une roue et à amener l'animal de plus en plus près du chariot; lorsqu'il se trouve tout contre, on lui tourne la corde autour du corps et on la fait passer de nouveau par les rais, de façon qu'il se trouve pris

dans un nœud. On essaie alors de lui entrer de force le mors dans la bouche; on croit déjà avoir réussi, mais la bête dans son désespoir, met en œuvre ses dernières forces; elle se jette à terre, se roule, se débarrasse les jambes du nœud, se relève d'un bond, force ses dompteurs à lâcher la longe et, la corde toujours serrée autour du cou, disparaît au plus profond du troupeau. Puis la chasse recommence, jusqu'à ce que l'animal, à moitié étranglé, soit vaincu et qu'il ait le mors dans la bouche et une corde passée autour des naseaux. On le conduit hors du corral, devant le chariot où l'on tente, malgré ses efforts les plus violents, de le harnacher et de l'atteler. On peut se faire une idée du trouble et du désordre qui accompagnent ces scènes quand on songe qu'elles se reproduisent sur tous les points du corral à la fois, que dix animaux doivent être attelés à chaque chariot et qu'il y a vingt ou trente chariots à atteler. Arrivés devant les chariots, les animaux s'empêtrent dans les cuirs et dans les chaînes de leur harnachement; ils se jettent à terre, trépignent en désespérés, ruent, parviennent quelquefois à rompre leurs liens et s'enfuient avec une partie de l'attirail, entraînant à leur poursuite des Mexicains montés sur les meilleurs coureurs de la caravane. La chasse va par monts et par vaux; le mulet, dont la course est activée par les coups des chaînes qui lui battent les flancs, fuit comme un possédé jusqu'à ce qu'il ait de nouveau le lazzo autour du cou et qu'il soit ramené et attelé.

Les chariots ont-ils enfin leur attelage complet, on ouvre le corral, on laisse sortir, avec la jument à clochette, les animaux de relais et le train va se mettre en marche. Mais c'est la première fois que les animaux doivent tirer un cha-

riot ; pour la première fois ils sentent la bride et le fouet du charretier qui prend place sur le limonnier.

Nouveau désordre ! Ici, il est impossible de mettre l'attelage en mouvement, là, un autre cherche à s'enfuir avec son chariot ; ici, une couple de bêtes fait des efforts incroyables en avant tandis que l'autre tire en arrière ; là, les deux premiers animaux tournent net, entraînent les autres et menacent de briser le timon ; là, tombe un mulet, ici, se casse une chaîne. Au milieu de tout ce tumulte, les fouets claquent, les charretiers crient et jurent. Enfin un attelage parvient à marcher régulièrement, mais tout à coup il sort de la route, tire le chariot dans un marais où l'embarrasse dans des arbres. Il faut raccommoder le harnachement déchiré, traîner le chariot hors du marais, abattre l'arbre qui se trouve sur la voie. Avant que tous ces travaux soient terminés, un autre chariot se trouve en pareille situation et ainsi se passe la journée dans la plus grande surexcitation et la fatigue la plus pénible pour les hommes et les animaux ; puis le soir, à une distance de mille pas à peine du point de départ, on forme un nouveau corral, on dételle les animaux et on les conduit à l'abreuvoir et dans les pâturages. Les gens du train allument des feux et s'apprêtent à satisfaire leur faim et leur soif. Le lendemain les choses se passent un peu mieux. Chez plusieurs animaux la nature récalcitrante est déjà brisée ; les gens ont aussi appris à connaître le caractère de plusieurs d'entre eux ; trois ou quatre heures suffisent pour atteler et le train parvient à avancer de quelques milles. En tout temps cependant il faut une heure et demie pour atteler vingt ou trente chariots. Les voitures ont leur rang déterminé dans le camp comme dans la marche ; aucune n'ose dépasser l'autre et les premières ont

l'ordre d'attendre les dernières. Le danger d'une attaque des Indiens force le train à rester aussi serré que possible en marche : aussi marche-t-on quelquefois sur une double file et une grande partie de la route de Santa-Fé a une quadruple ornière. Je dois observer à cette occasion que les routes des prairies sont bien marquées par la circulation des voitures et que ce serait une erreur de croire qu'on va droit à travers les prairies sans trouver de trace de chemin. Un conducteur de caravane, entreprenant, cherche parfois, à la vérité, un nouveau chemin pour couper au court, pour arriver à un endroit où il y a de l'eau ou pour tourner une hauteur, mais alors il doit lui-même frayer la voie. Les ornières d'un chariot sont encore visibles après plusieurs années dans les prairies parce qu'une végétation toute différente se développe le long de ces ornières et souvent on reconnaît la route qu'a suivie un chariot plusieurs années auparavant, à une ligne de hauts tournesols qui s'étend d'un bout à l'autre de la surface des herbes.

Ordinairement on part de grand matin et on marche jusqu'à onze heures, puis on se repose, on fait la cuisine, on mange, on mène le troupeau paître et boire. L'après-midi on parcourt une nouvelle étendue de chemin, on pose le camp de nuit, avant la chute du jour s'il est possible et on conduit le troupeau boire et paître pendant toute la nuit. Dans le choix d'un emplacement, on doit tenir compte de la qualité des herbes qui sont de valeur très différente comme fourrage, de la quantité d'eau et de la facilité de s'en procurer; des accidents de terrains de nature à rendre plus aisés l'établissement et le départ ainsi que la défense contre les attaques des Indiens. Le chef du train fait des reconnaissances dans ce but, mission qui n'est pas toujours

sans danger. Assez souvent on change l'ordre de la marche, on voyage la nuit et on se repose le jour.

Aussitôt qu'on a dételé, la première garde doit occuper ses postes; les autres hommes allument les feux de campement, préparent les repas, mangent, fument, bavardent et se livrent au repos jusqu'à ce que leur tour de garde soit venu. Pour plus de facilité les gens sont répartis dans des corps dont chacnn a son chef et qui se relèvent toutes les deux heures. Sous la garde de ces hommes bien armés, les animaux restent toute la nuit au pâturage. On a l'habitude de chasser le troupeau dans le corral, quelques instants avant le point du jour parce que c'est ce moment que les Indiens choisissent de préférence.

Est-il besoin de dire qu'il n'y a, pendant la nuit, d'autre couche que le sol sur lequel on étend une converture de laine ou une peau? La selle sert d'oreiller et quelques couvertures donnent au corps la chaleur nécessaire. Le fusil est placé sous les couvertures, c'est le fidèle compagnon du voyageur. Si le sol est sec et pas trop inégal, qu'il ne pleut pas ou qu'il ne neige point, on s'accoutume bientôt à trouver une pareille couche très convenable. Pendant la pluie on cherche un abri sous un chariot et, lorsqu'on a la main heureuse, on ne s'étend ni dans une flaque d'eau, ni dans un ruisseau. Les chariots sont pourvus d'une double couverture de toile à voile qui est assez longue du devant pour pouvoir être tirée jusqu'à l'extrémité du timon; elle forme alors un toit sous lequel le harnachement, placé sur le timon, peut être tenu à sec; c'est ordinairement là aussi que se trouve la couche du charretier.

Pour ce qui concerne mes propres aises, je dois avouer que nous étions pourvus d'une tente que nous employâmes,

Robert et moi, pendant les premières nuits. Mais comme la difficulté de la dresser et de la plier me paraissait un très grand embarras et que d'ailleurs elle ne nous donnait son abri que lorsque nous en avions le moins besoin, c'est à dire qu'en cas de mauvais temps elle était régulièrement renversée par le vent, je cessai de m'en servir. Notre caravane avait aussi avec elle deux voitures de voyage qui se fermaient complétement et dont les siéges pouvaient se convertir en lit; la moitié de l'une d'elles était à ma disposition et j'avais ainsi le précieux privilége de voyager tantôt à cheval, tantôt en voiture. Toutefois, comme couche de nuit, je préférais le sol, sous la voûte étoilée, parce qu'il m'était désagréable de ne pouvoir, à toute heure, voir ce qui passait autour de moi. Je dormais sur une peau de buffle et enveloppé de quelques couvertures de laine. Pendant tout le voyage, je n'ôtais jamais mes habits pour me livrer au sommeil et sur les cent et cinq nuits que je passai sur la route de Chihuahua, je ne me débarraissai que trois ou quatre fois de mes souliers.

Les veilles sont d'ailleurs la partie la plus pénible d'un pareil voyage, surtout après des marches forcées, telles qu'en nécessite quelquefois le manque d'eau. Même le danger perpétuel d'être surpris et scalpé par un Indien, n'a pas pu, parfois, en pareilles circonstances, m'empêcher de dormir debout. Cependant je dois dire, que pendant toute la durée du voyage, je n'ai négligé que deux ou trois fois mon service de veilles. Sur la haute plaine de New-Mexico, à plus de cinq à sept mille pieds au dessus du niveau de la mer, aux mois d'octobre et de novembre, un froid intense augmente encore ce qu'il y a de peu agréable dans ce service nocturne et militaire de gardeur de troupeaux. Aucun

homme, voyageant avec une semblable caravane, n'en est excepté à moins que, comme M. M., il ne se trouve en compagnie de sa femme. Dans les États-Unis, une partie des prévenances qu'on a pour les dames, s'étendent à leur mari ou à leurs cavaliers, aussi la galanterie des charretiers a-t-elle introduit, sur les routes des prairies, la tendre coutume qui dispense un homme, voyageant avec son épouse, de la garde des troupeaux et du service de nuit. En raison de cet usage, M. M. se trouvait dans une position digne d'envie et, chaque fois que j'étais de garde, je ne pouvais m'empêcher de comparer ma position à la sienne et l'air de Leporello « Point de repos, jour et nuit! » ne cessait de résonner à mon oreille.

La fuite si peu rapide du temps, pendant les gardes, réveillait ordinairement en moi toutes sortes de souvenirs musicaux qui s'étaient gravés dans ma mémoire pendant ce long espace qui sépare mon enfance de mon départ d'Europe. En commençant par « Charmante lune, tu marches si lentement! » et en finissant par « Schleswig Holstein, proche parent! » j'arrivais à remplir exactement les deux heures de mon service. Mes chants allaient frapper l'écho des loups de la prairie et leurs hurlements et leurs sourds grognements duraient jusqu'à l'aube.

Ces délassements musicaux étaient, à la vérité, contraires au règlement et, dans les endroits particulièrement dangereux, je devais m'en priver. J'avais alors recours à l'astronomie et je fus bientôt en état de connaître par les étoiles, la marche de mon temps de garde à une dizaine de minutes près et à trouver mon chemin jusqu'au camp, souvent éloigné d'une lieue du troupeau, par la prairie ou par un chaparral mexicain. A tout prendre, elle a bien des charmes

cette vie rude et dure, dans un voyage à travers des contrées sauvages; ses attraits peuvent prendre une grande puissance sur le cœur. En ce moment encore où j'écris ces lignes, je ne sais, en vérité, s'ils ne sont pas plus grands que ceux de la civilisation. Dans tous les cas, l'esprit délivré de tout souci, j'ai passé dans ces voyages quelques-unes des heures les plus heureuses de ma vie. L'homme qui en a l'expérience devrait prévenir l'homme civilisé des délices de l'existence dans les pays sauvages et celui que le sort a favorisé du double bonheur de jouir des deux, gardera son cœur partagé tant qu'il vivra.

CHAPITRE IV.

Départ d'Indépendence. — La lisière de la prairie. — Commencement du voyage de la caravane. — Signaux indiens. — Loups et Indiens. — Désagréable gîte de nuit. — Perches dorées et colibris. — Voyage au clair de la lune. — Isolement dans la prairie. — Races de chiens et d'hommes. — Observations Géologiques. — Terrasses de la prairaie ; changement de la nature. — Council Grove. — Yerba loca. — Changement des routes. — Peupliers. — Lits profondément creusés des petits fleuves de la prairie. — Manque de perspective et illusions d'optique. — Aspect remarquable du pays. — Humidité partielle du sable. — Chasse au buffle. — Les marmottes de la prairie et leurs villages. — Leur association avec les hiboux et les serpents à sonnettes. — Mêmes particularités chez les écureuils californiens. — Notices météorologiques.

Comme je l'ai dit déjà, je quittai Indépendance, le 17 août, en compagnie de M. et de Mme M. et de notre ami Robert, M. et de Mme M. en voiture, Robert et moi à cheval. Après quelques heures de marche, nous avions laissé derrière nous les forêts et les terres cultivées, avec les dernières habitations humaines et nous nous trouvâmes au bord de la grande steppe d'herbe qui d'ici, s'étend à l'est sur la majeure partie du continent américain septentrional et qui s'avance même parfois jusque sur la côte de l'océan Pacifique.

Pour donner une idée exacte de cette contrée-frontière,

située entre deux grandes régions physico-géographique, il faut dire que depuis le Missouri, la prairie se trouve sur la hauteur, tandis que la forêt, qui couvre les coteaux de la vallée, cesse là où la hauteur prend décidément le caractère d'une plaine close; elle ne s'élève au dessus de la steppe d'herbe, qu'en suivant de petites vallées et des ravines escapées et en formant ainsi de part et d'autre des langues et des lignes de feuillage.

La végétation de cette contrée-frontière produit une impression très agréable. De lourdes gerbes de blé étaient alors couchées dans les champs et le vert sombre des pièces de maïs prouvaient à l'évidence la fécondité du sol. Les prairies étaient couvertes d'une herbe luxuriante et les fleurs rouges écarlate des Asclepias, de blanches Oenothères, des tournesols paraient le premier plan du paysage des plus éclatantes couleurs.

Après avoir campé pendant la nuit, nous regagnâmes vers le matin la caravane par un temps magnifique, et nous continuâmes aussitôt notre voyage. Un ciel splendide s'étendait mollement sur la verte prairie qui se déroulait à nos yeux, entrecoupée de bois et de bosquets et semblable à un parc. Sur une petite élévation, à proximité de la route, s'élèvent trois pyramides, formées de pierres grossièrement jetées les unes sur les autres; la plus élevée peut avoir de cinq à six mètres de haut. Quant à leur origine je n'ai rien pu apprendre qui y ait trait. Plus tard encore, dans la prairie, et toujours sur des hauteurs, j'ai de nouveau rencontré de ces monceaux de pierres, tout aussi grossiers. Quelquefois je trouvai des branches vertes enfoncées entre les pierres. Ce qui me fit supposer que c'étaient des points où les Indiens étaient convenus de se transmettre des nou-

velles au moyen de certains signes. La plus grande partie de la journée, je galopai à quelque distance en avant du train. La chasse aux coqs de la prairie qui commençaient à se montrer et l'examen d'une foule de plantes nouvelles pour moi, m'occupèrent jusqu'au moment où nous eûmes atteint le lieu du campement appelé par les voyageurs qui parcourent cette route. — *Lone elm tree*, l'orme solitaire. Il y avait en effet un arbre de cette espèce en cet endroit, mais des charretiers qui passaient, avaient sans doute préféré savourer une tasse de café chaud, que de voir un arbre s'élever au milieu de la prairie, et ils l'avaient abattu peu de temps avant notre passage. Comme cet acte de vandalisme était commis, nous ne fûmes pas fâchés de trouver au moins quelques morceaux de bois pour alimenter nos feux de campement.

Notre route nous conduisait insensiblement vers la ligne de hauteurs qui sépare le fleuve du Kansas de celui des Osages, et de cette élévation nous découvrions les plus beaux points de vue de la campagne voisine. Dans les régions moins élevées se trouvent, vers le sud, des vallées au terrain plat dès l'abord et qui, vers le nord, présentent des crêtes escarpées et sans transition. Au loin et dans les deux directions, on voyait s'étendre des lignes d'arbres le long des ruisseaux qui serpentent profondément à travers les prairies marécageuses.

Nous rencontrâmes au Rock Creek une compagnie de misérables Indiens de très mauvaise mine, armés de lances et de tomahawk. Le lendemain matin, nous les vîmes d'un côté de notre camp, tandis que de l'autre stationnait une bande de loups, et tous ils attendaient notre départ pour mettre à profit, chacun à sa manière, les restes des repas et

les objets oubliés. Cette scène se termina par un repas, un vrai festin de sauvages, tel qu'on en décrit dans les romans sur la prairie.

Pendant une des nuits suivantes, un orage épouvantable éclata sur notre camp. Je me trouvais sous la tente avec deux compagnons de route lorsque le vent la renversa sur nous. Nous la dressâmes de nouveau, mais quelques minutes après, elle était de nouveau par terre. La pluie tombait à verse et nous n'avions pas d'abri. Que faire d'autre que de rester tranquillement couchés? La toile froide et mouillée de la tente s'appliquait sur ma figure et bientôt je me trouvai inondé. Je glissai ma tête sous la couverture et je parvins enfin à m'endormir dans cette position.

Quelques jours après, nous campions sur les bords du Fish-Creek, qui porte bien son nom. Nous prîmes à la ligne une quantité de petites perches qui brillaient des couleurs les plus splendides et pendant que les poissons dorés resplendissaient au bout de mon hameçon, des colibris non moins brillants bourdonnaient autour de moi.

A partir de ce point, nous voyageâmes de nouveau au clair de la lune. C'était un spectacle qui s'harmonisait bien avec la contrée, que celui de cette longue file de chariots avec leurs toiles blanches s'avançant en silence et projetant de grandes ombres, également distancées. Le tintement de la jument à clochette venait parfois rompre le silence du troupeau qui suivait le train et se confondait avec le chant plaintif d'un de nos Mexicains. Plus tard, dans des marches nocturnes au Mexique, j'entendis de nouveau ce chant qui ne peut avoir qu'une origine indienne. Peut-être que des prisonniers de guerre aztèques ont psalmodié pareil chant de mort avant d'être sacrifié au grand Huitzilopochtli et un

compositeur d'opéra pourrait très heureusement adopter ce motif à un rôle semblable. L'air commence par un cri d'angoisse très élevé et longtemps soutenu; vers la fin, il se change en quelques modulations plaintives, il exprime plutôt une douleur physique qu'une douleur morale. J'avais d'abord confondu ce chant avec le hurlement des loups.

Pendant que nous voyagions de jour pour arriver le soir à Council Grove, je m'aperçus que j'avais oublié les clefs de mes malles dont je m'étais encore servi le soir précédent, au campement. Je fus donc obligé de faire douze ou quinze milles pour retourner à cet endroit où la première chose que j'aperçus fut mon trousseau de clefs qui brillait sur l'herbe à la place où je l'avais laissé. Avant que le lieu du campement de nuit ait été choisi, j'avais regagné notre train. En traversant à cheval ces grandes solitudes de la prairie, pleines d'ombre et de silence, je ressentis une impression d'isolement analogue à celle qu'on éprouve sur le sommet d'un pic des Alpes. J'étais plongé dans mes pensées lorsque dans le lointain, je vis venir à moi quelques Indiens à cheval qui, tout à coup disparurent, comme engloutis dans le sol. J'étais bien armé et je continuai mon chemin sans autre précaution que de me détourner un peu dans ma route, du point où j'avais vu disparaître les Indiens. Je m'avançais paisiblement lorsque je les vis reparaître tout proches de moi. Ils avaient probablement été cachés par un de ces nombreux plis de terrain que les herbes de la prairie empêchent de reconnaître à distance. C'étaient, comme je le vis alors, deux hommes et une femme. Ils avaient avec eux un chien; cet animal, furieux, s'élança vers moi et me mordit les talons; ils ne le rappelèrent que lorsque je dirigeai mon fusil contre lui.

Le chien de l'Indien est, comme son maître, l'ennemi de l'homme blanc dont le chien, par contre, lui témoigne la même haine. Nous avions, dans notre caravane, un grand chien qu'il n'était plus possible de retenir lorsqu'il voyait un Indien : aussitôt il lui sautait à la gorge. Il montrait le même sentiment de haine envers les Mexicains à teint foncé, de la classe inférieure du peuple, tandis qu'il était tout à fait inoffensif pour les hommes de la race blanche. Les chevaux et les mulets craignent les Indiens aussi longtemps qu'ils n'y sont pas habitués, de façon qu'une visite, même amicale, des Indiens, peut mettre le désordre dans un train ou la terreur dans un troupeau.

Jusque dans le pays de Pleasant Valley, on se trouve sur la pierre calcaire carbonatée, mais, dans les élévations de terrain, la couche supérieure a un tout autre caractère pétrographique. Sa couleur dominante est blanche, avec des marbrures un peu plus foncées et colorée par des dendrites noires. Son grain est dur et serré; elle est pénétrée profondément de silice qui s'est souvent formée en masses de silex. Cette pierre calcaire forme, près de Council Grove, une ligne de terrasse qui s'avance vers l'Est, en s'élevant toujours; du côté de Diamond Spring, dans la contrée de Lost-Spring, commencent les couches marneuses et de conglomérat formé de grès rouge de création récente.

Je n'ai pas découvert de débris organiques dans cette terre calcaire de Pleasant Valley et de Council Grove mais j'ai cru, en passant par cet endroit, avoir fait un pas de la pierre calcaire carbonatée, à la formation crayeuse. Au pied de ces terrasses, formées des couches que nous venons d'énumérer, et précisément au bord inférieur des lits de craie de formation texienne, on voit jaillir des sources

claires et limpides, dont l'excellente eau contraste avantageusement avec l'eau marneuse du terrain carbonato-calcaire et de l'eau salée et alcaline du grès rouge récent. Marcou, dans sa carte générale des États-Unis (Petermann's Mittheilungen, 1855, VI), fait commencer le grès rouge récent, à peu près à l'endroit où se trouve Pleasant Valley; il est mélangé de quelques masses de formation crayeuse et de sporades qui se rencontrent çà et là. Si ce sont là les principaux caractères géologiques de la contrée, il paraîtrait que la route de Santa Fé, s'étend sur une semblable île de craie, couvrant justement la ligne de démarcation entre le grès récent et la pierre carbonato-calcaire. Comme alors nous voyagions la nuit, je ne pus pas juger de la formation du chemin dans tous les endroits intéressants. Cependant je crois que le caractère géologique était le suivant : Sur le petit Arkansas (Little Arkansas) s'élève une couche de terrain dont l'arête est formée de pierres plates, brisées net, d'un grès grisâtre. Cette espèce d'arête d'un terrain situé vers le N. E., s'étend vers le N. de même que la ligne de collines septentrionales que longe le fleuve. La route suit le pied de ce terrain jusqu'au moment où elle passe par dessus le fleuve, un peu plus haut que le fort Atkinson. Les petits rochers du Walnut Creek, près du Pawnee Rock, du Pawnee Fork et de Caches, les phénomènes pétrographiques de ce terrain, se répètent vers le côté septentrional du Cimarron, surtout sur le Lower Springs et le Middle Springs. L'*agglomération* qui s'élève ici (visiblement une assise de la formation du grès rouge récent plus haute que celles que présentent les masses de sablon dans l'Arkansas et le Cimarron) est liée par une sorte de ciment blanc, pulvérulent ou farineux et contient des morceaux de quartz,

de jaspe, de carniole, de silex, de granit, de syénite, de trapp, de scories de lave rouge, brune et noire et d'asphalte brun. Là où le ciment présente quelques couches sans débris, on remarque dans la masse blanche et farineuse, des formations incertaines, d'origine organique, qui méritent un examen microscopique. Les plus distinctes ressemblent à de petites racines ou paraissent être coupées par tranches : à leur section on voit, en plusieurs endroits, de petites ouvertures de tuyaux assez nombreuses. De part et d'autre on distingue les tissus cellulaires de ces restes organiques oxydés par l'hydrate de fer et ils sont alors d'une grande dureté. Une couche plus dure de la partie rocailleuse, forme la surface de ces rochers, les conserve et est le principe de cette conformation de terrain. Sur le Walnut Creek, le Pawnee Rock et le Pawnee Fork, on voit des masses de pierres d'un brun foncé, assez singulières : on dirait du grès à moitié fondu ou une surface pierreuse sur laquelle aurait coulé la lave. Wislicenus croit que ces formations ont réellement une origine volcanique. Sur le Rabbit's Cars et sur le Round Mound, montagnes volcaniques près des sources du fleuve Nutria ou du rameau septentrional du Canadian, on trouve des déjections volcaniques du même grès, à demi fondu et qui ont tout à fait la même apparence. Dans d'autres endroits, des couches plus dures recouvrent le grès et le terrain de conglomérat et semblent n'être rien autre que des incrustations sablonneuses et calcaires, renfermant du fer dont les empreintes primitives ont disparu et qui ont pris un aspect boursoufflé. Sur le Pawnee Forck se trouve au dessus du grès, du terrain de conglomérat et de la couche supérieure dure, une pierre calcaire très dense qui a donné, et paraît encore donner, par dissolution

et par infiltration, les matériaux de pareilles incrustations. A la surface se trouvent encore ici des stalactites brunes et sablonneuses et des cristallisations calcaires, semblables au grès cristallisé de Fontainebleau.

Une pierre calcaire, rude, sablonneuse et dolomitique qui se trouve sur le Cimarron, au dessus du grès plus tendre et du terrain de conglomérat, sépare ces lits de grès rouge de formation récente des masses de grès supérieures et moins anciennes qui apparaissent d'abord comme des blocs détachés. La masse se distingue par sa richesse en quartz et en mica, par son mélange souvent complet avec un liant facile à reconnaître, par la fusion si intime des particules de quartz qu'elle lui donne la consistance d'un rocher; par ses vives couleurs qui passent par toutes les nuances intermédiaires du blanc le plus pur au rouge brique et au rouge foncé ou du jaune clair au brun. De nombreuses pierres brunes, ferrugineuses, agglomérées, percent la couche, sous la forme de sphères parfaitement détachées et composées de couches concentriques : c'est un des phénomènes les plus caractéristiques de ces régions. La situation respective de ces grès se reconnaît facilement sur l'Upper Spring, du côté du Sud, sur le Cold Spring et sur le Cedar Spring. On aperçoit en dessous, les couches du terrain de conglomérat et du grès qui forment le sablon de l'Arkansas et du Cimarron; au dessus, la pierre calcaire brute qui la recouvre et, tout en haut, le grès moins ancien et plus dur que je viens de décrire.

Je ne doute pas que ce grès supérieur n'appartienne à la formation désignée par Marcou comme formation jurassique. Dans l'Ocaté, ravin rocailleux qui débouche dans la vallée du Canadian supérieur, se trouvent, dans des grès, des

restes végétaux consistant en branches plus accusées et en feuilles d'arbres dicotylédones. On voit aussi sur la surface latérale de son lit, au milieu de la masse principale, rouge ou jaune, de petites rugosités sans nombre, de couleur blanchâtre qui lui donnent un caractère oolithique.

Dans le grès sont creusés les lits du Rabbits Car Creek, du Rock Creek, du Whetstone Creek et d'autres vaisseaux et dans ces lits ont coulé les laves trappiques du Rabbit's Cars et du Round Mound. Sur le plateau des hauteurs par lesquelles passent la route de Las Vegas, se trouvent des lits encore plus élevés, tantôt clairs et formés de pierres calcaires; tantôt plus foncés et formés d'argile schisteuse, très dure et grisâtre (1). On rencontre dans ce lit de nombreux coquillages et par-ci par-là des masses séparées de spath calcaire. Les laves trappiques du Wagon Mound ont aussi percé les couches supérieures et se sont écoulées par dessus.

La pierre calcaire de formation jurassique, cesse brusquement près de Las Vegas, sur le côté septentrional de la vallée; les couches sont alors presqu'horizontales. Sur le côté opposé de la vallée s'élève tout droit, une crête de grès, allant du N. N. au S. S. O. qui s'étend, du côté N. E., jusque sous le calcaire. C'est probablement le grès rouge récent qui s'élève du côté oriental et apparaît de nouveau ici. La route de Santa-Fé traverse un passage étroit qui coupe cette crête jusqu'à sa base, passage si étroit que les essieux des roues des chariots de transport touchent des deux côtés aux rochers. Cette route s'étend sur un sol

(1) J'ai donné à l'Institut Smithson de Washington, les pétrifications que j'ai rassemblées ici aussi bien que sur l'Ocaté et près d'Anton Chico.

horizontal, dans un labyrinthe de vallées irrégulières et de ravins sans eau où l'on retrouve de nouveau des couches de grès recouvertes de pierre calcaire. Le Canon Blanco et le Canon del Toro sont des ravines creusées dans ce grès que Marcou dit être de formation jurassique. Sur une montagne de grès, près d'Anton Chico, localité située sur le Pécos supérieur, on retrouve de nouveau des restes végétaux, semblables à ceux de l'Ocaté et d'autres parties de plantes ressemblant à des roseaux. Au Sud du Canon Blanco, la contrée forme de nouveau un plateau enclavé et uni, borné vers l'O., sur le Rio Grande, par une suite de groupes montagneux, de formation plutonico-métamorphique, peut être aussi d'origine volcanique et sédimentaire; ils sont de forme alpinique escarpée et les défilés, que forment les espaces intermédiaires, conduisent à la vallée du Rio Grande. Sur ce plateau on trouve, près de l'Ojo de Berendo (fontaine des Antilopes), une pierre calcaire blanche qui repose sur du grès.

Ce plateau contient évidemment un morceau détaché de la formation jurassique du Llano estacado, formation qui paraît avoir été enlevée en partie et le grès rouge récent mis à nu. Il en est de même du côté du petit lac Salé vers lequel coulent, de l'O., les ruisseaux du Manzanas, de Cuarra, etc., sortant des groupes de montagnes que j'ai nommés plus haut. En suivant ce grès, on arrive par le défilé de Cuarra et d'Avo dans la vallée de Salado, ruisseau salé qui coule à travers le grès coloré puis s'enfonce dans une fente creusée dans le calcaire inférieur et arrive ainsi dans la vallée du Rio-Grande. Notre route ne suivait pas cette ravine, mais descendait par une montagne escarpée de pierre calcaire (couche qui se trouve de nouveau au dessus

du sable) et gagnait le bassin du fleuve au dessus de la Joyita. A l'O. du Rio-Grande, trois ou quatre formations viennent ainsi à jour, sur un petit espace, formations qui remplissent, d'après Marcou (voyez sa carte), tout l'espace entre la pierre calcaire carbonatée et la craie, entrecoupé, de loin en loin, de masses plutoniques, métamorphiques et volcaniques.

En m'écartant ainsi de la suite de mon récit et en anticipant sur le cours de notre route, j'ai réuni les quelques observations géologiques, observations superficielles, que notre mode de voyager sur le chemin de Missouri au Rio-Grande, m'a permis de faire. Dans tous les cas, nos fréquentes marches de nuit auraient interrompu toute suite d'observations plus approfondies, auxquelles je n'étais du reste pas préparé. Je reconduis maintenant le lecteur attentif dans l'ouest des prairies où j'ai à reprendre la description d'autres événements et de petits accidents du voyage.

Quoi qu'il en soit au point de vue géologique, toujours est-il qu'avec la pierre calcaire qui apparaît ici près de Pleasant Valley, se fait un changement remarquable dans toute la nature de la prairie. Le sol et l'air sont plus secs sur la terrasse supérieure et sur la formation qui change ici. La rosée, qui était tombée en quantités extraordinaires dans la région moins élevée, était fort rare ici. Un plus grand bien-être et une activité plus soutenue font reconnaître au voyageur la différence du climat. La végétation est, en général, moins luxuriante mais plus pure.

Couneil Grove, où nous entrâmes le 27 août, doit devenir avec le temps un endroit important. Sa position est belle et avantageuse. La place consistait alors en une dizaine de maisons habitées par des hommes blancs et des

femmes indiennes. Un peu en avant du ruisseau s'élève une maison isolée, la maison de la mission, édifice remarquable, bâti en pierres et entouré de quelques champs. Cette mission, qui a été fondée par les méthodistes chez les Caw-Indiens, a été abandonnée pendant quelque temps à cause de l'état de trouble du territoire. A quelques milles en aval du ruisseau, se trouvait un village des Caws, composé de douze à quinze tentes de cuir. La contrée offre en miniature une grande richesse de végétation. Les ruisseaux qui coulent dans de belles prairies émaillées de fleurs, entre de riants coteaux, sont bordés d'arbres et de taillis et forment les sources du Neoscho, qui coule dans l'Arkansas.

Dans le voisinage de Diamond Spring, où se trouvait sur une hauteur, un cimetière indien, nos gens prirent un bœuf sans maître qui fut abattu le soir même. Cet animal appartenait probablement à une caravane qui nous avait précédé et il était resté en arrière. Nous cherchâmes à abréger autant que possible notre halte sur les bords du Lost Spring où nous fîmes boire les bêtes. On craint d'y rencontrer une certaine herbe vénéneuse que les Mexicains nomment *Yerba loco*, c'est à dire herbe des fous. Ce qu'on me dit être cette plante me parut être un astragalus. Ici, comme je l'ai déjà dit commence une roche différente et le sable en grains qui domine près du Cotton Wood Creck, le fleuve des peupliers. Jusqu'ici les Crecks avaient été bordés d'arbres à larges feuilles, parmi lesquels dominaient les chênes. Maintenant le pays se tranforme en une plaine toujours plus unie; le lit du petit fleuve que je viens de nommer, profondément creusé dans le sol, est bordé d'arbres qui s'élèvent peu au dessus du niveau des rives. L'herbe est basse et était déjà desséchée en cette saison. Des myriades de sauterelles de différentes

espèces, sautaient et voletaient en s'entremêlant ; des moustiques, d'une grandeur peu commune, tourmentaient les hommes et les animaux.

Le premier septembre, nous nous arrêtâmes près du petit Arkansas pour faire la méridienne. Le lit de ce ruisseau est creusé profondément dans le sol de la prairie, comme du reste, celui des autres fleuves de ces contrées ; il ne trouvera pourtant pas la roche mais des masses glaiseuses ou argileuses d'alluvion.

J'ai déjà fait observer que la vue s'étend facilement dans la prairie, au dessus des enfoncements du sol, sans les remarquer. La surface des herbes n'a nulle part de lignes arrêtées et ne présente par conséquent aucune perspective géométrique. S'il vient encore s'y ajouter un état de l'atmosphère qui détruit toute perspective aérienne ou la trouble entièrement par un échauffement inégal des couches d'air, il est impossible d'éviter de singulières illusions d'optique. Un lapin, assis à quelque distance de moi me paraît être un cerf dans le lointain et je pris quelques corbeaux courant sur le chemin pour des hommes. Lorsque les chariots s'engageaient dans le lit d'un fleuve creusé dans la plaine, ils semblaient disparaître sous le sol. Le long du petit Arkansas, se trouvent dans la profondeur du lit, des ormes et des peupliers qui, vus de la plaine, paraissent surgir du sol avec leurs têtes qui s'élèvent au dessus de la ravine. Dès qu'on s'approche de très près du lit du fleuve, on aperçoit devant soi, dans la steppe nue, un petit monde tout particulier. Les arbres élèvent leurs têtes du plus profond du ravin ; sur le côté croissent des tournesols avec des hampes de deux à trois hauteurs d'hommes ; des vignes étendent leurs sarments dans le taillis.

En escaladant à l'ouest la hauteur, dont le grès forme la base, je vis se déployer à mes yeux un paysage intéressant. La ligne de collines de sable situées sur l'Arkansas dont nous étions proches, se présentait à la vue comme une ligne de pays, mouchetée de blanc et de vert, effet produit sur le sable blanc par des bois isolés. Une formation de terrain, fortement éclairée, jointe à cette ligne de collines mouchetées, se montra le soir dans la plaine. De petites collines coniques, couvertes d'herbe comme la campagne avoisinante, s'élèvent au dessus de la surface doucement ondulée de la plaine, semblables à de gigantesques monticules soulevés par les taupes; elles projetaient à l'ouest des ombres du plus singulier effet. L'herbe qui les entourait était d'un vert frais, peu ordinaire dans la saison, signe que le pourtour de ces élévations est très humide. L'attraction capillaire amène fréquemment, dans le sable en grains, ainsi que je l'ai souvent observé depuis, une notable quantité d'humidité, des couches inférieures à la surface, ce qui arrive surtout dans les enfoncements de terrain, entre des collines de sable.

Nous vîmes d'abord, dans cette contrée, des buffles isolés dont le nombre augmenta de plus en plus à mesure que nous avancions. Deux jours auparavant, j'avais déjà vu, au lever du soleil, une lourde et noire figure se détacher à l'O. sur le ciel rouge, figure que je finis par reconnaître pour appartenir à un buffle; c'était probablement un solitaire de son espèce qui, pour un motif quelconque, s'était détaché des troupeaux paissant plus à l'O. Pendant quelques jours nous n'aperçûmes plus aucun de ces animaux : à la fin, pourtant, un jour que nos chariots s'avançaient comme encadrés d'or par un magnifique soleil couchant, nous fûmes

soudain entourés de petites bandes de buffles qui formaient l'avant-garde d'un grand troupeau. On poursuivit aussitôt l'un de ces animaux et bientôt le chasseur, revenant au camp, nous annonça que la bête était abattue et demanda quelques hommes pour aller la chercher, mais la nuit était survenue sur ces entrefaites et on ne put la retrouver. Notre désir de savourer des langues de buffle et des os à moelle de cet animal ne fut pas longtemps sans être satisfait. Plusieurs de nos gens mangèrent si immodérément de la viande fraîche qu'il en résulta diverses indispositions. Un matin, au réveil, nous vîmes la plaine littéralement couverte par un immense troupeau de buffles, divisé par bandes et qui s'étendait au delà de la vue. Du 1er au 8 septembre nous voyageâmes sans interruption au milieu de ce troupeau qui se trouvait surtout du côté septentrional de l'Arkansas. Parfois des bandes isolées arrivaient si près de nous qu'elles menaçaient de jeter le désordre dans notre train. Pendant la nuit nous entendions tout près de nous les rugissements et les grondements de ces animaux, accompagnés des hurlements de loups qui suivaient le troupeau de buffles pour emporter les veaux ou pour étrangler les vieux animaux devenus invalides. J'ignore si le loup des buffles constitue une espèce distincte; ceux que nous vîmes étaient blancs et très grands. Le six du mois, pendant que nous nous trouvions entre Pawnee Fork et Coon Creek, les troupeaux des buffles s'étendirent sur une ligne non interrompue d'une longueur d'au moins huit milles. Je ne doute pas que ce troupeau qui nous entoura pendant ces huit jours de marche ne fut composé, de millions d'individus, formant un tout homogène et s'avançant en masse, car, pour mon compte, j'ai vu de mes propres yeux des centaines

de mille de ces animaux. Plus tard, quand nous eûmes dépassé le troupeau, nous trouvâmes, au grand détriment de nos bêtes de trait, l'herbe de la prairie mangée presqu'à ras de terre. Le troupeau de buffles s'était ainsi avancé en paissant, sur une très grande étendue vers le S. Partout autour de soi on voyait des ossements de ces animaux, gisants sur le sol.

Pendant notre passage à travers le troupeau de buffles nous ne manquâmes naturellement jamais de viande fraîche. Il fallait rarement une demi-heure, souvent à peine un quart d'heure, pour s'être rendu maître d'un animal. Après avoir laissé derrière nous la région où le troupeau paissait, nous eûmes encore des provisions de viande pendant huit jours car, dans ces contrées sèches et élevées, surtout dans la saison où nous étions déjà entrés, on peut conserver très longtemps de la viande fraîche; elle finit par se dessécher à l'air sans se gâter. Avant d'avoir épuisé notre provision de viande de buffle, nous rencontrâmes un troupeau d'antilopes. En avançant plus au Sud, nous vîmes chaque mare couverte de bandes de canards et, près du Rio Grande, des oies, des grues, des lièvres, des cailles et d'autre petit gibier vinrent s'y ajouter, de sorte que notre table était toujours abondamment pourvue. Au temps de notre plus grande abondance, nous ne trouvions que la viande de veau et de génisse assez bonne pour nous; souvent nous ne prenions d'un animal abattu que la langue et les os à moelle; la moelle des os de la jambe constitue dans le fait une délicatesse très recherchée et le foie de très jeunes animaux est également fort recommandable. Veut-on se faire une idée bien fidèle de la bonne chère dans la prairie? Qu'on se figure une société de voyageurs assis autour d'un feu de

fumier de buffle et faisant griller un os à moelle : lorsqu'on suppose que la chaleur a suffisamment agi, on casse l'os avec le dos d'une hachette et on en extrait alors la moelle sous la forme d'un bâton solide. Maintenant à côté de cela, il y a les jours où ces morceaux des gourmets du désert sont remplacés par la viande presqu'immangeable d'un vieux taureau, viande qui résiste à toutes les tentations de l'art culinaire.

Lorsqu'une bande de chasseurs indiens galope par monts et par vaux à la poursuite d'un troupeau de buffles, ce doit être une scène sauvage et émouvante. Différents voyageurs l'ont décrite; pour moi, je n'ai pas eu l'occasion d'en être témoin. Quant à notre caravane, nous ne chassions le buffle que sur une petite échelle et pour ainsi dire en détail. Lorsque nous avions besoin de viande, un homme, armé d'un pistolet à six coups, allait galoper au milieu de la bande de buffles la plus voisine. Le troupeau principal de ces animaux se divise en troupes qui, de leur côté, se composent de bandes séparées, chacune sous la conduite d'un taureau. L'unité du troupeau n'est à la vérité nulle part interrompue, mais les bandes détachées se meuvent tout à fait indépendantes et toujours en file uniforme, à la suite de leur conducteur. Le chasseur choisit son but et se met à le poursuivre. Une certaine inquiétude se manifeste alors dans cette partie du troupeau à laquelle appartient la bête choisie. Les bandes qui se trouvent à proximité du lieu de la scène, courent par la plaine dans toutes les directions en suivant toujours leur conducteur; elles n'abandonnent leurs sentiers que lorsqu'elles y sont forcées; ces sentiers se croisent dans tous les sens et ressemblent à s'y méprendre à des sentiers battus par les hommes. Le succès de la chasse

dépend de la bonté du cheval et de l'assurance du cavalier. Celui-ci se tient sur le côté gauche de la bête pourchassée et, avant de tirer, il s'en rapproche au point de pouvoir presque lui appuyer le bout de son canon sur l'omoplate. Il faudrait être un homme de la plus grande maladresse pour devoir tirer ses six coups sans abattre l'animal. Pour ce qui est de la résistance de ce dernier ou d'une défense commune tentées par la bande attaquée, je n'en ai jamais été témoin. De même je n'ai jamais pu remarquer que la masse du troupeau s'aperçut autrement de la présence de l'ennemi dans son sein, qu'en ce que les bandes les plus proches, s'ouvraient pour lui laisser le passage libre. Les nombreux trous de marmottes de la prairie rendent cette chasse dangereuse et on ne peut trop recommander aux novices de ne se servir que d'un cheval habitué à ce sol peu sûr et surtout à la chasse au buffle. Comme je n'avais pas de cheval possédant ces qualités, je dus m'abstenir de prendre une part active à ce plaisir. Robert, voulant un jour tenter la fortune, renversa un veau et tomba de cheval, mais heureusement, sans se faire de mal sérieux.

Il y avait parmi nos muletiers un Mexicain qui avait vécu pendant huit ans comme esclave chez les Comanches et à qui les hommes de notre caravane avaient, en conséquence, donné le surnom de Comanche. Il était très habile à jeter le lazzo et il ne prit pas seulement plusieurs veaux, mais il parvint même un jour et sans le secours de personne, à jeter par terre une vache dont la croissance était achevée, et à lui lier les pieds. Lorsqu'il vint annoncer son exploit au camp, je l'accompagnai à l'endroit où gisait la vache. Après lui avoir jeté son lazzo autour du cou, il avait fait plusieurs fois le tour de l'animal qui se raidissait et restait

sans mouvements, et il avait fini par lui prendre les jambes et par le jeter par terre d'une seule secousse. Sautant alors à bas de cheval, il lui avait lié les pieds avec l'extrémité de la longe et était venu nous prévenir. Nous tuâmes la bête d'un coup de fusil et Comanche se mit aussitôt en devoir de lui couper sur le corps autant de viande que nous voulions en emporter au camp. Pour ce qui était d'écorcher ou de vider un animal abattu, il n'en était naturellement jamais question. Pendant que le Mexicain accomplissait son œuvre avec une adresse incomparable et détachait, de chaque coup de son couteau, quelques livres de chair, il présentait un spectacle réellement barbare. C'était l'homme devenu bête de proie que j'avais devant les yeux. La plus grande partie du corps fut abandonnée aux loups et aux vautours qui prirent, aussitôt notre départ, possession de ce qui leur revenait.

L'endroit où la vache avait été abattue était occupé par des constructions de marmottes de la prairie qu'on a très improprement nommée chiens de la prairie. Sur une place unie, où toute végétation est entravée et dont le sol glaiseux semble aussi dur qu'une aire, s'élèvent de petits monticules de terre assez nombreux ; chacun d'eux a un trou semblable au cratère d'un volcan, c'est l'entrée de la famille des marmottes. Un certain nombre de ces familles se creusent leurs trous l'un à côté de l'autre et forment ce que l'on a appelé un village de chiens de la prairie (prairie dog village). Dans certaines parties, ces villages sont si communs qu'ils s'étendent sur des centaines de milles carrés, tantôt séparés par un faible intervalle, tantôt contigus l'un à l'autre. Ces petits animaux laissent alors peu de végétation dans la contrée et exposent souvent les bêtes de trait des caravanes à

une dangereuse disette. C'est ce que j'ai surtout pu remarquer plus au Sud, sur la route de San Antonio à El Paso, dans la contrée du Limpia où l'herbe est déjà par elle-même assez rare.

Les marmottes de la prairie ont été décrites par plusieurs voyageurs. Avant de l'avoir vu de mes propres yeux, je traitais de fable l'assertion que ces petits animaux rongeurs partagent leurs habitations avec des hiboux et des serpents à sonnettes. Pourtant ce fait n'est pas seulement vrai, mais il forme presque toujours la règle. Lorsqu'on approche d'un village de marmottes, on voit de tous côtés les véritables propriétaires et constructeurs, mettre curieusement, mais prudemment, le nez hors du trou, ou bien on les aperçoit assis sur les monticules de terre, près des ouvertures et ceux qui se trouvent au dehors, rentrent précipitamment. Souvent un cri aigu se fait entendre et les animaux ont tous disparu. En même temps on voit voltiger de petits hiboux, d'un brun gris, mouchetés de blanc et de jaune; ils vont avec leurs plumes douces, sans bruit, deçà et delà, d'un trou à l'autre; plusieurs se réfugient chez leurs compagnons de gîte, d'autres se placent tantôt ici, tantôt là, devant une entrée qu'ils semblent, avec leurs figures sérieuses, devoir garder. Ce petit oiseau n'a pas le corps plus grand qu'une tourterelle, mais il paraît l'être à cause de son plumage peu serré; il voit sans doute très bien à la lumière du jour. J'en tirai un qui avait les jambes empennées jusqu'au bout du pied, mais les plumes ne consistaient qu'en tuyaux sans barbes. Pour ce qui est de la présence du troisième compagnon de gîte, je ne m'en suis assuré que dans la suite, mais je ne sais, en vérité, si le serpent à sonnettes est un hôte aussi ordinaire de ces terriers que le petit hibou. Souvent,

pourtant, j'en ai vu, étendus au soleil, devant l'entrée, sortir du trou ou y rentrer. La manière dont le serpent récompense l'hospitalité qu'on lui accorde, me paraît surtout intéressante. Il se donne la tâche de délivrer ses aimables hôtes d'une postérité trop nombreuse, fait dont j'ai acquis la preuve en trouvant une jeune marmotte dans le corps d'un de ces serpents à sonnettes, habitant une maison de marmottes. Je ne puis dire si les hiboux se comportent de la même manière ou si, de leur côté, ils donnent une attention particulière aux jeunes serpents à sonnettes.

C'est une chose remarquable que le petit écureuil souterrain qui ravage les prairies et les champs dans une partie de la Californie, partage aussi ses demeures creusées sous terre, avec des hiboux et des serpents à sonnettes. J'ai reconnu la présence des serpents à sonnettes bien plus souvent chez les écureuils que chez les marmottes. Le petit hibou est, ou bien le même, ou du moins une espèce qui se rapproche beaucoup de celle qui cohabite avec les marmottes.

Nous avions eu, pendant les trois derniers jours d'août, un vent du S. violent et chaud. Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, il y eut quelques signes d'un changement de vent. Des éclairs orageux se montraient au N. malgré la pureté du ciel. Le matin, le ciel était couvert de nuages et pendant la journée le vent du N. se fixa décidément, et de ce jour nous eûmes plusieurs nuits très froides. Tant que le vent du S. avait soufflé, il n'était pas tombé de rosée; mais, avec le vent du N., l'herbe était très mouillée le matin et mes veilles de service, m'occasionnèrent de fortes engelures aux pieds. Les loups faisaient entendre des hurlements plus fréquents, animés qu'ils

étaient par cette température. Plus tard le vent chaud du Sud se fit de nouveau sentir et rendit plusieurs de nos gens malades. Je rapporterai des exemples des effets produits par le passage subit de ce sirocco américain aux bourrasques glacées du vent du Nord.

CHAPITRE V.

Suite. — Sur les bords de l'Arkansas. — Le lit du fleuve. — Tanières de loups et loups. — Stampede. — Comanches et Kiowas. — Visites de grands chefs.— L'emploi des passeports retournés. — Table de mots Comanches et Kiowas. — Port Atkinson. — Relations ultérieures avec les Kiowas. — Expédition dans le Mexique et prisonniers mexicains. — Emploi de la langue espagnole chez les Indiens des prairies. — Destruction lente du caractère distinctif des races et transformation des tribus indiennes en troupes de bandits. — Antagonisme, non des races, mais dans la manière de vivre. — Continuation de l'ancienne lutte de la civilisation d'Anahuac avec les Barbares. — Frontière occidentale des Apaches. — Dans le voisinage du port. — Un tombeau indien construit avec des rochers. — Conclusion tirée des idées indiennes sur la vie future. — Trafic humain et prostitution chez les Indiens. — Passage du fleuve. — Nouvelles visites indiennes dans le camp. — Le pas qui sépare le grandiose du ridicule.

Le 3 septembre nous avait vus sur la rive de l'Arkansas, au point où sa courbe septentrionale atteint son plus grand rayon. Notre camp de nuit était assis à quelques centaines de pas du fleuve sur un vert gazon d'herbe de buffle. Ce fleuve a des rives glaiseuses, coupées çà et là comme celles du Missouri, de l'Ohio et du Mississipi. Le niveau de l'eau se trouvait alors de quatre à six pieds au dessous de la prairie. Les rives sont rongées par l'eau et se détachent peu à peu par blocs tandis que sur le côté opposé du fleuve se forme

des bancs de sable. L'eau est chargée de glaise et le lit du fleuve se compose d'un sable mouvant fort dangereux, sur lequel on ne doit pas rester longtemps tranquillement debout lorsqu'on se baigne. A cette saison de l'année on pouvait partout passer le fleuve à gué. Dans les endroits où la rive s'est détachée et dans les fentes latérales croissent quelques peupliers et des saules; la prairie s'avance jusqu'au bord. Sur la pente des rives se trouvaient, dans notre voisinage, plusieurs tanières de loups dont nous entendions continuellement sortir les plaintes et les gémissements des petits. Pendant la nuit les hurlements de toutes ces familles produisent une musique indescriptible. Des loups et des buffles allaient constamment près de nous d'une rive à l'autre.

Aussi longtemps que la plaine est couverte de buffles, les loups ne manquent pas de nourriture; ils accompagnent même en partie le troupeau dans ses pérégrinations. Pour nous, nous n'avions rien à craindre de ces pillards, nous et nos bêtes, mais notre provision de viande devait être chaque nuit défendue par notre chien. Attirés par l'odeur de la chair, ils s'approchaient si près de notre camp, ainsi que les petits loups de la prairie que les Mexicains nomment Coyotes (coyotl, nom aztèque) que, sans quitter ma couche, j'aurais pu, chaque nuit où il y avait clair de lune, tirer un de ces animaux carnassiers si, dans de pareils voyages, on pouvait prodiguer inutilement sa poudre. On m'assura dans le Nicaragua que les coyotes, lorsqu'ils sont en nombre, osent parfois attaquer les hommes. Je n'ai jamais rien appris de semblable dans la prairie.

Bien que nos mulets ne courussent aucun danger de la part des loups et des coyotes, le voisinage de ces bêtes qui se glissaient chaque nuit autour de nous ne laissait pas que

de les inquiéter et une telle inquiétude peut facilement avoir des suites sérieuses.

Dans une des nuits que nous passâmes près de l'Arkansas, je me trouvais à mon poste à un millier de pas du camp. Près de moi était le mulet blanc dont j'ai déjà parlé et qui ne se laissait pas atteler : il paissait au bord du troupeau, la tête tournée au dehors comme s'il eut été là placé en sentinelle. Je l'observais par hasard lorsque je le vis cesser de manger et regarder, avec une attention fixe, dans l'obscurité de la nuit. Tout à coup il poussa un cri haletant, et fit un bond violent en arrière : ce mouvement se communiqua à tout le troupeau et voilà nos deux cents mulets qui se mettent à s'enfuir comme possédés d'une folle terreur. Cela se passa avec une rapidité telle que, lorsque je revins de ma stupéfaction, je n'entendis plus que le fracas de cette course furieuse se perdant de plus en plus dans le lointain et que je me vis seul dans les ténèbres au milieu de la prairie. Les feux étaient éteints dans le camp de sorte que je ne sus pas dans le moment où porter mes pas ni ce que je devais faire. Bientôt après j'entendis des pas à mes côtés et je reconnus mes compagnons de garde qui arrivaient les uns après les autres. Tout le corps de garde se trouva ainsi rassemblé à l'exception d'un garçon mexicain qui conduisait la jument à clochettes. Quelque temps après on le découvrit aussi. Il avait failli payer de la vie un manquement au service. Pour pouvoir dormir à son poste, il s'était lié, autour d'une jambe, la longe de la jument à clochette et avait été entraîné à une certaine distance pendant la fuite du troupeau. Par bonheur le nœud s'était défait et il était resté étendu dans la prairie, les habits déchirés et le corps écorché. Sur ces entrefaites l'agitation s'était aussi mise

dans le camp; on avait entendu le troupeau galoper et s'enfuir; quelques hommes s'étaient jetés sur les chevaux de selle, attachés près des chariots et la poursuite des fuyards avait commencé. Heureusement ils s'étaient arrêtés à une distance peu considérable et on les retrouva facilement. Une demi-heure après on les ramena au complet dans le corral.

Le lecteur qui, comme moi, n'a jamais pu se faire, à l'école lorsqu'il étudiait la mythologie grecque, une idée bien nette de ce qu'on entend par terreur panique, pourra maintenant s'en rendre un peu mieux compte. Ce que les pasteurs grecs appelaient terreur panique, les charretiers américains l'appellent *Stampede*. Cet accident, avec une attaque des Indiens et un incendie dans la prairie est compté au nombre des principaux dangers qui se présentent dans le voyage d'une caravane à travers les contrées sauvages de l'Amérique septentrionale. Sans tenir compte de ce qu'en pareille occasion, un homme peut être renversé et foulé aux pieds par tout le troupeau — malheur proportionnellement assez minime — tout le troupeau peut être perdu s'il y a des Indiens dans les alentours, ce qui arrive assez fréquemment car souvent ces pillards se mettent en campagne pour tâcher de provoquer un *stampede*. La perte du troupeau, dans la plupart des cas, entraîne avec elle la perte des chariots et des biens, la ruine du propriétaire et souvent la mort d'une partie des hommes qui accompagnent la caravane.

Nous passions devant Jackson's Grove, près de la rive de l'Arkansas, où s'élevaient des peupliers et des saules, lorsque nous vîmes de grandes bandes d'Indiens arriver sur nous à fond de train. Nous n'étions plus qu'à une journée de

marche du fort Atkinson, et une attaque des Indiens paraissait peu à craindre. La manière dont ils nous apparurent n'avait rien d'inquiétant non plus. C'étaient des Comanches (prononcez Comantches) qui allaient vers l'O. à la chasse au buffle. Ils s'informèrent très poliment de la direction qu'avait prise le troupeau de buffles et ils nous demandèrent en outre où se tronvaient leurs ennemis, les Pawnees (prononcez Pânis) qu'ils paraissaient redouter beaucoup et sur le territoire de chasse desquels ils ne voulaient pas se risquer.

Il y avait eu l'été précédent, dans le voisinage du fort, une réunion de tribus indiennes, forte de plusieurs milliers d'hommes qui attendaient les présents que le gouvernement, d'après les conventions, devait leur envoyer. L'agent du gouvernement auprès de ces tribus, M. Fitzpatrick avait tardé, un peu plus qu'on ne l'avait supposé à accomplir sa mission, et les Indiens avaient menacé d'attaquer les premières caravanes si les présents n'arrivaient pas bientôt. Les jeunes guerriers avaient opiné pour l'ouverture immédiate des hostilités, mais les vieux chefs plus sensés, avaient réussi à les en détourner. En présence de ces circonstances, il était heureux pour nous que, peu de temps avant notre passage, les présents fussent arrivés, choisis au plus grand contentement des Indiens. D'après les propres aveux des chefs qui venaient nous visiter, les présents avaient surpassé leur attente. Faire ainsi des cadeaux est d'une bonne politique de la part du département indien à Washington car, par eux, on assujettit de plus en plus les barbares aux besoins de la civilisation.

Nous aperçûmes le lendemain, de l'autre côté du fleuve, un grand camp de tentes indiennes en face duquel nous établîmes notre corral. Bientôt une grande quantité d'hommes

et de femmes, traversant le fleuve à cheval, vinrent nous rendre visite.

Plusieurs chefs célèbres et des guerriers renommés des Comanches septentrionaux, nous honorèrent de leur présence à cette occasion. Ils étaient tous pourvus de certificats écrits, établissant leur nom et leur caractère, pièces qui leur avaient été délivrées soit par M. Fitzpatrick, soit par un officier-commandant quelconque d'un corps de l'armée des États-Unis qui se trouvait dans le pays. Ces certificats, qui légitiment les princes indigènes aux yeux des étrangers de passage, présentent une remarquable variante de l'institution des passeports de l'ancien monde, et sont en même temps les seuls passeports qu'on rencontre sur le territoire des États-Unis. Ils offrent souvent des contrastes de l'effet le plus comique. En voici un exemple : « Le porteur de ce « certificat est le Rothe Aermel (Bras rouges), chef renommé « des Apaches, qui vit en bonne entente avec les blancs. « Les voyageurs feront bien de lui montrer du respect et de « la bienveillance, mais en se tenant toujours sur leurs « gardes. » En dessous vient le visa des négociants de passage : « Le Rothe Aermel a visité notre camp et s'est bien « comporté, ainsi que ses gens. » Et plus loin : « N'ayez pas « confiance dans le garnement, c'est un maudit Indien. » Lorsque semblable certificat vous est présenté avec la silencieuse gravité dont un Indien est seul capable, on doit, comme eux, pouvoir commander à ses traits pour ne pas trahir le plaisant de la chose, imprudence qui pourrait avoir des suites désagréables.

Pour ce qui est de nos rapports d'alors avec les Comanches, nous vîmes dans notre camp, outre une quantité de bas peuple, les chefs *To-ho-pe-te-ca-ne* — la tente blanche — et

Way-ya-ba-tosh-a — l'aigle blanc. Ces deux noms, ainsi que leurs équivalents, sont extraits des pièces qui nous furent présentées par ces deux personnages distingués. Après eux vint un homme plus âgé qui se faisait remarquer autant par son maintien digne que par la simplicité de son costume qui consistait simplement en une couverture bleue dans laquelle il se drapait. Ses cheveux étaient ras, d'après la mode des blancs, et on ne voyait sur toute sa personne aucun ornement. Il était accompagné d'un prisonnier mexicain qui lui servait d'interprète et qui nous informa que son maître était le grand chef *Och-ach-tzo-mo* (1), qu'il venait nous visiter et qu'il se trouvait dans ce costume simple et la tête rasée, parce qu'il pleurait la mort de son fils, tué par les Pawnees, et qu'il n'avait encore pu le venger. Les deux chefs, dont j'ai parlé plus haut, nous étaient apparus dans le grand gala des héros comanches; ils étaient habillés de cuir et portaient des mocassins richement travaillés; leur figure était teinte de cinabre et leur tête ornée de plumes d'aigle; une grande et longue tresse de cheveux leur pendait sur le dos, entremêlée de coquilles d'argent qui devenaient de plus en plus petites à mesure qu'elles descendaient : à la nuque elles étaient de la grandeur d'une soucoupe ordinaire, et à l'extrémité de la tresse elles avaient le diamètre d'un demi-thaler. Ces coquilles d'argent se confectionnent dans le Mexique exprès pour les Comanches et forment l'objet d'un commerce considérable avec les barbares, commerce qui se fait surtout au Presidio del Norte, à San Carlos et au Presidio del Rio Grande. En dernier lieu,

(1) Ce nom est rendu d'après ce que j'ai entendu et doit être lu selon la prononciation allemande.

arriva dans notre camp, un vieillard qui portait par dessus le vêtement de cuir de l'Indien, l'habit grossier bleu clair, d'un Américain du N.-E. Deux épaulettes d'or étaient attachées sur l'habit, une sur la poitrine, l'autre sur le dos, entre les épaules. En cela le vieux prince comanche, — car notre hôte était bel et bien un prince, — ne faisait pas preuve d'un goût moins original que maint de ses frères européens que la nature blanche, obéissant à ses hautes destinées, a ornés avec tout le talent d'un tailleur militaire. Sa morgue indienne, comme du reste celle des autres nobles de ce peuple, n'était pas assez hautaine pour ne pas condescendre d'elle-même à établir, par ses certificats, son identité. Nous y lûmes, écrit de la main du commandant d'un fort voisin, que le porteur (j'ai malheureusement oublié son nom) avait été auparavant un des ennemis les plus dangereux et les plus cruels des blancs, mais que ses sentiments avaient récemment changé et qu'il devait être traité avec les plus grandes attentions, à cause de son influence sur les tribus comanches, mais en même temps avec toute la prudence possible. Il serra la main, avec de grandes cérémonies, à tous ceux qu'il prenait pour les principaux d'entre nous, et nous assura de son amitié. Nous fumâmes avec lui et nous le régalâmes de café, comme nous l'avions fait avec les autres chefs. Les traits de cet homme étaient fortement accentués; il avait le front sillonné de rides profondes, le nez grand et courbé. Sur sa figure d'un rouge-brun, tombaient par mèches ses cheveux raides, entre lesquels on voyait briller l'œil caractéristique de l'Indien, cet œil qui ne trahit aucune pensée. Il avait avec lui une femme, grosse personne assez âgée, dont la figure gardait les traces d'une certaine beauté et présentait le type des meilleures familles

mexicaines. Probablement que, dans sa jeunesse, cette femme avait été enlevée à une de ces familles. Elles ne descendit pas du cheval qu'elle avait enfourché comme toutes les femmes indiennes; elle ne se mêla pas non plus à notre conversation avec le vieux chef. Quelques jeunes femmes du bas peuple, au contraire, et entr'autres une qui était très gentille, eurent de joyeuses relations avec nos charretiers et déployèrent la plus grande coquetterie pour faire valoir les articles de leur commerce.

Dans la foule se trouvaient des jeunes garçons et des jeunes filles qui avaient été enlevées dans le Mexique et qui, en somme, ne paraissaient pas être mal traités. Un jeune homme blond, avec des yeux bleus, un teint clair et une large tête, ne pouvait provenir de nulle autre part que d'une colonie allemande dans le Texas de l'Est. Il ne répondait pourtant pas lorsqu'on l'interpellait en allemand. Un autre nous raconta qu'il avait été enlevé du Mexique avec sa sœur, quelques années auparavant, et qu'on l'occupait à faire paître les chevaux de son maître.

Och-ach-tzo-mo, vers le soir, montra son autorité en donnant ordre au peuple qui nous avait rendu visite, de quitter le camp et de retourner chez lui et il dut faire usage de sa cravache contre quelques individus qui n'obéissaient pas assez vite. Bientôt notre camp fut évacué et nous pûmes enfin jouir d'un repos longtemps désiré.

Ces comanches appartenaient aux tribus que les Mexicains nomment Cibuleros (de Cibulo, le buffle) c'est à dire chasseurs de buffles; ils se nourrissent presqu'exclusivement de la chair de cet animal. Ils vivent en bonne intelligence avec les Kiowas (prononcer Kâiôwâs) dont il se trouvait un camp au dessus du fort et quelques hommes de cette nation

étaient au milieu de ceux qui vinrent nous faire visite. Les langues de ces deux peuples paraissent être fort différentes et pourtant plusieurs des Indiens présents se servaient également bien des deux idiomes. Voici le tableau des mots que j'ai rassemblés en cette circonstance et qu'il faut lire selon la prononciation allemande :

	COMANCHE.	KIOWA.
Soleil	*Tabe*	*Baï.*
Terres	*Sokowi*	*Bui.*
Tête (cheveux?)	*Papj*	*Touba.*
Yeux	*Buï*	*Tate.*
Pipe de tabac	*Toï*	*Satub.*
Main	*Moo*	*Mon.*
Feu (brûler)	*Irrich*	*Pi*$^{e}_{a}$.
Bufle	*Kuchzo*	*Kodel.*
Pied	*Nap*	*Tou.*
Bouche	*Teupe* (*tepe*)	*Soor.*
Nez	*Muwi.*	*Mungko.*
Eau	*Baa*	*Baa.*
Feu	*Kuhne*	*Pi*$^{e}_{a}$.
Oui.	*Usch.*	
Oreilles	*Nakj*	*Taa.*
Doigts.	*Madua.*	
Dents	*Taba*	*Essung.*
Maïs	*Hanibist.*	
Tabac	*Bamuch.*	
Américain	*Babot-eïbo.*	
Mexicain.	*Toyor-aco-eïbo.*	
Comanches	*Ku-man-tze.*	
Kiowas	*Kaiowa.*	
Pawnees	*Panowa.*	
1	*Semusch*	*Bauk.*
2	*Wachat*	*Jea.*
3	*Bachist*	*Pao.*
4	*Hayaroquet*	*Jakki.*
5	*Moobet*	*Onto.*
6	*Oyobatachist.*	*Musso.*
7		*Pansse.*
8		*Yasse.*
9		*Kotse.*
10		*Kokje.*

Les mots Comanches étaient prononcés d'une manière chantante, toute particulière. Dans le mot Sokowi, par exemple, le son de l'o de la première syllabe était plus élevé d'une octave que celui des deux syllabes suivantes, ce qui relevait l'accent indépendamment de la quantité. De même, dans les mots Ku-man-tze et Bâbot-eïbo, la première était d'une octave plus élevée que toutes les autres. Dans Toyor-aco-eïbo, c'était l'a qui avait le plus haut ton. Pour ce qui est de la séparation ou de la contraction des syllabes, je n'ai eu d'autre base que leur plus ou moins grande séparation dans la prononciation, aussi ne veux-je exprimer aucune opinion quant à la véritable structure des mots, sur le genre desquels je ne sais absolument rien.

Le 10 septembre nous atteignîmes Fort-Atkinson dont les bâtiments consistent en murs d'Adobes recouverts de toits en toile, un intermédiaire entre la maison et la tente. Il ne faut pas s'imaginer, qu'en Amérique, le mot *Fort* signifie toujours une forteresse. Dans ce cas-ci on entendait tout simplement par cette expression, un camp permanent de quatre-vingts hommes d'infanterie. Un poste de l'espèce a toujours un dépôt de marchandises, bien pourvu, où l'on peut acheter des effets d'habillement, des objets de selliers, des ustensiles en fer, en fer blanc et des provisions, depuis l'indispensable farine jusqu'aux huîtres conservées et au vin de Champagne. Les caravanes de passage s'y pourvoient de nouveau des objets nécessaires au voyage. Quant à nous, nous étions nous-mêmes si bien fournis en fines provisions de bouche, que loin de devoir acheter nous cherchions plutôt à vendre.

Je vis au fort, un vieux Kiowa, le plus hideux Indien qu'il me fut jamais donné de voir. Je ne puis comparer

l'expression de sa figure qu'à celle d'une hyène. Des agréments particuliiers venaient encore s'y ajouter : sa bouche était tirée en haut d'un côté; un de ses yeux était à moitié fermé par sa paupière tombante, l'autre était large ouvert. Il avait avec lui une jeune mexicaine dont tout le visage était barbouillé de cinabre. Elle nous supplia de l'acheter au prix de deux mulets que son maître exigeait. C'était probablement en vue de cette vente qu'elle avait dépensé tant de cinabre. Un trait caractéristique de l'esprit bestial des Indiens, c'est que la racine de la queue du cheval monté par ce vieux coquin était tout aussi soigneusement enduite de cinabre que la figure de la femme.

Nous fîmes halte, quelques milles au dessus du fort et de nombreux Kiowas vinrent nous visiter dans notre camp. L'un d'eux nous fut présenté, par son interprète mexicain, comme un grand capitaine et il affichait en effet un grand orgueil en raison de cette position. Comme, pendant quelques instants, nous n'avions pas fait attention à lui, occupés que nous étions d'un autre côté, son interprète demanda : « Pourquoi vos capitaines ne parlent-ils pas avec lui? » Après que nous l'eûmes alors salué avec toutes les formalités voulues, il s'assit. « Pourquoi les autres hommes blancs ne viennent-ils pas lui parler, » ajouta l'interprète en indiquant nos charretiers américains. « Parce qu'ils ne sont pas capitaines mais seulement mes esclaves, » répondit M. M. avec une merveilleuse présence d'esprit. La flatterie qui était contenue dans ces mots eut la plus heureuse influence. Cet homme devint très loquace, sentimental, même, de sorte que je ne puis que recommander sa connaissance aux Allemands qui se plaignent de ne pas trouver de sentiment en Amérique. Il nous raconta avec satisfaction

combien de fois il avait fait partie d'une expédition — d'une compana, comme il l'appelait — dans le Mexique et tout ce que ces entreprises lui avaient rapporté. Il nous nommait séparément les localités mexicaines qu'il avait aidé à piller. « Là, dit-il, caballos, mulas, muchachos, muchachas, mucho! bueno! Chevaux, mulets, garçons, filles, beaucoup! bien! — ici, près de l'Arkansas nada! rien! » Trois jeunes garçons l'accompagnaient dont deux étaient, comme il nous le dit, ses propres enfants; le troisième il l'avait enlevé dans le Mexique et il le traitait absolument comme les autres. Nous lui donnâmes quelques biscuits, il les partagea très équitablement entre les trois garçons.

Ces gens se servaient avec assez de facilité de la langue espagnole et l'interprète paraissait plutôt une marque de la dignité qu'un vrai besoin. J'entendis des groupes entiers de femmes et d'enfants parler espagnol entre eux.

On voit que par la naturalisation de prisonniers américains des deux sexes, la race indienne primitive doit s'effacer de plus en plus. Quelques Desperadoes anglo-américains de la pire espèce, bandits et assassins de profession, se joignent d'eux-mêmes à ces hordes pillardes et acquièrent parmi elles une certaine considération. Si cet ordre de choses continue sans entraves, comme la race change et que les travaux et la manière de vivre restent les mêmes, toutes les tribus indiennes finiront peu à peu par devenir des bandes de brigands, composées de toutes sortes d'étrangers. C'est un fait reconnu, que les étrangers de race européenne ou demi-européenne, naturalisés chez les Indiens des terres sauvages, sont de beaucoup les bandits les plus féroces et les plus dangereux.

Ce serait se faire une idée entièrement fausse du carac-

tère indien que de croire qu'il se laisse diriger par une véritable haine de race. Un homme qui possède les qualités ordinaires de la race blanche et qui a envie de se faire naturaliser chez les Indiens, sera toujours reçu avec joie par ceux-ci et pourra, dans leurs tribus, atteindre aux plus hautes dignités. Mais l'Indien hait la civilisation et aussi bien celle de sa propre race que celle des blancs. La preuve qu'ils ne font pas de distinction de races dans leur haine c'est qu'il existe au moins autant d'animosité entre les Indiens civilisés, établis dans le Mexique et les tribus barbares du désert, qu'entre ces derniers et les hommes civilisés de race blanche. Les Pimas eux-mêmes, ces vaillants protecteurs de l'ancienne civilisation mexicaine sur le Gila contre les Apaches et les autres tribus sans foi ni loi du N. et de l'O., les Pimas en parlent dans le même sens que les hommes civilisés des barbares : « Ce sont des sauvages qui ne connaissent pas l'agriculture. » Ce n'est donc pas un antagonisme de race mais bien un antagonisme dans la manière de vivre, le même qui a déjà existé entre les États civilisés d'Anahuac et les barbares d'alentour. Je reviendrai sur ce point lorsque je ferai faire à mes lecteurs connaissance avec les Apaches.

Ces Kiowas se rendaient également à la chasse au buffle vers l'O. Ils s'informèrent soigneusement de l'état des choses dans les territoires de chasse occidentaux. Ils nourrissaient contre les Pawnees une haine aussi implacable que contre les Comanches ; ils paraissaient pourtant moins craindre les premiers que les derniers. Ils montraient une tout aussi grande inimitié contre les Apaches mexicains dont ils ne parlaient que pour les accabler d'injures. Quelques jours plus tard nous rencontrâmes cependant un chef apache

des tribus les plus occidentales au milieu d'une bande kiowa avec lesquels il semblait comploter un coup de main. Quelques tribus apaches — je l'appris en cette circonstance — ont établi leur domicile jusque dans ces contrées occidentales. Ce fait ne me paraît généralement pas connu.

Ni les Comanches, ni les Kiowas qui nous visitèrent n'acceptèrent d'eau-de-vie; par contre ils faisaient un usage immodéré de café et de thé pourvu qu'on leur présentât ces liqueurs fortement sucrées. Du sucre, ils en mangent en quantité. Nos hôtes étaient très soupçonneux et, au commencement, nous devions manger ou boire devant leurs yeux tout ce dont nous leur offrions. Le vieux Comanche aux épaulettes d'or ne fuma même notre tabac qu'avec une certaine appréhension en nous demandant s'il ne contenait pas quelque chose qui l'endormirait. Ces craintes ne sont pas sans cause. Il est de fait que des blancs ont essayé d'empoisonner des tribus d'Indiens tout entières et j'en ai souvent entendu se demander comment on y arriverait le plus facilement. Toute une histoire sur l'introduction préméditée de la petite vérole chez une tribu d'Indien, circule dans les territoires de l'E. et je l'ai entendu raconter avec tous ses détails.

Fort Atkinson doit être une station intéressante pour un botaniste. Les faibles différences de hauteur et les nuances du sol offrent, dans un rayon très resserré, une grande variété dans le caractère de la végétation. Au milieu de la prairie, des tournesols des espèces les plus variées, des cinnies rouges, des pieds d'alouette bleus et des silvies, des euphorbes au feuillage blanc et une quantité innombrable d'autres fleurs et d'autres plantes produisent, près du fleuve, un mélange très dur de couleurs qui jurent ensemble. Sur

les bancs du terrain de conglomérat que j'ai décrit et entre les quartiers de jaspe, de quartz, de lave, etc., détachés de la masse, se trouve, dans cette prairie de fleurs, tout un autre monde végétal de plantes de proportions extrêmement petites. De mignonnes petites touffes d'asters, aux fleurs violettes, de gentilles petites mauves, les unes couronnées de petites fleurs d'un rouge-carmin, les autres de fleurs d'un rouge de minium ; des artémises basses, grises, cotonneuses, d'un aspect alpinique et d'un parfum fort et aromatique, semblable à celui de l'A. mutellina des Alpes ; des asclépias naines ; de petites syngénégistes qui n'ont que quatre fleurs latérales et ressemblent à des crucifères, toutes sortes de petites miniatures de plantes ornent un gazon court et rare, où tranche parfois une opuntia aux larges feuilles qu'on dirait être de cuir. Dans ces bancs de conglomérat se sont formées de petites excavations où serpentent des citrouilles et où pousse par-ci par-là une archémone et une autre herbe épineuse dont je ne sais pas le nom et qui s'élèvent des fentes et des crevasses de ce sol marneux.

Pendant que nous campions au dessus du fort, je poursuivis un loup le long de l'arête des bancs de conglomérat. L'animal ne me laissa pas approcher à portée de fusil et disparut dans une caverne au milieu de la roche. Pendant que j'examinais l'entrée par laquelle je l'avais vu pénétrer, je remarquai, tout à côté, l'ouverture d'une seconde caverne qu'on avait murée avec des pierres sans ciment. En la déblayant, je trouvai à l'intérieur un amas d'ossements humains enveloppés dans un morceau d'étoffe pourrie. Ces os formaient les diverses parties d'un squelette : le crâne était bien conservé et avait les mâchoires complétement pourvues de dents saines, d'un blanc pur, qui se détachaient

pourtant facilement. A côté de ces dépouilles gisaient un sac en cuir avec du cinabre, une peau de cerf tannée, une bande de cuir qui avait visiblement formé une bride et un tas de fumier de buffle. J'ai emporté le crâne mais je l'ai perdu dans la suite.

Sans aucun doute ces ossements appartenaient à la dépouille d'un Indien, dépouille qui ne se trouvait pas ici dans son tombeau primitif. Peut-être sa tombe avait-elle déjà été violée une fois et des amis ou des parents avaient-ils rassemblés ses derniers restes pour les enterrer de nouveau. Les os étaient bien plus anciens que l'étoffe dans laquelle ils étaient enveloppés et celle-ci n'avait retenu aucune partie de la chair d'un cadavre. C'était un morceau de la forte toile de coton que les caravanes emploient pour couvertures de chariots. Les autres objets expriment les idées que les amis du mort se faisaient d'une vie future. Le défunt aura besoin dans l'autre monde d'un habillement de cuir pour se vêtir, de cinabre pour se peindre, d'une bride pour conduire son cheval et de fumier de buffle pour son feu. Il est remarquable que je n'y ai pas trouvé d'armes.

Comme nous continuions notre voyage, un Kiowa, galopant dans la plaine, s'approcha de nous, pendant que sa femme et son enfant restaient quelque peu en arrière. Lorsqu'il vit qu'ils n'avaient rien à craindre, il les fit approcher. Mari et femme avaient un visage intelligent et bienveillant. Tous deux ils regardèrent avec grand intérêt et beaucoup de complaisance madame M. qui était avec son mari. Alors ils s'approchèrent de moi, jetèrent un regard curieux dans ma voiture de voyage et me demandèrent si, moi aussi, je n'avais pas une femme. Sur ma réponse néga-

tive ils m'offrirent une jeune fille de leur camp. En même temps ils me faisaient une pompeuse description, en paroles et en gestes, des charmes particuliers et des beautés de l'intéressante personne et cela, en partie, d'une façon énergiquement plastique. Enfin l'homme mit l'index d'une main sur celui de l'autre et ajouta à cette pantomime un expressif bueno, bon! « Cette femme, dit-il en montrant sa compagne, cette femme n'est qu'une créature ordinaire—mujer car..... a, l'autre, jeune, bonne, otra—chiquita—buena! » fit-il en tenant ses deux mains, les doigts en pointe, devant sa poitrine. Comme je lui répliquais que nous poursuivions notre voyage sans nous arrêter et que je ne pouvais attendre la jeune fille, il m'objecta que sa femme irait la prendre et que dans deux jours ils nous rejoindraient. Sur mon refus formel, ils se moquèrent tous deux de moi et s'en allèrent. Ces gens avaient probablement l'intention de me vendre la jeune fille qui était peut-être une prisonnière mexicaine. Je l'aurais sans doute eue pour compagne de nuit à notre premier campement à raison de quelques tasses de café bien sucré, car le couple de mercures nous amena le soir une belle, abondamment barbouillée de cinabre qui chercha d'abord, mais en vain, aventure chez les principaux de notre société et se faufila enfin, comme je pus l'apercevoir à la lueur d'un feu de campement, dans un groupe de nos charretiers.

Après maintes observations sur les mœurs des Indiens, j'en suis venu à croire que la plupart des tribus entretiennent de véritables prostituées. Ce sont ou des prisonnières ou des Indiennes qui, par une circonstance particulière quelconque, en sont arrivées à ces fonctions peu honorables. Ce sont elles aussi qu'on offre aux étrangers.

Le 12 septembre nous traversâmes l'Arkansas, passage qui s'accomplit heureusement et que notre caravane effectua en trois heures. Le lit du fleuve se compose de sablon qui se trouve en partie au niveau de l'eau et semble alors être complétement sec. Si un chariot passe rapidement, ses roues roulent bruyamment comme sur un chemin rocailleux, mais aussi s'il s'arrête, ne fut-ce qu'un seul instant, le fond commence à devenir liquide, les roues s'enfoncent et restent immobiles comme incrustées dans le gravier. L'habileté du conducteur consiste donc à conserver à tout prix le chariot en mouvement. A chaque chariot de charge on attela seize mulets et à côté de chaque attelage marchaient au moins quatre voituriers, le fouet à la main pour pousser les animaux en avant.

Nous posâmes notre camp de l'autre côté du fleuve, dans la prairie basse. Les Indiens, qui s'étaient rassemblés en très grand nombre sur le rivage, pendant notre passage, nous accompagnèrent jusqu'à l'emplacement du camp et firent mine, lorsque ce dernier fut achevé, de partager notre repas sans façon aucune.

Parmi eux se trouvait un homme qui se présenta à nous comme un chef distingué des Kiowas. Il portait l'habillement ordinaire de cuir avec une couverture de laine bleue par dessus et un linge rouge en forme de turban autour de la tête, ce qui lui donnait un air tout à fait asiatique. Il me vint à l'esprit de lui offrir une paire de vieux pantalons noirs et une veste de soie hors d'usage; Robert y ajouta un chapeau de feutre complétement dépourvu de soie et ce présent fut accepté avec une joie qui le fit sortir tout à fait du maintient prescrit par l'étiquette indienne. Sans plus de formalités, il jeta à terre ses vêtements de valeur fort

minime et se drapa dans les guenilles que nous lui avions données. Lorsqu'à la place de son turban rouge, il eut coiffé l'antique chapeau, Robert lui fit cadeau encore, en sus de ce présent équivoque, d'un miroir de petite dimension. Pendant longtemps le pauvre homme se contempla dans la glace avec un muet étonnement, puis il finit par faire entendre, faiblement d'abord, ensuite de plus en plus haut, l'exclamation réitérée de : *bueno!* parfait! Dans son ravissement, il voulut nous donner par contre tout son équipement, habit de cuir, couverture de laine, carquois, flèches, un sac orné de perles, son linge rouge, tout, en un mot, tout ce qu'il avait sur lui. Lorsque je lui eu fait comprendre que je n'acceptais pas de paiement, mais que c'était un simple cadeau de ma part, il ouvrit les bras tout large et déclara que j'étais un « *capitan tan grande,* » un si grand chef.

Alors il ordonna à tous ceux de son peuple de quitter notre camp. Pour lui, il avait assez il croyait que les autres pouvaient être satisfaits au même point. Il s'élança sur son cheval, sans prendre congé de nous, et s'en alla au grand galop, s'examinant toujours dans le miroir et se tâtant des mains.

CHAPITRE VI.

Suite. — Contrées situées entre l'Arkansas et le Cimarron. — Groupes de plantes. — Zones de végétation en miniature. — Sablonnières. — Eaux de diverses sortes. — Canards sauvages. — Un meurtrier fugitif dans notre camp. — Déserteurs des forts de l'Ouest. — Caractère du terrain. — Tarentule. — Effets de la réfraction. — La vallée du Cimarron. — Le fleuve. — Les sources inférieures. — Phénomènes électriques. — Tempête et ouragan. — Les sources centrales. — Troupeaux d'Antilopes. — Le lit du Cimarron est subitement envahi par les eaux. — Séjour et départ. — Terrains soulevés. — Coup d'œil sur la contrée. — Les sources supérieures. — La première montagne. — Examen du Nord de la contrée, du Cimarron supérieur. — Les premiers genévriers. — Montagnes dans le lointain. — Les antilopes. — Le Rabbit's Cars. — Une crevasse dans la couche de lave jusqu'à la couche de grès. — Le Round Mound. — La vue du sommet de la montagne. — Sources des montagnes de Raton. — Cienagas et oiseaux aquatiques. — Le Canadian. — Dérivation du nom et formations de terrains. — Le canon de l'Ocaté. — Le Wagon Mounds. — Lac salé. — Rochers. — La Mora. — Agriculture. — Une ville projetée. — Un jour de repos pour les hommes et pour les bêtes. — Maisons de prostitution dans la solitude. — Canaux entre le Mississipi et le Rio-Grande. — Las Vegas.

La route, qui se poursuit directement vers l'O. S. O., commence dès la rive et se continue à travers les sables mouvants qui en rendent le parcours très difficile. Le pays qu'elle traverse a un aspect sauvage; çà et là le sable s'émaille d'une touffe de gazon, d'un cactus ou d'un hélianthe. Peu à peu on arrive à une couche de terrain plus

solide, sorte d'argile sablonneuse qui forme la surface d'un plateau recouvert d'un gazon d'herbe menue, dénudé par places et relevé par quelques touffes de l'euphorbe blanche, d'asclépiades au large feuillage, d'artémisiées grises, de blancs narcisses ou de quelqu'une des innombrables plantes à fleurs jaunes de la famille des composites. La plupart de ces plantes se trouvent disposées en groupes identiques et selon les conditions du terrain, que l'on remarquerait peu pour elles-mêmes, mais que l'on étudie en raison de certaines particularités. Ce sont des excavations circulaires qui, à certaines époques, se remplissent d'eau. Le fond en est composé d'une argile imperméable et il est si peu profondément creusé que, même au centre, l'eau n'atteint jamais à plus de deux pieds de profondeur. Autour de ces excavations le terrain s'élève, par couches circulaires, à une hauteur de quelques pieds avant d'atteindre le niveau commun et ces rayons de terrain soulevé sont couverts d'une végétation au milieu de laquelle on retrouve tout d'abord les plantes qui croissent en groupes sur le plateau. Il y a lieu de supposer que l'existence de ces groupes est due à la même cause qui a produit ces zones végétales; ces phénomènes doivent donc être attribués à ce qu'ensuite de certaines inégalités du sol, sa surface doit être composée de différentes couches de terrain de nature dissemblable et qui se trouvent naturellement dans des conditions d'humidité différente. Ces bassins d'eau sont de véritables lacs fleuris, en miniature, car plusieurs d'entre eux ne mesurent que quelques pas de diamètre.

Dans les steppes désolées qui occupent l'espace compris entre l'Arkansas et le Cimarron, l'eau se rencontre encore dans de petits enfoncements irréguliers qui se trouvent dans

le sable et auxquels les guides donnent le nom de bassins sablonneux (*sand pans*). Le lecteur concevra aisément que dans ces deux genres de réservoirs l'eau n'est guère limpide. Je ferai d'ailleurs observer que, pendant les deux voyages que je fis sur le continent américain, je ne pus, que très exceptionnellement, faire usage d'eau fraîche et claire. Bien souvent nous donnions le nom d'eau à ce qui eut plutôt mérité celui de vase bourbeuse et il m'est arrivé cent fois de devoir boire une eau qui, dans d'autres circonstances, je n'eusse point voulu employer à me laver le visage. C'est sur ces mares et sur ces bourbiers que je vis pour la première fois, dans ce voyage, des canards sauvages dans le désert qui sépare l'Arkansas du Cimarron. En avançant dans la direction occidentale on les rencontre toujours plus nombreux.

Nous campâmes une nuit près d'une de ces flaques. Un violent vent du nord s'était élevé et un de nos guides se trouva frappé d'un rhumatisme qui le rendit incapable de tout service. Je lui conseillai de prendre un bain dans la mare et en en sortant de se faire frictionner par un de ses amis : ce remède eut un plein succès. Le vent froid du N. tourna subitement au S., changement qui provoqua chez beaucoup de nos gens des vertiges et des vomissements. Pendant toute la durée de mon voyage je remarquai que le vent du S. exerce sur la santé une influence désagréable sinon fâcheuse. Une autre fois encore, du côté N. de l'Arkansas, alors qu'il régnait un vent du S. très étouffant, un de nos conducteurs, homme grand et robuste du Kentucky, avec lequel je causais en marchant, tomba sur la route, privé de sentiment et en proie à des convulsions : une saignée que je pratiquai immédiatement le fit revenir à lui-même.

Pendant un repos nous vîmes de loin un cavalier qui s'avançait dans notre direction. Il s'approcha de nous et réclama l'hospitalité. Lorsqu'il fut descendu de cheval et installé parmi nous, il nous confia qu'il avait dû prendre la fuite à la suite d'un assassinat qu'il avait commis à New-Mexico. C'est une résolution bien grande que d'entreprendre *seul* ce voyage de New-Mexico à Missouri. Cet homme, à la vérité, possédait des armes et une monture; cependant nous rencontrâmes plusieurs fois et sur des points différents, des déserteurs venant des forts mexicains et qui avaient fait déjà plusieurs centaines de milles à travers le désert, à pied et sans armes. Plusieurs d'entre eux s'étaient nourris, pendant des semaines entières, de grenouilles, de sauterelles et de lézards jusqu'au moment où nous les rencontrâmes et où ils obtinrent de nous quelques provisions.

Plus nous avancions, plus le plateau devenait stérile, plus le sol, qui, aussi loin que pouvait porter le regard, formait une surface parfaitement unie, plus le sol devenait aride. Après avoir traversé les sables mouvants, nous descendîmes vers le San Creek dont nous traversâmes le lit desséché et de l'autre côté duquel le sol redevient dur et uni. La couche argileuse est partout un peu plus élevée que les sables mouvants.

Je vis là pour la première fois une de ces grandes araignées velues que les Mexicains nomment *tarantula* mais qui diffère de la tarentule européenne; on la rencontre depuis les steppes arides de l'Arkansas jusqu'en Californie, comme aussi dans une grande partie du Mexique et ce n'est pas sans raison que l'on a plus peur de cet animal, dont la vue seule inspire un sentiment de répulsion, que des serpents à

sonnettes. Il est possible que la vie de ceux qui en sont piqués soit moins instantanément menacée que s'ils étaient mordus par un serpent à sonnettes, mais les suites de cette piqûre sont bien plus difficiles à combattre. Pendant mes voyages dans l'Amérique septentrionale, deux fois des personnes de ma société furent mordues par un serpent à sonnettes. Dans les deux cas on administra l'eau-de-vie qui fut prise en très grande quantité et qui agit instantanément. Le danger disparaît alors sans crainte de retour. D'un autre côté, un de nos guides me conta qu'un de ses frères perdit un œil par suite de la piqûre d'une tarentule dans la région de la tempe et que depuis ce moment il conserva une sorte d'imbécillité.

Le troisième jour de notre voyage à travers le désert, vers le soir, l'image des hauteurs qui se trouvent au delà du Cimarron fut reproduite à l'horizon par la réfraction. La différence qui existe dans le degré de chaleur des diverses couches d'air, produit souvent dans ces contrées de singuliers phénomènes. Des objets qui apparaissent à l'horizon, s'allongent d'une manière incommensurable : ainsi un troupeau de buffles dans l'Arkansas présentait, par suite de cette extension de figures, l'aspect d'un groupe d'arbres.

Quelque temps après, nous aperçûmes en réalité la vallée du Cimarron. Cet enfoncement de terrain, uniformément garni d'un vert gazon, sans arbres, ni buissons, et entouré de bancs de grès et de conglomérat, ce petit vallon enfoui entre les hauteurs noires et stériles du plateau, offre tout le charme d'une oasis au milieu du désert, oasis qui n'est pourtant elle-même qu'une forme adoucie de la nature sauvage. La rivière, si je puis m'exprimer ainsi, présentait à l'endroit où nous nous en approchâmes, une eau salée et

stagnante, entourée de roseaux et de joncs. Un peu plus loin toutefois, se trouvent quelques sources d'eau douce, nommées « sources inférieures » (lower springs), dans le voisinage desquelles nous fîmes une halte.

Le soir éclata une tempête accompagnée d'éclairs et de quelques gouttes de pluie. J'étais de garde au commencement de la nuit, entre 9 et 11 heures, lorsque j'aperçus un rayonnement lumineux flottant sur la hauteur, au N. du vallon. Ce rayon de lumière ressemblait à l'image qu'on donne de la Fata Morgana, dans un air doucement agité. Tout à coup, je vis apparaître deux points lumineux comme des étoiles et qui disparurent l'instant d'après. J'observai ce phénomène pendant une demi-heure environ. Durant tout ce temps, le ciel était chargé de nuages et il n'y a pas lieu de douter que ces effets de lumière ne fussent produits par les couches d'air qui se trouvaient immédiatement au dessus du sol.

La route va vers le N. en remontant la rivière et traverse tantôt la vallée, tantôt le plateau au dessus des bancs de grès de conglomérat. Quelques touffes d'herbes d'espèces différentes et de petits cactus de forme demi-sphérique, croissaient sur la dure couche argileuse du plateau. Dans le lointain le regard rencontrait des collines de sable mouvant dont la forme rappelle les montagnes de neige amoncelées par le vent sur le sommet des Alpes. Quand, plus bas, nous retrouvâmes de nouveau la rivière, on n'en voyait plus que quelques flaques d'eau salée, entrecoupées de maigres joncs et de monceaux de sable mouvant. De loin en loin, seulement, il restait une trace de la place qu'avait occupé le lit de la rivière; le sable mouvant l'avait envahi et l'herbe marine ou les joncs avaient cru par dessus. A voir le ter-

rain, il semblait que l'eau n'eût plus coulé là depuis de longues années. Le sable était recouvert d'une couche saline composée, d'après ce que j'ai pu goûter, d'un mélange de sel marin et de sel amer.

Le 17 septembre vers le soir, et alors qu'une nouvelle tempête s'annonçait, nous atteignîmes les sources centrales (middle springs), et à 10 heures, nous arrivions au lieu de notre campement au moment où l'orage éclatait. Le mouvement des chariots pour la formation du Corral, l'inquiétude de nos bêtes qui se serraient les unes contre les autres, tout cela entrevu à la faveur des éclairs qui jaillissaient d'une épaisse obscurité, accompagnés du fracas de la foudre et des grondements lointains dont on ne pouvait distinguer la nature, tout cela, dis-je, formait une scène imposante et d'un aspect sévère. A peine le tonnerre avait-il cessé de gronder, qu'un ouragan venant du Nord, se déchaîna sur nous avec une violence telle que nous craignions d'être enlevés par le vent qui ébranlait les lourds chariots de transport. Un double vêtement de grosse étoffe de laine que j'endossai et deux épaisses couvertures dont je m'étais enveloppé par dessus, étaient traversés par le vent comme l'eût été une simple mousseline. Les mulets se pressaient l'un contre l'autre, tout tremblants et cherchaient un refuge derrière chaque objet qu'ils rencontraient. Comme je montais la garde, l'un ou l'autre venait s'abriter derrière moi, et je leur servais ainsi de paravent. Le vent nous apportait des flocons de neige fondue qui nous aveuglaient, et l'obscurité était si profonde que l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter contre un chariot ou contre un mulet. Transi de froid et mouillé jusqu'aux os, j'abandonnai mon poste après deux heures de garde. Dois-je ajouter, pour le lecteur euro-

péen, que je passai le reste de la nuit enveloppé de ces vêtements ruisselants d'eau et que je ne pus trouver d'autre lit de repos que notre voiture de voyage dans laquelle je m'étendis en compagnie de l'ami Robert? Je me suis convaincu, tant par des expériences personnelles que par l'exemple des autres, que dans le monde civilisé il existe les préjugés les plus ridicules sur tout ce que l'homme en général peut supporter sans préjudice pour la santé.

Cette contrée est du reste renommée pour le mauvais temps qui y règne presque toujours. Il y a quelques années, qu'à cette même place, un marchand très connu de Santa-Fé, M. Speier, périt de froid, pendant une nuit, lui et les cent mulets qu'il conduisait. Des os gisants sur ce plateau rappellent encore cette catastrophe.

Les sources centrales se composent de quelques jets d'eau claire, enfermés dans un petit vallon entouré de fragments de grès et de conglomérat, et qui se trouve au côté nord de la rivière. Plus loin, en avançant vers le nord, la nature de la vallée principale s'améliore : le sol, quoique sablonneux encore, devient plus solide et propre à la végétation. Vers l'O. on distingue les premières montagnes, au sommet absolument plat et uni comme une table, et vers le S., la vallée principale se divise en plusieurs vallées latérales.

Le 20, comme à la chute du jour, nous voulions passer avec nos chariots le lit desséché du Cimarron, pour camper de l'autre côté, la caravane fut arrêtée par un attelage qui s'effraya et brisa le timon du chariot, ce qui nous força à demeurer du côté N. de la rivière. Le lendemain, à la pointe du jour, le lit de celle-ci fut subitement envahi par un courant impétueux qui nous en rendit le passage impossible, et nous dûmes passer là deux jours dans l'inaction, à

attendre que l'eau se retirât. Lorsque celle-ci se fut un peu écoulée, nous découvrîmes le troisième jour un gué et nous opérâmes heureusement notre traversée. Il est probable que pendant la dernière tourmente, il était tombé sur la montagne du Raton, une grande quantité de neige dont la fonte subite, provoquée par un tiède vent du S. avait amené d'une façon inattendue cette énorme masse d'eau dans le lit de la rivière, car cela arriva par un temps superbe et par un ciel parfaitement serein.

C'est dans ces contrées que nos chasseurs tirèrent les premiers antilopes. Dans l'Arkansas j'en avais aperçu deux, mais à une grande distance, car il est rare d'en rencontrer aussi loin dans la direction de l'O.; mais plus on avance, plus ils deviennent nombreux, et il n'est pas rare d'en rencontrer par bandes de vingt à trente.

Depuis les bords du Cimarron, que nous quittâmes le 3 septembre, le niveau général du pays s'élève beaucoup plus brusquement qu'il ne l'a fait jusqu'alors. Depuis Indépendence jusque Council Grove, nous avions parcouru un plateau dont la hauteur moyenne pouvait être évaluée à 1100 mètres au dessus du niveau de la mer; de ce dernier point vers l'O., nous étions arrivés à une hauteur de 1,500 mètres; en traversant l'Arkansas, nous avions atteint 2,700 mètres, et après avoir dépassé le Cimarron, nous arrivâmes à une élévation de 3,800 mètres. Dans la suite de notre voyage, nous parcourûmes des plaines élevées de 5, 6 et même 7,000 pieds, et qui se trouvent dominées par les montagnes du Mexique.

Le premier jour de notre voyage, vers le Sud du Cimarron nous rencontrâmes les sources supérieures (upper springs) Cette contrée où le grès de formation jurassique commence

à se mêler avec les blocs rocheux amoncelés, devient de plus en plus intéressante à étudier. Je gravis le rocher qui domine les premières élévations du terrain, à droite de la route. Sur le sommet le plus élevé, et dans de petites excavations, je trouvai de l'eau claire. Dans plusieurs endroits je remarquai des parapets en maçonnerie, probablement quelque lieu de retraite secrète ou de poste des Indiens. De cette hauteur le coup d'œil était admirable. Au dessus de moi le ciel était parfaitement serein, et dans le lointain mon oreille percevait des sons d'une nature tout à fait inconnue. Une bande de grues s'envolaient à tire d'aile, en double rangée de forme angulaire, spectacle qui, du reste, se renouvelle fort souvent vers l'O.

Les sources supérieures sont situées dans un endroit d'un aspect pittoresque et sauvage. Entre des rocs de grès, dans les interstices desquels croissent quelques touffes de yuccas, s'étend une verte vallée où un groupe de vieux peupliers abrite la source d'un petit ruisseau qui s'écoule lentement. Entre le feuillage des arbres et le fond de la vallée, le regard plonge sur une plaine de gazon qui s'étend jusqu'à l'horizon occidental et simule la surface de la mer. Nous prîmes quelque repos dans cet endroit, puis nous nous remîmes en route, et vers le soir nous pûmes admirer un site des plus intéressants. Parvenus au dessus des rochers qui bordent des deux côtés la vallée du Cimarron supérieur, nous planions sur le plateau qui commence tout à côté de la vallée : vers le N.-O. On voit des fragments de rocs qui affectent la forme de tables, de sarcophages, de dalles dont la superficie présente une ligne horizontale fermement accusée au dessus de laquelle s'élèvent, dans un horizon plus éloigné, des cimes mamelonnées, apparemment des cônes

volcaniques semblables à ceux que, quelques jours plus tard, nous rencontrâmes sur notre route, dans la direction du S.-O. Cette perspective dont les différents points revêtaient toutes les teintes, noirâtre, brune, pourpre, violette ou bleue, empruntait à ces nuances une physionomie toute particulière.

Près de Cedar Spring où se trouvent les premiers buissons de genévriers-cèdres, au bois odoriférant, nous apparurent à l'extrême ouest nord-ouest la cime des monts Raton, vers l'ouest sud-ouest, les cônes du Rabbit's Cars et du Round Mound. Nous rencontrâmes un petit ravin au fond duquel, sur le lit desséché d'un ruisseau avaient cru péniblement quelques maigres pieds de vigne qui s'accrochaient à de jeunes saules et aux rares peupliers qui se trouvaient sur les bords.

Tandis que, devançant le gros de la caravane, j'étudiais de l'autre côté des hauteurs des plantes inconnues qui constellaient le sol, j'entendis un léger bruit derrière moi et, en me retournant, j'aperçus à cinq ou six pas de distance, deux antilopes qui m'examinaient curieusement. Mais avant que j'eusse saisi mon fusil déposé à mes côtés et que je l'eusse braqué sur eux, ces animaux, les plus agiles de la création, s'étaient enfuis laissant à peine la trace d'une ombre dans l'espace qu'ils dévoraient. Il est bien connu que l'antilope est aussi curieuse que craintive. Les chasseurs savent profiter quelquefois de cette curiosité; ainsi, ils attachent un chiffon rouge à l'extrémité de la baguette de leur fusil et souvent ils réussissent à attirer de cette façon l'antilope étonnée jusqu'à la distance convenable pour pouvoir sûrement l'atteindre.

Les Rabbit's Cars, (oreilles de lapin) deux cônes trap-

piques reposant sur une base commune, se trouvent au delà d'une crevasse longitudinale très profonde dont la lave trappéenne, pendant l'espace de plusieurs milles, est traversée dans toute la profondeur jusqu'au grès qui la supporte. J'avançai, sans remarquer cette crevasse sur les parois de laquelle croissent des genévriers et dont le sommet en dissimule la profondeur, j'avançai, dis-je, jusqu'à la base du cône qui forme elle-même un soulèvement de terrain et ce n'est qu'alors que j'aperçus à mes pieds cette immense lézarde au milieu du roc noirâtre, lézarde qui coupe toute communication avec le côté opposé. Cette crevasse prouve que cet exhaussement de terrain, qui forme la base des deux cônes, est le résultat d'un mouvement intérieur. Les cônes eux-mêmes, ou au moins le Round Mound pour lequel c'est de toute évidence, semblent provenir d'un amas de matières volcaniques, vomies en même temps que les fleuves de lave répandue sur les terrains environnants.

Nous côtoyâmes ce ravin jusqu'à ce qu'il atteignît à peu près le niveau commun et permît à notre convoi de le traverser. Arrivés de l'autre côté sur un plateau plus élevé, nous nous dirigeâmes vers le Round Mound, autre cône trappéen que je gravis pendant que le reste de la caravane faisait halte à sa base. Ce cône repose sur une élévation de terrain comme celui des Rabbit's Cars et, de même que près de celui-là, le mouvement du terrain a provoqué une énorme crevasse. Je ne pus pourtant apercevoir cette dernière que d'assez loin et du sommet de la montagne. Les terrains formant la base de la montagne sont encombrés de fragments de grès à demi-fondus et de scories volcaniques rouges et brunes. La cime est élevée d'environ 800 pieds au dessus du niveau commun. Elle est formée de souches de lave

acétabuliforme, superposées. Les roches du sommet étaient revêtues d'un épais tapis de lichens couleur de soufre. J'y trouvai aussi de charmantes petites liliacées roses et le premier arbuste qui porte le nom de : « Opuntia arborescens » que l'on rencontre très fréquemment dans le Mexique septentrional. De petites artémises ressemblant à celles que l'on rencontre dans les Alpes, à pétales gris et feutrés, exhalant un parfum exquis, constituaient une partie essentielle de la végétation sur le sommet de la montagne. Les autres parties étaient entièrement garnies d'un gazon qui descendait de la hauteur jusque dans la prairie. Arrivé sur la cime je jouis d'une admirable perspective. Au nord-ouest s'élève le pic des pêcheurs, vieux volcan formant un cône aplati quoiqu'élevé et régulier, dont la base était entourée de petits cônes tronqués, derrière lesquels se dressaient, semblables à une chaîne des Alpes, la crête dentelée et couverte de neige des Rocky Mountains. La chaîne orientale de ce grand système de montagnes atteint dans cette contrée son extrémité méridionale et est contournée par la route de Santa-Fé. On distinguait dans le lointain une rangée de lignes noires, parallèles à l'horizon, sur le plateau qui se trouve au pied des monticules. C'est apparemment le front des masses de lave qui gisent en cet endroit et qui dominent un peu le niveau commun.

La route, après avoir traversé plusieurs petites vallées, contourne les éperons extérieurs de la montagne du Raton et toutes les saillies rocheuses qui y aboutissent. Ces saillies et ces éperons qui s'échappent d'un point central en forme de rayons, ressemblent à des retranchements aux intervalles gazonnés. Sur la route gisaient des fragments de grès mélangé de trapp; le premier était souvent tout à fait

métamorphosé. A la chute du jour nous côtoyâmes « Point of Rocks, » la partie la plus avancée de ce groupe de montagnes. Les fragments de roche que je ramassai dans l'obscurité et que j'emportai comme échantillon, se trouvèrent être de la diorite trappique.

La route passe là sur un plateau convexe de 6,500 pieds au dessus du niveau de la mer. De là au Canadian ou faux Red River, il s'abaisse graduellement d'environ 900 pieds. Sur la hauteur on voit de petits lacs (cienagas) entourés d'une guirlande de joncs et couverts de bandes d'oies, de canards et de poules d'eau.

Le 30 du même mois nous franchîmes le Canadian qui roule avec impétuosité sur un lit de grès. Il descend de la montagne un peu au dessus du passage de la route. On m'a assuré que les charmes et les avantages qu'offrent plusieurs points de cette contrée ont décidé quelques Anglo-Américains à s'établir sur ces hauteurs. Plus bas la rivière se précipite dans un ravin où aboutit également l'Ocaté. Du mot espagnol canada qui signifie, comme le mot canon qui a la même origine, une gorge, un ravin, les Anglo-Américains ont fait le mot canadian.

Nous contournâmes la gorge de l'Ocaté (*canon del Ocaté*) sur son rebord extérieur. Cette gorge, enfermée entre des parois de grès perpendiculaires, présente un aspect des plus sauvages. Les bords en sont garnis de sapins; sa profondeur est inappréciable à première vue et elle paraît si effrayante que, je dois l'avouer, je reculai devant l'idée d'en explorer le fond.

Les Wagon Mounds près desquels la route passe un peu plus loin, sont des pics trappiques dentelés. La roche en est semblable à celle du Rabbit's Cars et du Round Mound

mais ici, comme dans les nombreuses pointes, crevasses ou fragments du voisinage, elle affecte le plus souvent une forme presque colonnaire ce qui la rapproche plutôt du basalte.

Sur le côté de la montagne ce sont des pierres calcaires sur lesquelles le trapp a formé une couche épaisse. Celui-ci prend d'abord, lors de son contact avec la chaux, l'apparence du schiste, ensuite, à la surface, il se solidifie, quoique irrégulièrement et qu'il soit généralement fendillé et crevassé. Çà et là sur le talus se trouvaient des scories bulleuses rouges et brunes. En descendant la montagne, on voit, à droite de la route, la surface du plateau former un demi-cercle, entouré de fragments de lave trappique, amoncelés et fermé par des parois perpendiculaires ce qui en fait un véritable amphithéâtre. Au pied croupit un marais salant dont les blanches efflorescences ont toutes les apparences de la soude.

De la cime principale s'étend une longue suite de rocs trappiques, à pic ou crénelés ce qui rend plus effrayante encore la physionomie sauvage de ces contrées, sillonnées en tous sens par les ravins du Canadian.

Après avoir parcouru un plateau élevé de roche calcaire qui s'étend en voûte et que traversent les ravines du Wolf Creek et du Duck Creek, on arrive dans la vallée de La Mora, une petite rivière sur les bords de laquelle est située la petite ville mexicaine de ce nom. A l'ouverture de la vallée se trouvent les premiers établissements new-mexicains : la maison de M. Waters et le Barclay 's Fort, résidence particulière quoique fortifiée, occupée par M. Barclay et ses gens.

Sur le chemin qui conduit de Wagon Mounds jusqu'ici, on remarque les premières collines boisées de sapin.

Les Anglo-Américains qui dénaturent presque tous les mots espagnols, nomment Moro la petite rivière qui baigne la vallée où nous étions arrivés et la ville qui porte le même nom. Cependant son véritable nom est Mora qui signifie mûre ou mûrier (1). Près de la maison de M. Waters qui, en sa qualité de première habitation occupée par un homme civilisé que l'on rencontre après un parcours de plusieurs centaines de milles à travers une lande sauvage, mérite une mention spéciale, cette maison, dis-je, est entourée de deux petites rivières : la première est la Mora, proprement dite et l'autre son affluent. De la réunion de ces deux bras, cet endroit a été nommé Junta, ce qui signifie rivières réunies. Les terrains qui environnent ce point et qui longent les deux cours d'eau, s'étendent en une plaine magnifique entourée de montagnes et dont quelques parties sont couvertes encore par l'herbe naturelle des prairies tandis que les autres sont cultivées et plantées de maïs. Cette étendue de terrain appartient à une compagnie dont j'ignore le siége et qui se propose d'y fonder une ville, ce à quoi la localité se prêtera admirablement. Le seul obstacle qui puisse, dans les commencements, s'opposer à la réalisation de ce projet est, sans contredit, le peu de sécurité que présente le voisinage des Indiens et des maraudeurs. A un mille environ de la Junta, et sur la Mora proprement dite, se trouve le fort Barclay, quadrilatère de constructions, entouré de murs et muni de deux bouches à feu. J'ai déjà dit que c'est la demeure privée du propriétaire et de ses gens. Des noms comme Barclay's Fort, Bent's Fort, Layton's Fort, devien-

(1) Il en est de même pour les pics de la chaîne de montagnes qui s'élève derrière cette ville et que sur les cartes américaines on désigne sous le nom de *Moro Picks*, tandis que leur nom véritable est *Mora Picks*.

nent souvent pour les géographes européens la cause des plus flagrantes erreurs : ce sont simplement des établissements particuliers, entourés par prudence de moyens de défense.

En quittant la Junta, la petite rivière pénètre dans un vallon boisé et en partie entouré de rochers, vallon qui, en se rétrécissant, forme une gorge et amène au Canadian les eaux limpides de la Mora.

Nous fîmes halte en cet endroit pendant une journée entière surtout pour reposer nos mulets. Nous achetâmes pour eux du maïs, nourriture fortifiante dont ils avaient grand besoin après le maigre régime de la prairie et les fatigues non interrompues auxquelles ils avaient été soumis. Jusqu'alors et malgré cette absence de bon fourrage, nous n'avions encore perdu aucune de nos bêtes. Nos gens voulurent aussi jouir à leur manière de ce temps d'arrêt : quelques-uns d'entre eux s'enivrèrent et s'attirèrent de mauvais partis ; d'autres s'éclipsèrent aussitôt que possible pour ne reparaître que le lendemain matin. Ce n'est qu'alors que j'appris que cette contrée, à peine arrachée à l'état absolument sauvage, était déjà peuplée de filles mexicaines qui font avec les étrangers de passage le commerce de leurs faveurs. Des maisonnettes enfouies dans quelque coin sont la demeure de ces filles. On m'assura pourtant qu'il existait aux mêmes fins des établissements plus considérables dépendant de certaines colonies de ces contrées, de sorte que l'on retrouve ici à l'extrémité occidentale des déserts américains les mœurs des stations des caravanes en Afrique.

D'un autre côté c'était un spectacle réjouissant de voir les commencements d'une culture régulière et d'admirer le courage avec lequel ces premiers jalons avaient été posés.

Les travaux de distribution d'eau qui doivent précéder tout essai de culture de maïs ou toute autre plantation de végétaux et pour lesquels on utilisait l'eau de la rivière, attiraient principalement l'attention. Celui qui ne l'a pas éprouvé, ne concevra jamais le bonheur que l'on ressent à la vue des premières traces de la présence de l'homme civilisé après un long voyage à travers une contrée absolument sauvage.

Les bâtiments de cette colonie, encore à son début, sont construits à la manière mexicaine, en adobes et avec des toits plats, spectacle qui, du territoire des États-Unis, vous transporte dans un autre monde. Dans le fait le nouveau Mexique tout entier a un cachet étranger aux États-Unis, cachet qu'il conservera longtemps.

Le 5 octobre nous arrivâmes à Las Vegas, un misérable endroit qui s'appuie à la montagne de grès que j'ai décrite dans le chapitre précédent. Le niveau de la vallée dépasse encore de 6 à 7,000 pieds le niveau de la mer. On y cultive du froment et du maïs. Les habitants forment une misérable population de New-Mexicains parmi lesquels se sont établis quelques Anglo-Américains, marchands, débitants ou spéculateurs qui possèdent les maisons les moins pauvres. La plupart de ces habitations consistent en murailles nues percées tout au plus d'un trou en guise de fenêtre. Sur ces murs de torches, ils posent des poutres non dégauchies et les recouvrent d'une épaisse couche d'argile, c'est ce qui leur sert de toit. Appeler ces réduits des maisons serait employer un euphémisme que rien ne justifierait. Si l'ouverture qui sert de fenêtre est entourée d'un encadrement en plâtre, c'est un degré de comfort que l'on ne rencontre que très rarement. On ne peut se figurer, sans l'avoir vu, l'as-

pect pitoyable de ces petits villages situés sur la frontière du nouveau Mexique. Qu'on se représente, une contrée isolée, plus grande que la plus grande île de la mer du Sud, où plane une crainte perpétuelle pour la vie et pour la propriété, crainte pleinement justifiée par les continuelles apparitions d'Indiens sauvages à la recherche de quelque proie et l'on aura une idée de l'existence que peut mener, en de pareils lieux, un homme habitué à vivre dans des conditions toutes différentes. En somme, cette situation à proximité de la grande route si fréquentée de Santa-Fé, offre de grands avantages que quelques colons étrangers ont su utiliser et dont ils continuent à profiter. Un Allemand a fait fortune ici et son héritage, très considérable, a donné lieu à un procès de succession.

Nous fîmes faire en passant ici quelques travaux de réparation par des charrons et des forgerons, travaux qui, ainsi que quelques provisions que nous emportâmes, furent payés par l'abandon d'une couple de mulets épuisés. Nous poursuivîmes notre route et, environ quinze milles plus loin, nous établîmes notre camp de nuit, dans un vallon tout boisé de sapins et de genévriers et resserré entre des collines de grès, vallon auquel on arrive par la porte creusée dans le roc d'une des montagnes de grès dont j'ai parlé.

CHAPITRE VII.

Suite. — Voyage le long du plateau qui forme la côte orientale du Rio-Grande jusqu'à la descente dans la vallée. — Les vallons supérieurs du Pécos. — Caractère du paysage. — L'élève des moutons. — Justice des caravanes. — Illégalité dont usent les maîtres anglo-américains à l'égard de leurs domestiques mexicains. — Anton Chico. — Canon blanco. — Nuits froides. — Singulière hospitalité ; représailles. — Plateau de Manzanas. — Scènes champêtres. — Ruines ; défilé entre les monts Cuarra. — Alouettes, pics et pâquerettes dans le Nouveau Mexique. — Descente des dernières montagnes. — Terrasses d'alluvion au pied de la montagne. — Steppes. — Collines volcaniques dans la vallée. — Coup d'œil du haut de la montagne. — Les arbres sur le bord du fleuve. — Oiseaux aquatiques. — La Joyita.

La contrée du Pécos supérieur dans laquelle nous avions pénétré par la porte de Las Vegas forme une suite de ravines plus ou moins profondes et de vallons bordés de grès et de larges masses rocheuses. Au dessus s'étend une forêt peu touffue de sapins, de genévriers et de bouquets de chênes nains et dont le sol, couvert de gazon est constellé çà et là, d'une yucca rampante, d'un opuntia arborescens, d'un bouquet de blancs narcisses, d'un joli phlox carminé ou de quelque autre fleur de la saison.

Dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres du reste, du Nouveau Mexique, on s'occupe beaucoup de l'élève

des moutons et nous en rencontrâmes d'immenses troupeaux confiés à la garde de bergers armés d'arcs et de flèches. La nuit on est obligé de les parquer pour les mettre à l'abri des loups. Toutefois il arrive souvent que moutons et bergers deviennent la proie des sauvages qui, pas plus que nous, ne dédaignent les gigots. Nous achetâmes pour nous et nos gens quelques uns de ces moutons que nous payâmes un dollar par tête. Ils sont d'une race fort petite. Je ne puis rien dire de la qualité de leur laine; quant à leur chair elle a un parfum exquis et c'est peut-être la meilleure viande d'agneau du monde entier.

Pendant une des nuits que nous passâmes dans ces régions, il avait régné un vent violent, accompagné de pluie. Au point du jour, celui de nos hommes qui était de garde vint nous prévenir que l'un de nos plus beaux chevaux avait disparu et que l'un des conducteurs mexicains manquait également à l'appel. Fort probablement il avait pris la fuite monté sur cette bête qui était de grand prix. La pluie nouvellement tombée ayant détrempé la terre, on avait toute chance de pouvoir suivre les traces du fugitif. On se mit donc à sa poursuite et avec d'autant plus d'ardeur que l'on découvrit en même temps qu'il avait forcé plusieurs des coffres de ses camarades et qu'il en avait emporté tout ce qui avait quelque valeur. Les habitations les plus rapprochées, après le village d'Anton Chico dans le voisinage duquel nous nous trouvions, étaient éloignées d'une journée de marche. Le voleur, pour nous échapper plus sûrement, avait repris la route que nous venions de parcourir et, le lendemain, nous retrouvâmes en effet le pauvre cheval complétement exténué, mais nous ne parvînmes point à rejoindre le cavalier fugitif. Il avait vendu, pour cinq dollars et une

couverture de laine, cet animal qui valait plusieurs centaines de dollars.

Pendant que nous nous disposions à reprendre notre voyage, quelques circonstances attirèrent notre attention sur un jeune Mexicain qui faisait partie de nos muletiers, le même qui, lors du *Stampede* de l'Arkansas, avait été entraîné par ses mules. Le vol devait avoir été commis pendant qu'il était de garde à l'entrée du corral et, en vertu des coutumes établies, ce soupçon seul suffisait pour justifier, de la part des Anglo-Américains à l'égard des Mexicains, l'emploi de moyens violents, renouvelés de l'inquisition, pour arriver à la découverte de la vérité. Je fus saisi d'effroi quand je vis qu'on saisissait ce garçon et qu'on l'attachait à la roue d'un chariot après l'avoir déshabillé. Je n'étais pas en position d'intervenir dans cette affaire; aussi, quand je vis s'approcher un vigoureux conducteur américain armé d'un énorme fouet, je pris le parti de m'éloigner pour ne pas être témoin de cruautés que je ne pouvais empêcher. J'entendis néanmoins qu'on sommait l'accusé d'avouer et que celui-ci protestait de son innocence. Un coup de fouet retentit. « Pour l'amour de Dieu, ne me frappez pas? — Eh bien! réponds, avoue! » Un second coup. « Pour l'amour de ta mère, maître, ne frappe pas. — Réponds, avoue! » Un troisième coup. « Pour l'amour des beaux yeux de ta femme, arrête, maître, je veux répondre. » Alors le malheureux raconta que le voleur l'avait menacé de mort s'il le trahissait; qu'alors il l'avait laissé s'échapper sans donner l'alarme pendant qu'il était de garde, mais qu'il ignorait, comme nous tous, ce qu'il était devenu et que d'ailleurs il n'avait pris aucune part à cette méchante action.

Des faits analogues se reproduisent fort souvent pendant le trajet des caravanes de commerce au service desquelles sont attachés des Mexicains et on doit reconnaître que ceux-ci sont soumis, de la part des Anglo-Américains, à un traitement parfaitement illégal. Les conducteurs des caravanes leur font subir des punitions disciplinaires que n'autorisent ni les lois des États-Unis, ni celles de la République mexicaine, car ce serait une grande erreur de croire que la législation du Mexique confère aux maîtres le droit d'infliger des châtiments corporels à leurs péons. En général les victimes de la brutalité anglo-américaine n'ont droit à aucune protection légale. Celui qui serait tenté d'agir à l'égard d'un Anglo-Américain engagé comme travailleur, de la façon dont on n'agit que trop souvent à l'égard des Mexicains pendant les voyages ou dans les contrées-frontières, serait infailliblement puni de mort et aussi longtemps que les Mexicains, dans leurs rapports avec des maîtres anglo-américains, ne prendront pas une attitude menaçante, les mauvais traitements ne leur seront pas épargnés. Quiconque sait faire respecter ses droits est traité avec beaucoup d'égards par les Anglo-Américains, mais malheur à celui que la crainte intimide ! L'opinion qui domine aux États-Unis est celle qui ne reconnaît de droits naturels qu'à ceux auxquels est donnée en même temps la force de les défendre. Quelles que soient d'ailleurs les qualités remarquables que l'on ne peut, sans injustice, dénier aux Anglo-Américains, il faut avouer qu'ils ne se font pas un point d'honneur de la générosité du fort envers le faible, sentiment qui, dans le monde civilisé, est considéré partout comme un des plus nobles attributs de l'homme, car, pour un observateur sérieux, ce n'est pas à ce point de vue que

l'on jugera la galanterie affectée que l'on pratique aux États-Unis à l'égard des « Ladies. » D'autant plus que la partie féminine, vu son infériorité numérique dans toutes les colonies naissantes, occupe, dès le principe, la place du parti fort.

Anton Chico est un endroit dont la pauvreté rivalise avec celle de Las Vegas mais auquel sa situation écartée de la route principale, imprime une physionomie plus morte encore. Les collines pierreuses qui l'environnent et sur lesquelles on voit çà et là se détacher un buisson de genévriers, donnent à ces lieux une apparence sinistre et on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde mélancolie à la vue de cette population tapie sur le seuil de ses demeures délabrées et réchauffant au soleil ses membres engourdis.

A environ un demi-mille plus bas que ce village, nous traversâmes le Pecos qui déjà en cet endroit devient trouble et charrie de l'argile et du sable. Au delà de cette petite rivière la route s'élève du sol sablonneux de la plaine sur une montée formée de roches calcaires dans les interstices desquelles s'étaient amassés comme de petits réservoirs d'eau de pluie. Des sapins, des genévriers et des chênes nains donnent à cette partie du pays l'apparence d'un parc. De la vallée du Pecos s'étend, vers le Nord-Ouest, une gorge nommée Canon Blanco, ou vallon blanc, qui traverse un plateau formé de grès blanc, séparant le Pecos du Rio Grande. Nous suivîmes la route d'Anton Chico à Albuquerque par Galisteo qui longe cette gorge, avec le projet de traverser le plateau obliquement un peu plus bas. Le terrain est couvert d'une forêt de pins et de genévriers assez peu fourrée et bordée de roches de grès. Nous dûmes camper là pendant la nuit après avoir inutilement cherché de l'eau

pour nos bêtes et après avoir eu toutes les peines du monde de nous procurer l'eau nécessaire à la préparation de l'indispensable café.

Un homme nous avait suivis à pied depuis Anton Chico ; le soir il s'approcha de notre campement et demanda à passer la nuit sous notre protection, n'osant pas rester seul auprès d'un feu qu'il eut dû allumer car la nuit était trop froide pour pouvoir s'en passer et il était à peine vêtu. Nos gens se consultèrent avant d'admettre cet inconnu et de nombreuses difficultés furent soulevées. On observa qu'il appartenait probablement à une bande de voleurs qui se proposait peut-être de piller notre caravane et, cela ne fut-il pas, le moins que l'on eut à craindre était de voir l'inconnu prendre la fuite monté sur un de nos chevaux. Afin d'assurer notre sécurité tout en ne répondant pas par un refus à l'hospitalité réclamée, nous dîmes à cet homme que sa demande lui était accordée à condition qu'il se laissât attacher pour la nuit à la roue d'un chariot ce à quoi il consentit. Nos Mexicains apportèrent des liens et, avec force plaisanteries, fixèrent solidement leur homme à l'endroit désigné en lui ménageant toutefois toutes les facilités possibles pour son repos de la nuit. On entoura la roue contre laquelle il devait s'appuyer d'un chaud revêtement, on lui apporta des tortillas, des frigoles et du café, puis on l'enveloppa d'une couverture de laine et on le laissa reposer jusqu'au lendemain matin, à l'heure du lever du camp. J'ignore absolument le jugement que cet homme put porter sur ce genre d'hospitalité ; en tous cas, nous ne l'aperçûmes point le jour suivant et notre générosité ne fut plus implorée une seconde fois. La nuit d'après nous campions dans une prairie couverte de bouquets de genévriers ; il faisait un beau

clair de lune : appuyé sur mon fusil, j'étais de faction près de l'endroit où paissaient nos bêtes, quand j'entendis retentir dans le camp un coup de fusil accompagné des cris : « Au voleur ! au voleur ! » Aussitôt commença, à travers les buissons, une chasse générale accompagnée de plusieurs coups de feu, mais cette poursuite n'eut aucun résultat. Cependant un de nos conducteurs s'aperçut qu'on venait de lui enlever une paire de bottes à côté de son lit. Le lendemain il les retrouva non loin de là, dans l'herbe, et on prétendit dans le camp que le voleur n'était personne autre que notre hôte enchaîné de la nuit précédente. Voulût-il se venger de la défiance qu'on avait témoignée à son égard ou bien nous avait-il suivis pendant les 70 ou 80 milles qui séparent Anton Chico de l'endroit de sa tentative dans le seul but de s'approprier des chaussures, je l'ignore.

Nous quittâmes le Canon blanco à l'endroit où il se rétrécit et prend le nom de Canon del toro et se dirige directement sur Albuquerque par Galisteo. Nous traversâmes dans la direction du Sud, le plateau sur lequel se trouvait une route très praticable. Sur la hauteur toute trace de végétation, autre que celle de l'herbe des prairies, disparaît subitement. De là le regard embrasse, entrecoupée par les sillons boisés des Pecos et des rocs de grès rouge, la vallée qui forme les dépendances du Rio-Grande et au loin, derrière le territoire de Santa-Fé, les cimes couvertes de neiges des monts Mora et Taos. Nous passâmes la nuit non loin d'un petit lac dont l'eau était potable et il régna un froid si intense que le matin je trouvai la couverture dont j'étais enveloppé toute raide et constellée de frimas et ma respiration condensée et cristallisée dans ma barbe.

L'étendue du pays qui sépare le Pecos du Rio Grande

nous offrit la répétition de toutes les scènes que nous avions admirées pendant notre voyage à travers les prairies. Cette plaine est bornée vers l'ouest, dans la direction du Rio Grande, par des groupes de montagnes isolées de forme alpine et coupées de défilés qui mènent à la vallée. Ce sont les montagnes Placer, Sandilla, Manzana et d'autres groupes dont je ne connais pas le nom. Le pied de ces montagnes est tout couvert de genévriers et jusque-là, la prairie présente une surface unie de sorte qu'à une certaine distance, quand la base de ces montagnes se confond avec les ondulations du terrain, leurs cimes figurent des rochers à pics sortant de la mer. C'est ainsi qu'apparaissent, de la route qui conduit à Manzanas, les monts Sandilla. Dans les environs de la petite rivière où nous établîmes notre camp de nuit, ce groupe de montagnes apparaît tout enguirlandé à sa base de touffes de genévriers.

La route que nous suivîmes à travers ce plateau que je nommerai le plateau de Manzanas, s'allonge vers le sud en déviant légèrement vers l'ouest de sorte que nous côtoyâmes à une certaine distance la chaîne de montagnes jusqu'à ce que, contournant au sud le mont Manzana, nous atteignîmes la vallée du Rio Grande en passant par le défilé de Cuarra.

Sur tout ce parcours, et depuis que nous avions dépassé le Canon blanco nous suivions une route à peine indiquée par les traces de chariots qui y avaient passé avant nous jusqu'à ce qu'enfin nous rejoignîmes le chemin qui, laissant à droite Chilili, Manzanas et d'autres endroits au pied de la montagne, conduit de Galisteo à Cuarra et probablement, du temps des Espagnols, continuait plus loin au sud, vers le mystérieux Gran Quivira. Les localités précitées parais-

sent bien situées et protégées par les collines dont elles ne sont séparées que par de limpides ruisseaux ; mais bientôt les steppes reparaissent et dominent dans toute la partie nord du Canon blanco.

La route, en décrivant une courbe, s'enfonce jusqu'aux couches de grès rouge coupées çà et là par des sables mouvants chargés d'efflorescences salines ou par de grises Chénopodées aux pétales charnues. Tout à côté se trouve un trou profond, creusé dans l'argile sablonneuse et rempli d'une eau bourbeuse, salée, amère et infecte. Un peu plus loin nous rencontrâmes l'Ojo de Verendo (la source des Antilopes), une veine d'eau pure et limpide qui jaillit au pied d'un ban de calcaire et va se perdre dans un petit bassin peu profond. La couche calcaire s'étend de la base des monts Manzanas jusqu'ici où elle s'arrête subitement. Plus loin se retrouve une source semblable avec un bassin auprès duquel nous fîmes quelque repos et où je tirai deux bécasses pour notre dîner. J'essayai aussi, mais inutilement, de saisir un grand oiseau du genre ibis qui voltigeait d'un bord à l'autre du petit lac. Il était blanc et avait les ailes noires, un long bec recourbé, le vol et le cri d'un courlis.

A l'est de notre route s'étendait un terrain sablonneux que l'effet de la réfraction faisait prendre pour un haut mur de rochers. C'est dans la même direction que se trouve un lac salé dans lequel, selon toutes probabilités, viennent se déverser à certaines époques les ruisseaux de Chilili, de Manzanas et de Cuarra. Vers le soir, quand l'effet de la réfraction se fut évanoui, le Ciel s'illumina et s'empourpra de teintes dont la réverbération sur le paysage eut prêté des charmes au désert lui-même. Les nuances carminées du couchant se reflétaient en teintes rosées sur la crête den-

telée du terrain dont je viens de parler; plus bas venaient des rayures lilas, puis un large trait indigo; enfin, et se rapprochant toujours du premier plan du paysage, des lignes brunes, jaunes et de toutes les nuances du vert se succédaient et coloraient la lande parfumée de bosquets de yuccas et lui donnait l'aspect d'un tapis couvert d'un dessin léger rehaussé des plus éclatantes couleurs.

Nous traversâmes sur des fragments étincelants de roche micacée et d'autres de schiste talco-micacé, le lit, presqu'entièrement desséché à cette époque, du Manzanas : à en juger par sa largeur et par les blocs de pierre qui y sont accumulés il doit, à certaines saisons, charrier de grandes masses d'eau; bientôt après la route se dirige vers un vallon bordé de montagnes de grès. Au bord d'un clair ruisseau qui descend avec fracas du haut de la vallée je remarquai quelques peupliers au large feuillage, puis nous nous aperçûmes des champs de maïs où de nombreux travailleurs s'occupaient de la récolte et tout à coup je me trouvai en face de hautes et vieilles murailles de grès brun, situées au milieu de la vallée, entre de hauts pins et de grands peupliers. C'étaient les ruines du Cuarra qui, de même que nombre de celles que l'on désigne dans le Nouveau Mexique comme des ruines indiennes, ne peuvent prétendre qu'à une origine chrétienne. Ce sont les murailles extérieures d'une église, construites en gré et sans mortier. Il est évident que les ouvriers employés à cette construction étaient indiens mais l'architecte qui y présida, très probablement un missionnaire, a eu en vue d'élever un édifice d'architecture byzantine. Cette ruine n'a donc qu'un médiocre intérêt historique. Il est à supposer que cette église, ainsi que tous les autres bâtiments d'une florissante mis-

sion, à l'exception pourtant de quelques-uns encore debout, furent détruits et saccagés lors du grand soulèvement des Indiens qui chassèrent les Espagnols du Mexique peu de temps après leur première occupation.

Non loin des ruines de Cuarra se trouvent celles d'Avo que nous ne visitâmes point mais que l'on nous dit être plus grandes que les premières et avoir la même histoire. L'aspect de Cuarra est véritablement très extraordinaire : on se croirait au premier abord transporté dans un repli des montagnes de l'Allemagne qui cache l'entrée des ruines d'un repaire de brigands, mais bientôt quelque chose vous rappelle le pays des Indiens et des cactus et vous fait voir que l'édifice dont il ne reste que des ruines fut une église et non un château-fort.

Cuarra a le rang d'un Pueblo indien mais sa population se réduit à quelques familles qui ont profité des vieux murs de l'église pour y appuyer leurs pauvres habitations. Il est évident que le village que l'on contruisit sur les débris des bâtiments de la mission, ne compta jamais une population supérieure en nombre à celle qui l'occupe actuellement, sinon il en resterait quelques vestiges. Ces gens cultivent pour leur usage quelques champs de maïs et de citrouilles et élèvent le bétail nécessaire à leur consommation. Je ne pus me procurer qu'avec une peine infinie une demi-douzaine d'œufs.

En quittant Cuarra la route pénètre dans un vallon boisé, enfermé entre de hautes collines de grès qui supportent des roches calcaires et reposent elles-même sur un soubassement profond formé de couches calcaires. L'aspect du paysage change complétement dès l'entrée de ce vallon. On parcourt une forêt de pins d'une très grande élévation,

avec des éclaircies où croissent des genévriers de la plus belle venue. Ces genévriers, comme tant d'autre junipérées et certaines plantes de la tribu des taxinées, affectent, selon leur âge et les lieux où ils croissent, une grand multiplicité de formes. Le cyprès, non comme arbre mais comme branche, est le type essentiel de leur physionomie et encore, ne faut-il point, dans ce cas, penser aux formes peu flexibles et disgracieuses du juniperus virginiana si commun dans quelques contrées des États-Unis dont il dépare le paysage. Au dessus de ces bois on apercevait la crête des rochers de grès rouge qui, à certains endroits ressemblaient à des murailles garnies de crénaux et de meurtrières.

Pendant un jour entier qu'on suit cette route qui descend de la montagne, on peut se faire une idée de l'élévation du plateau que l'on vient de traverser et qui doit avoir bien près de 7,000 pieds (1). On a pratiqué sur le flanc de la montagne des degrés à côté desquels jaillit une petite source d'eau salée et calcaire qui sautille d'un trou à l'autre jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans un ravin qui aboutit à la vallée du Rio-Grande. Ces roches calcaires recèlent de nombreuses cavernes. Ce ruisseau porte le nom de Salado — le salé — nom qui indique assez la nature de ses eaux. En parcourant les environs du lieu de notre campement, je ne fus pas médiocrement surpris d'entendre s'échapper d'un arbre voisin le caquet d'une pie. Elle ressemblait de tous points

(1) Il doit exister des indications précises sur l'élévation de Manzanas et le Cuarra, vu que des officiers des États-Unis ont fait des reconnaissances dans ces contrées, mais je n'ai pu en avoir communication. Je sais toutefois que le Rio-Grande lui-même se trouve à 4800 pieds environ au dessus du niveau de la mer.

à la pie d'Europe, seulement elle était un peu plus petite. C'est une chose remarquable que l'impression produite sur le voyageur par une pareille rencontre qui a le pouvoir de le transporter subitement dans sa lointaine patrie. On rencontre aussi quelquefois dans ces parages une alouette dont le cri rappelle celui de l'alouette de nos champs. Le caractère du chant des oiseaux et de leur cri renferme des indices du genre et de la famille qui restent les mêmes dans les contrées les plus éloignées les unes des autres et qui sont, pour l'observateur attentif, un signe de reconnaissance certain (1). Il en est de même du vol des oiseaux, seulement ce signe est moins remarquable. Je découvris aussi dans ces régions une petite fleur dont l'apparition m'étonna beaucoup, une charmante pellis tout à fait semblable à la « pellis perennis, » la pâquerette rosée de l'Allemagne. Les pétales en étaient également rosées. C'est ici aussi que je vis pour la première fois un beau pic, probablement un « Picus badioides, » espèce d'oiseau qui reparaît plus souvent à mesure qu'on approche de la vallée du Rio-Grande.

Deux chemins conduisent à cette vallée; le premier laisse à sa droite le ravin du Salado et le second le longe à gauche. Le premier me semble impraticable non seulement pour les voitures mais encore pour les piétons. Nous choisîmes en conséquence le second, qui nous conduisit directement vers une montagne de roche calcaire, dans le défilé de laquelle nous passâmes la nuit et, le lendemain, nous atteignîmes enfin la vallée après avoir parcouru un chemin raboteux et très dangereux pour nos chariots. Il est probable que la

(1) Un naturaliste célèbre qui est en même temps un ethnographe distingué, me faisait remarquer avec raison que ce fait prouve qu'il ne faut pas conclure trop facilement de l'affinité des langues à l'unité de l'espèce humaine.

roche calcaire de ce groupe de montagnes fait partie de la roche crétacée qui, d'après les observations de Marcou, forme une veine qui traverse la vallée du Rio-Grande.

Ce fut le 16 octobre vers le soir que nous atteignîmes la base occidentale de la montagne. Le 3 du même mois nous avions rencontré la Mora, de sorte que nous avions longé pendant treize jours l'arète du plateau qui à l'Est touche à la vallée du Rio-Grande ce qui nous avait fait passer à côté des établissements fondés par des colons sur l'extrême frontière orientale du Nouveau Mexique.

Nous n'avions du reste pas atteint encore le fond de la vallée, mais seulement une chaussée en pente qui s'étend sur toute la longueur de la vallée, depuis le pied des montagnes et depuis les steppes y attenant, jusqu'au bord du fleuve, où elle cesse brusquement par un rebord tout déchiré de crevasses et de sillons. Le sol de ces terrasses en pente consiste en couches alluviales de sable, d'argile, de galets et de blocs rocheux. Cette partie de terrain est entièrement privée d'eau excepté pendant l'intervalle de deux ou trois mois que l'atmosphère subit un abaissement considérable; aussi n'est-elle couverte que de steppes nues où se voient de loin en loin quelques touffes d'herbes d'espèces différentes ou d'artémises, de chenopodées, d'algarobbies, de larrea, des longues tiges vertes, en grande partie dépourvues de feuilles mais garnies d'épines du Fouquiera et d'autres plantes épineuses; de divers cactus opuntia ou échinocoque et de nombreux bouquets de différentes espèces de yuccas. Cette partie de la vallée n'est pas susceptible de culture; les bords de la rivière seuls, aussi loin qu'ils sont accessibles à l'humidité du fleuve, pourraient être défrichés. Les terrassements des côtés occupent une grande partie de l'étendue

de la vallée de sorte qu'il ne reste plus pour la culture qu'un espace très restreint, espace fort souvent diminué encore par les fréquents rétrécissements de la vallée. Les bords du fleuve sont aussi les seuls endroits où l'on voit des arbres. Ils croissent en groupes ou bien forment de clairs bosquets de peupliers qui n'atteignent pas une grande élévation mais se développent en hauteur; au bord de l'eau se trouvent des buissons de saules. A part ces points, la vallée est tout entière dépouillée d'arbres et de haut, elle paraît une lande stérile, profondément encaissée et au fond de laquelle les arbres des bords de la rivière deviennent presqu'invisibles.

Je jouis de ce coup d'œil, monté sur un pic isolé, d'origine volcanique, qui s'élève au dessus des masses alluviales et que je gravis pendant que la caravane poursuivait sa route dans le bas. Les masses rocheuses inférieures se composent d'une lave gris-clair, solide, trachyte; celles intermédiaires sont d'une lave plus foncée qui, en s'élevant, devient de plus en plus bulleuse et basaltique jusqu'au sommet où elle forme des masses noires, informes, tordues, déchiquetées, hérissées d'aspérités, percées de part en part, corrodées et accumulées les unes sur les autres, ressemblant enfin à des scories imparfaitement vitrifiées. Le roc contient de nombreux fragments d'agathe, d'un blanc laiteux, parfois semblable à l'hyalithe et dont on trouve des morceaux parsemés sur le sol environnant. La vue dont on jouit du haut de cette montagne élevée et tout à fait isolée est magnifique et les objets qu'elle embrasse ont un cachet tout particulier. A l'horizon le regard rencontre un groupe de montagnes dont les flancs escarpés et stériles sont tournés du côté de la vallée et s'abaissent, en pente non interrompue jusqu'au niveau du fleuve.

C'est sur cette cime que je vis le premier bouquet de Larrea mexicana qui, plus loin, occupe une place très importante dans la végétation des steppes qui s'étendent depuis le plateau texien jusqu'au Gila inférieur. Ce n'est que vers le Sud, dans la vallée du Rio-Grande, qu'elle acquiert tout son développement. Il est fort étonnant de voir apparaître sur la cime de montagnes isolées, les premiers spécimens des plantes qui dominent dans la végétation des terrains dont on approche, alors que ces montagnes sont toutes plus au moins éloignées de ce centre et c'est d'autant plus étonnant quand, ainsi que dans ce cas-ci, elles se trouvent au Nord de ce centre. Cette observation s'applique également à l'Opuntia arborescens que je rencontrai pour la première fois sur le sommet du Round Mound.

Nous nous approchâmes des bords du fleuve près d'un groupe de maisons qui porte, si je ne me trompe, le nom de Nutrias et nous vîmes un grand cours d'eau, spectacle qu'il ne nous avait plus été donné d'admirer depuis longtemps. Nos bêtes altérées purent s'abreuver abondamment et ceux d'entre nous qui en eurent le loisir s'empressèrent de prendre un bain. Les bancs de sable mouvant du fleuve étaient couverts d'une quantité innombrable d'oies, de canards et de grues qui pourtant ne se trouvaient pas à portée de fusil. Le jour suivant nous traversâmes un village admirablement situé et nommé La Joya, le joyau, et nous nous arrêtâmes un peu plus loin à La Joyita, le petit joyau, où, à une centaine de pas des maisons, nous établîmes notre campement de nuit.

CHAPITRE VIII.

Vallée du Rio-Grande. — Canaux d'irrigation. — Campement de nuit près de la Joyita. — Visite des Apaches. — Vocabulaire des Mascaleros. — Hiéroglyphes indiens. — Lave augite répandue au dessus des masses alluviales de la vallée. — Débordement du fleuve occasionné par une barre de lave. — Oiseaux aquatiques; mauvaise chasse. — Collines de sable mouvant. — Le charme du danger. — Excès commis par les gens de notre suite : parodie d'une scène de Don Juan. — Coup d'œil sur Socorro. — Sol de la vallée; terrains valvéens. — Plaques basaltiques. — Buissons de Mezquitos. — Serpents à sonnettes. — Tarentules; cailles; le Paisano. — Fra Cristoval. — Défilé. — Le champ des morts. — Notices géologiques. — Une monstruosité végétale. — Donana. — Sierra de Los Organos. — Fruits, raisins. — Fletcher's Rancho. — Memento mori supplémentaire. — Déserteurs du fort Fillmore. — Causes de mécontentement. — Défilé et irruption du Rio-Grande, près de El Paso. — Franklin et Macgoffinville.

Les nombreux canaux d'irrigation qui se prolongent fort avant dans la vallée du Rio Grande (acequias) (1), et au moyen desquels son sol est devenu propre à la culture, lui donnent un aspect agréable, réjouissant surtout pour le voyageur qui vient de traverser les steppes. La nature a fait de cette vallée une oasis au milieu du pays sauvage qui se prolonge à sa droite et à sa gauche sur une étendue de

(1) Les Américains du Nord dénaturent ce mot et en font *Cequia*, ou simplement *Seki*. Un académicien berlinois qui, dans le rapport d'un officier Nord-Américain, avait remarqué ce mot de *Cequia*, s'est laissé emporter trop loin par son érudition quand il fait dériver ce mot de l'arabe. (*S. Buschmann's Abhdlg. über die Pima Sprache.*) Cette mutilation provient uniquement du peu d'attention que les Anglo-Américains apportent dans l'emploi des mots appartenant à une langue qui leur est étrangère.

plusieurs milliers de lieues carrées ou, plutôt encore, une longue suite d'oasis en forme de bassins verdoyants, séparées les unes des autres par des ravines dénudées et par les fréquents rétrécissements de la vallée. Chaque année le sol de celle-ci est plus ou moins inondé par les eaux du fleuve, ce qui ne lui donne cependant qu'une humidité insuffisante, vu l'absence presque continuelle de pluies et le petit nombre de sources ou de ruisseaux. Des montagnes rocheuses dont les groupes isolés bordent le plateau des deux côtés, sont déchirées par des ravins et des sillons dont la nature indique suffisamment qu'ils livrent passage, pendant certaines saisons, aux torrents impétueux qui se précipitent du haut de la montagne. Cependant, en dehors de ces crues subites fort rares, ces lits sont parfaitement secs ; le courant se dirige vers le fleuve où il vient s'abattre, avec violence et, au lieu de fertiliser les terrains environnants, il ne fait, par la rapidité de son passage, qu'y exercer des ravages. Aussitôt que l'époque de la crue des eaux est passée, la surface du fleuve s'abaisse soudainement jusque bien au dessous du niveau du sol, de sorte que les bords, taillés perpendiculairement, laissent à nu le grès ou l'argile dont ils sont formés. En cela le Rio Grande ressemble au Missouri, à l'Arkansas, à l'Ohio, au Missouri inférieur, au Colorado californien et à beaucoup d'autres grands cours d'eau de l'Amérique, dont il a aussi la couleur argileuse et le peu de transparence. Ici aussi les bords, fouillés et creusés, s'écroulent en plusieurs endroits ; les joncs et les peupliers nains dont ils étaient garnis, s'abattent dans le fleuve tandis que, du côté opposé, de nouveaux bancs de sable surgissent à la surface et se garnissent bientôt de verdure. Çà et là le courant se creuse un lit nouveau, et l'ancien demeure à l'état de réservoir

d'une eau stagnante autour de laquelle s'enlacent bientôt les branches feuillues des peupliers nains. Les berges à pic du fleuve le rendent parfois inabordable sur une étendue de plusieurs milles, de sorte que les chevaux d'une caravane qui le longent immédiatement souffrent très souvent du manque d'eau. Souvent aussi les bêtes, éprouvant une soif très ardente, cherchent à s'approcher de l'eau du fleuve dont il est alors impossible de les tirer. Pour éviter ces accidents, on fait halte de préférence, quand les circonstances s'y prêtent, dans les environs d'un canal d'irrigation; c'est ce que nous fîmes en nous arrêtant près de la Joyita.

Malgré les dévastations causées dans la vallée du Rio Grande, par l'apparition trop souvent renouvelée des Indiens sauvages et principalement des Apaches, on rencontre encore deux ou trois canaux d'irrigation, assez forts pour faire marcher un moulin, établis à des niveaux différents et parcourant la vallée sur une étendue de plusieurs milles pour distribuer l'eau aux terrains trop éloignés du fleuve, ou situés à une hauteur qu'il n'atteint pas. Ce mode de culture est étranger aux habitants des États-Unis, et il est en opposition avec leur esprit individualiste, attendu qu'un système complet d'irrigation ne pourrait être établi dans le pays sans une loi nouvelle qui le sanctionnât et qui porterait atteinte à la libre action de l'individu sur sa propriété. Dans le Texas, où les Mexicains avaient adopté ce système d'agriculture, on voit par exemple dans la contrée de San Antonio, les vieux Acequias, du temps des Espagnols, complétement desséchés et comblés dans beaucoup d'endroits. Les Farmers venus des États-Unis, trompés par une suite d'années relativement pluvieuses et aveuglés par leurs préventions contre les Mexicains, ont laissé ces canaux se

dégrader, négligence qu'ils ont payée bien cher pendant les sécheresses qui succédèrent aux années humides.

Dans le Nouveau Mexique, la nature est trop capricieuse et l'immigration trop faible pour que l'on doive craindre l'abandon complet de l'ancien système, si recommandable sous tous les rapports et qui, selon toutes les probabilités est d'origine indienne.

Ce fut près de la Joyita que j'aperçus pour la première fois des individus de la race si redoutée des Apaches. Pendant que nous étions occupés à dîner, nous vîmes arriver deux Indiens à cheval; ils mirent pied à terre, s'avancèrent vers nous, nous secouèrent la main et sans façon aucune, prirent leur part de notre frugal repas. Ils étaient vêtus de peaux et armés de bonnes arquebuses qu'ils déposèrent sans méfiance. Ils nous dirent appartenir à la tribu des Mescaleros (1), l'un d'eux se fit passer pour un chef; ce qui d'après ses mauvaises manières, me semble peu probable, les chefs indiens observant généralement dans leurs procédés une très grande étiquette. La physionomie de ces deux hommes, auxquels vint bientôt se joindre une femme, se rapprochait beaucoup du type chinois, principalement par le nez qui est large et écrasé. On rencontre pourtant chez ce peuple des physionomies bien différentes, car plus tard, je trouvai chez lui des hommes aux traits nobles et au profil nettement accentué. Comme il naît d'eux et des nombreuses Mexicaines qu'ils enlèvent, une quantité innombrable d'en-

(1) *Mescal* est une sorte d'agave dont la racine est comestible; des Indiens-californiens me régalèrent un jour d'une de ces racines sucrées que je crois provenir d'un *mescal* sauvage. *Mescal* est aussi le nom que l'on donne à une sorte d'eau-de-vie préparée avec l'agave. C'est de cette plante que cette tribu d'Apaches tire son nom. Cette racine forme une des ressources les plus importantes de la nourriture de beaucoup de tribus indiennes.

fants et que, d'autre part, la tribu adopte et fait élever avec les siens tous les enfants volés dans les excursions, il devient chaque jour plus difficile de retrouver le type primitif de cette race.

Je voulus profiter de l'occasion pour réunir quelques mots de la langue des Apaches mais je n'y pus réussir que difficilement et très imparfaitement. Dans le principe mes questions parurent beaucoup déplaire à ces gens et je ne pus en obtenir aucune réponse; j'eus alors recours à la ruse ce qui me réussit immédiatement. Je leur déclarai que je connaissais leur langue et comme preuve à l'appui, je citai quelques mots comanches que j'avais retenus. La haine que les Apaches portent aux Comanches souleva en eux une telle indignation qu'ils s'oublièrent, pour faire ressortir par la comparaison, la supériorité de leur langue sur celle de leurs ennemis, jusqu'à me communiquer les mots suivants :

MESCALERO-APACHE.

Soleil	*Scha.*
Lune	*Tleno-é.*
Feu	*Kuh.*
Terre	*Ni.*
Eau	*Tchu.*
Montagne	*Tsichl.*
Viande	*Ehtsé.*
Main	*Schintla.*
Pied	*Schiké.*
Tête	*Schizi.*
1	*Tate-é.*
2	*Nake.*
3	*Khaë.*
4	*Tene* (prononcez *n* à l'espagnol).
5	*Asthlé.*
6	*Host-chani.*
7	*Host-zite.*
8	*Zampi.*
9	*Nuesté.*
10	*Kunne-nonni.*

D'après ce que me dirent ces gens, chacune des différentes tribus d'Apaches a un idiome particulier — celui des Apaches cuivrés et des Apaches Gila entre autres leurs est parfaitement inintelligible.

Vers le soir nos hôtes nous quittèrent. Pendant la nuit suivante, je m'étais endormi sur la lisière du camp que nous avions établi dans le voisinage du village et à côté de moi dormait notre cuisinier quand tout à coup nous fûmes éveillés par le bruit des sabots de plusieurs chevaux et par les aboiements répétés de nos chiens. A cinq pas de nous étaient arrêtés deux cavaliers indiens : à l'instant même je braquai mon fusil sur l'un d'eux tandis que le cuisinier dirigeait sur la poitrine de l'autre le canon d'un de mes pistolets qu'il avait saisi et qu'un de nos chiens tenait par la gorge un des chevaux dont il paralysait les mouvements. « *No tira, compadre*, ne tire pas, compère, criait l'un d'eux, ne reconnais-tu point tes amis les Apaches, venus pour prendre encore une fois du café avec vous? » On passa des menaces aux explications et on eût une peine infinie à leur faire comprendre que leur visite nocturne ne pouvait être favorablement accueillie, qu'il était indispensable qu'ils s'éloignassent, mais qu'ils seraient admis le lendemain matin à partager notre déjeuner. Ils durent se conformer à nos exigences ce qu'ils ne firent pas sans nous prodiguer les plus vives protestations. Tout en s'éloignant, ils nous criaient encore : « Écoute, compère! les Apaches sont bons et ils sont vos amis! mais là, demeurent des fripons! » — C'est ainsi qu'il désignait les habitants de la Joyita. Le lendemain matin nous les attendîmes vainement pour le déjeuner, mais bientôt après nous les vîmes passer à cheval et en compagnie de huit ou dix autres Apaches. Le but de leur

visite de la nuit précédente était évidemment de mettre notre vigilance à l'épreuve et comme notre garde était restée avec le troupeau de mulets à une distance d'un demi mille environ, ils eussent pu nous surprendre au gîte d'une façon très désagréable.

Au delà de la Joyita, la vallée se rétrécit et le courant du fleuve est intercepté par des barres transversales. Du côté occidental s'élèvent de hautes montagnes escarpées, dans les sinuosités desquelles on remarque des colonnades, formées probablement de porphyre accumulé. Il doit se trouver une source chaude quelque part au milieu de ces montagnes; les barres qui bloquent le fond de la vallée sont formées d'argile volcanique à travers lesquelles le Rio-Grande s'est frayé un passage et dont on voit les restes sur les deux rives du fleuve, semblables à des monticules au dessus desquels passe la route du côté oriental de la vallée. Cette route est rendue presque impraticable par la quantité de sable mouvant qui, en plusieurs endroits, recouvre la pierre. Tandis que la caravane parcourait péniblement cette voie difficile, je suivais la brèche formée dans la roche volcanique par le passage violent des eaux et je grimpai d'un fragment de roche sur l'autre. A un endroit où se trouve un sentier étroit conduisant du fond de la vallée jusqu'au sommet des collines, des figures sont incrustées dans le roc.

Dans la suite j'aurai l'occasion de reparler plusieurs fois de semblables empreintes; j'en remets donc une description plus détaillée à plus tard. Non loin de là on peut observer avec intérêt des blocs d'argile volcanique, gisant au dessus des masses d'alluvion. C'est une configuration à la Table-Mountain californienne, célèbre par l'abondance d'or qui se trouve dans sa couche alluviale.

Au delà de la brèche, le Rio Grande traverse une prairie verdoyante, ornée de bouquets de peupliers; les bords du fleuve sont garnis de plusieurs rangs serrés de ces mêmes arbres. Précisément à l'endroit où la vallée s'évase de nouveau, je me trouvai en face d'un ancien bras du fleuve qui était couvert de milliers d'oies et de canards sauvages de différentes espèces, tandis que sur les bords s'agitaient des bandes innombrables de grues. Je me glissai à travers les buissons jusqu'à portée du fusil. Quand les deux coups partirent, il s'éleva une nuée de ces oiseaux aquatiques. Les coups d'ailes et les cris remplirent l'air de mugissements et de piailleries intraduisibles. Sur l'eau flottaient les oies et les canards, atteints par mes coups de feu, mais qui tous vivaient encore; comme j'accourais, espérant pouvoir m'en emparer, toute cette gente trouva encore la force de m'échapper. Un pistolet à la main, j'entrai dans l'eau jusqu'aux aisselles, mais en dépit de toutes mes peines, je ne parvins à atteindre que quelque canards qu'il me fallut encore achever.

C'est pendant ce temps, qu'éloigné du reste de la caravane, je découvris et escaladai des collines de sable mouvant reposant sur la roche augitique. Elles ressemblaient pour la forme à d'immenses amas de neige, comme on en rencontre quelquefois au sommet des Alpes. Tout à coup je m'aperçus que j'étais éloigné de plusieurs milles de mes compagnons de voyage, dont je ne retrouvais plus les traces et dont je ne pouvais me faire entendre. Le danger de cette situation se présenta soudain à mon esprit; j'armai ma carabine et je me mis en devoir de rejoindre le gros de la troupe par le chemin le plus court. Dans cette circonstance comme dans bien d'autres, j'eus lieu de remarquer que le

danger est entouré d'un attrait particulier à la séduction duquel on n'échappe que difficilement. Je ne pus m'empêcher de pénétrer dans chacun des replis de la montagne, de ramper dans chacune des crevasses et des angles qu'elle formait. J'avais vu le matin une nuée de sauvages passer par là, et chaque instant pouvait amener une rencontre très désagréable. Et pourtant plus j'étais convaincu de l'imminence du danger, plus aussi j'éprouvais le désir d'aller au devant de lui ; je ne m'approchais pas sans émotion de ces recoins qui pouvaient cacher un ennemi, et pourtant je n'aurais pu m'en détourner. Que le lecteur ne croie pas que je veuille donner satisfaction à un sentiment de vanité en rapportant cet incident, car j'ai la conviction que c'est la peur, bien plus que le courage qui fait trouver des charmes dans le danger.

La nuit suivante nous établîmes notre campement auprès de Sabino. Quelques-uns de nos gens se laissèrent entraîner à aller passer la nuit au village pour prendre part à des danses. Pendant qu'ils se livraient à cet amusement, un Américain du Nord excita à un tel point la jalousie de nos jeunes Mexicains, qu'ils l'entourèrent et soulevèrent contre lui une attaque générale. Voyant cela, il sortit de sa poche un petit pistolet et, nouveau don Juan, il tira au milieu de la foule réunie dans la salle de danse. Cette action n'eut heureusement pas de suite plus funeste que sur la scène; personne ne fut atteint et on laissa le champ libre à ce malfaiteur. J'ai déjà fait observer que les habitants des contrées limitrophes ont beaucoup à souffrir de la violence et de l'outrecuidance des Américains du Nord. Pendant la nuit suivante, un de nos guides nord-américain trouva un des Mexicains, préposés à la garde des troupeaux, profondé-

ment endormi et, pour l'éveiller, il lui administra sur la tête, un coup tellement violent que le crâne se montra à découvert, à travers une blessure de plusieurs pouces de longueur. C'est un hasard extraordinaire qu'il ne l'ait pas tué sur le coup et il avoua hautement en avoir eu l'intention, ce qui lui attira les louanges de ses compatriotes.

En descendant de la vallée, le chemin courait tantôt dans les bas-fonds, tantôt s'élevait au dessus des monticules qui forment les terrasses latérales inférieures. Sous le rapport géologique, ces dernières sont composées en partie de fragments des masses d'alluvion amoncelées sur les hauteurs et en partie, de dalles et de barres de lave basaltique ou augitique qui encombrent une partie de la vallée, précisément comme à la Joyita. Une de ces dalles qui forme, non loin de *fort Conrad* et *Valverde*, un fragment de roc demi-circulaire et penché perpendiculairement sur la route qui traverse le fond de la vallée, se compose d'une roche basaltique, en partie solide et en partie bulleuse, toute constellée d'innombrables grains d'olivine et d'une substance crayeuse dont elle est revêtue en plusieurs endroits, substance dont je n'eus d'ailleurs pas le loisir d'étudier la nature. Sur la surface de ces masses, presque complétement répandues sur le terrain alluvial de la vallée, s'est étendu plus tard une nouvelle couche de galets, de sable et de gravier.

Le sol de la vallée, au pied de ces éminences, est généralement couvert d'une végétation luxuriante et pourrait parfaitement être approprié à l'agriculture. Un endroit remarquable sous ce rapport, est le territoire de Valverde, où il a existé jadis une petite ville de ce nom. Si ce point n'était, comme toute la vallée, exposé aux invasions des Indiens, il serait un des plus favorables que j'aie rencontré pendant

mon voyage en Amérique pour l'établissement d'une colonie. Lors de notre passage, un Américain du nord y demeurait pourtant seul avec quelques Mexicains attachés à son service. Il n'avait pas acquis les terrains qu'il occupait, il en avait simplement pris possession.

Parmi les points de vue les plus intéressants qui attirent, dans la vallée du Rio Grande, l'attention du voyageur, celui des collines qui se trouvent au dessous de Parida, de l'autre côté de la vallée, là où le village de Socorro est assis au pied de la montagne, est certainement un des plus beaux et des plus grandioses. La route longe une berge escarpée au fond de laquelle le Rio Grande, bordé de peupliers et de joncs, se déploie au milieu d'une vaste plaine verdoyante. A l'extrémité de cette plaine, qui a pour limite un canal d'irrigation, est situé le village avec ses toits plats et derrière celui-ci, des montagnes supportées par des colonnes de porphyre, s'élèvent par degrès superposés à une hauteur telle que la cime s'en perd dans les nuages; elles n'offrent d'ailleurs, de la base au sommet, aucune trace de végétation, pas plus que toutes les autres montagnes qui entourent le Rio Grande. Quelques bouquets détachés de mezquites, de larreas, d'artémisiées de différentes espèces; çà et là un yucca ou un cactus caractérisèrent la végétation de ce paysage. Là où le sol est formé d'alluvions, c'est le mezquite (1) qui domine. Je ne sais si aujourd'hui les botanistes rangent encore tous les arbres ou buissons de

(1) Les Américains du Nord qui ne peuvent prononcer aucun nom espagnol ou mexicains sans le mutiler ont de *Mezquite* fait *Musquito;* et depuis le Texas jusqu'en Californie, on voit dans les journaax et dans les livres : *Arbre de musquito, buisson de musquito, herbe de musquito.* Ce mot n'a pourtant aucun rapport avec celui de *mosquito,* mouche; il est aztèque-mezquitl. L'herbe tire son nom de buisson.

mezquites du Texas et de la Californie parmi les « *Algarobbia glandulosa.* » Dans ce cas, cette plante, du genre Cassier (Akazie), est un véritable protée végétal. Dans le nouveau Mexique, c'est un buisson dont les branches et les jets, se développant en largeur, proviennent immédiatement de la racine; dans le Texas, c'est un arbuste; dans le Gila et le Colorado, c'est un arbre qui atteint une assez grande élévation, de proportions régulières, qui croît par groupes et forme des bosquets. Quand on compare les deux extrêmes de ce végétal, la différence est si fortement tranchée, que l'on croit avoir affaire à des espèces bien différentes. Il est certain que les Mexicains en font deux classes. Les gousses de l'un sont considérées comme comestibles, tandis que les autres ne le sont point. J'aurai de nombreuses occasions de revenir sur cette plante et je me réserve d'en compléter la description. Vers le milieu du cours du Rio Grande où nous étions parvenus alors, les buissons de mezquites croissent de préférence au sommet de petits tertres sablonneux. Il est à supposer que ces petites éminences se sont formées autour de la plante par l'accumulation des sables chassés par le vent. Quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, cette plante semble préférer, du moins dans cette contrée, le sol sablonneux et élevé, car dans les endroits où le sol est ferme et rocailleux, elle est remplacée par la *Larrea mexicana*. Les buissons de mezquites placés sur de petites éminences, sont les retraites favorites des serpents à sonnettes et des tarentules. Dans le Nouveau Mexique il se trouve des régions où on ne fait pas trois cents pas sans être exposé à la rencontre d'un serpent de cette dangereuse espèce. Je me rappelle qu'un jour j'en tirai, en une heure de temps, cinq ou six qui se rencontrèrent sur notre route. Toutefois leur présence

n'offre ici que peu de dangers, car ils ne peuvent, comme dans l'herbe des prairies, échapper à la vue. Le sol, dans le Nouveau Mexique, est complétement dénudé dans l'intervalle qui sépare les buissons, de sorte qu'il est impossible de n'y pas remarquer la présence d'un serpent. Cependant, lorsqu'on veut prendre quelques-unes des jolies cailles dont la tête est ornée d'un bouquet de plumes frisées, on est souvent obligé de pénétrer dans des fourrés épais et alors on ne saurait prendre trop de précautions. La chair de ces jolis oiseaux est excellente et, dans tout le Rio Grande comme dans le Gila et le Colorado, on en rencontre à chaque instant. Il n'est pas rare non plus d'apercevoir dans ces contrées le coucou — *geococcyx viaticus*, — et j'en tirai plusieurs fois; il court si vite qu'il devient très difficile de le prendre sur les terrains couverts de broussailles. Les Mexicains le nomment *paisano*, paysan, corruption du mot *faesano*, faisan. Cet oiseau, quoique beaucoup plus petit que le faisan, a effectivement quelques rapports avec lui, principalement par la rapidité de sa course et la longueur de sa queue. Dans le Texas et la Californie, il est connu sous le nom de *correcamino*, ce qui signifie coureur de route. On m'a assuré plusieurs fois qu'il se nourrit presque uniquement de serpents.

Nous avions enfin, laissant de côté le fort Conrad et derrière nous le vallon de Valverde, atteint un endroit qui porte le nom de San Cristoval. Peut-être ce point a-t-il été habité autrefois. C'est un petit vallon encaissé du côté de l'Est et du Sud par des roches basaltiques. Tandis que le fleuve se trouve repoussé, vers l'Ouest, par ces fragments de roche et les hautes montagnes auxquelles ils servent de base et poursuit sa route, pendant plus de cent milles, à travers

un défilé impraticable pour les voitures, la route s'élève, tout en conservant la direction du Sud, au dessus des degrés basaltiques et traverse une terrasse de steppes qui se trouve entre deux lignes de montagnes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, sur une longueur de quatre-vingt-dix milles anglais, jusqu'à ce qu'enfin, près de Donana, elle s'abaisse de nouveau au niveau du fleuve. Ces degrés latéraux qui se trouvent au couchant de la vallée du Rio Grande et qui, vers le milieu, dépassent de 7 à 800 pieds le lit du fleuve plus bas lui-même, à cet endroit, de près de 400 pieds, sont connus sous le nom de Jornada del Muerto, champ des morts, et est plus discrédité qu'il ne le mérite réellement, car il est fort rare que cet espace de 90 milles soit entièrement dépourvu d'eau. Le fût-il toujours que le voyageur allant du Texas en Californie, avec ses chariots de transport, est aguerri contre ce genre de privations. Avec des mulets il est fort possible de parcourir une pareille distance sans rencontrer d'eau, d'autant plus que l'herbe fraîche est très abondante sur tout ce parcours et que le chemin est généralement bon.

Dans le principe on ne pouvait réellement en dire autant. La montée est entièrement couverte d'une couche épaisse de sable mouvant, entremêlé de fragments de roche basaltique et de rude pierraille. C'est par là que l'on arrive aux terrasses. La moitié de nos chariots avaient à peine atteint ces dernières, lorsqu'éclata un orage. Bientôt nous fûmes tous trempés jusqu'aux os et, bien que nous eussions doublé les attelages, nous dûmes travailler toute la nuit pour faire arriver jusqu'en haut l'autre moitié des chariots. Encore, comme on ne trouvait là aucune espèce de fourrage, fut-on forcé de ramener le troupeau de mulets dans le fond de la

vallée où il passa la nuit. Le lendemain, notre voyage ne fut ni désagréable, ni difficile. L'herbe dont le sol est abondamment couvert était, vu la saison avancée, un peu desséchée déjà, mais la route était parsemée de jolies fleurs d'automne et des yuccas arbustes, au milieu des rochers gris, donnaient au paysage un caractère tout nouveau. Des cerfs, des lièvres, des lapins, d'immenses bandes de grues animaient ces régions que nous parcourûmes, pendant 30 milles, avant d'atteindre la lagune près de laquelle nous fîmes halte pour la nuit. Cette lagune, de même qu'une autre plus petite qui se trouve plus bas au Sud, a, pendant environ trois mois de l'année, de l'eau accumulée par les pluies. Aucune des deux n'a, du reste, ni affluent, ni écoulement. Nous les trouvâmes couvertes de canards de différentes espèces, tandis que d'énormes grues grises se jouaient par centaines sur le gazon des bords. Tous ces oiseaux étaient fort craintifs et il nous fut impossible d'en tirer aucun. Pendant la nuit j'entendis des colonnes de grues, d'oies et de canards passer au dessus de nos têtes et se diriger vers l'Ouest dans la direction du Rio Grande.

Le lendemain vers midi nous nous reposâmes près de la seconde lagune; elle est entourée de montagnes dénudées, raides et d'un aspect extraordinaire, en groupes isolés ou en longues chaînes se déroulant sur les bords des steppes. Entre elles s'interpose la terrasse qui s'étend du Nord au Sud et à l'Ouest vers le Rio Grande, tandis que vers l'Est entre la Sierra de los Jumanes, la Sierra del Caballo et d'autres lignes de montagnes, s'ouvrent des voies de communication avec le plateau du Pecos. La pluie qui survint dans l'après-dînée nous empêcha d'atteindre le *Aleman* que les voyageurs affectionnent pour y établir leurs campements, à

cause des petits réservoirs d'eau que l'on y rencontre. Pendant la nuit le ciel s'éclaircit et le lendemain la terre était couverte de givre.

Nous arrivâmes bientôt sur une ligne de collines coupant transversalement la plaine. Le sol était composé d'argile rouge, de fragments de calcaire, de grès ferrugineux, de pyrite, de porphyre schisteux, de cornaline, de jaspe, de quartz et de roche silicée. Sur ce terrain, la Larrea mexicana constitue l'élément principal de la végétation. D'autres régions sont couvertes de plantes différentes appartenant au genre des artemisiées; on y rencontre aussi des chenopodiacées aux pétales gris. Par-ci par-là apparaît aussi le yucca en arbuste; plus on avance vers le midi, plus son tronc devient élevé et la plante tout entière prend l'aspect d'un petit palmier, aussi les Mexicains le nomment-ils palmilla. La grosseur disproportionnée du tronc n'est qu'apparente et provient des feuilles sèches qui l'enveloppent comme d'un manteau. Vers le soir nous atteignîmes un groupe de collines trachytiques peu élevées. Le trachyte apparaît sur la route, vers le Nord et le Sud, enveloppé d'une couche calcaire; il ressemble assez à celui du Ojo de Verendo. La roche est composée de couches superposées; dans quelques parties elle contient des fragments de pierre cornée, de pyrite et d'autres minéraux. Cet endroit est connu des conducteurs américains sous le nom de Point of Rocks et les Mexicains lui ont donné celui de Perilla.

Les montagnes qui entourent la terrasse de Jornada du côté occidental forment des chaînes isolées; celles du côté opposé forment une chaîne non interrompue quoique composée d'éléments divers et qui, en avançant vers le Midi, devient de plus en plus élevée, escarpée et abrupte. Au

dessus d'un renfoncement de la montagne, nous vîmes apparaître le jour suivant, dans le lointain, la cime neigeuse de la Sierra Blanca (White Mountains). A l'extrémité méridionale de la terrasse, là où la route s'abaisse de nouveau vers le Rio Grande, se trouve un groupe circulaire de sombres rochers qui forment comme un îlot sur la plaine unie : il est probable que ce sont les restes d'un ancien volcan. Plus loin, à gauche, se dessinent les sommets crénelés de la Sierra de los Organos qui constituent l'extrémité méridionale de la grande chaîne. Le soleil couchant jetait sur ces montagnes d'admirables reflets : il teintait de brun foncé le groupe de rochers qui ressortait, entouré de fortes ombres noires; les crêtes dentelées de la Sierra de los Organos étaient baignées de nuances lilas et violet de l'effet le plus ravissant et entourées d'ombres bleues qui les faisaient ressembler à une montagne de lepidolithe solide.

Nous passâmes la nuit à l'endroit où la terrasse commence à incliner vers le Sud. Quand nous nous remîmes en route, à trois heures du matin, la terre était couverte de givre. Sur notre route, nous allumâmes à plusieurs reprises les feuilles sèches qui entourent le tronc des yuccas, elles s'embrasent instantanément, donnent un long jet de flamme qui enveloppe tout le tronc et produisent une chaleur suffisante pour vous réchauffer momentanément. Au lever du soleil nous avions atteint le fond de la vallée. Cette course dans l'obscurité m'avait empêché d'étudier la nature des nombreux groupes de rochers en forme d'îlots, qui se trouvent sur ce parcours et qui doivent être très intéressants sous le rapport géologique. Si je n'ai pas été trompé par l'éloignement, ces rochers sont entourés de fragments volcaniques, plutoniques, météoriques et sédimentaires.

De loin ces groupes font l'effet de petits laboratoires géologiques.

Plus bas, en suivant le cours du fleuve, le paysage n'offrait pas moins d'intérêt. Au delà du fleuve s'élevait une montagne escarpée, entourée d'une ceinture de rochers. Le fond de la vallée est occupé par une forêt de peupliers. Les collines sablonneuses que nous dûmes franchir pour arriver dans la plaine étaient couvertes de buissons de toutes espèces, parmi lesquels avaient cru quelques hauts yuccas. Puis apparaissaient les cimes lointaines des montagnes du côté oriental de la vallée qui, par un singulier effet de perspective, semblaient être tout à fait à proximité. Ici, je vis pour la première fois le gigantesque Échinocactus Wislizeni, un véritable monstre végétal. Qu'on se figure une masse verdâtre, haute d'environ quatre pieds, mesurant deux ou trois pieds de conférence, profondément nervée, en forme de tonneau, hérissée de touffes d'épines assez longues pour causer une blessure mortelle et dont celle du centre est recourbée en forme de houe et l'on en aura une faible idée. Une roche détachée qui se trouve au bord du fleuve et au dessus de laquelle passe la route, est formée de grès qui a été fortement exposé à l'influence des transformations volcaniques. Les fragments et les galets dont sont composées les collines alluviales, consistent en trapp, en basalte, en porphyre, en trachyte, et on y retrouve généralement toutes les variétés de quartz et de chalcédoine.

Nous campâmes près de Donana, petit village dont la situation est très pittoresque. La crête dentelée de la Sierra de los Organos, bien qu'éloignée d'une demi-journée de chemin, semblait, derrière les toits plats des maisons, former comme une enceinte de rochers autour du village.

Cette montagne, qui contient une mine d'argent fort riche, est l'un des points les plus intéressants et les plus singuliers des régions du Rio Grande. Ce sont d'immenses rochers, amoncelés les uns au dessus des autres à une élévation prodigieuse et dont la position verticale justifie, jusqu'à un certain point, la dénomination de « montagne des tuyaux d'orgue » sous laquelle on la désigne. Ce n'est cependant que la partie qui se trouve vers le milieu de la chaîne qui présente cet aspect; vers le Nord et le Sud des masses rocheuses, plus élargies, s'appuient aux premières et terminent la chaîne.

En descendant la vallée, tous les villages qu'on rencontre cultivent la vigne et les arbres fruitiers. Nous achetâmes à Donana et à Las Cruzes, le village suivant, d'excellents raisins, de bonnes pommes et des poires ordinaires. Le vin, les raisins, les poires séchées et les pêches, constituent une branche très importante du commerce de la vallée du Rio Grande. En fait de fruits secs, les poires de El Paso sont ce que l'on peut trouver de meilleur dans le monde entier. Entre Donana et Las Cruzes, se trouve, isolée de la route, une grande maison, bâtie en manière de forteresse et nommée le Rancho Fletcher, du nom de son propriétaire; elle fait partie d'une grande propriété territoriale. Toutefois celui à qui elle appartient s'occupe moins de culture que de commerce, aussi sa maison est-elle en réalité un grand entrepôt de marchandises. Selon toutes probabilités, la situation de ce magasin a été calculée pour favoriser le commerce de fraude avec Mesilla, localité grande et opulente qui, à cette époque, appartenait encore au Mexique par qui elle a été cédée depuis aux États-Unis. Il y a d'ailleurs plus de sécurité à entreprendre un commerce

dans une maison isolée qu'à se livrer à la culture des terres et à l'élève du bétail, car les Apaches dirigent plutôt leurs attaques contre les troupeaux et les bergers que contre les habitations. J'appris, par la suite, que sur la grande route même, on n'est pas à l'abri de fâcheuses rencontres. Je m'étais arrêté, pendant une demi-heure environ, au Rancho Fletcher; comme je me disposais à rejoindre le gros de la caravane, je rencontrai deux Américains du Nord avec lesquels je m'arrêtai quelques minutes. Quelques jours après, on m'annonça à El Paso qu'à très peu de distance de l'endroit de notre rencontre, ils avaient été attaqués et tués par des Indiens.

Le fort Fillmore, situé sur la route de la vallée, n'est pas, comme on pourrait le croire, une place fortifiée mais simplement une station militaire. Sa garnison était composée à cette époque de 200 hommes d'infanterie et de 200 dragons. Nous campâmes deux milles plus bas environ, dans un endroit où la vallée s'élargit considérablement et où le fleuve, se divisant en plusieurs bras, entoure une espèce d'île couverte de monticules de sable et mesurant plusieurs milles carrés d'étendue. Un soldat du fort, d'origine allemande, vint nous visiter là. Les plaintes qu'il exhalait sur les mauvais traitements auxquels ils étaient en butte, formaient une contradiction flagrante et comique avec les vêtements très soignés qu'il portait, son visage sain, son embonpoint, son aspect confortable en un mot. Sous le rapport matériel, en effet, il semblait que cet homme n'eût rien à désirer. Il portait un bon fusil de chasse et il était sorti dans le but de se procurer un lièvre ou un coq d'Inde, deux espèces de gibier très abondantes dans ce pays. Cet homme était évidemment préoccupé de la pensée de déserter et

effectivement nous le rencontrâmes plus tard sur le territoire mexicain, en compagnie de quelques-uns de ses camarades, bien armés et parfaitement montés comme lui; ils avaient mis leur projet à exécution. A Chihuahua, je vis de magnifiques chevaux nord-américains en la possession d'officiers supérieurs mexicains; ces chevaux avaient passé la frontière montés par des déserteurs qui, arrivés là, s'en étaient défaits pour une bagatelle; en questionnant ce soldat sur les causes de son mécontentement, je m'aperçus qu'il provenait en grande partie de diminutions arbitraires de solde et de retenues sur la paie extraordinaire qui leur est promise quand ils se livrent à la culture des champs ou aux travaux de construction, ce à quoi sont fort souvent obligées les garnisons des forts. Cette paie est censée être de 18 cents ou de 27 kreutzers par jour. Les retenues qu'on leur fait subir sont opérées, à leur propre profit bien entendu, par le commandant du fort, le quartier-maître et d'autres officiers qui, non seulement mènent une vie désordonnée, mais encore trouvent le moyen d'amasser de l'argent. Voilà ce que me dit ce soldat. S'il en est réellement ainsi, il ne nous reste qu'à admirer la libéralité de l'Uncle Sam qui, après toutes les prodigalités des officiers, suffit encore généreusement et au delà à tous les besoins du soldat. Ordinairement le voyageur, en passant près de ces forts, peut acheter des rations épargnées et des manteaux qui se sont trouvés excéder le nombre demandé; ces manteaux sont d'habitude en si bon état qu'un bourgeois allemand serait très fier de les porter. Je ne crois pas qu'en Europe on se fasse une idée du luxe avec lequel est entretenue l'armée des États-Unis et si la science militaire était aussi grande, les États de l'Union ne pourraient que se glorifier de leur armée. Malheureusement

il en est de cela comme des dilapidations des deniers de l'État par le Congrès pour l'impression de documents officiels dont, au point de vue littéraire, la nation n'a aucunement lieu de tirer vanité. Dans toutes ces circonstances, ces États procèdent comme les parvenus enrichis, d'éducation médiocre, qui, malgré toutes leurs folles prodigalités, ne parviennent pas à atteindre le niveau d'un homme véritablement bien élevé. Si l'on recherche le motif des fréquentes désertions des soldats des forts limitrophes, on en arrivera à cette conclusion qu'elles ne doivent être attribuées qu'à des causes morales. Les officiers, en raison d'un principe aristocratique mal entendu, n'ont avec leurs soldats que les rapports rigoureusement indispensables, de sorte que ceux-ci, livrés à eux-mêmes pendant tous leurs loisirs, perdent peu à peu, vu l'absence d'une cause d'émulation, jusqu'au désir de devenir meilleurs et de se perfectionner. Dans un fort placé à l'extrême frontière du pays et au milieu d'une contrée sauvage et inhabitée, cette manière d'agir ne peut manquer d'avoir les conséquences déplorables que l'on voit se produire trop souvent. La plupart des désertions n'ont que l'ennui pour mobile.

Passé le fort Fillmore, on parcourt une grande étendue de terrain sans rencontrer une seule habitation. Nous passâmes la nuit dans un endroit où la route côtoie le fleuve. Ce point, nommé *Los Alamitos*, les petits peupliers, est un des plus beaux de la vallée du Rio Grande. Nous nous trouvions dans un petit bois de vieux peupliers, dont les éclaircies laissaient apercevoir les formes sévères et raides de la Sierra de la Soledad qui forme l'enceinte orientale de la vallée. Nos mulets, toujours sous la garde vigilante de leurs conducteurs, purent, au clair de la lune, se repaître

abondamment dans ces pâturages. Cependant le lendemain matin, nous nous apercûmes que l'un d'eux avait reçu dans la cuisse une flèche lancée sans doute par un Indien qui avait rampé jusqu'à proximité de nos troupeaux.

M. Mayer qui avait des affaires à arranger avec l'administration des douanes à El Paso, jugea convenable de devancer la caravane pour ne point occasionner de retard et je l'accompagnai. Nous avions à faire de 25 à 30 milles. La vallée n'offre rien de remarquable avant l'endroit où le fleuve, resserré dans une gorge formée par le rétrécissement de la vallée, déborde tout à coup et va baigner les alentours d'El Paso. Cette irruption des eaux donne au paysage un caractère très intéressant. La chaîne de montagnes orientales étend jusqu'ici un de ses rameaux séparé par une saillie de la direction principale de la Soledad et de l'Organas; ce rameau continue, en se rejetant un peu vers le Nord, jusque de l'autre côté du fleuve où il forme un groupe de rochers en forme d'îlot. Entre ces deux hautes chaînes de montagnes, la vallée est couverte de tertres et d'éminences rocheuses entre lesquels le fleuve s'est creusé un lit étroit. A l'entrée supérieure du défilé se trouvent des roches de grès; plus bas les collines sont formées d'une roche à laquelle je ne puis donner d'autre nom que celui de porphyre granitique. Tout à côté apparaissent des couches météoriques qui semblent avoir été primitivement du grès et dans lesquelles il est très facile de reconnaître encore des coquillages, bien que l'action plutonique à laquelle elles ont été soumises ait été assez puissante pour produire des cristallisations feldspathiformes (1). Dans la partie la plus

(1) M. Bartlett, dans sa *Personal narrative*, parle (vol. I, 198) de carbonate

basse, où les eaux débordées ont cherché une issue, se trouve le moulin de M. Hart, un ancien officier nord-américain qui a fait les guerres du Mexique; il a épousé une Mexicaine d'une des familles les plus considérables de l'État de Chihuahua et a construit ici des bâtiments très étendus pour ce pays. Son établissement ne manque pas d'importance. Il faut certainement être doué d'un grand courage pour s'installer avec une famille dans un pareil lieu. La route qui traverse les collines voisines est mauvaise et peu sûre. Les conducteurs même des misérables chariots traînés par des bœufs marchent le fouet d'une main et le fusil de l'autre. Le point sur lequel est bâti le moulin est un de ceux où le caractère sauvage, particulier à la nature américaine, est le mieux empreint. Les montagnes qui encaissent la vallée sont formées de rocs stériles, gris, de conformation différente. De leur base partent des terrasses alluviales qui vont rejoindre plus bas des rochers qui, semblables à une barre transversale, interceptent le passage. Le fleuve, dont le courant, en cet endroit, est si fort et si rapide qu'il se creuse un passage à travers la barre, lance sur les bords des ravines ses vagues écumantes qui vont baigner les pieds de quelques vieux peupliers, les seuls arbres de cette région. Malgré cette absence de végétation principale, la flore de cette contrée ne laisse pas, surtout à l'époque de la floraison, que d'offrir beaucoup d'intérêt, tant par sa variété que par sa magnificence. Au milieu d'une masse de broussailles, comme il s'en trouve beaucoup dans les parties supérieures de la vallée, croissent en touffes

de chaux cristallisée. Je n'en ai point vu ici, mais, comme les deux fois que je traversai ce pays, les circonstances ne me permirent pas d'y séjourner, il se peut qu'il ait raison.

les verges longues, garnies d'épines vertes et en été de petites feuilles, de la Fouquiera. Un yucca plus grand, aux feuilles larges et ensiformes, au tronc nu, supporte sa couronne semblable à celle des palmiers. Çà et là on rencontre la masse monstrueuse de l'échinocactus. A terre, entre les pierres rampent quelques opuntias et l'on voit se soulever les têtes des petits échinocactus et des mamillaires. Enfin une petite plante d'agave, ayant à peu près la forme d'une tête de salade et nommée aussi par les Mexicains lechuguilla, salade sauvage, recouvre certaines parties du sol comme d'un revêtement de gazon. Tout cela est hérissé, raide, acéré et en parfaite harmonie avec le sol pierreux et les montagnes stériles, dénudées du pays.

Au printemps cependant, quand les buissons de mezquites sont empanachés de leurs feuilles d'un vert tendre et de fleurs jaune pâle, quand la couronne des yuccas se pare de longues tiges garnies de centaines de blanches clochettes, semblables pour la forme à nos muguets, mais ayant la grandeur de la tulipe, quand l'extrémité des verges des Fouquieras porte un épi d'un rouge flamboyant, quand les grandes fleurs rouges des mamillaires ressortent éblouissantes entre les cailloux gris, quand, au dessus de ce paysage émaillé, brille un beau ciel d'un bleu foncé, d'une pureté incomparable et dont les habitants des pays septentrionaux ne peuvent se faire une idée complète, alors que l'air qu'on aspire vous communique un bien-être et une force toute nouvelle et excite délicieusement votre système nerveux, alors on ne peut nier la magnificence, les grandioses beautés de cette nature et le souvenir de mes courses périlleuses à travers monts et vallées, franchissant les collines pierreuses, m'enfonçant dans des ravins déchirés au

milieu des buissons épineux, le souvenir de ces pérégrinations est inséparable dans ma pensée de celui d'une des plus grandes jouissances qu'il m'ait été donné de goûter. Il m'arrivera dans la suite de mon voyage d'avoir à dépeindre des paysages du même genre; afin de ne point me répéter, je me bornerai à mentionner les traits principaux de la physionomie particulière à chacune des contrées que l'on parcourt. Les Mexicains désignent une certaine espèce de broussailles qui croît abondamment dans une grande partie du Mexique septentrional, sous le nom de Chaparral (prononcer Tschaparral). La signification véritable de ce mot est : buisson de chêne rouvre, de chaparra, chêne rouvre, mais on lui a généralement substitué une acception plus étendue, pas si étendue pourtant que celle qui lui est attribuée par les Américains du Nord. Ceux-ci donnent le nom de Chaparral indistinctement à toutes les espèces de broussailles du Mexique et de toutes les contrées autrefois mexicaines qui font aujourd'hui partie des États-Unis. Il est tout naturel d'après cela que ce mot ne soit plus employé dans son véritable sens primitif (1).

Nous arrivâmes dans l'après-midi à El Paso. La ville est située sur la rive occidentale du fleuve que nous traversâmes à cheval. Le soir nous revînmes pourtant du côté de l'Est où est situé Franklin qui appartient déjà au Texas ainsi que Macgoffinville, quelques milles plus bas. Toutes deux sont de petites villes naissantes qui n'ont jusqu'à présent que quelques maisons. Près de Franklin subsistent encore les bâtiments d'un fort des États-Unis, abandonné et remplacé par un fort nouveau construit dans les environs de

(1) M. Bartlett lui-même, écrit sans exception : *Chapporal*.

Macgoffinville et nommé le fort Bliss. Nous logeâmes dans cette dernière ville, chez un aubergiste, allemand d'origine. Cet homme avait oublié en grande partie sa langue maternelle, comme aussi l'anglais qu'il avait appris depuis aux États-Unis. Du français, qu'il semblait avoir parlé couramment, il n'avait retenu que quelques bribes de phrases et, pendant une longue suite d'années, il n'avait appris de l'espagnol que quelques mots faussement interprétés, de sorte qu'il lui était impossible de s'exprimer facilement en aucune langue. La maison était pourvue d'un billard et de toutes les choses nécessaires pour traiter des consommateurs d'eau-de-vie. En somme, les commodités qu'elle offrait laissaient beaucoup à désirer et il fallait avoir traversé une plaine interminable et inhabitée pour pouvoir trouver du charme à ce séjour. Toutefois ce furent pour moi de délicates jouissances que celles que me procura l'adjonction à mon café, de lait et de pain convenablement cuit. Pour la première fois, depuis bien longtemps, je m'endormis dans un lit. Mon sommeil fut si délicieux et je me réveillai si bien reposé, que je pardonnai à mon hôte jusqu'à sa malpropreté lorsque, le matin venu, il m'apporta en guise d'essuie-mains, une mauvaise nappe toute maculée de taches.

CHAPITRE IX.

El Paso et ses environs. — Caractère du paysage. — Produits. — Arbres. — Mines argentifères. — Terrains détachés des collines avoisinant Franklin. — Absence de sécurité dans cette contrée. — Pueblos des Indiens. — Reconnaissance des frontières orientales du Mexique par le colonel Langberg. — Débats avec les autorités douanières. — Leur perfidie. — Continuation de notre voyage. — Deux routes. — Armement des voyageurs parcourant les grandes routes. — Cavalerie mexicaine. — Les colonies mexicaines n'atteignent point leur but. — La Guadeloupe. — Expéditions militaires des habitants. — Topographie de la route : El Cantarecio. — Défilé à travers la Sierra de la Ventana. — Charcos del Grado. — Tourbillons d'air et colonnes de poussière. — Cerro de Lucero et Ojo de Lucero. — Sources au sommet d'un cône sablonneux. — Efflorescences de Sodium (natron) Lagune de Los Patos. — Ojo de la Laguna. — Carrizal. — Anciennes richesses de la contrée. — Ojo caliente. — Poissons dans les sources chaudes. — Chihuate. — Squelettes d'hommes et d'animaux. — Grande hacienda de bestiaux. — Troupeau d'antilopes. Lagune de Encinillas. — Arrivée à Chihuahua.

El Paso est une petite ville qui offre tous les signes de la décadence. L'aspect de sa population confirme encore cette impression par son caractère, si fréquent dans l'Amérique espagnole, caractère dans lequel se trouvent combinées des tendances arriérées et des aspirations vers un état de choses nouveau, étouffées par une apathie morale invincible qui amène bientôt une complète démoralisation. La ville elle-même compte environ 5,000 habitants, mais la commune

d'El Paso, comprenant les habitations disséminées au milieu des champs et des prairies, des vignes, des vergers et des bois de peupliers qui bordent le fleuve, s'étend le long de celui-ci sur une distance de 8 à 10 milles et sa population peut être évaluée à 14 ou 15,000 âmes. Son nom, dans sa véritable forme espagnole, est El Paso del Norte, c'est à dire Passage du fleuve Nord (1). La place du marché présente un singulier coup d'œil. D'un côté se trouve l'église dont le vaisseau, au toit plat et d'où toute architecture est absente, ne forme qu'une masse quadrangulaire. La tour, entièrement séparée, se dresse un peu plus loin. Les autres côtés sont occupés par des maisons à un seul étage. Leurs toits plats s'avancent généralement sur la place et sont supportés par des colonnes d'une forme grossière. Au dessus des maisons on aperçoit la cime des montagnes qui entourent la ville et la dominent de toutes parts. Sous les colonnades sont assises par terre des femmes qui offrent aux amateurs des oignons, des fèves, du piment, des fruits secs et crus, des œufs, des petits pains, vieux et desséchés et d'autres comestibles du même genre. Tous ces articles se vendent ici un prix exorbitant qui n'est nullement en rapport avec la pauvreté apparente de cette population. Cependant quand on considère qu'ici chaque famille récolte suffisamment pour ses provisions et qu'une marchande attend souvent avec six œufs ou un melon, pen-

(1) Le nom du fleuve, dans toute l'intégrité de sa forme est Rio Grande del Norte ou Rio Bravo del Norte, d'où proviennent ces trois abréviations : Rio Grande, Rio Bravo et Rio del Norte. Quant au nom de la ville, M. Bartlett prétend que le sens qui lui est attribué plus haut n'est pas fondé, vu que le fleuve peut être traversé sur toute son étendue. A ce point de vue, on pourrait discuter l'étymologie de tous les noms des villes allemandes qui se terminent par : *Furt*.

dant un jour entier, l'apparition du conducteur nord-américain qui en fera l'acquisition, si bien que cet article insignifiant doit lui rapporter le prix d'une journée de travail, on s'explique le taux élevé qu'elle fixe à sa marchandise. Il en est de même dans presque toutes les contrées hispano-américaines. Les champs et les jardins d'El Paso sont abondamment arrosés par le Rio Grande, sans le voisinage duquel la culture serait impossible; l'eau est aussi amenée artificiellement dans les vergers et les vignes Partout le terrain est entrecoupé par les Acequias qui fertilisent les jardins et les environs immédiats de la ville. La magnificence incomparable du climat malgré une élévation de 3,800 pieds au dessus du niveau de la mer, ces terrains cultivés dont l'aspect luxuriant et la fraîche verdure contraste heureusement avec l'aridité des roches déchirées et des sombres masses alluviales qui forment l'enceinte éloignée, tout cela donne à ces lieux un caractère pittoresque qui rappelle celui des régions du Levant et de l'Afrique septentrionale. Si à El Paso on pouvait se procurer des habitations plus convenables et que, sur son territoire, on ne dût pas craindre pour sa sécurité, cette ville offrirait un séjour des plus agréables. Il est certain que le goût dominant en Allemagne ne serait pas satisfait à la vue de ces paysages. Ceux qui préfèrent les tons verts, les masses de feuillage et les lointaines perspectives, trouveraient ici l'atmosphère trop transparente, la voûte du ciel trop foncée et trop métallique, l'aspect des montagnes arides trop sévère, trop plastique et, surtout, remarquerait l'absence de la couleur verte qui n'est pas uniformément répandue sur ces paysages comme sur ceux de nos contrées européennes. Je fis cette observation à un habitant de la ville qui me fit

cette réponse : « Nous autres Mexicains, nous trouvons que la couleur verte est moins faite pour les hommes que pour les vaches. Et dans le fait, tous les marchands du Mexique savent que même les étoffes vertes ne se débitent presque pas dans le pays.

Parmi les produits des champs et des jardins d'El Paso, il en est quelques-uns qui méritent une mention particulière. Les délicieux raisins de cette région servent à préparer un vin dont un traitement perfectionné ferait un article excellent et de très grande valeur. Tel qu'il est préparé ici, il ressemble à un mélange de malaga et de vinaigre. Du reste le raisin est plus généralement employé à la fabrication de l'eau-de-vie. On en fait aussi des compotes comme en Europe on fait des compotes de pruneaux. Pour ce qui est des arbres fruitiers, les cognassiers sont remarquables; les poires crues ne sont pas bonnes à manger, mais cuites elles sont délicieuses. Les abricots, complétement inconnus aux États-Unis, ne sont pas rares ici mais ils sont petits et sans saveur. Les pêches sont de moyenne grandeur et les pommes réussissent mieux dans les régions plus froides de la Sierra Madre. Toutefois ces fruits pourraient tous être améliorés par une culture plus intelligente. De tous les légumes, dont il y a un choix assez complet, les oignons sont incontestablement les plus beaux et les plus délicats, et ils atteignent une grosseur extraordinaire, surpassant sous tous les rapports les oignons de la Californie.

A part les arbres des jardins et des vergers d'El Paso et les peupliers et les saules des bords du fleuve, toute cette contrée est privée d'arbres. Le Chaparral des collines est le même que celui que j'ai déjà dépeint et que l'on rencontre, avec quelques différences dans la physionomie générale, sur

tout le parcours jusqu'à Chihuahua et même plus loin. La chaîne de montagnes au N.-E. d'El Paso est pourtant couverte, du côté occidental, d'une belle forêt de pins dans l'intérieur de laquelle du Nord américain ont établi des chantiers de bois de construction. Pour le bois d'ébénisterie on emploie exclusivement les troncs de peupliers. Les montagnes qui entourent la vallée contiennent de riches mines argentifères. Une d'elles était exploitée à cette époque par un Américain du Nord; on trouvait le minerai par gros morceaux informes et cela sans qu'il fut nécessaire de creuser bien profondément; on le fondait et on vendait le composé de plomb et d'argent que l'on avait obtenu par la fonte. Je ne sais ce qui est advenu par la suite de ces essais d'exploitation. L'absence de sécurité de ces contrées et le peu de temps dont je pouvais disposer m'empêchèrent d'étudier la structure géologique des montagnes voisines dans lesquelles la pierre calcaire et le grès se trouvent en contact avec le porphyre et le granit et d'autres minéraux métamorphosés. J'étudiai avec beaucoup d'intérêt les fragments et les blocs détachés des masses alluviales qui se trouvent près de Franklin à quelques pas de l'endroit que nous avions choisi pour camper. Ils se composent de porphyres et de granits diversement nuancés, de toutes les roches transitoires et de masses transformées dans lesquelles, tantôt la pierre calcaire primitive, tantôt le grès, était resté très reconnaissable. Quelquefois l'élément primitif était complétement altéré et par le travail de la transformation, des fragments transitifs s'étaient formés entre les masses plutoniques, volcaniques ou sédimentaires. Je vis ici, comme près du moulin Hart, que les fragments de blocs métamorphosés étaient constellés d'incrustations

de cristal feldspathique et de coquillages encore très reconnaissables.

Le peu de sécurité du pays interdit au naturaliste toute excursion au delà de limites très restreintes. Dans le principe je n'éprouvais aucune crainte, mais de toutes parts, on m'exhorta de telle sorte à prendre des précautions, que ma confiance en fut ébranlée. Comment sont les Indiens? demanda M. M. à notre arrivée à El Paso. « *Son malisimos ahora!* » Plus méchants que jamais! répondit-on. Ils avaient tout récemment attaqué les propriétés situées sur la rive nord-américaine du fleuve et enlevé le bétail dans le voisinage immédiat de Franklin et de Macgoffinville. Ils avaient également assailli plusieurs caravanes non loin de El Paso. Je fis, dans cette ville, la connaissance du colonel Langberg, un Danois élevé en Allemagne et actuellement au service de la république mexicaine et commandant en chef les troupes de la frontière. Il me conseilla très fortement de ne pas m'éloigner, seul, du gros de la caravane, à plus de vingt pas de la grand'route. Bien que nous eussions établi notre camp tout contre les premières maisons de Franklin, on jugea prudent d'enfermer notre troupeau de mulets dans la cour du fort alors inhabité et toujours sous la surveillance de gardiens vigilants.

Quand ici, il est question d'Indiens ennemis, il s'agit ordinairement des Apaches qui habitent les montagnes du New-Mexique, de Chihuahua et du Texas occidental. Les Indiens catholiques de la vallée du Rio Grande, connus sous le nom de Pueblos Indiens, sont de paisibles cultivateurs admis dans la société bourgeoise. Ils occupent un village particulier, faisant partie de la commune d'El Paso et qui porte le nom de Sinecu, et on les voit, les hommes

avec leurs longues queues tressées, les femmes au visage peint tous les jours en ville (1).

Si les Comanches ne commettent point de brigandages dans la commune d'El Paso, on ne doit l'attribuer qu'à la haine qui existe entre eux et les Apaches. J'aurai d'ailleurs bientôt l'occasion de mentionner un traité d'alliance conclu entre le gouvernement de l'État de Chihuahua et les Comanches, par l'intermédiaire du colonel Langberg, afin de défendre ces contrées contre les Apaches, pacte qui n'a pas laissé que d'amener de favorables résultats. Cet officier, lors d'un reconnaissance armée qu'il opéra sur les frontières orientales du Mexique, depuis El Paso jusqu'au Rio Grande inférieur, a visité une importante tribu de Comanches dans son campement. Je vis chez M. Langberg de fort beaux dessins topographiques, œuvre d'un Polonais servant sous le colonel et qui ont trait à ces opérations de reconnaissance.

Nos affaires à El Paso nous prirent du 3 au 9 novembre. Les débats avec les employés de la douane en absorbèrent une très grande partie et c'est à moi qu'incomba la charge de faire la déclaration détaillée de tout le riche transport de marchandises que nous désirions faire entrer dans les contrées espagnoles. Cela me procura l'occasion d'apprendre à connaître les artifices que l'on emploie de part et d'autre dans ces circonstances. Les employés ont, à leur usage, une

(1) Les Américains du Nord ne nomment ordinairement ces Indiens que simplement *Pueblos*, attribuant par erreur à ce mot la signification d'un nom de tribu. Cependant d'après l'ancienne constitution coloniale espagnole, encore en vigueur dans certaines parties du Mexique, un *Pueblo* est une commune indienne reconnue. Les Indiens des *Pueblos* sont donc des Indiens qui font partie de l'organisation d'un État et de la société civile quelque soit d'ailleurs la tribu dont ils sont originaires.

arithmétique mystérieuse et très compliquée et les marchands, de leur côté, exploitent leur profonde ignorance de la valeur des marchandises et leur corruptibilité. De sorte que pendant quelques jours on se livre à d'apparents débats qui aboutissent à la convention du paiement d'une somme en bloc qui représente la moitié ou les trois quarts du droit que, rigoureusement et selon le tarif, on devrait acquitter. Tous comptes faits dans ces proportions, la douane perçut encore sur nos marchandises un droit de dix mille dollars.

Le 7 et le 8 la caravane traversa le fleuve. Comme les eaux étaient très fortes, le passage dut s'opérer au moyen de bacs ; quand les eaux sont basses, les chariots chargés peuvent traverser le fleuve, sans trop de difficulté, seulement, à cause des sables mouvants, le passage doit s'effectuer rapidement et sans temps d'arrêt. Le 9, les marchandises passèrent la visite de la douane qui, ensuite de la convention commune au sujet de la somme des droits à acquitter, se montra fort peu sévère. Il n'y a que les articles prohibés à l'entrée qu'il soit impossible d'introduire avec les autres marchandises. Ainsi nous avions quelques caisses de vêtements confectionnés que M. M. avait franchement déclarées et qu'il avait obtenu du directeur des douanes l'autorisation de passer. Quand nous arrivâmes à Chihuahua, cette marchandise de contrebande avait été dénoncée à l'administration par celle d'El Paso, perfidie au moyen de laquelle le personnel de la douane d'El Paso et de Chihuahua se procura une riche et élégante garde-robe.

Nous campâmes la nuit du 9 au 10 à trois milles environ en deçà de la ville, sur le bord de la vallée. Pendant que j'étais de garde j'entendis un sourd rugissement qu'un de nos Mexicains me dit être celui d'un ours.

Pour gagner Chihuahua on a, depuis El Paso et pendant les cinq ou six premiers jours de marche, le choix entre deux routes. La première qui est incontestablement la plus courte, présente beaucoup de difficultés et de dangers et conduit directement vers le S. à travers les fameuses *médanos*, ou collines de sable mouvant; la seconde, qui côtoie le fleuve pendant deux jours, fait un détour par le village de Guadalupe et se réunit à la route directe un peu au N. de Carrizal. Nous choisîmes cette route, malgré le détour et notre caravane se mit en devoir de descendre la vallée dans la direction de Guadalupe.

Dans le principe, la route heurte des masses alluviales et traverse d'épais fourrés de mezquites et des broussailles syngénésiques; plus loin, elle s'élève au dessus de la terrasse, formée tantôt de sable, tantôt de graviers et de galets et sur laquelle croissent des mezquites, des larréas, des fouquieras, des artémiscées, des labiées en buissons, des cactus, des yuccas, etc. Dans quelques endroits, le fleuve vient caresser le pied de la terrasse qui se termine par une brèche sablonneuse perpendiculaire et la route longe le bord de la terrasse, de sorte que sur son parcours on n'est pas complétement à l'abri du danger. Nous y rencontrâmes assez fréquemment des voyageurs tantôt à pied, tantôt à cheval et qui passaient isolés ou en compagnie : tous, sans exception, étaient armés, les uns de fusils, les autres de lances ou de pistolets, d'autres encore de sabres, d'arcs et de flèches. Une division de cavalerie mexicaine qui nous dépassa, portait des carabines, des pistolets, des lances, des sabres et des boucliers. Le colonel Langberg, à la tête de ce détachement, avait réprimé une révolte qui venait d'éclater dans un établissement militaire près de Guadalupe et qui

avait eu la faim pour mobile. Les soldats, que le colonel jugeait avec beaucoup d'indulgence, avaient méconnu l'autorité de leur capitaine, s'étaient emparés de quelques bêtes à cornes, avaient apaisé leur faim et réclamé leur solde arriérée. Quelques-uns avaient traversé le fleuve et passé au Texas.

Les colonies militaires au Mexique sont des villages occupés par des soldats mariés qui cultivent la terre pour pourvoir à leur subsistance et devraient en même temps s'occuper de la défense du pays, ce à quoi ils semblent songer fort peu. Bien que l'établissement dont il est question ici et dont je ne retrouve pas le nom dans mes notes, ne soit éloignés de quelques milles de Guadalupe, la veille encore les Apaches avaient enlevé trente vaches qui se trouvaient dans le voisinage immédiat des maisons. « Les soldats, me dit un habitant du village, meurent de faim et n'ont ni chevaux, ni vêtements, comment pourraient-ils nous défendre contre les Indiens? Ils n'en ont pas moins peur que les autres gens du village et ceux-ci ne redoutent pas moins les les soldats que les Indiens ! »

Nous atteignîmes Guadalupe dans la soirée du 12. De la population masculine, il n'était resté qu'une faible partie dans le village. 80 hommes s'était mis à la poursuite des Indiens. De semblables expéditions — campanas — ont lieu fort souvent dans le Mexique septentrional et ce serait une erreur de croire qu'elles ne sont pas conduites avec courage et intrépidité, bien qu'elles n'amènent que rarement des résultats satisfaisants. La population de ce village consiste principalement en émigrants venus de New-Mexico et qui ont abandonné leur mère-patrie lors de son annexion aux États-Unis. Ces émigrants constituaient la meilleure partie

de l'ancienne population du territoire. Environ six milles plus loin, en descendant le fleuve, un village s'est formé, depuis quelques années, par l'établissement de nouveaux émigrants new-mexicains. Il porte le nom de San-Ignacio.

D'ici aux terrains élevés qui se trouvent au S. du Rio Grande, la route s'élève graduellement, laissant à gauche la Sierra de Cantarecio et la Sierra de Guadalupe. L'étendue comprise entre les deux montagnes forme une surface unie, couverte du chaparral ordinaire de ces contrées et s'élevant légèrement vers le midi. Nous nous arrêtâmes vers le milieu du jour près du Cantarecio où se trouve un abreuvoir qui ne contenait qu'un peu d'eau bourbeuse. A la tombée de la nuit, comme nous nous dirigions vers le couchant, nous traversâmes une plaine unie, s'élevant imperceptiblement et se resserrant enfin entre deux montagnes de la chaîne qui sépare la plaine, en terrasses, du Cantarecio de celle des Médanos et nous campâmes au milieu d'une prairie. La cime des montagnes qui bordent ce défilé est abrupte, hérissée de pointes et souvent de formes grotesques. A droite on aperçoit, à travers un trou creusé dans le roc, la pente opposée de la montagne. C'est à cause de cela, nous dit un de nos conducteurs mexicains, que cette partie de la montagne porte le nom de Sierra de la Ventana — montagne de la fenêtre. Pourtant ce nom ne semble pas être habituellement employé, car un habitant d'El Paso qui nous accompagnait, prétendit qu'elle s'appelait la Sierra de los Médanos, la montagne des tertres sablonneux. Derrière cette montagne s'élevaient les pics crénelés de la Sierra de la Rancheria dont l'aspect rappelle beaucoup celui de la Sierra de los Organos. Vers l'E. s'élève la crête dentelée d'un groupe de montagnes nommé la Sierra del Candelario.

Autour de la base orientale de la première se trouvent les Charcos del Grado, quelques réservoirs d'eau entourés de buissons de Mimbre (1). Nous y arrivâmes le lendemain matin et nous y reconnûmes des traces toutes récentes du passage des Indiens, ce qui nous engagea à redoubler de précaution. Dans l'après-midi nous crûmes voir, dans la direction du S. des colonnes de fumée provenant de cinq feux différents, mais le lendemain nous nous aperçûmes que c'étaient des colonnes de poussière soulevées par les tourbillons du vent. Depuis j'ai vu ce phénomène se reproduire souvent sur la route de la Californie, dans les steppes de l'État de Sonora. Ce qu'il y a de remarquable dans ces circonstances et ce qui prête à l'illusion, c'est la fixité de ces colonnes et la longue durée des tourbillons qui parfois persistent pendant des heures entières. De loin, on pourrait les prendre pour des trombes. Je n'ai pas pu savoir si, dans les steppes nord-américaines, ils présentent les mêmes dangers qu'ils ont fait courir quelquefois aux troupes françaises dans la plaine au S. de l'Atlas (2).

Le soir nous nous dirigeâmes à travers une plaine horizontale vers une chaîne de montagnes, composée de rocs escarpés parmi lesquels se distingue une montagne rectangulaire, complétement séparée des autres, le Cerro de Lucero. Après avoir poursuivi notre route pendant une partie de la nuit, nous nous reposâmes le lendemain près

(1) *Mimbre* est le nom d'un joli arbrisseau qui, dans le Mexique septentrional, depuis le Rio-Grande jusqu'en Californie, borde le lit de toutes les sources intermittentes. Il porte une jolie bignoniacée rose ou blanche aux pétales allongés et ligneux, une Chilopsis.

(2) Parmi les observations contenues dans le bel ouvrage de M. Bernaz, sur l'Abyssinie méridionale, il en est une qui rend d'une manière parfaite ce que j'ai vu dans la Sonora.

de l'Ojo de Lucero, une source qui se trouve non loin de la lagune de los Patos, espèce de lac qui s'étend à gauche de la route. Le terrain est en grande partie recouvert de gazon, mais celui qui se rapproche du Cerro de Lucero est entrecoupé de larges espaces argileux ou sablonneux, chargés d'efflorescences, probablement de carbonate de soude. La route, du moins traverse certains endroits où il s'en trouve et, autant que l'éloignement permettait d'en juger, il semblait qu'à droite de la route, il y eut de grandes places offrant la même apparence. C'est là aussi que nous revîmes, mais de près cette fois et très distinctement, les colonnes de poussière qui nous étaient apparues la veille. Il est probable que la fréquence de ce phénomène et sa persistance à se reproduire au même endroit doit être attribuée à la nudité du terrain en plusieurs endroits.

Non loin de l'Ojo de Lucero nous rencontrâmes une autre source nommée Ojo de Coyote que je remarquai parce que l'eau jaillit du haut d'une colline sablonneuse qui mesure de vingt à trente pieds d'élévation. Ce fait, en apparence très extraordinaire, s'explique après un moment d'observation : en effet, le cône sablonneux est lui-même l'œuvre de la source et il est chargé d'efflorescences de carbonate de soude. Les Mexicains donnent à ces sels, qu'ils réunissent et emploient dans la fabrication du savon, le nom de Tequesquite, un nom évidemment aztèque. Quelques milles plus loin et à une faible distance de la lagune de los Patos, il y a une source chaude qui s'élance en plusieurs jets de sable parfaitement blancs. Elle forme un ruisseau tiède et limpide qui s'écoule dans une eau dormante, côtoyant la route et bordée de joncs. Je vis sur cette dernière diverses espèces d'oiseaux aquatiques, des canards de tous genres,

des poules d'eau et une espèce d'oiseaux palmipèdes, grands, noirs, aux pattes très longues ainsi que le cou et le bec et que les Mexicains nomment Gallareda. Quand on les effraie, ils s'envolent par bandes rectangulaires et le cou tendu comme les oies. La source et l'eau dormante portent le nom de Ojo de la Laguna. Ces eaux son légèrement alcalines et les bords en sont chargés de blanches efflorescences salines.

Dans la matinée du 17 nous gagnâmes Carrizal, un village très considérable, mais bien déchu. C'était autrefois un Presidio ou poste militaire, préposé à la défense de cette contrée contre l'invasion des Apaches. Ces ennemis jurés de la vie civilisée ont une rancherie dans une des chaînes de montagnes les plus voisines. On pouvait, des maisons du village, me désigner l'endroit où ces brigands avaient posé leur nid et, du haut de leurs rochers, ces pillards peuvent contempler les restes des troupeaux, autrefois magnifiques et innombrables, qui devinrent leur proie. Les habitants de cette localité, comme tous ceux des contrées septentrionales du Mexique, ne sont en réalité que les bergers des troupeaux des Apaches, bien contre leur gré certainement, car partout où je rencontrais un homme il portait un fusil. Au milieu de ces attaques incessantes, il n'est pas étonnant que les habitants de Carrizal, toujours sur la défensive, soient devenus eux-mêmes un peu féroces; aussi le voyageur fera-t-il bien de ne pas se départir à leur égard des précautions qu'il pourrait croire inutiles dans un endroit habité.

La situation de ce village est une des plus belles que l'on puisse rencontrer sur tout le plateau du Mexique septentrional. Une vaste étendue de terrain, arrosée par plusieurs ruisseaux, est entourée au loin d'une ceinture de monta-

gnes arides et escarpées. Dans des canaux contenus par des digues qui se prolongent sur plusieurs milles et dont les bords sont généralement garnis de peupliers, coule l'eau limpide des montagnes qui s'en va arroser les terrains cultivés, les champs et les prairies de tout ce territoire. Il n'y a pas plus de vingt ans que des troupeaux, comptant plus de cent mille têtes, paissaient encore dans ces bons pâturages. Aujourd'hui il n'en reste plus que des vestiges et quand on compare l'état actuel des choses avec les descriptions que l'on vous fait des richesses passées, il ne reste plus que cette conclusion à poser, que de tous les animaux féroces, l'homme est le plus cruel.

Le village lui-même qui, d'ailleurs, est presque tout entier en ruines, est assis sur une élévation dont le sol est formé de solide argile rouge, de galets, de fragments de grès transformé, de porphyre rouge, de lave noire boursouflée, de scories jaunes et vertes dans le genre de la pierre ponce et enfin de nombreuses agathes. A l'exception des peupliers qui ont cru sur les bords des canaux d'irrigation, cette contrée est entièrement dépourvue d'arbres et ces peupliers sont, dans le fait, les seuls que l'on rencontre sur tout le parcours entre le Rio Grande et Chihuahua.

Une chute assez grave que fit la dame qui voyageait avec la caravane la força de recourir aux soins médicaux des femmes de Carrizal. Celles-ci lui préparèrent, avec les branches d'un buisson, une tisane qu'elles firent bouillir avec la bague en or que portait toujours la patiente. Cet accident força la caravane à s'arrêter pendant un jour en cet endroit. Nous campâmes dans le voisinage immédiat des maisons et pourtant notre sommeil fut troublé par les sourds rugissements d'une bande de loups qui, pendant toute

la nuit se disputèrent, avec les chiens du village, les débris du cadavre d'un mulet passé la veille au soir de vie à trépas.

Le 19, dans l'après-midi nous nous remîmes en marche et vers le soir nous rencontrâmes une source chaude d'une température assez élevée, nommée Ojo Caliente et qui se trouve au pied d'un groupe de collines phonolithiques. Cette eau, qui est limpide et dont le goût est pur, forme un assez fort ruisseau. Je ne sais s'il va rejoindre la lagune de Los Patos ou s'il sert à pourvoir d'eau les canaux d'irrigation qui arrosent la plaine de Carrizal. La température élevée de cette source, que d'ailleurs je n'avais aucun moyen de déterminer avec précision, semble convenir beaucoup aux poissons car ils y fourmillent et sont vifs et contents. Nous nous arrêtâmes une partie de la nuit en cet endroit.

Le jour suivant fut un des rares jours pluvieux de notre voyage, ce qui ne nous empêcha pas de cheminer, du matin au soir, à travers des montagnes rocheuses où on ne rencontre pas un seul arbre, mais des collines couvertes de gazon, séparant les montagnes arides. Nous campâmes dans le large passage nommé Chihuate, un endroit mal famé, où de nombreux ossements d'hommes et d'animaux furent pour nous un avertissement de ne pas quitter nos armes. Plusieurs sociétés de voyageurs y ont été attaquées par les Indiens et en partie détruites. La roche, sur ce point, consiste en porphyre feldspathique gris et très dur.

Afin d'arriver pour notre prochaine halte à la lagune de Encinillas, nous levâmes le camp à deux heures du matin. Vers huit heures nous atteignîmes une déclivité de la route qui conduit, dans la direction orientale, à une hacienda située sur l'autre côté de la montagne et qu'on nomme « la

hacienda de Agua Nueva, puis elle mène directement aux bas terrains au milieu desquels se trouve le lac. La hacienda d'Agua Nueva est une des propriétés peu considérables du Mexique septentrional où l'on s'occupe encore de l'élève du bétail, et où l'on a entretenu des troupeaux d'après l'ancien système. Son possesseur, don Estanislas Poras, de Chihuahua, est un des rares propriétaires de ce pays qui soit parvenu, par sa seule intelligence et son activité, à acquérir une immense fortune. Les bergers nombreux et bien armés veillent constamment à la garde des troupeaux et les préservent des attaques des Indiens qui, pourtant, ont tué deux de ses fils et plusieurs de ses domestiques. Pendant que nous descendions par ce chemin, je vis le plus nombreux troupeau d'antilopes que j'aie jamais rencontré. Il comprenait au moins un millier de ces animaux qui couraient d'une montagne à l'autre avec une rapidité si extraordinaire qu'ils semblaient raser la terre.

La plaine au milieu de laquelle s'étend le lac de Encinillas, est entourée de montagnes escarpées et forme un des endroits du monde entier le plus convenable pour l'élève du bétail; aussi a-t-il servi de pâturages à d'innombrables troupeaux, mais aujourd'hui il est presque désert. Je reviendrai plus tard sur cette contrée et sur la hacienda de Encinillas, une propriété qui comprend une grande partie du territoire entre El Paso et Chihuahua et qui, en Europe, représenterait un duché.

Le 23 novembre, laissant le lac à notre droite, nous partîmes en avant avec M. et Mme M. Cinquante milles nous séparaient encore de Chihuahua; nous les franchîmes en neuf heures, M. et Mme M. en voiture, un domestique et moi à cheval. La route passe contre les bâtiments du Ran-

cho del Sacramento, une propriété qui a pris son nom d'une bataille importante dans l'histoire des guerres du Mexique et qui s'est livrée près de là. Je reçus une hospitalité vraiment fraternelle dans la maison d'un négociant allemand, M. Wilhelm Feldmann, de Hambourg.

CHAPITRE X.

Séjour à Chihuahua. — Situation ; splendeurs passées et décadence actuelle de la ville. — Scories argentifères ; matériel d'exploitation. — Dérivation. — Le climat ; son influence physiologique. — Absence de sécurité des environs. — Pour servir à l'histoire des nouveaux combats des Indiens dans le Nord du Mexique. — Exemples de valeur et d'intrépidité mexicaine. — Mesures du gouvernement. — Excursions. — Cerro Grande. — Promenade ; chevaux mexicains. — Parties de chasse. — Santa Eulalia et ses fosses argentifères.

La ville de Chihuahua, que j'habitai du mois de novembre 1852 au mois de mai 1853, est située au fond d'une vallée unie, entourée de montagnes escarpées et arides. Le docteur Wislizenus estime qu'elle est élevée de 4,640 pieds au dessus du niveau de la mer, de sorte que sa hauteur dépasse de 8 à 900 pieds celle du fond de la vallée du Rio Grande, près d'El Paso. Malgré la stérilité des montagnes, la contrée ne manque pas d'une certaine beauté qui ne repose pas seulement sur le caractère grandiose de la nature en général, mais aussi sur beaucoup de traits particuliers à ces localités. La ville est bâtie près d'un des deux cours d'eau venant de la montagne et se rejoignant à un mille et demi plus bas pour former une rivière qui porte ses eaux au Rio Conchos ou qui, d'après d'autre données, s'épuise

avant de l'atteindre. De ces deux courants, l'un descend des montagnes du Sacramento et de Torréon qui se trouvent au S.-O. de la lagune de Encinillas et l'autre des fondrières du groupe de montagnes situé au S.-O. de la ville. Ils se réunissent à l'entrée d'une gorge resserrée entre les montagnes qui bordent la vallée à l'Est et vont arroser les champs de froment au delà de la plaine de Tavalope. Le confluent des deux courants porte le nom de la Junta. Un moulin, entouré d'une plantation d'agaves, au pied d'un rocher à pic et de peupliers qui ombragent de petits bassins d'une eau fraîche et limpide; puis, un peu plus loin, cette même eau qui se précipite, en lançant des flots d'écume, entre deux montagnes escarpées, séparées par une ravine, forment un joli fond de paysage. Cette contrée est connue des habitants de la ville, assez généralement amis des plaisirs, comme se prêtant admirablement aux fêtes et aux réjouissances et il y a lieu de croire que le nom de Chihuahua, que les lecteurs allemands doivent prononcer Tschiwawa et qui ne peut se traduire que par : « lieu de joie » ou bien « ville de joie, » s'applique principalement à cette partie de la ville. Ce mot fait probablement partie de la langue tarumare, dans les noms de lieux de laquelle le tschi ou tschik, quoique servant presque toujours de terminaison, désigne la localité. A cette même place on a construit une machine pour le lavage du minerai argentifère que l'on extrait des fosses, récemment découvertes, de Santa Eulalia ou dont on a repris l'exploitation. Ces mines sont éloignées de 12 à 15 milles anglais de Chihuahua et, malgré cette longue distance, de 1703 à 1833, tous les minerais ont été transportés jusqu'ici pour être fondus et préparés. C'est à la richesse des mines de Sainte Eulalie que la ville de Chihuahua a dû

sa splendeur passée, aussi l'épuisement des mines a-t-il amené sa décadence. De 76,000 âmes qu'elle comptait lorsqu'elle était à l'apogée de sa fortune, le chiffre de sa population, depuis le démembrement du Mexique, est tombé à environ 12,000 et, à l'exception de quelques familles au sein desquelles se sont conservé les anciennes richesses ou qui, par suite d'entreprises intelligentes, les ont acquises, toutes les autres sont envahies par une misère, chaque jour croissante, et qui engendre une complète démoralisation. On n'y jouit pas d'une entière sécurité. Un des premiers jours de notre arrivée, j'avais, à la tombée de la nuit, à descendre à la cour; M. M., me voyant sortir, me dit, à mon grand étonnement, que je ferais bien de me munir de mes pistolets, et comme je lui faisais remarquer que la cour était de toutes parts inaccessible, mon étonnement devint de la consternation quand il m'observa que les fenêtres des maisons voisines donnaient sur cette même cour. Ceci se passait dans la meilleure partie de la ville et dans une des maisons les plus convenables, aussi, tant que j'y demeurai, je ne me suis pas endormi une seule fois sans avoir mon révolver sous l'oreiller. Dans la partie féminine de la population, la prostitution est générale et je n'étais pas d'un jour dans la ville, que déjà une pourvoyeuse venait m'offrir ses services. Malgré les excès de cette démoralisation, elle ne doit pas être condamnée trop sévèrement. Le peuple a un excellent naturel et il possède une certaine délicatesse de sentiment; mais l'habitude de l'abondance et du luxe et un penchant inné pour le plaisir, à côté d'une pauvreté tous les jours plus grande et des moyens de séductions déployés par de puissants roués indigènes et les riches marchands étrangers, ont dû ébranler des vertus qu'une grande force d'âme

eut seule pu soutenir. A toutes ces raisons vient s'en joindre une autre encore. Le clergé du Mexique, comme celui de tous les pays hispano-américains, n'administre le sacrement du mariage qu'après l'acquit d'une somme qui dépasse les moyens de la plupart de ces pauvres gens et, comme le mariage civil n'est pas encore institué, il en résulte des rapports qui s'écartent complétement des lois de la morale. Il est curieux d'entendre les jugements sévères émis par les résidents étrangers sur cette démoralisation, alors que, pendant leur séjour temporaire dans cette ville, ces messieurs ont tous leur entretenue.

L'aspect général de la ville, ses rues spacieuses, gaies et entourées de bâtiments dont quelques-uns sont encore très somptueux, rappellent sa période de grandeur et on ne peut refuser à cette cité déchue cette justice qu'elle est plus belle encore que n'importe quelle ville des États-Unis de la même importance.

Le lecteur pourra se faire une idée de la quantité de minerai argentifère qui a été fondu ici, quand je lui aurai dit que des centaines de maisons, les murs des jardins, les clôtures des champs de tous les environs, sont construits avec les scories qu'après une analyse, j'ai reconnu, à n'en pouvoir douter, contenir encore assez d'argent pour procurer des résultats fort avantageux à celui qui, par les procédés modernes, les soumettrait à un nouveau travail d'épuration. Quarante-trois millions de marcs d'argent ont été extraits de la mine dans l'intervalle de 130 ans. Je reviendrai, dans le courant de ce chapitre, sur les mines de Sainte-Eulalie. Je ferai seulement remarquer que pour elles comme pour la ville de Chihuahua, une nouvelle et durable période de grandeur et de richesse se prépare et que cer-

tainement, tôt ou tard, se produiront les capitaux et l'esprit d'initiative nécessaires à une très importante entreprise industrielle pour laquelle tous les éléments se trouvent réunis ici.

La ville est assise au pied du Cerro Grande, un pic isolé situé sur le bord oriental du torrent qui descend du Sud de la montagne. Les eaux de ce torrent ne peuvent, vu la profondeur de son lit, profiter aux terrains plus élevés, mais un conduit, construit en pierres, sur une étendue de plusieurs milles et formant une longue suite de courbes, détourne une petite rivière qui arrive de la montagne et, par ce moyen, arrose les jardins et les champs et pourvoit abondamment la ville d'une eau excellente. Cet ouvrage d'art, qui ferait honneur à la plus grande ville, a été construit aux frais d'un riche particulier. Il produit un effet imposant dans le paysage et, par la fertilité qu'il répand, embellit énormément les environs de la ville. Bien que, dans ces contrées, les pluies de l'été pourraient suffire à la culture du froment et de quelques autres produits agricoles, néanmoins il faut reconnaître que, sans le secours des canaux d'irrigation, les jardins seraient condamnés à la stérilité et que les champs ne verdiraient que beaucoup plus tard. D'ordinaire on ne peut guère compter sur les pluies avant la fin du mois de mai et ce ne sont que les plantes douées par la nature d'une organisation particulière qui peuvent éclore avant cette époque. Du reste le climat de Chihuahua présente tous les caractères distinctifs, propres aux contrées élevées de la partie septentrionale du Mexique : une transparence extraordinaire et une grande sécheresse atmosphérique pendant une notable partie de l'année et enfin une influence remarquablement bienfaisante

sur la santé, influence qui produit un indéfinissable sentiment de bien-être. C'est incontestablement un des climats les plus salubres du monde entier et si sa population n'est pas toujours exempte de maladies, on ne doit l'attribuer qu'à la misère qui règne dans la classe du peuple qui n'est pas suffisamment nourrie et n'est pas convenablement préservée contre le froid de l'hiver et des nuits des autres saisons. Pendant l'hiver il tombe quelquefois un peu de neige ou bien, pendant la nuit, la terre se couvre de givre et les bords des ruisseaux d'une légère couche de glace. Les journées qui suivent ces gelées nocturnes, sont d'une sérénité indescriptible, aussi je ne pouvais résister au désir qu'elles m'inspiraient de faire des excursions, plus ou moins longues selon que le comportaient mes occupations de teneur de livres et de caissier de la maison H. Mayer et Cie.

Le peu de sécurité des environs, bien plus encore que les devoirs de ma charge, me forçait à circonscrire mes pérégrinations dans des limites très restreintes. Même aux abords de la ville, il eut été fort imprudent de se promener sans armes. A quelques centaines de pas des dernières maisons se voient des croix qui indiquent la place où des personnes ont été assassinées par les Indiens. Les bergers, à la tête de leurs troupeaux et à une faible distance de la ville, ne quittent pas leurs armes. Les fonctions de berger exposent ceux qui les remplissent à un danger permanent et il faut être doué d'une résignation parfaite ou d'un courage extraordinaire pour les accepter. Parmi les nombreuses victimes de la barbarie indienne, la plupart appartiennent à cet État, et sous ce rapport, la statistique annuelle laisse si peu de doutes que les marchands hésitent à faire le

moindre crédit à ces gens « parce qu'ils sont exposés à tout instant à être tués par les Indiens. »

C'est bien injustement que l'on accuse généralement le peuple mexicain de poltronnerie vis-à-vis des sauvages. Les classes inférieures donnent au contraire, dans ces circonstances, de grandes preuves de courage et si, dans le Mexique septentrional, il tombe journellement des victimes de la férocité indienne, elles ne tombent pas sans s'être défendues et sans avoir, de leur côté, fait des victimes. A cet égard, les maîtres méritent le blâme plutôt que leurs sujets qu'ils exposent avec cruauté et sans tenir compte du danger qui les menace dans la campagne des environs. Le gouvernement, aussi, encourt les reproches les plus fondés, lui qui est trop peu énergique, trop peu prévoyant pour fournir au peuple les moyens de défense personnelle, alors qu'il n'a ni la force, ni la volonté sérieuse de la protéger efficacement par lui-même. Les habitants d'un village de l'État de Chihuahua dont une bande d'Apaches avait emmené le bétail, tué plusieurs hommes et enlevé des femmes et des enfants, implorèrent le concours de leurs voisins du village le plus proche afin d'organiser une expédition contre les brigands de la montagne. Le gouvernement en fut prévenu et il leur adressa une sévère admonition sur la liberté qu'ils avaient prise de vouloir organiser un système de défense personnelle et de s'immiscer dans des affaires qui étaient du ressort exclusif de l'autorité militaire! Et comme le pouvoir se montre jaloux de la moindre manifestation énergique de la part des citoyens, toutes les autorités inférieures évitent de leur procurer aide et protection et s'en remettent de ce soin au gouvernement. Le Pronunciamiento de la garnison de Chihuahua qui fut le signal de

la révolution de 1852 et 1853, contient, entr'autres griefs contre le gouvernement du président Arista, celui de n'avoir point défendu efficacement les régions frontières contre les attaques des Indiens.

La suite de mon récit fera connaître l'affreuse situation de ces contrées exposées à l'invasion des hordes d'Indiens. Pour le moment, je ne puis résister au désir de citer quelques exemples de bravoure, de courage, à l'honneur d'un peuple bien injustement accusé de lâcheté et de poltronnerie. Tous ces faits m'ont été racontés à Chihuahua.

Gabriel Guzman, qui était au service du maître d'une propriété voisine de la ville, fut attaqué par une bande de 67 Comanches. Pour défendre les troupeaux confiés à sa garde, il avait résisté, lui et sept autres bergers, pendant 9 heures consécutives, à ces forces supérieures, tandis qu'ils eussent pu s'en tirer sains et saufs s'ils avaient consenti à abandonner leurs troupeaux. Ils succombèrent sur place tous les huit mais non sans avoir tué plusieurs des assaillants et en avoir blessé mortellement un grand nombre. On trouva Guzman et un Comanche, morts tous les deux, se tenant par les cheveux et ayant chacun le couteau de l'autre dans le corps. Ce fait s'était passé peu de temps avant mon arrivée.

Un autre homme de la classe du peuple, nommé Jesus Dominguez, qui fut plusieurs fois mon guide pendant mes excursions, est universellement connu non seulement pour son courage, mais encore pour sa témérité. Il reparaîtra dans la suite de mon récit, lors de mon voyage à la Sierra Madre. Il est couvert de cicatrices et, quand je le vis pour la première fois, il souffrait de la blessure d'un coup de flèche tout près de la colonne vertébrale. Afin de reprendre

quelques chevaux représentant une certaine valeur et qui avaient été enlevés à son maître, lui et quelques autres serviteurs poursuivirent les Apaches jusque près de leur repaire dans la montagne. A l'entrée de la nuit ils distinguaient les voleurs dans le lointain. Dominguez qui, dans sa jeunesse, avait été longtemps prisonnier des sauvages, se débarrassa soudain de ses vêtements et se donna l'apparence d'un guerrier comanche. Il prit un chemin de traverse pour atteindre la montagne avant les Apaches et, lorsque ceux-ci arrivèrent montés sur les chevaux volés, il courut à leur rencontre en poussant le cri de guerre des Comanches, tua deux Apaches qui tombèrent de leurs chevaux et provoqua une telle frayeur parmi toute la bande que, à la faveur du premier moment de trouble, il réussit à leur enlever non seulement les chevaux volés, mais plusieurs autres encore.

Il n'est pas rare de voir ces héroïques serviteurs récompensés de leur courage par l'ingratitude de leurs maîtres. Quand, lors d'une autre rencontre, Dominguez perdit son cheval qui fut tué sous lui, il ne vint pas à la pensée de son maître, un homme très riche, de le dédommager de cette perte. Le misérable et lâche égoïsme des classes supérieures qui possèdent au Mexique la presque totalité des propriétés territoriales, est la cause principale de la situation malheureuse des régions accessibles aux invasions des sauvages. Il est vrai qu'il existe dans ces classes d'honorables exemples de courage et d'énergie mais ils sont étouffés par de déplorables et journalières preuves de l'absence de ces qualités. Don Pedro Zuloaga, le chef d'une des premières familles de Chihuahua qui poursuivait avec d'autres habitants de la ville une bande d'Indiens qui s'était montrée jusque sous les murs de la ville, fut lâchement abandonné par ses com-

pagnons et tomba vivant entre les mains des barbares qui le coupèrent en morceaux. On retrouva quelques parties de son corps pendues aux branches d'un buisson de mezquites qui était situé à quelques pas de là.

Beaucoup des familles les plus considérables du Mexique septentrional, déplorent la perte d'un ou de plusieurs de leurs enfants qui leur ont été enlevés par les sauvages. Je vais rapporter un épisode qui m'a été raconté par un membre de la famille qui fut frappée dans cette affaire.

Deux sœurs, deux jeunes dames de Durango, habitaient, chacune avec un enfant, l'une un petit garçon, l'autre une petite fille, le Rancho de la Tinaje à deux lieues de la ville. La contrée fut envahie par une bande de Comanches. Ces dames, dont les maris étaient absents, s'enfuirent avec leurs enfants dans la direction de la ville, mais elles tombèrent entre les mains des Indiens. Le mari de l'une d'elles arriva au moment où l'un de ces barbares voulait faire violence à sa femme; il lâcha la double détente de son fusil, mais aucun de ces coups n'atteignit le misérable qui le transperça d'un coup de lance. Heureusement, à ce spectacle, la pauvre femme s'évanouit; les Indiens poursuivis, durent prendre la fuite et la laissèrent pour morte. L'autre dame leur échappa également par un hasard providentiel. La bande, pourchassée jusqu'à une certaine distance, s'arrêta pour prendre un peu de repos au bord d'une rivière. Pendant que les sauvages se baignaient, les chevaux volés s'effrayèrent et prirent la fuite au grand galop, les chevaux de la bande suivirent l'impulsion donnée et bientôt les sauvages s'engagèrent à leur poursuite, abandonnant, dans leur précipitation, la jeune dame enlevée. Il ne leur restait donc plus que les deux enfants. La petite fille usa de malice, caressa le

vieux Comanche qui la portait en selle devant lui, et l'attendrit par ses câlineries, au point qu'il se rendit à ses prières et lui laissa prendre la fuite dans le voisinage d'un lieu habité. Le petit garçon, au contraire, fit dès le principe acte de rébellion et frappa son conducteur au visage. Pour le punir on lui enleva ses beaux habits que l'on échangea contre ceux d'un pauvre garçon, enlevé en même temps que lui de la propriété, mais qui, plus tard, recouvra la liberté et raconta ces détails. De sorte que le petit Ramon Lopez demeura seul au pouvoir des Comanches, et depuis on n'en a jamais rien appris, quoique sa famille ait promis une récompense de 4,000 dollars à quiconque le ramènerait. J'ai fait connaître cette histoire et j'ai annoncé la récompense promise dans le Texas et sur les frontières des États-Unis, mais j'ose à peine en attendre un bon résultat, attendu que plusieurs années déjà se sont passées depuis ces événements. Si le pauvre garçon vivait encore, il était probablement devenu un sauvage qui, sans doute, avait accompli ses premiers exploits de brigandages, peut-être dans le voisinage de son lieu de naissance, et avec non moins de plaisir que s'il fut né Comanche. On prétend généralement que les jeunes garçons transportés de la vie civilisée au milieu de ces sauvages et qui grandissent et s'abrutissent avec eux, deviennent par la suite des brigands plus dangereux que les Indiens eux-mêmes.

Le gouvernement de Chihuahua a essayé divers moyens de combattre les hordes sauvages qui dévastent son territoire et d'exterminer les Apaches qui y ont établi leur résidence. L'histoire des mesures adoptées dans ce but, ne laisse pas que d'offrir quelque intérêt, aussi vais-je rapporter ce qui m'a été dit à ce sujet.

Il y a environ quinze ans qu'un aventurier irlandais, nommé James Kirker, qui était devenu, à la suite de je ne sais quelles circonstances, le chef d'une bande d'Indiens, entra avec ses hommes au service de l'État de Chihuahua en prenant l'engagement de faire aux Apaches une guerre d'extermination. Ils répondirent fidèlement à la confiance qu'on avait mise en eux aussi longtemps qu'ils furent assez nombreux pour faire face à un ennemi beaucoup supérieur en forces.

Ce gouvernement reprit en 1850 à son service, une bande semblable, commandée par un homme originaire du Texas, du nom de Glanton et du caractère le plus dangereux qui, en route pour la Californie, s'était arrêté à Chihuahua. Ces gens, auxquels on accordait une prime pour chaque chevelure indienne, trouvèrent plus commode de scalper et de vendre au gouvernement les chevelures de ses propres citoyens. A l'exception de leur honteuse participation à une trahison qui amena la destruction complète d'une tribu, invitée à prendre part à des négociations entreprises dans un but de pacification, ils ne firent aucun mal aux Apaches et devinrent bientôt, pour ces contrées, plus dangereux que les Apaches eux-mêmes, aussi fut-on très heureux de les voir un beau jour se disposer à continuer leur voyage vers la Californie. Dans le Colorado californien, il leur prit fantaisie de s'emparer du passage du fleuve et de le frapper d'un droit très élevé, mais là ils furent écrasés par les hordes sauvages des Indiens-Yuma.

Au commencement de 1852, le colonel Langberg, pendant les tournées de reconnaissance dans les régions du Rio Grande, rencontra dans l'État de Cohahuila, Wild Cat, chef de la tribu des Séminoles, célèbre dans l'histoire des

guerres indiennes de la Floride et Gover Jones, le nègre dont on parla beaucoup à la même occasion. Tous deux conduisaient les débris de la tribu émigrée. Le colonel Langberg les enrôla et les emmena à Chihuahua pour les employer à l'extermination des Apaches. Mais le gouvernement de l'État, soit par crainte des Séminoles, soit par jalousie contre Langberg qui était étranger, soit enfin à cause du manque de fonds, trouva bon de ne point ratifier les engagements pris par le colonel et les héros qui, dans les guerres de la Floride, s'étaient acquis un nom devenu classique, quittèrent Chihuahua, pleins d'indignation et en déclarant ouvertement que dans tout le personnel du gouvernement ils n'avaient pas rencontré un seul gentleman.

Si les tentatives du colonel n'eurent pas de résultat en cette circonstance, l'alliance qu'il conclut au nom du gouvernement de Chihuahua avec les Comanches du Bolson de Mapimi contre les Apaches, a eu les suites les plus heureuses.

Ces derniers, n'occupent pas les parties méridionales de l'État de Chihuahua et, dans leurs invasions, ils rencontrent sur leur chemin les Comanches, leurs ennemis jurés. Le gouvernement a cherché à utiliser à son profit la haine que se portent ces deux nations, en les combattant l'une par l'autre. L'histoire de ces guerres indiennes dans lesquelles la population plus ou moins civilisée du pays est souvent enveloppée, fourmille d'épisodes qui fourniraient à la plume de quelque nouveau cooper la matière des récits les plus intéressants. Quand l'officier mexicain, que j'ai déjà cité plusieurs fois, visita les Comanches méridionaux qui habitent les steppes connues sous le nom de Bolson de Mapimi, cette tribu était gouvernée par une vieille femme que les Mexi-

cains nommaient : « la générale de tous les Comanches. » Le fils aîné de cette princesse indienne, portait le nom de Bajo-el-Sol, c'est à dire « sous le soleil. » Il s'était élevé au dessus du niveau intellectuel de son peuple et en fut devenu le réformateur si la mort n'avait arrêté ses projets. Il considérait comme sacré l'engagement qu'il avait pris envers le gouvernement de Chihuahua de combattre les Apaches n'importe où il les rencontrerait. Lors d'une reconnaissance qu'il avait entreprise avec quelques jeunes chasseurs de sa tribu, il tomba, sans s'y attendre et au lever du jour, au milieu d'une rancherie d'Apaches de la tribu de Espejos. Ils n'avaient point encore été remarqués et les compagnons du jeune chef voulaient se retirer. Il fut d'un avis contraire : « J'ai juré, leur répondit-il, d'exterminer les Apaches partout où j'en rencontrerai et Bajo-el-Sol tiendra sa parole. » Il poussa le cri de guerre de sa tribu, six de ses compagnons le suivirent et ils s'élancèrent comme des possédés dans le village, détruisant tout ce qui se présentait sur leur chemin et répandant partout la consternation jusqu'à ce qu'ils tombassent à leur tour. Tous les détails de ces expéditions sont toujours rapportés par les nombreux prisonniers, appartenant aux deux tribus, qui se trouvent détenus à Mexico et le peuple mexicain qui a la conscience que la moitié au moins du sang qui coule dans ses veines est indien, s'attribue une partie de la gloire des actions héroïques des Indiens. Du moins j'ai toujours remarqué que l'on racontait ces événements avec une sorte d'orgueil. Après la mort de Bajo-el-Sol, son frère, qui lui succéda, se crut obligé de continuer la guerre entreprise contre les Apaches. Pendant mon séjour à Chihuahua, il attaqua une de leurs rancheries et prit à l'ennemi 37 chevelures. Quelques temps après, en

allant de Chihuahua au Texas, comme je passais à travers le Presidio del Norte (dans le Rio Grande, plus bas qu'El Paso), j'appris que les Apaches Espejos venaient d'enlever plusieurs jeunes filles de cet endroit. Les Nortenas, nom que portent les habitants de ce village, s'étaient adressés à leurs alliés les Comanches et, de concert avec eux, avaient résolu de porter la guerre dans la Sierra Rica, où la tribu des Espejos était établie pour le moment. Pendant que nous campions aux environs du Presidio, nous fûmes réveillés par le bruit d'une troupe de cavaliers qui passaient à côté de nous en remplissant l'air de cris et de chants. C'était un petit corps de troupes composé de Nortenas et de Comanches qui partaient pour l'expédition concertée, qui eut pour résultat, d'après ce que j'appris plus tard, de déloger les Apaches et la Sierra Rica et de les repousser jusque sur le territoire du Texas. Dans un voyage postérieur, je rencontrai un jour, sur la route du Texas à la Californie, sur le versant oriental des monts Limpia, les débris de cette tribu réunis à ceux d'une autre tribu des Apaches Mescaleros (1) qui, pendant longtemps avaient répandu l'épouvante dans une autre région de l'État de Chihuahua et qui firent mine de vouloir attaquer notre caravane.

Continuellement poursuivis par les Comanches, les Mescaleros envoyèrent à Chihuahua, pendant mon séjour, une députation chargée de conclure avec cet État un traité de paix. Dans ces circonstances, on leur accorde des sauf-conduits et pourtant on m'a raconté que cette ambassade,

(1) Les Espejos ne sont qu'une subdivision des Mescaleros. Peut-être n'existent-ils plus. Leur nom n'était que celui de leur chef pluralisé; Espejo, c'est à dire miroir. Beaucoup de peuplades ou plutôt de bandes d'existence passagère, portent des noms formés de cette manière.

en suite d'ordres du gouvernement, avait été assassinée en retournant chez elle. Je ne puis affirmer que le fait soit exact, cependant il faut dire que semblable guet-apens avait déjà, du temps de Glanton, été dressé dans les mêmes circonstances.

Afin de compléter l'exposé des mesures prises par le gouvernement, il me faut revenir sur les établissements militaires dont j'ai déjà touché quelques mots dans les chapitres précédents et dont je crois avoir démontré le peu d'utilité. L'introduction d'un système militaire tout différent, l'organisation d'une milice bien armée, l'armement général du peuple tout entier, avec la liberté pour chaque localité d'opérer des mouvements partiels, en un mot la décentralisation des moyens d'attaque et de défense personnelle et l'encouragement du développement de la force individuelle, seraient le seul moyen de tenir les sauvages en bride et même de parvenir à les réduire complétement; mais pour cela il faudrait qu'un gouvernement mexicain comprît un pareil système et eût le courage de l'inaugurer!

Il est vrai que dans un sens on a, en pareil cas, stimulé l'esprit d'initiative personnelle. Le gouvernement accorde une prime de 200 dollars à quiconque s'empare d'un Indien mort ou vif. En cas de mort, il faut, pour recevoir la récompense promise, produire une chevelure et une paire d'oreilles. Une Indienne, enlevée vivante, est payée 150 dollars; un jeune garçon, vivant, vaut le même prix et, mort, on le paie 100 dollars. Les enfants enlevés aux Indiens sont confiés par le gouvernement à de bonnes familles de la contrée qui les élèvent. J'ai vu plusieurs de ces enfants qui s'étaient parfaitement civilisés. Les filles étaient devenues de bonnes

servantes, mais les garçons, arrivés à un certain âge, prennent généralement la clef des champs.

Après cette courte digression, je reprends le récit de mes excursions. L'une des premières eut pour but la pointe du Cerro Grande. Les côtés escarpés de cette montagne isolée, formés de porphyre trachytique, gris et rougeâtre, sont couverts de gazon, de cactus de différentes espèces et d'autres plantes du pays. Du sommet la vue embrasse une étendue immense, entrecoupée de vallons abruptes, de plaines et de montagnes. A sa base, au Sud-Est, apparaît un filon de manganèse. La mine contient du fer noir (psilomélan). On a creusé une fosse, peu profonde, il est vrai, espérant sans doute rencontrer des métaux précieux.

On peut contourner entièrement cette montagne quand, en sortant de la ville, on traverse un passage assez élevé et que l'on revient par la gorge de Tavalope en passant près de la Junta. Je fis cette promenade, qui comporte un parcours d'une dizaine de milles environ, en compagnie d'un homme dont j'aurai plusieurs fois l'occasion de parler dans la suite. Don Guillermo s'était plu à me faire monter, pour cette course, un cheval très difficile et pour la conduite duquel mes talents hippiques étaient insuffisants. Toutefois, bien qu'il arrivât de temps en temps que, soulevé par un bond furieux de ma monture, je retombasse assis sur le pommeau de la selle, notre course désordonnée se termina sans accident à travers un terrain raboteux, entrecoupé de larges sillons profondément creusés par les eaux et revêtu de chaparral épineux. Nous étions déjà bien éloignés de la ville quand nous nous aperçûmes que nous avions oublié nos pistolets et que, dans le cas d'une rencontre avec les Indiens, notre salut dépendait uniquement de la rapidité

et de la sûreté de nos chevaux. Cette pensée, qui nous commandait un surcroît de précautions et stimulait notre ardeur à la course, me procura une jouissance inexprimable. Quand nous eûmes enfin dépassé les terrains tout couverts de chaparral et regagné la route de Tavalope, nous lâchâmes la bride à nos chevaux. Enveloppés des lueurs d'un brillant clair de lune mexicain, nous semblions emportés par le vent entre les parois rocheuses qui s'élevaient des deux côtés de la route et au pied d'une desquelles coulait une petite rivière au lit très profond. Don Guillermo qui éprouve un très grand plaisir à s'entendre déclamer récitait, tout en galopant, les plus beaux vers de don Juan Tenorio de Zorilla. Ce fut une délicieuse course qui ne serait pas possible sans le paysage, le sol, le ciel, les dangers et surtout les chevaux du Mexique dont le courage et la sûreté de marche dans les terrains les plus mauvais est extraordinaire. Dans les parties de chasse, les chevaux gravissent et descendent au galop les montagnes, même lorsqu'elles sont chargées de terres éboulées et, quand il le faut, ils transportent, du même pas, leur cavalier à travers les anguleux fragments de lave des *malpais* (1). Comme je parle ici des qualités des chevaux mexicains, c'est l'occasion de mentionner qu'en deux jours, don Guillermo parcourut sur le même cheval 90 leguas ou 270 milles anglais.

Au nombre des journées les plus agréables de mon séjour à Chihuahua, celles où l'on organisa des parties de chasse sur le plateau de Tavalope occupent incontestablement le

(1) *Malpais*, c'est à dire mauvais terrains, est le nom donné à un terrain couvert de fragments de lave ou de basalte, en un mot, le nom d'un ancien champ de lave.

premier rang. Cela avait lieu régulièrement presque tous les dimanches. Nous nous faisions conduire à 6 ou 8 milles de la ville et là nous laissions chevaux et voitures à la garde d'un domestique, nous nous dispersions dans la plaine et, vers le soir, chacun revenait au point de départ, chargé de son butin. Le fleuve, les canaux d'irrigation qui s'en détachent et de nombreuses mares cachées dans les hautes herbes où les broussailles donnent asile à une immense quantité de canards de différentes espèces, tandis que les lièvres trouvent un asile dans le chaparral. Parfois aussi on rencontre des oies. Chacun de nous portait un fusil double et, en cas de besoin pour notre défense personnelle, une paire de revolvers; je dois ajouter pourtant que nous n'eûmes jamais occasion de faire usage de ces derniers. Nous rapportions presque toujours assez de gibier pour en pourvoir l'office de plusieurs familles pendant la semaine entière.

Je visitai, en compagnie d'un Français naturalisé qui avait de grands intérêts engagés dans les exploitations minières de la contrée, Santa Eulalia, une petite ville située dans la montagne et dont j'ai déjà mentionné les mines célèbres. Quand on est arrivé du côté oriental du Cerro Grande, on traverse une étendue de terrain d'environ dix milles et on se trouve en face d'une chaîne de montagnes abruptes. Dans un vallon étroit, encaissé entre deux de ces montagnes, est bâtie la ville de Santa Eulalia. Le coup d'œil qu'elle présente est empreint d'un cachet tout particulier. Les hautes montagnes qui l'environnent sont couvertes de hautes herbes, de bouquets de yuccas, de toutes sortes de cactus, d'épais massifs d'agaves qui la revêtent comme d'un gigantesque gazon. Les bâtiments, construits

en argile, à un seul étage surmonté d'un toit plat, sont en ruines; une grande partie de la population, évaluée à 1,500 âmes, habite des espèces de cavernes creusées dans le roc et dont les nombreuses entrées donnent sur le vallon. Pendant l'époque de la sécheresse, l'eau est tellement rare dans ces régions que les opérations de fonderie pour lesquelles cet élément est indispensable doivent être remises à une autre saison. C'est la raison principale pour laquelle on a dû transférer les travaux de fonderie à Chihuahua où l'eau est abondante. L'eau potable, nécessaire à la consommation des habitants, manque elle-même à Santa-Eulalia; celle que l'on pourrait employer à cet effet, se trouvant en contact avec les métaux en dissolution, doit finir, prétend-on, par contracter des propriétés nuisibles. Je ne puis affirmer la justesse de cette assertion, mais, dans tous les cas, il est certain que deux faits viennent l'appuyer. D'abord les habitants de Chihuahua que leurs affaires obligent à séjourner ici, apportent avec eux leur eau pour boire et s'en font envoyer chaque jour une nouvelle provision; en second lieu, dès le lendemain de mon arrivée, je fus atteint d'une fièvre gastrique que mon compagnon attribua à ce que, par mégarde, j'avais bu de l'eau de la ville. En attendant, la grande majorité des habitants est trop pauvre pour se procurer de l'eau que l'on doit faire venir d'une distance de douze milles et il est probable qu'ils en vont puiser à quelque source dans la montagne.

Le lecteur s'apercevra que mes notes sur cet endroit intéressant sont très incomplètes. Dès le second jour de mon arrivée, je me sentis malade : pourtant je visitai encore pendant la matinée, la fosse de Guadalupe, récemment creusée au haut de la montagne. Le minerai d'argent, composé de

chlorure d'argent et de brôme (1), apparaît en un gisement qui, avec des excavations et des espèces de stalactites, s'étend presque horizontalement et non loin du sommet, entre les couches de calcaire qui constituent l'élément principal de la contexture de la montagne. L'alliage de ces métaux n'avait pas été plus sérieusement étudié ici qu'à Chihuahua; mes précédentes appréciations de leur nature chimique ont été confirmées par l'analyse qui, plus tard, en fut faite dans le laboratoire du docteur Genth à Philadelphie. Je ne puis dire à quelle période appartient la roche calcaire qui contient ce gisement. La formation de la mine semble provenir du contact de la roche calcaire avec les masses de porphyre, attendu que ces deux roches alternent continuellement ici.

On trouve aussi dans ce gisement, quoiqu'en moindre quantité, de la galène contenant de l'argent; il y a plus de plomb que de carbonate de plomb, en compagnie duquel on trouve aussi du carbonate de fer. A cette époque le minerai était fondu dans la vallée et l'argent extrait au moyen de l'affinage. J'ai assisté à cette opération, mais je ne suis pas assez au courant des procédés techniques pour pouvoir faire des observations intéressantes pour des lecteurs plus compétents que moi. Il est hors de doute que la méthode établie est très défectueuse. Les minerais sont transportés du haut de la montagne à dos de mulet, travail qui détruit annuellement un grand nombre de ces animaux. L'aspect de cette partie de la montagne est sauvage. Des hauteurs, je vis l'entrée de nombreuses minières, alors non exploitées, sur le versant des montagnes opposées et, dans

(1) Mélange d'argent pur corné et d'embolit.

le lointain, les ruines d'un village qui avait porté le nom de Magellan.

Dans l'après-midi, je gravis les montagnes au sud de la vallée et je poursuivis un cerf jusque sur le sommet de l'une d'elles, sans pourtant pouvoir le rejoindre à une distance qui me permît de le tuer. Ici aussi je rencontrai de la roche calcaire et du porphyre. Ce dernier avait, à quelques places, subi une décomposition générale et il était régénéré; à d'autres endroits la surface était revêtue d'une espèce d'enduit vitrifié de quartz fibreux radié. Vers le sommet, le versant de la montagne était déchiré par un ravin profond dont les parois, s'élargissant par degré, étaient cachées par des touffes épaisses de yucca qui leur formaient comme un magnifique revêtement. Cette végétation splendide frappe d'admiration, chaque fois surtout qu'on en voit les principaux éléments réunis : tous les genres d'yuccas, de dasylirien, d'opuntias et d'agaves couvraient le versant de la montagne; parmi toutes ces belles plantes croissaient toutes sortes de broussailles épineuses, des acacias, des pommiers sauvages, des berberis trifoliolata chargés de fleurs, enfin toute une variété de buissons épineux. C'était le dernier jour du mois de mars et cette partie de la végétation, à l'éclosion de laquelle les pluies du printemps sont indispensables, apparaissait dans toute la fraîcheur de sa parure.

Sur un carré d'une étendue de six milles anglais environ, toutes les montagnes autour de Santa-Eulalia, contiennent des mines argentifères. Plus de 200 fosses y ont été creusées et plus de 50 d'entr'elles contiennent des puits de 600 pieds au moins de profondeur. Quelques-unes de ces fosses ont tant d'étendue qu'il faut presqu'une journée pour en visiter une seule.

Autrefois, quand ces mines étaient en plein rapport, on prélevait un droit de deux grains sur chaque marc d'argent pour contribuer à couvrir les frais de construction de la cathédrale de Chihuahua et de l'église de Sainte-Eulalie. Le premier de ces édifices avait coûté 600,000 dollars et le second 150,000 dollars et, après leur complet achèvement, il est encore resté environ 150,000 dollars sur les fonds affectés à cette dépense. Le chiffre du prélèvement de ces droits indique la production d'une masse d'argent de 14,500,000 marcs (1). J'ai déjà dit que de 1703 à 1833, ainsi dans un intervalle de 130 années et d'après un recensement opéré à la fin de cette dernière période, les mines de Sainte-Eulalie ont produit un rendement de 43 millions de marcs d'argent.

Malgré l'interruption dans l'exploitation régulière de ces fosses, interruption qui se produisit en 1833, la population de cet endroit a su encore jusqu'aujourd'hui y puiser ses moyens d'existence. Les gens qui, sans connaissances spéciales et sans le secours des moyens ordinaires, cherchent, dans l'intérieur des minières qui n'ont plus de propriétaires, à se procurer les moyens de pourvoir à leur entretien, portent le nom de Gambusinos. La presque totalité de la population de Sainte-Eulalie appartient à cette classe de gens. La cessation de l'exploitation d'une mine enlève, d'après les lois mexicaines, le droit de propriété sur cette mine et il y a plus : quiconque déclare pouvoir obtenir,

(1) D'après Wislizenus, les travaux de construction de la cathédrale de Chihuahua auraient duré 72 ans et coûté 800,000 dollars. Les indications que j'ai données plus haut, ont été puisées dans un travail de statistique sur les mines d'or et d'argent de l'État de Chihuahua, préparé par ordre du Congrès mexicain, travail qui me fut communiqué en manuscrit et que plus tard je publiai en anglais dans la *Tribune de New-York*, le 27 août 1853.

par l'exploitation d'une mine, un rapport plus considérable que celui qui en est propriétaire, peut forcer celui-ci à y renoncer en sa faveur, en s'engageant, bien entendu, à lui servir une rente équivalant au chiffre du revenu qu'il tirait de sa propriété. Les principales mines de Sainte-Eulalie sont abandonnées à quiconque, étranger ou indigène, veut en entreprendre l'exploitation. Les propriétaires de Chihuahua qui, à l'époque de mon séjour, avaient construit une fonderie à la Junta, trouvaient plus avantageux d'acheter la mine à Sainte-Eulalie que de s'occuper par eux-mêmes de l'extraction.

Par leur rendement métallique, les mines de Sainte-Eulalie sont, dans tout l'État de Chihuahua, celles qui ont le moins de valeur et c'est uniquement par leur abondance tout à fait extraordinaire qu'elles ont pu donner les magnifiques résultats qu'on a obtenus jadis. Il est rare qu'elles donnent plus de trois onces d'argent par carga, c'est à dire par 300 livres de minerai.

Les jours suivants la fièvre m'obligea à garder la chambre et, me sentant incapable de revenir à cheval à Chihuahua, je me fis ramener en voiture.

Quelques voyages plus longs que je fis, tant que j'habitai Chihuahua, seront le sujet des chapitres suivants.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. XI. Voyage de Grenade à la province de Chontales et vers les frontières Mosquitia. — Los Cocos. — Estero Panaloya et Paso Rela. — Régions marécageuses des Jicarales. — Hacienda Masapa. — Embranchement des savanes. — Chaînes parallèles. — Juigalpa. — Opales. — Vestiges que l'on peut attribuer avec quelque probabilité à d'anciens ouvrages de fortification. — Région aurifère. — Aperçu sur le caractère de la nation hispano-américaine. — Continuation du voyage. — Aguilcho. — Mesotype et Heulandit. — Acoyapa. — Oiseaux aquatiques, serpents et scarabées. 5

CHAP. XII. Suite. — Excursion sur les frontières mosquites. — Les bords du plateau. — Coup d'œil en avant et en arrière. — Savanes et pays boisés sur les hauteurs. — Sur l'hydrographie du Bluefield-River. — Une guenon et son petit. — La dernière demeure nicaraguienne. — Sur l'élève du bétail dans les contrées élevées. — Du climat. — Visite aux Wulwas. — Le Ré-King. — Vocabulaire de la langue du Wulwas. — De quel droit leur donne-t-on le nom de Caraïbes puisqu'ils appartiennent à la race des Lencas? — Les Indiens de Lovago proviennent d'un mélange de races. — Noms aztèques dans le Chontales. — La Chontalli. — Mœurs des Wulwas. 20

CHAP. XIII. Préparatifs pour un second voyage à Léon. — Part que prennent les étrangers dans les événements politiques du pays. — Aperçu de l'histoire politique de l'Amérique centrale. — Les serviles et les libéraux. — Fédéralistes, centralistes et séparatistes. — Le clergé, l'influence anglaise et les Indiens, s'alliant aux serviles. — Le choléra. — Décadence de la République fédérale de l'Amérique du centre. — Les Coquimbos. — Nouveaux essais de fédération. — Les partis dans le Nicaragua. — Réconciliation passagère. — Nouvelles causes de troubles. — Deux gouvernements provisoires. — Préliminaires de guerre civile. — *La Canal Company* et la *Accessory transit Company*. — Déclaration des étrangers habitant à Grenade de vouloir rester neutres. — Retour à Léon. 39

CHAP. XIV. Voyage à Léon. — Managua. — El general del ejercito. — Rencontre suspecte dans la forêt. — Ouragan à Pueblo Nuevo. — Jésus-Christ est le meilleur paratonnerre. — L'aigle de la science et de la vertu. — Arrivée à Léon. — Attitude des Anglais. — Le général Munoz. — Unas operaciones muy militares. — Le projet du chemin de fer du Dr S. — Protestations contre le traité de l'Accessory Transit Company. — Mission diplomatique à Washington. — Le chargé d'affaires des États-Unis se trouve dans une position embarrassante et le consul général anglais dans une position inconvenante. — Je prends un dernier congé du général Munoz. — Ses dernières destinées et sa mort. — Mon départ de Léon. — Compagnie suspecte; incident heureux. — Fruto Chamorro; le rôle qu'il joua plus tard dans l'histoire de son pays. — Sa mort. — La guerre civile de 1854. — Retour à Grenade. 57

CHAP. XV. Retour à New-York. — Les schooners du Dr S. — Navigation pénible sur le lac, plus pénible encore sur le fleuve. — San Juan. — Le capitaine Shepherd. — *That country is all mine.* — La Havane. — Changement de climat. — Arrivée à New-York. — *Have you made money in that country?* — Projet de retour au Nicaragua abandonné. 81

LIVRE III.

SECOND SÉJOUR A NEW-YORK. — ÉTUDES SUR LE DOMAINE DE LA POLITIQUE AMÉRICAINE ET DU SOCIALISME AMÉRICAIN.

CHAP. I. De la part que prit l'auteur aux publications allemandes de l'Amérique. — Philosophie des partis. — L'opposition normale des partis n'est pas du ressort de la théorie, mais bien de la pratique de la vie publique. — Exceptions à cette règle; crises des partis. — Opposition constante des partis. — Du courant opposé de la volonté populaire. — Les deux partis principaux aux États-Unis. — Leurs diverses dénominations pendant les différentes époques. — Démonstrations caractéristiques. — Contraste entre la politique intérieure et la politique extérieure 91

CHAP. II. Erreurs et dégénérescence du système démocratique. — Dangers de la politique d'annexion : dissolution, démembrement, ou domination militaire. — Développement doctrinaire du système de l'esclavage comme conséquence naturelle des tendances ultra-démocratiques. — L'esclavage considéré comme une soi-disant résolution du problème social. — Chacun des deux partis américains est légèrement entaché de socialisme. — La société sous la domination de l'individu souverain. — M. Stephen Pearl Andrews et M. Josiah Warren 100

CHAP. III. Les partis américains et l'émigration européenne. — Popularité du parti démocratique. — Manifeste de ce parti. — Ignorance politique et fauses prévisions. — Sympathies pour la rudesse. — Les erreurs et les dégénérescences du parti whig sont de nature ultra-gouvernementale. — Opposition des citoyens étrangers. — Les variations dans la tendance des partis constituent la loi du progrès politique. — Le parti républicain représentant actuellement le progrès et les Allemands 110

CHAP. IV. Les tendances ultra-gouvernementales du système whig examinées de près. — Les lois de tempérance, de l'observance du dimanche et le système du Know-Nothings. — Le vin et la bière envisagés au point de vue de la politique germano-américaine. — La question de la tempérance considérée comme question de progrès. — La sobriété et l'intempérance comme idéal des différentes périodes et des différentes formes de développement. — Dangers inséparables d'une législation établissant un système régulier d'abstinence physique et intellectuelle. — Charlatanisme moral et politique. — Penchant des luthériens et des catholiques à jouir de la vie, en conflit avec le rigorisme puritain. — Le Know-Nothingisme, ses tendances et son but 121

CHAP. V. Les Know-Nothings et leurs tendances. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse sur l'uniformité républicaine des mœurs. — Les différentes nuances de langage des Allemands et la langue anglaise. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse en raison de l'extension de territoire qu'elle nécessite. — L'action du prolétariat grandit. — Opposition des intérêts du Nord et du Sud. — Éléments et force active du Know-Nothingisme. — Dissolution de la coalition. — Erreur constitutive du mouvement 132

CHAP. VI. De l'empire du socialisme américain. — Un cercle d'hommes intéressants; singulières tentatives. — La souveraineté de l'individu dans la société. — Transformation complète du monde par la réforme diététique. — L'américanisme, mécontent de lui-même, érige ses contraires en idéal. — L'impuissance des esprits et de la machine centrifuge. — La divinité au point de vue de l'utilité. — Épigones transatlantiques du docteur Faust. — L'apprentissage de l'humanité. — Le cours de la jouissance, le cours de la prière et le cours du travail. — L'étude et la sorcellerie. — Fâcheux retour vers les tendances helléniques. . . . 150

CHAP. VII. Une visite chez les légumistes. — Commencement de régénération morale et rechute dans le péché. — Visite à la colonie individualiste de *Modern Times*. — Second essai de conversion; circonstance fatale. — Un animal fétide qui apparaît comme le *Deus ex Machinâ*. — Destinée de mes amis les réformateurs. — La Société de l'amour libre et la police de New-York. — Polémique de la presse de New-York. — La souveraineté de l'individu et la morale coercitive 16

LIVRE IV.

VOYAGE PAR TERRE DE NEW-YORK VERS LE NORD DU MEXIQUE, SÉJOUR A CHIHUAHUA ET RETOUR PAR LE TEXAS.

CHAP. I. Causes du voyage. — Le commerce vers Chihuahua. — De New-York à la frontière de Missouri. — Voyage en chemin de fer et aspect du pays entre New-York et le lac Érié. — Cincinnati. — Physionomies germano-américaines. — Un homme peu avancé. — Démocratie et dialectes populaires. — Sur l'Ohio, le Mississipi et le Missouri. — Philosophie de l'ouest. — Dangers que présentent les bateaux à vapeur. — Weyne City. — Indépendence 173

CHAP. II. Halte à Indépendence. — Places-frontières du Missouri. — Caravane de négociants et d'émigrants. — Matériel de transport. — Méthodistes du Sud et du Nord. — Croyances nègres. — Police des mœurs et indulgence. — Singularité de la vie religieuse aux États-Unis. — Singularité au point de vue historico-politique. — Le matérialisme transcendental. — Malcontents américains. — L'avenir sans passé et le passé sans avenir. — Un meurtre politique. — Préparatifs de départ. — Au delà des frontières de la civilisation 194

CHAP. III. La caravane, sa disposition et son ordre de marche. — Chariots; chargements; choses nécessaires au voyage. — Commandement et hommes du train. — Anglo-Américains et Mexicains. — Hommes et animaux. — La Nina et la Laïs. — Respect pour une bête anglo-saxonne. — Critique de l'habitude de jurer et des charretiers anglo-américains. — Aristocrates, mésalliance, parvenus et canaille dans le genre animal. — Le premier attelage; domptage de bêtes de trait sauvages. — Le Corral. — Ordre de voyage; routes de la prairie. — Le camp. Veilles de nuit et galanterie des voituriers. — Récréations astronomiques et musicales. — Charmes dangereux de la nature sauvage. . 207

CHAP. IV. Départ d'Indépendence. — La lisière de la prairie. — Commencement du voyage de la caravane. — Signaux indiens. — Loups et Indiens. — Désagréable gîte de nuit. — Perches dorées et colibris. — Voyage au clair de la lune. — Isolement dans la prairie. — Races de chiens et d hommes. — Observations géologiques. — Terrasses de la prairie; changement de la nature. — Council Grove. — Yerba loca. — Changement des routes. — Peupliers. — Lits profondément creusés des petits fleuves de la prairie. — Manque de perspective et illusions d'optique. — Aspect remarquable du pays. — Humidité partielle du sable. — Chasse au buffle. — Les marmotes de la prairie et leurs villages. — Leur association avec les hiboux et les serpents à sonnettes. — Mêmes particularités chez les écureuils californiens. — Notices météorologiques 228

CHAP. V. Suite. — Sur les bords de l'Arkansas. — Le lit du fleuve. — Tanières de loups et loups. — Stampede. — Comanches et Kiowas. — Visites de grands chefs. — L'emploi des passeports retournés. — Table de mots Comanches et Kiowas. — Port Atkinson. — Relations ultérieures avec les Kiowas. — Expédition dans le Mexique et prisonniers mexicains. — Emploi de la langue espagnole chez les Indiens des prairies. — Destruction lente du caractère distinctif des races et transformation des tribus indiennes en troupes de bandits. — Antagonisme, non des races, mais dans la manière de vivre. — Continuation de l'ancienne lutte de la civilisation d'Anahuac avec les Barbares. — Frontière occidentale des Apaches. — Dans le voisinage du port. — Un tombeau indien construit avec des rochers. — Conclusion tirée des idées indiennes sur la vie future. — Trafic humain et prostitution chez les Indiens. — Passage du fleuve. — Nouvelles visites indiennes dans le camp. — Le pas qui sépare le grandiose du ridicule. 251

CHAP. VI. Suite. — Contrées situées entre l'Arkansas et le Cimarron. — Groupes de plantes. — Zones de végétation en miniature. — Sablonnières. — Eaux de diverses sortes. — Canards sauvages. — Un meurtrier fugitif dans notre camp. — Déserteurs des forts de l'Ouest. — Caractère du terrain. — Tarentule. — Effets de la réfraction. — La vallée du Cimarron. — Le fleuve. — Les sources inférieures. — Phénomènes électriques. — Tempête et ouragan. — Les sources centrales. — Troupeaux d'Antilopes. — Le lit du Cimarron est subitement envahi par les eaux. — Séjour et départ. — Terrains soulevés. — Coup d'œil sur la contrée. — Les sources supérieures. — La première montagne. — Examen du Nord de la contrée, du Cimarron supérieur. — Les premiers genévriers. — Montagnes dans le lointain. — Les antilopes. — Le Rabbit's Cars. — Une crevasse dans la couche de lave jusqu'à la couche de grès. — Le Round Mound. — La vue du sommet de la montagne. — Sources des montagnes de Raton. — Cienagas et oiseaux aquatiques. — Le Canadian. — Dérivation du nom et formations de terrains. — Le canon de l'Ocaté. — Le Wagon Mounds. — Lac salé. — Rochers. — La Mora. — Agriculture. — Une ville projetée. — Un jour de repos pour les hommes et pour les bêtes. — Maisons de prostitution dans la solitude. — Canaux entre le Mississipi et le Rio Grande. — Las Vegas. 271

CHAP. VII. Suite. — Voyage le long du plateau qui forme la côte orientale du Rio-Grande jusqu'à la descente dans la vallée. — Les vallons supérieurs du Pécos. — Caractère du paysage. — L'élève des moutons. — Justice des caravanes. — Illégalité dont usent les maîtres anglo-américains à l'égard de leurs domestiques mexicains. — Anton Chico. — Canon blanco. — Nuits froides. — Singulière hospitalité; représailles. — Plateau de Manzanas. — Scènes champêtres. — Ruines; défilé entre les monts Cuarra. — Alouettes, pics et pâquerettes dans le Nouveau Mexique. — Descente des dernières montagnes. — Terrasses d'alluvion au pied de la montagne. — Steppes. — Collines volcaniques

dans la vallée. — Coup d'œil du haut de la montagne. — Les arbres sur le bord du fleuve. — Oiseaux aquatiques. — La Joyita 290
Chap. VIII. Vallée du Rio Grande. — Canaux d'irrigation. — Campement de nuit près de la Joyita. — Visite des Apaches. — Vocabulaire des Mascaleros. — Hiéroglyphes indiens. — Lave augite répandue au dessus des masses alluviales de la vallée. — Débordement du fleuve occasionné par une barre de lave. — Oiseaux aquatiques; mauvaise chasse. — Collines de sable mouvant. — Le charme du danger. — Excès commis par les gens de notre suite : parodie d'une scène de Don Juan. — Coup d'œil sur Socorro. — Sol de la vallée; terrains valvéens. — Plaques basaltiques. — Buissons de Mezquitos. — Serpents à sonnettes. — Tarentules; cailles; le Paisano. — Fra Cristoval. — Défilé. — Le champ des morts. — Notices géologiques. — Une monstruosité végétale. — Donana. — Sierra de Los Organos. — Fruits, raisins. — Fletcher's Rancho. — Memento mori supplémentaire. — Déserteurs du fort Fillmore. — Causes de mécontentement. — Défilé et irruption du Rio-Grande, près de El Paso. — Franklin et Macgoffinville. 306
Chap. IX. El Paso et ses environs. — Caractère du paysage. — Produits. — Arbres. — Mines argentifères. — Terrains détachés des collines avoisinant Franklin. — Absence de sécurité dans cette contrée. — Pueblos des Indiens. — Reconnaissance des frontières orientales du Mexique par le colonel Langberg. — Débats avec les autorités douanières. — Leur perfidie. — Continuation de notre voyage. — Deux routes. — Armement des voyageurs parcourant les grandes routes. — Cavalerie mexicaine. — Les colonies mexicaines n'atteignent point leur but. — La Guadeloupe. — Expéditions militaires des habitants. — Topographie de la route : El Cantarecio. — Défilé à travers la Sierra de la Ventana. — Charcos del Grado. — Tourbillons d'air et colonnes de poussière. — Cerro de Lucero et Ojo de Lucero. — Sources au sommet d'un cône sablonneux. — Efflorescences de Sodium (natron) Lagune de Los Patos. — Ojo de la Laguna. — Carrizal. — Anciennes richesses de la contrée. — Ojo caliente. — Poissons dans les sources chaudes. — Chihuate. — Squelettes d'hommes et d'animaux. — Grande hacienda de bestiaux. — Troupeau d'antilopes. — Lagune de Encinillas. — Arrivée à Chihuahua. 333
Chap. X. Séjour à Chihuahua. — Situation; splendeurs passées et décadence actuelle de la ville. — Scories argentifères; matériel d'exploitation. — Dérivation. — Le climat; son influence physiologique. — Absence de sécurité des environs. — Pour servir à l'histoire des nouveaux combats des Indiens dans le Nord du Mexique. — Exemples de valeur et d'intrépidité mexicaine. — Mesures du gouvernement. — Excursions. — Cerro Grande. — Promenade; chevaux mexicains. — Parties de chasse. — Santa Eulalia et ses fosses argentifères . . . 351